

2633

1964



# BEDI KARTLISA

## revue de kartvélologie

ÉTUDES GÉORGIENNES ET CAUCASIENNES

VOLUME

XVII-XVIII

PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS  
DU CENTRE NATIONAL  
DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

(N° 45-46)

Paris 1964

ÉDITIONS DU CENTRE NATIONAL  
DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

15, quai Anatole France — PARIS 7<sup>e</sup>

C.C.P. PARIS 9061-11

Tél. : SOLférino 93-39

---

*INDEX INVERSE DU GREC MYCÉNIEN*

par Michel LEJEUNE,  
Professeur à la Sorbonne  
Membre de l'Institut

Ouvrage in-8° jésus de 120 pages, relié toile.

Prix : 20 fr.



# BEDI KARTLISA

## revue de kartvélologie

(Le Destin de la Géorgie)

VOLUME

XVII-XVIII

PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS  
DU CENTRE NATIONAL  
DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

(N° 45-46)

Paris 1964

**DIRECTEUR :**

Kalistrat SALIA, Membre de l'Institut d'Histoire, de l'Académie Méditerranéenne, de la Société Asiatique de Paris, de la Société de Linguistique de Paris.

8, rue Berlioz, Paris 16<sup>e</sup>, Tél.: Passy 75-35.

**CONSEIL SCIENTIFIQUE :**

Julius ASSFALG, Professeur à l'Université de Munich, Membre de la Commission Patristique des Académies des Sciences de Göttingen, Heidelberg, Mayence et Munich, Directeur de la section arabe du *Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium*.

Gérard GARITTE, Professeur à l'Université de Louvain, Membre de l'Académie Royale de Belgique, Directeur de la Revue d'études orientales *Le Muséon*.

François GRAFFIN, Professeur à l'Institut Catholique de Paris, Directeur de la *Patrologia Orientalis*.

René LAFON, Professeur à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines à l'Université de Bordeaux, Membre du Comité national de la Recherche Scientifique.

Irène MÉLIKOFF, Docteur ès Lettres de l'Université de Paris, Maître de recherches au Centre National de la Recherche Scientifique.

Joseph MOLITOR, Prorecteur de Phil.-Theol. Hochschule de Bamberg, Éditeur de l'*Oriens Christianus*, Directeur de la section géorgienne du *Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium*.

Karl Horst SCHMIDT, Professeur à l'Université de Münster.

Robert H. STEVENSON, de l'Université de Cambridge, philologue.

Michel TSERETÉLI, ancien Professeur de langue et de littérature géorgiennes aux Universités de Bruxelles et de Berlin.

Hans VOGT, Recteur de l'Université d'Oslo, Membre des Académies des Sciences et des Lettres de Norvège et de Danemark.

**Comité de Soutien :**

Nino SALIA, S. ZAZADZÉ, G. GOGOLACHVILI



TRANSLITTÉRATION  
RECOMMANDÉE POUR LA REVUE BEDI KARTLISA

ა	a	ა	t' (t <i>glottalisé</i> )
ბ	b	ბ	w
გ	g	უ	u (ou)
დ	d	ფ	p (p')
ე	e	ქ	k (k' kh)
ვ	v	წ	ğ (γ)
ზ	z	ყ	q' (k)
თ	t (t' th)	შ	š (ch)
ი	i	ჩ	č (tch)
კ	k' (k <i>glottalisé</i> )	ც	c (c')
ლ	l	ძ	z (dz)
მ	m	წ	c' (ts)
ნ	n	ჭ	č' (tš)
ო	y	ხ	x (x)
პ	o	ჯ	q
ჟ	p' (p <i>glottalisé</i> )	წ	č (dž)
რ	ž (j)	ჭ	h
ს	r (r roulé)	ც	ē
	s (ss)	ძ	ō

**Abonnements :**

8, rue Berlioz, Paris 16<sup>e</sup>

Tél. : PASsy 75-35

Compte 45410 A. Crédit Lyonnais,

61 ter, avenue de la Grande-Armée, Paris

Prix du numéro : 20 Fr.



## SOMMAIRE

René LAFON. — Compléments à un article sur les consonnes latérales dans les langues caucasiques . . . . .	7
Irène MÉLIKOFF. — Géorgiens, Turcomans et Trébizonde : Notes sur le « Livre de Dede Korkut » . . . . .	18
K. SALIA. — La littérature géorgienne (V <sup>e</sup> -XIII <sup>e</sup> siècles) . . . . .	28
D. M. LANG. — St. Euthyme le Géorgien et la légende grecque de Barlaam . . . . .	62
Yvette GRIMAUD. — Trois chants de Géorgie occidentale . . . . .	69
Gérard GARITTE. — L'entretien VI d'Aphraate en géorgien. . . . .	82
Kornéli KEKELIDZÉ. — Chronique d'Hippolyte de Rome et historien géorgien Leonti Mroveli . . . . .	88
P. M. TARCHNICHVILI. — Le soulèvement de Bardas Skléros . . . . .	95
Gr. ROBAKIDSÉ. — La Géorgie à l'époque des Croisades . . . . .	98
Ch. AMIRANACHVILI. — Les émaux cloisonnés géorgiens . . . . .	102
V. DJAPARIDZÉ. — L'industrie de la céramique en Géorgie du XI <sup>e</sup> au XIII <sup>e</sup> siècles . . . . .	109
Nino SALIA. — Amirani — Prométhée . . . . .	123
Joseph MOLITOR. — Die Eigennamen in der Johannes-Apokalypse des Euthymius . . . . .	127
Gertrud PÄTSCH. — Zur Frage der doppelten Relation im Georgischen . . . . .	132
Jaromir JEDLIČKA. — Das Studium des Abchasischen in Georgien . . . . .	146
Karl Horst SCHMIDT. — Konjunktiv und Futurum im Georgischen und in indogermanischen Sprachen . . . . .	150
Heinz FÄHNRIICH. — Arabische Lehnwörter in der georgischen Sprache . . . . .	155
W. E. D. ALLEN. — Trivia Historiae Ibericae . . . . .	164
R. H. STEVENSON. — Omaïniani a Georgian romance of the early seventeenth century . . . . .	179
P. H. STEVENSON. — To the editor of Bedi Kartlisa . . . . .	183
A. WEILL. — Michel Mouskhély . . . . .	184
Al. NIKURADSE. — Aytok Namitok . . . . .	185
Julius ASSFALG. — Kita Pierre Tschénkeli . . . . .	186

## COMPTES RENDUS :

B. SEREBRYAKOV. — Le problème d'Amiran-Daredjaniani . . . . .	191
A. BARAMIDZÉ et I. MEGRELIDZÉ. — N. MARR. - Sur les sources de la création de Rustaveli . . . . .	192
J. MEGRELIDZÉ. — Les étapes principales de la vie de N. MARR . . . . .	195
J. JEDLIČKA. — Dictionnaire de la langue oubykh de H. VOGT . . . . .	197
— Georgische Handschriften von J. ASSFALG . . . . .	197
K. H. SCHMIDT. — Die kaukasischen Sprachen von G. DEETERS . . . . .	198
N. T. TOPURIA. — Etat de l'étude des dialectes des langues kartvéliennes et problème que pose cette étude . . . . .	200
D. M. LANG. — Denis Cecil HILLS - Mes voyages en Turquie . . . . .	202
Ars Geographica, 6, 1963, Tbilisi . . . . .	215
S. BARNAVELI. — Un camée de Svanetie . . . . .	205
N. TCHUBINACHVILI. — L'ascension de la Croix . . . . .	206
R. MEPISSACHVILI. — L'église semi-rupestre de Bieti (IX <sup>e</sup> siècle) . . . . .	208
W. TSINTSADZÉ. — L'église de Zemo-Krivi . . . . .	209
T. VIRSALADZÉ. — La peinture murale de Zemo-Krivi . . . . .	209
Questions d'Histoire du Proche - Orient, 1963, Tbilisi : . . . . .	211
K. KUTSIA. — The Caucasian element on the Safawi political scene . . . . .	211
P. A. TOPURIA. — Materials on the history of the Georgian-descended dynasty of the Beshkenids, . . . . .	213
Thèses des rapports . . . . .	214
M. DZVELAIA. — Rôle de la Megrélie en géologie stratigraphique . . . . .	214
A. MIKAVA. — L'ensemble architectural de Tsalendjixa . . . . .	215
K. S. — S. KAUKTCHICHVILI. - Histoire de la littérature byzantine . . . . .	217
Geographica I . . . . .	220
Publications récentes	
Divers	

## COMPLÉMENTS A UN ARTICLE SUR LES CONSONNES LATÉRALES DANS LES LANGUES CAUCASIQUES

Notations et abréviations employées :

Latérales : *L*, spirante sourde simple; *LL*, spirante sourde forte; *L'*, spirante sourde glottalisée; *λλ*, affriquée sourde infraglottale forte; *λ'* affriquée sourde glottalisée (supraglottale) simple; *λ'λ'*, affriquée sourde glottalisée forte; *ly*, spirante sonore; *gly*, affriquée sonore.

Dorsales : *x*, spirante postérieure sourde; *γ*, spirante postérieure sonore; *ʒ*, spirante antérieure sourde; *ʒj*, spirante prépalatale mouillée sourde (ich-Laut); *ʒ̣*, spirante antérieure sonore; *ʒ̣j*, spirante antérieure mouillée sonore. Les spirantes *ʒ* et *ʒ̣*, dans les langues où elles existent, sont distinctes phonologiquement de *x* et de *γ*, qui, elles, existent dans toutes les langues caucasiques. Mais il ne semble pas que *ʒj* et *ʒ̣j*, là où ils existent, soient distincts phonologiquement de *ʒ* et *ʒ̣* non mouillés (sauf peut-être en oubykh).

Ce qui compte dans la question qui nous occupe, c'est l'existence dans telle ou telle langue de spirantes dorsales distinctes des postérieures, et non leur région exacte d'articulation et leur caractère mouillé ou non mouillé.

CN, caucasique du nord (ou septentrional); CC, caucasique central; CS, caucasique du sud; CNO, caucasique du nord-ouest; CNE, caucasique du nord-est (Daghestan).

Les systèmes consonantiques des langues caucasiques septentrionales ont fait l'objet, dans ces dernières années, de travaux nombreux et importants. J'ai rendu compte dans le *Bulletin de la Société de Linguistique*, t. LIV, 1959 et suivants, de ceux de plusieurs linguistes soviétiques, portant sur presque toutes ces langues et sur des dialectes de plusieurs d'entre elles, et dans le *Journal Asiatique* de ceux de G. Dumézil sur l'oubykh et sur les dialectes tcherkesses et abkhaz qui se sont conservés en Anatolie. J'ai exposé l'état actuel des problèmes concernant les latérales dans un article de *Bedi Kartlisa*, 43-44, 1963, p. 19-24, *Les problèmes concernant les consonnes latérales dans les langues caucasiques*. Il me paraît maintenant nécessaire de corriger et de compléter les formules de correspondance et les tableaux qui figurent dans mes *Etudes basques et caucasiques* (Salamanque, 1952). On trouve une bibliographie dans deux articles importants d'E. A. Bokarev: *Smyčnogortannyje affrikaty pradagestanskogo jazyka (Voprosy jazykoznanija, 1958, t. VII, n° 4, p. 3-11)*, et *Grundfragen der historischen Phonetik der*



*daghestanischen Sprachen*, communication au 25<sup>e</sup> Congrès International des orientalistes, Moscou, 1960, Verlag für orientalische Literatur (Moscou, 1960).

En vue des études de phonétique comparée et historique, il faudrait, pour bien faire, dresser un tableau à double entrée, où figureraient d'une part toutes les langues caucasiennes septentrionales, et aussi quelques dialectes de certaines d'entre elles, d'autre part toutes les consonnes que ces langues et dialectes emploient avec valeur de phonèmes. Étant donné le nombre de ces langues et dialectes et celui des consonnes, ce tableau serait d'un format très encombrant et pourrait difficilement être publié. Il faut donc se borner à un nombre de langues et à un nombre de consonnes qui ne soient pas excessifs.

C'est au NE que les latérales forment le système le plus riche et le plus cohérent. L'akhvakh en compte six, toutes sourdes : spirante simple *L*, spirante forte *LL*; affriquée sourde infraglottale (aspirée) simple  $\lambda$ , affriquée sourde infraglottale forte  $\lambda\lambda$ , affriquée glottalisée simple  $\lambda'$ , affriquée glottalisée forte  $\lambda'\lambda'$ . On s'accorde à penser que, comme Troubetskoï le suppose, le système primitif des latérales du CNE comportait en outre une affriquée sonore. Celle-ci n'a subsisté telle quelle dans aucune langue. Troubetskoï, trompé par une erreur et par des notations peu cohérentes de Dirr, pensait qu'elle était représentée en artchi par une spirante sonore; mais il s'agit en réalité d'une affriquée sourde aspirée. D'autre part, on pense que l'affriquée sourde simple infraglottale  $\lambda$  de l'akhvakh n'est pas primitive. Bokarev est d'avis (commun., p. 1-2) que le daghestanien commun possédait cinq latérales : les spirantes sourdes *L* et *LL*, les affriquées sourdes glottalisées  $\lambda'$  et  $\lambda'\lambda'$ , et enfin l'affriquée sonore \**gly*. Il ne fait pas entrer en ligne de compte l'affriquée forte  $\lambda\lambda$ , suivant en cela l'opinion de Troubetskoï. Mais Tchikobava et Tsertsvadzé ont donné (*Xunzuri ena*, § 46, rem.) de bonnes raisons de penser que  $\lambda\lambda$  ne provient pas de *LL*, mais devait faire partie du système primitif des latérales. De plus, en khinaloug, le correspondant de av.  $\lambda\lambda$  n'est pas le même que celui de av. *LL*. Le système primitif se composait donc au NE des six phonèmes suivants : deux spirantes sourdes infraglottales, *L* et *LL*; quatre affriquées, la sourde infraglottale forte  $\lambda\lambda$ , la glottalisée simple  $\lambda'$ , la glottalisée forte  $\lambda'\lambda'$ , la sonore \**gly*. Il n'y avait pas de spirante sonore ni de  $\lambda$ .

Cela étant, quelles langues doivent figurer dans le tableau pour qu'il donne une idée satisfaisante des traitements que les latérales et leurs correspondants ont subis au cours de l'évolution des langues du NE ?

Les tableaux que j'ai publiés en comprennent dix : avar, dargwa, lak, artchi, tabassarane, agoul, kuri, routoul, tsakhour, oudi. Il convient d'en ajouter au moins quatre : un dialecte avar où  $\lambda'$  soit conservé (le hid); l'andi

proprement dit (on ne peut pas, pour des raisons de commodité, présenter tous les traitements de  $\lambda'$ ) ; l'akhvakh ; le dido, langue où l'opposition « simple-forte » a disparu ; le khinalough.

Les tableaux des p. 56 et 57 des *Etudes basques et caucasiennes* doivent être modifiés, compte tenu des correspondances que voici, où figurent aussi des mots de langues du centre et du NO qui seront utilisés plus bas.

#### I. Avaro-andi et artchi *L*.

1. Andi *miLi* ; darg. *barhi* « soleil » ; bats *matx*, tchéth. *malx* ; kab. *ma<sup>3</sup>o*, tcherk. occid. *mafe*, oub. *ms<sup>o</sup>a*, abkh. *məš* « jour ».

#### II. Avaro-andi et artchi *LL*.

2. Av. *LLin*, artchi *LLan*, lak *ššin*, darg. et koubatchi *šin*, tab. *šar*, ag. *3er*, kuri *jad*, khin. *3u*, oudi *xə*, « eau » ; tchéth. *xi* « eau » ; tcherk. *3je* « mer ».

3. « Cinq » : artchi *LLwo*, lak *xxeo*, darg. et koub. *3u*, tab. *3u*, ag. *ifa* (f de *3<sup>o</sup>*), kuri *wa*, khin. *p3u*, oudi *qo* ; tchéth. *pxij* ; kab. *t3<sup>o</sup>e*, tcherk. occ. *tfə*, abkh. *x<sup>o</sup>ə*.

Le lak répond régulièrement par *3* simple à av. *L* et par *33* à av. *LL*. Mais dans plusieurs langues du Daghestan qui connaissent l'opposition phonologique « simple-forte », la répartition des simples et des fortes est brouillée par rapport au lak et à l'avar. Ainsi, on a tab. *ššibu* « trois » en regard de av. *Lab*, lak *šam*, mais tab. *šar* « eau », plus les formes dialectales *šaj* et *šid*, en regard de av. *LLin*, lak *ššin*. Par contre, le tab. a un *šš* régulier dans *ššir* « femme » en regard de lak *ššar*, av. *LLadi*, artchi *LLonol*.

#### III. Av. $\lambda\lambda$ .

4. « Six » : av. *anλλ*, dido *eL*, artchi *diLa*, darg. *uriğ-*, tab. *jir3u*, ag. *jer3i*, kuri *ruğu*, khin. *zäk*, oudi *uq* ; bats *jetx*, tchéth. *jalx* ; tcherk. *3je*.

5. « Nous » (inclusif) : av. *niλλ*, tab. *i3u*, ag. *3in*, et *šin*, khin. *kin* (avec *k* palatalisé). En CC, *txo* signifie « nous » (exclusif). Peut-être y a-t-il eu là un remaniement de la répartition des racines entre inclusif et exclusif.

#### IV. Akhv. $\lambda'$ .

6. Akhv. *λ'ara*, hid *λ'or*, av. écr. *t'or*, andi *lora*, dido *λ'ara*, lak *č'ali* (de *\*k'ali*) « épi », tab. *k'ul*, ag. *k'il*, kuri *q'il*, khin. *mik'ir* « tête ».

7. Akhv. *reλ'a* « bras, main », hid *raλ'a*, av. écrit *rat'a* « membre antérieur des animaux », andi *rela* « bras, main », tchamalal *jeli*. On peut sans doute en rapprocher kab. *blye* « avant-bras ».

8. Hid *l'ad*, av. écr. *t'ad*, « dessus, en haut », dido -*λ'* « sur ». On peut sans doute en rapprocher tchétech. *t'e*, ing. *t'ə* « dessus » (Lafon, *Etudes*, p. 33; mais av. *t'* n'est pas primitif).

V. Av. et artchi *λ'λ'*.

9. Andi *riλ'λ'i*, dido *reλ*, artchi *aλ'λ'*, lak *dik'*, darg. *dī'*, koub, *dig*, tab, *jak* (gén. *jakkīn*), ag. *jak'*, kuri *jak* (gén. *jak'adin*), khin. *ləkka*, *ləkk*, oudi *ieq'* et *eq'*; bats *dītx*, tchétech. *dīlx*; tcherk. *lyə* « chair, viande, corps », oub. *ǰja*, abkh. *ǰja*.

10. Andi *λ'λ'ank'ala*, akhv. *λ'λ'ank'a*; oub. *la*, abkh. *ǰja* « lièvre ».

11. Artchi *mul'λ'a*, lak *mik'*, koub. *mīg*, darg. *mī'*, tab. *merkk*, ag. *merkkw*, kuri *murk* (gén. *murk'wadin*); tcherk. *malyə* « glace ».

VI. \**gly*, d'où av. *λ'λ'*, artchi *λλ*.

12. « Sept » : av. *anλ'λ'*, andi *hoλ'λ'u*, dido *oλ*, artchi *viλλa*, lak *arul* (de \**arl*), darg. *verh-*, tab. *urǰu*, ag. *jeri* (de \**erji*), kuri *eri*, khin. *jik'* oudi *vuy*; bats *vorL*, tchétech. *vuork*; tcherk. *blyə*, oub. *blə*, abkh. *bǰj-*.

13. « Huit » : av. *miλλ'*, dido *biλ*, artchi *meλλe*, darg. *gah-*, tab. *mirǰi*, ag. *mujā*, kuri *mūǰū*, khin. *ink'* (ou *ik'*) avec *k'* palatalisé, oudi *muγ*; bats *barL*, tchétech. *barh*.

14. « Donner » : av. *λ'λ'e-*, artchi *λλ-*, lak *ul-*, darg. *ǰ-*, tab. *ǰ-*, ag. *j-*, bats *aL-*, tchétech. *al-*.

Les latérales et leurs correspondants dans les langues du NE

	*L	*LL	*λλ	*λ'	*λ'λ'	*gly
avar écr.	L	LL	λλ	t'	λ'λ'	
hid	L	LL	λλ	λ'	λ'λ'	
andi	L	LL	λλ	l	λ'λ'	
akhv.	L, λ	LL	λλ	λ'	λ'λ'	
dido		L		λ'	λ	
artchi	L	LL	L	k'	λ'λ'	λλ
lak	3, š	33, šš	xx, 3	k'	k', kk	l
darg.	3, š, h		ǰ	k'	' , g	ǰ, h
tab.	3, š, šš		3	k'	kk	ǰ, ž
ag.		3		k'	kk	j
kuri.	3, ǰ, j, ž	3, j	ǰ, ž	q'	k', -kk	ǰ, j, ž
khin.	3, š, x		k	q'	kk	k'
oudi	x, q		q		q'	γ



Le fait le plus frappant qui ressort de ce tableau avait été découvert par Troubetskoy : l'affriquée glottalisée forte et l'affriquée sonore se sont confondues au cours de leur évolution dans toutes les langues à latérales, sauf en artchi. Mais il ne disposait pas de données exactes sur les systèmes phonologiques des langues dido et de l'artchi. On sait aujourd'hui que dans les langues dido l'évolution s'est poursuivie, et que les  $\lambda\lambda'$  provenant tant de  $*\lambda'\lambda'$  que de  $*gly$  sont devenus  $\lambda$ . Ce fait n'est pas isolé. Dans ces langues, qui ignorent l'opposition des fortes et des simples, les affriquées fortes à occlusion glottale sont devenues des affriquées simples sans occlusion glottale :  $*c'c'$  : av.  $c'c'$ , dido  $c$ ;  $*č'č'$  : av.  $č'č'$ , dido  $č$ . Quant à l'artchi, on sait aujourd'hui que la consonne prise par Troubetskoy pour une spirante latérale sonore est une affriquée latérale sourde infraglottale. Dans cette langue,  $*\lambda'\lambda'$  s'est conservé; mais  $*gly$  est devenu  $\lambda\lambda$ , comme  $*z$  s'est changé en  $c$  ou  $cc$ , et  $*gy$  en  $q$  ou  $qq$  (cf. Lafon, *Etudes*, p. 29). L'affriquée simple  $*\lambda'$  a subi divers traitements dans les langues avaro-andies :  $l'$ ;  $l$  plus occlusive glottale;  $l$  (notamment en andi); occlusive glottale. Ailleurs elle est représentée par des occlusives dorsales glottalisées.

Les correspondants de avar et andi  $\lambda\lambda$  sont distincts de ceux de *Let* et de *LL* non seulement dans plusieurs langues à latérales, mais encore en dargwa et en khinaloug. Dans cette dernière langue, *L* et *LL* sont représentés par une spirante dorsale sourde, et les quatre affriquées par des occlusives dorsales. Celle qui est issue de l'affriquée latérale sonore s'est assourdie et glottalisée, contrairement à ce qui s'est passé dans les autres langues du Daghestan qui n'ont pas de latérales.

E. A. Bokarev est d'avis que les quatre latérales *L*, *LL*,  $\lambda'$ ,  $\lambda'\lambda'$  et  $*gly$  existaient déjà en CNE (ou daghestanien) commun. Pour Troubetskoy, certaines remontent à un stade plus ancien, mais les autres résultent d'un processus qui ne s'est produit que dans le domaine avaro-ando-dido et en artchi. Des dorsales d'avant s'y sont, et là seulement, latéralisées, après être devenues, si elles ne l'étaient déjà, des prépalatales. « La latéralisation d'une spirante prépalatale est très naturelle au point de vue physiologique; il suffit de raccourcir un peu les muscles circulaires de la langue, sans la déplacer, pour diriger l'air expiré le long du côté de la langue et pour obtenir le frottement latéral caractéristique » (Troubetskoy, *BSL*, XXIII, 1922, p. 199). Dans une hypothèse comme dans l'autre, il faut ajouter  $\lambda\lambda$ , qui, dans la seconde, proviendrait d'une affriquée infraglottale  $*k\beta$ . Pour trancher la question, il faut tenir compte des langues tchéchéennes et des celles du NO.

#### Les latérales dans les langues tchéchéennes

Les langues tchéchéennes ne fournissent que peu d'indications sur le

passé des latérales. Une seule d'entre elles, le bats, possède une latérale, la spirante sourde *L*, qui doit remonter au CC commun et qui provient de *\*gly*. L'affriquée latérale sonore a dû se réduire en CC commun à une spirante, qui s'est assourdie. La spirante latérale sourde ainsi obtenue ne s'est conservée qu'en bats. Dans cette langue même, elle est, à l'initiale, devenue un *l* ordinaire. En tchéchéne et en ingouch, elle a subi, entre voyelles, « la même influence assimilatrice des voyelles voisines que les occlusives à occlusion complète de la glotte » (Sommerfelt, *NTS*, XIV, 145). Ces consonnes se sont, sauf à l'initiale, sonorisées dans ces deux langues. Donc *\*L* du CC commun est devenu en tchéchéne et en ingouch un *l* sonore ordinaire. Après *r*, *L* s'est conservé en bats; mais dans les deux autres langues le groupe *\*rL* a été simplifié de deux façons différentes; dans la plupart des cas il s'est réduit à un *r* ordinaire; dans les autres il a donné un *r* sourd noté *rh* (Sommerfelt, 149).

Les correspondances entre le CC commun et les langues à latérales du NE s'établissent comme suit :

<i>*L</i>	}	<i>*x</i> , <i>*px</i> ; <i>*tx</i> (d'où bats <i>-tx</i> , ailleurs <i>-lx</i> )	
<i>*LL</i>			
<i>*λλ</i>			
<i>*λ'</i>			<i>*t'</i>
<i>*λ'λ'</i>			<i>-*tx</i> (bats <i>-*tx</i> , ailleurs <i>-lx</i> )
<i>*gly</i>		<i>*L</i>	

Non seulement les trois latérales sourdes infraglottales, mais l'affriquée sourde supraglottale forte ont pour correspondants parfois une spirante dorsale sourde (postérieure, car le CC n'en connaît pas d'autres), parfois le groupe *tx* ou *px* (d'un *x* labialisé). L'opposition « supraglottale - infraglottale » ne joue donc pas (sauf peut-être pour *λ'*), comme en abkhaz, où *š*, consonne infraglottale, répond uniformément à *L* et à *L'* du tcherkesse et de l'oubykh.

Le CC commun n'a donc pas dû connaître de latérales infraglottales sourdes correspondant à *L*, *\*LL*, *\*λλ*. De plus, le système formé par *\*λ'*, *\*λ'λ'* et *\*gly* n'y est représenté que par *L*, spirante sourde issue de l'affriquée sonore. Peut-on penser que les six latérales ont existé dans tout le CNE à l'époque de la communauté? Il peut paraître invraisemblable que des spirantes de type *ʒ* et *ʒʒ*, plus une affriquée de type *\*kʒ*, se soient latéralisées en CNE commun, de façon à constituer un système complet de latérales, et qu'une partie d'entre elles ait ensuite perdu son caractère latéral. C'est pourquoi, sans doute, Troubetsky était d'avis que les affriquées infraglottales sourdes du NE résultaient d'une tendance à latéraliser qui ne s'était manifestée

que sur une partie du domaine. Mais des latérales peuvent perdre leur caractère spécifique : c'est ce qui est arrivé dans certains dialectes des langues avaro-andies ; les observations faites ces dernières années l'ont mis hors de doute. Il est donc possible de rapporter à l'époque du CNE commun l'existence des six latérales définies plus haut.

Les correspondants de tcherk. *ly* dans les langues du NE

Les latérales du NO entrent dans les formules de correspondance simplifiées que voici :

tcherk. <i>ly</i>	}	CNE * $\lambda'$ : hid $\lambda'$ , av. écr. <i>l'</i> , dido $\lambda'$ , artchi et lak $k'$
		CNE * $\lambda'\lambda'$ : av. et artchi $\lambda'\lambda'$ , dido $\lambda$ , lak $k'$
		CNE * <i>gly</i> : av. $\lambda'\lambda'$ , dido $\lambda$ , artchi $\lambda\lambda$ , lak $l$

tcherk. et oub.  $L'/\lambda'$  : NE  $q'$ , parfois  $k'$  (Lafon, *Etudes*, p. 58-61).

Donc tcherk. et oub.  $L'/\lambda'$  ne correspond pas à des latérales du NE. Au point de vue synchronique, en tcherkesse, la spirante latérale glottalisée  $L'$  forme une triade avec la sourde infraglottale  $L$  et la sonore *ly*, comme la mi-chuintante  $\zeta$  avec  $\zeta'$  et  $z$ . En oubykh, où il n'y a pas de *ly*, elle forme couple avec  $L$ . Dans les deux langues, elle s'articule facultativement avec un élément occlusif, en d'autres termes comme une affriquée. Au point de vue diachronique, on doit étendre à cette consonne ce que Kétévan Lomtadzé pense des autres spirantes glottalisées de ces deux langues : qu'elles proviennent d'affriquées glottalisées ; en d'autres termes, l'articulation affriquée est plus ancienne que l'articulation spirante.

On ne voit pas encore bien ce qui correspond à tcherk. et oub.  $L$  dans les langues du NE. En tout cas, ce n'est pas une latérale. Troubetsky a montré que  $L$ ,  $LL$  et  $\lambda\lambda$  de l'avar ont pour correspondant en tcherkesse la spirante antérieure  $\mathfrak{z}$ , ou, plus rarement (NW 80) la spirante postérieure  $x$ .

On a donc :

latérales infraglottales sourdes du NE : tcherk.  $\mathfrak{z}$ .

latérales glottalisées et latérales sonores du NE : tcherk. *ly*.

tcherk. et oub.  $L'/\lambda'$  : NE  $q'$ , parfois  $k'$ .

tcherk. et oub. :  $L$ ; NE, certainement autre chose que des spirantes ou des affriquées latérales.

On est frappé par le fait que les deux affriquées latérales supraglottales et l'affriquée sonore du CNE ont pour correspondant en tcherkesse une latérale, à savoir une spirante latérale sonore ; cette spirante a dû exister aussi en



oubykh. Et le *ǰ* articulé très en avant de oub. *ǰa* « chair » en regard de tcherk. *lyə* fait penser que le \**λ'λ'* qui a subsisté en avaro-andi et en artchi a dû passer au NO par un stade \**gly*, c'est à dire se confondre avec l'affriquée sonore, avant de perdre son élément occlusif : confusion inverse de celle qui s'est produite en avaro-andi.

La présence de latérales dans une langue du NO et dans des langues du NE ne constitue pas une concordance fortuite (Troubetskoy, p. 200). Il y a lieu de penser, comme Troubestkoy (à ceci près, qu'il ne connaissait pas l'affriquée *λ'* du NE), que le caucasique septentrional commun a possédé des affriquées latérales : une glottalisée simple, une glottalisée forte et une sonore : \**λ'*, \**λ'λ'*, \**gly*. Elles se sont conservées en CNE commun. Elles sont représentées toutes les trois au NO par des sonores : en tcherkesse par *ly* (spirant et sonore), en oubykh (pas de correspondant connu de \**λ'*) par *ǰ* ou *l* ordinaire et sonore, en abkhaz (pas de correspondant connu de \**λ'*) par *z*, issu sans doute d'un *ǰ* qui n'existe plus dans cette langue. La sonorisation de \**λ'* et de \**λ'λ'* en CNO fait penser aux formes que le nom du « cœur » présente dans ce groupe. Ce mot est un des rares mots qui existent dans toutes les langues caucasiennes. Or toutes les langues du centre et du NE ont une dorsale sourde glottalisée, *k'* : av. *rak'*, lak *dak'*, bats *dok'*, etc. (v. Lafon, *Etudes*, p. 34, avec références); la sonore *g* de tchéch. et ing. *dog* et de khin. *ung* résulte d'un développement secondaire. Or c'est un *g* que l'on trouve en CNO, et aussi dans les langues kartvèles : tcherk. et abkh. *g<sup>oə</sup>*, oub. *gi*; gé. *guli*, mgr. *guri*, sv. *gu*; cf. basque *gogo* « pensée, intention, cœur (au fig.) ».

Il faut corriger comme suit les p. 62-63 de mon livre de 1952, en tenant compte surtout de l'existence de l'affriquée simple *λ'* au Daghestan et du fait que ce n'est pas l'affriquée latérale sonore, mais ce *λ'*, qui est devenue *l* en andi proprement dit et dans quelques autres langues et dialectes du même groupe.

Il est certain que la consonne définie par la correspondance « tcherk. et oub. *L'/λ'* : *q'* ou *k'* au Daghestan » était une glottalisée. La latérale du tcherkesse et de l'oubykh remonte sans doute au CNO commun, mais non au-delà. La consonne d'où elle provient devait être en caucasique septentrional commun une occlusive ou une affriquée arrière-vélaire, alternant peut-être avec une médiopalatale. Ainsi s'expliquerait l'existence de formes à *q'* et de formes à *k'* dans les langues du NE pour l'un des mots considérés. De plus, *L'* tcherkesse, qui, au moins en kabardi, est articulé dans la région du palais dur moyen (Yakovlev, *Tablicy fonetiki kabardinskogo jazyka*, 1923, p. 20), résulte plutôt de la latéralisation d'une médiopalatale que de celle d'une arrière-vélaire.

Puisque ce n'est pas une latérale qui correspond, au NE, à l'affriquée latérale glottalisée du tcherkesse et de l'oubykh, on doit penser que l'affriquée latérale du NO et les affriquées latérales du même type du NE correspondent à des stades différents de l'évolution phonétique des langues caucasiennes septentrionales. L'histoire de celles-ci ne nous est pas connue directement. Mais la comparaison permet d'affirmer, comme Troubetsky l'a montré (art. cit., p. 199-202), que deux tendances inverses, mais connexes, s'y sont manifestées. Les latérales du caucasique septentrional commun, c'est-à-dire \* $\lambda'\lambda'$  et \**gly*, plus  $\lambda'$ , qu'il n'avait pas pu distinguer de \**gly*, se sont souvent changées en dorsales de diverses régions d'articulation, et vice versa ses spirantes dorsales antérieures sourdes se sont latéralisées en CNE (Troubetsky dit seulement en avaro-ando-dido et en artchi). Les correspondances présentées plus haut touchant tcherk. et oub.  $L'/\lambda'$  permettent d'ajouter que, sans doute, certaines affriquées ou occlusives dorsales glottalisées du caucasique septentrional commun se sont latéralisées en CNO. En tcherkesse et en oubykh, les latérales ainsi produites ont subsisté; en abkhaz, elles se sont transformées en spirantes sourdes infraglottales chuintantes. sans doute par l'intermédiaire de \*3. Troubetsky avait raison de dire dès 1922 : « Il y a donc dans les langues caucasiennes septentrionales une certaine affinité entre les articulations latérale et dorsale » (p. 202).

Ainsi, l'une ou l'autre de deux tendances inverses, mais connexes, s'est manifestée selon les époques et les domaines : la tendance à transformer les dorsales en latérales, phonèmes plus complexes, et la tendance à transformer les latérales en dorsales, phonèmes plus simples. Les latérales n'ont réussi à former un système vraiment riche et cohérent qu'en CNE. Le système tcherkesse est plus pauvre, avec sa triade « spirante sourde infraglottale (dont on ne sait pas bien d'où elle vient), spirante/affriquée sourde glottalisée, spirante sonore ». Il est arrivé que des latérales issues de dorsales se soient désagrégées, par exemple dans le domaine avaro-andi. De plus, Ot. Kakhadzé a observé à Artchib des faits de grande portée (compte rendu de Lafon, *BSL*, t. LV, 251-252). Dans la prononciation de  $L$ ,  $LL$ ,  $\lambda\lambda$  et  $\lambda'\lambda'$ , on entend respectivement un 3 ou un  $h$  mouillé; un  $xx$  ou un 33; un  $kk$ ; un  $k'k'$ . Les enfants, qui apprennent à articuler quelques sons pharyngaux et les sons latéraux plus tard que les autres sons, prononcent un  $k'k'$  (parfois mouillé) au lieu de l'affriquée glottalisée  $\lambda'\lambda'$ . Enfin, « cinq » se dit *LLwejt'u*, et « 500 » se dit *LLobaš'an*. Mais dans le nom de « cinquante », *buxzejt'u* (noté déjà ainsi par Uslar et par Dirr), on trouve, au lieu de  $LL$ , la dorsale  $xx$ , qui représente, dit l'auteur, un stade ancien de l'histoire de la latérale  $LL$ .

Les deux affriquées glottalisées \* $\lambda'$  et \* $\lambda'\lambda'$ , ainsi que la sonore \**gly*, doivent remonter au caucasique septentrional commun, car elles ont pour



av. *λ'λ'in*, *λini* dans le groupe *dido*, *lak k'i* (gén. *k'in-il*), « hiver », gé. *q'in-* « geler (intrans.), se geler ».

V. aussi Lafon, in *Bedi Kartlisa*, n° 43-44, p. 26.

Le caucasique commun n'a dû posséder en fait de latérales que des supra-glottales sourdes et des sonores; il a connu l'opposition phonologique des spirantes dorsales antérieures et des postérieures, sans doute aussi celle des fortes et des simples.

Troubetskoy avait vu juste sur l'essentiel, touchant les latérales en caucasique septentrional commun. Il serait très utile de reprendre toutes les listes de correspondances qu'il avait publiées, en les corrigeant et complétant lorsque c'est nécessaire. Ce travail exigerait, pour être mené à bien, le concours de plusieurs spécialistes. On s'est proposé ici de montrer que l'on pouvait, grâce aux travaux récents, descriptifs ou comparatifs, pousser plus loin qu'il ne l'avait fait la connaissance du passé d'une partie curieuse et importante du système consonantique des langues caucasiennes septentrionales, et peut-être entrevoir quelque chose du système caucasique primitif.

René LAFON



## GÉORGIENS, TURCOMANS ET TRÉBIZONDE : NOTES SUR LE « LIVRE DE DEDE KORKUT ».

A la fin du premier quart du XI<sup>ème</sup> siècle, les rives supérieures de l'Araxe virent déferler les premières hordes des Turcs Oghuz. Devant son pays dévasté, le roi d'Arménie Jean Sénakhérin Ardzrouni en appela à Byzance. La situation critique des princes caucasiens servait les projets d'expansion territoriale de Basile le Bulgaroctone qui en profita pour occuper l'Arménie, offrant en échange au roi un établissement en Cappadoce, dans la région de Sébaste<sup>1</sup>. Il pensait pouvoir en faire autant avec le voisin et l'allié du roi d'Arménie, Georges I de Géorgie. Mais si le royaume d'Arménie, affaibli et victime de la politique byzantine, allait devoir renoncer à son existence caucasienne, il n'en était pas de même pour la Géorgie qui entrait dans sa phase la plus prospère. Georges I résista au Bulgaroctone qui, par deux fois, dévasta son pays<sup>2</sup>, quand la mort du Byzantin, en 1025, allait permettre à la Géorgie en partie unifiée sous le règne précédent<sup>3</sup>, de poursuivre la courbe ascendante de sa fortune. Les Byzantins s'avèrent incapables d'arrêter le flot croissant des invasions des Turcs Seldjoucides qui occupèrent l'Azerbaïdjan et l'Arménie avant que la victoire de Mantzikert, en 1071, ne leur ouvrit les portes de l'Anatolie. Devant la défection des Arméniens et l'attitude souvent passive des Byzantins, préoccupés par les troubles de leur politique intérieure plus que par la sauvegarde de leurs trop lointaines frontières, c'est principalement aux Géorgiens qu'incomba la tâche difficile de défendre la patrie caucasienne contre l'envahisseur nomade. Ce sont eux les « Mécréants » que les Turcomans rencontreront sans cesse sur leur passage, défendant avec acharnement leur patrimoine par tous les moyens possibles : tantôt les armes à la main, tantôt au moyen de la diplomatie, telle l'alliance avec Byzance scellée en 1065 par le mariage de Marthe, fille de Bagrat IV (1027-1072), avec Michel, fils de Constantin X Ducas. Si le flot des envahisseurs devenait trop violent, force leur était de s'engager à payer le *harāġ*, comme en 1068 le roi bagratide de Kakhétie, Aghsartan I, devant l'invasion d'Alp Arslan et l'occupation d'Ani, ou même de reconnaître nominalement l'Islam et la suzeraineté de Malikchah,

<sup>1</sup> En 1021, le roi Jean Sénakhérin Ardzrouni avait cédé le royaume du Vaspourakan à Basile II (976-1025), en échange d'un établissement héréditaire en Cappadoce, avec Sébaste pour capitale; sous le règne de Constantin Monomaque (1042-1054), Kakig d'Ani, dernier roi bagratide d'Arménie, fut dépossédé et transplanté en Cappadoce; en 1064, ce fut le tour du roi Kakig de Kars; cf. Th. Uspenskiy, *Vydelenie Trapezunta iz sostava Vizantijskoj Imperii*, *Seminarium Kondakovianum* I, Prague 1927, 21-34; W. E. D. Allen, *A History of the Georgian People*, Londres 1932, 87-88; I. Mélikoff, *Géorgiens et Arméniens dans la littérature épique des Turcs d'Anatolie*, *Bedi Kartlisa*, XI-XII, Paris 1961, 27-28.

<sup>2</sup> Trouvant les Géorgiens insoumis, Basile II attaqua et dévasta leur pays en 1021; il revint en 1022; cf. Allen, *op. cit.*, 87-88; Th. Uspenskiy, *op. cit.*, *loc. cit.*

<sup>3</sup> Bagrat III (1008-1014) unifia les royaumes de Karthlie et d'Abkhazie.

comme en 1080 le roi Georges II (1072-1089) <sup>4</sup>. Luttant, tergiversant, mais résistant toujours, les Géorgiens purent arriver jusqu'au règne heureux de David II le Constructeur (1089-1125) qui, grâce à l'affaiblissement de Byzance et de la puissance seldjocide après la mort de Malikchah (†1092), put réaliser l'unité totale de la Géorgie en ralliant la Kakhétie et en occupant Tiflis en 1122, après avoir défait les Seldjocides qui avaient proclamé contre lui la Guerre Sainte; l'ancienne capitale était restée sous la domination musulmane pendant près de quatre cent ans. Désormais, le roi de Géorgie régnait sur un pays allant de la Mer Noire jusqu'au Daghestan et étendait son hégémonie sur la province musulmane de Shirvan dont le souverain était son gendre, et sur l'ancienne Arménie <sup>5</sup>. Si les Seldjocides reprirent le dessus sous le règne suivant, la Géorgie devait bientôt connaître son apogée sous le règne glorieux de Thamar (1184-1213). Ayant rétabli sa domination sur tout le Caucase, régnant sur des villes de population arménienne et musulmane, comme Kars, Dvin, Gandja et Ani, cette reine au nom devenu légendaire, devait, en fondant l'Empire de Trébizonde où l'influence géorgienne restera prépondérante, faire de son pays une puissance dominant la Mer Noire.

Nous abordons ici un point culminant de notre exposé, car, outre les relations de guerre ou d'alliance entre Géorgiens et Turcomans au Caucase, en Asie Mineure l'Empire de Trébizonde formera en quelque sorte un pont où se rencontreront les deux éléments qui nous intéressent. La Géorgie restera l'appui principal de l'Empire de Trébizonde où de tous temps les traditions locales lazès, géorgiennes et arméniennes prévaudront sur l'élément hellénique, malgré tous les efforts entrepris par Constantinople pour helléniser le pays <sup>6</sup>. Dans les derniers siècles de cet état, dont la faiblesse et le relâchement de la situation politique étaient compensés par son importance économique et culturelle <sup>7</sup>, lorsque le royaume de Géorgie ne sera plus en mesure de lui fournir l'appui qui lui était nécessaire pour subsister, ce n'est pas vers Constantinople, mais vers les Turcomans, ses voisins, que se tournera de préférence l'Empire de Trébizonde, nouant avec eux des relations diplomatiques et contractant des unions matrimoniales. Pour cette raison, nous jugeons utile de nous attarder quelque peu sur les circonstances qui ont déterminé la fondation de cet empire. Les Bagratides de Géorgie étaient apparentés aux Comnènes et aux Ducas depuis le règne de Romain III Argyre (1028-1034), mais les liens de parenté devaient surtout se resserrer dans la branche cadette des Comnènes, issue d'Isaac, fils d'Alexis I (1081-1118) <sup>8</sup> : Andronic, fils d'Isaac, avait épousé en premières noces la soeur de Georges III (1155-1184); réfugié en 1170, sous le règne de l'empereur Manuel Comnène (1143-1180), en Géorgie où il devait d'ail-

<sup>4</sup> Cf. Allen, *op. cit.*, 88-94.

<sup>5</sup> Cf. Allen, *op. cit.*, 95-100.

<sup>6</sup> Cf. A. A. Vasiliev, *The empire of Trebizond in History and Literature*, Byzantion XV, 1940-1941, 352-353; *ibid.*, *The Foundation of the Empire of Trebizond*, Speculum XI, 1936, 3-4.

<sup>7</sup> Cf. A. A. Vasiliev, *The empire of Trebizond...*, 318.

<sup>8</sup> Voir la liste des mariages entre les Bagratides de Géorgie et Byzance, dans Vasiliev, *The Foundation of the Empire of Trebizond*, 4-5.



leurs laisser des descendants<sup>9</sup>, il prit part aux expéditions militaires de son beau-frère. Son fils Manuel, issu du mariage avec la princesse royale de Géorgie, avait peut-être également épousé une princesse géorgienne, soeur de Thamar; quoiqu'il en soit, on voit fréquemment apparaître, dans la descendance d'Andronic, le prénom David, courant dans la famille régnante de Géorgie, et qui se retrouve jusqu'à la fin de l'Empire de Trébizonde dont le dernier souverain, vaincu en 1461, portait ce nom<sup>10</sup>. Andronic usurpa la pourpre impériale en 1183; en 1185, il fut renversé et mis à mort dans des conditions qui font frémir d'horreur; Isaac Ange tua son fils Manuel et extermina toute sa famille, à l'exception toutefois des deux petits garçons de Manuel, Alexis et David, nés en 1182 et 1184, qui purent échapper au massacre et qui furent emmenés — par leur mère? — en Géorgie où ils furent recueillis par Thamar, leur « tante paternelle », qui les éleva à sa cour<sup>11</sup>. En 1203, Alexis III Ange commit l'imprudence de confisquer de riches caravanes que Thamar envoyait à des monastères géorgiens de la Méditerranée. Devant ce nouvel abus de la dynastie qui s'était déjà rendue coupable du massacre de sa famille, Thamar conçut un plan qui était à la fois une expédition punitive, tout en servant ses visées d'expansion politique : à la tête d'un contingent géorgien, elle envoya son neveu Alexis Comnène à la conquête de Trébizonde. Partie de Tiflis, l'expédition atteignit Trébizonde au bout de huit jours, en passant par Erzerum (Arzen) qui était aux mains de Thamar. La récente prise de Constantinople par les Croisés, le 18 juillet 1203, servit les projets de la reine et Trébizonde tomba aux mains d'Alexis le 13 avril suivant. Le nouvel empire comprenait la Chaldée, une partie du thème des Arméniaques avec Amisos (Samsun), la Paphlagonie avec Sinope, les Bucellaires avec Héraclée du Pont, et dominait également la Crimée qui, depuis la fin du XII<sup>e</sup> siècle, dépendait de Trébizonde. Cependant, en 1214, Sinope était prise par le Seldjoucide 'Izzeddin Key Kāvus I (1210-1219), après un siège où David trouva la mort et où Alexis dut se reconnaître vassal du sultan. Bien que l'armée du nouvel empereur ait été en partie composée de contingents géorgiens, dans la circonstance, Thamar semble s'être désintéressée de l'empire, sa création.<sup>12</sup>

De nouveau, la fortune changea de camp : les Mongols apparurent en Asie Antérieure. Le danger rapprocha les ennemis d'hier; Seldjoucides et Géorgiens scellèrent leur alliance par un mariage : Thamar, petite-fille de la grande reine, épousa le sultan seldjoucide de Konya, Giyāseddin Key Hüsrev II (†1245)<sup>13</sup>. Mais rien n'arrêta le flot des envahisseurs : l'Empire Seldjoucide s'écroula, la Géorgie se morcella.

<sup>9</sup> La famille Andronikov ou Andronikashvili, descend de lui : voir note suivante.

<sup>10</sup> Sur les relations étroites d'Andronic Comnène avec la famille royale de Géorgie, voir A. A. Vasiliev, *The Foundation of the Empire of Trebizond*, 5-12; Prince Cyril Toumanoff, *On the relationship between the founder of the Empire of Trebizond and the Georgian Queen Thamar*, *Speculum* XV, 1940, 299-312.

<sup>11</sup> Cf. Vasiliev, *ibid.*, 15-18; Toumanoff, *op. cit.*, *loc. cit.*

<sup>12</sup> Cf. Vasiliev, *ibid.*, 17-30.

<sup>13</sup> Cf. Allen, *History of the Georgian People*, 113.

Au XIV<sup>ème</sup> siècle, la chute de la puissance mongole permit une restauration du royaume de Géorgie, sous le règne de Georges V († 1346), tandis qu'en Arménie caucasienne et en Asie Mineure, deux tribus oghuz prenaient de l'importance : celle du Mouton Noir (Kara Koyunlu) au nord du lac Van et celle du Mouton Blanc (Ağ Koyunlu) dans le Diyârbekir (Âmîd). Ces deux tribus originaires apparentées, étaient pourtant divisées dans leur croyance : tandis que les Kara Koyunlu étaient des Chiites extrémistes, les Ağ Koyunlu professaient une foi plus conforme à l'orthodoxie musulmane. Ce dernier fait devait permettre aux Ağ Koyunlu de triompher, à la fin du XIV<sup>ème</sup> siècle, de leurs rivaux jusque là plus heureux, grâce à la faveur de Tamerlan, défenseur ardent du Sunnisme, auquel les Kara Koyunlu avaient commis l'imprudence de s'opposer.

Mais si l'invasion de Tamerlan fut bénéfique aux Ağ Koyunlu, elle devait mettre fin à la puissance du royaume de Géorgie et à son unité nationale. Malgré ses divisions, la Géorgie parviendra cependant à se maintenir encore, car ni les Turcs, ni les Persans ne seront assez forts pour entreprendre la conquête du Caucase. Pendant les derniers siècles de leur indépendance, ce sont les Turcomans Ağ Koyunlu qui se trouveront face à face avec les Géorgiens ; pour eux, les Géorgiens perpétueront la tradition des « mécréants » que leurs ancêtres eurent à combattre depuis le XI<sup>ème</sup> siècle, quand les nomades commencèrent à venir s'installer parmi la population indigène du Caucase. Tantôt les Ağ Koyunlu dirigeront leurs razzias contre les riches terres de leurs voisins géorgiens, tantôt ils rechercheront l'alliance de leurs princes régnant désormais sur trois principautés indépendantes : la Karthlie, à l'est, avec, pour capitale, Tiflis ; l'Iméréthie, à l'ouest, avec Kutais ; et le Samtzhé ou possession des Atabeks d'Akhal-Tzikhé (en turc Ahîska) qui portaient le nom héréditaire de Kwarqware (en turc Korçora) <sup>14</sup>. Mais bientôt les princes géorgiens se trouveront apparentés aux émirs Ağ Koyunlu, grâce aux alliances matrimoniales répétées entre ces derniers et les Connènes de Trébizonde étroitement unis par les liens du sang aux Bagratides de Géorgie et qui étaient restés en rapports constants avec le pays d'où venait leur fortune.

Ainsi que nous venons de le voir, l'Empire de Trébizonde, désormais privé de l'aide efficace de la Géorgie et géographiquement isolé par rapport à Constantinople, se trouvait en outre harcelé par les incursions réitérées de ses nouveaux voisins, les Ağ Koyunlu, dont l'état, de jour en jour grandissant, était dépourvu d'accès vers la mer. Pour se concilier ces dangereux voisins, l'Empire eut recours une fois de plus à la réputation de beauté attachée à ses princesses et dont il tirait largement parti pour nouer et entretenir de bonnes relations diplomatiques <sup>15</sup>. En 1348, l'émir Ağ Koyunlu Tur Ali vint mettre le siège devant Trébizonde ; Alexis III chercha à le

<sup>14</sup> Cf. V. Minorsky, *La Perse au XV<sup>ème</sup> siècle entre la Turquie et Venise*, Paris 1933 (Publ. de la Soc. des Etudes Iraniennes, N° 8).

<sup>15</sup> Cf. V. Minorsky, *op. cit.*, 7-8 (Chalcocondyles, ch. IX, ed. Bonn, 461, énumère les alliances des empereurs de Trébizonde avec les Turcomans). Voir aussi V. M. Žirmunskij, *Oguzskij geroižeskij epos i « Kniga Korkuta »*, dans *Kniga moego Deda Korkuta*, Moscou-Leningrad 1962 (Publ. de l'Acad. des Sciences de l'URSS), 193-196.

gagner en offrant sa soeur, la Despina Maria, au fils de l'émir, Kutlu; le mariage eut lieu au mois d'août 1352. A partir de ce moment, les liens se resserrèrent entre Turcomans du Mouton Blanc et Comnènes de Trébizonde. L'Empire trouva dans les émirs Aḳ Koyunlu ses plus fidèles défenseurs et l'état nomade aura, chez ses alliés, un débouché sur la Mer Noire<sup>16</sup>. Les mariages se succéderont entre Turcomans et Comnènes : en 1420, Kara Yülük, fils de la Despina Maria, épousera une fille d'Alexis IV qui deviendra la grand'mère du plus célèbre des émirs Aḳ Koyunlu, Uzun Ḥasan (1453-1478); en 1458, Jean IV (Kalo Ioannès), avant de mourir, promettra sa fille, Kyra Katerina, dont la mère est une princesse géorgienne, à ce même Uzun Ḥasan qui s'engagera à défendre l'Empire contre les Ottomans; le mariage est célébré aussitôt après la mort de Kalo Ioannès, sous le règne du dernier empereur de Trébizonde, David. Cette princesse gréco-géorgienne connue dans les sources musulmanes sous le nom de Despina Ḥatun, deviendra la grand' mère d'Isma'il le Safavide, vainqueur des Aḳ Koyunlu et du Caucase<sup>17</sup>. Par ce nouveau mariage, Uzun Ḥasan se trouve entraîné dans les dernières luttes de l'Empire de Trébizonde. La prise de Constantinople par Mehmed II, en 1453, avait causé une vive émotion en Occident où la République de Venise, voyant son commerce menacé, ne fut pas la moins alarmée. Tandis que de Trébizonde et de Géorgie des ambassadeurs étaient envoyés demander l'aide des pays francs, Uzun Ḥasan se trouva englobé dans l'alliance Trébizonde — Géorgie — Mésopotamie contre la puissance ottomane : une lettre du prince d'Akhal Tzikhé adressée, en 1459, au duc de Bourgogne, fait mention d'Uzun Ḥasan comme allié de la coalition chrétienne trébizondo-caucasienne contre les Ottomans<sup>18</sup>. Mais tous ces efforts ne purent empêcher, en 1461, la prise de Trébizonde par Mehmed II. Uzun Ḥasan envoya sa mère Sarah, une chrétienne de Mésopotamie, parlementer avec le vainqueur et faire valoir les droits de sa belle-fille, la Despina Katerina, à la couronne de Trébizonde; bien traitée par Mehmed II qui rejeta sa demande, elle obtint cependant pour son fils une partie des trésors impériaux de Trébizonde. Mais l'alliance contre les Ottomans continuait et Venise envoyait, entre 1471 et 1474, auprès d'Uzun Ḥasan, trois agents diplomatiques parmi lesquels était Caterino Zeno dont la mère était la soeur de la Despina Katerina. La rencontre entre Ottomans et Aḳ Koyunlu eut lieu le 12 août 1473, à Otluk Beli, sur l'Euphrate; ce fut un désastre pour les Turcomans. L'armée d'Uzun Ḥasan comprenait des contingents géorgiens et, parmi les morts, il y avait son chef d'armée géor-

<sup>16</sup> Cf. Žirmunskij, *op.*, cit. 194-195.

<sup>17</sup> Cf. V. Minorsky, *La Perse au XVème...*, 7-8; *ibid.*, E. I., s. v. *Uzun Ḥasan*; Mükrimin Halil Yananç, *Islam Ansiklopedisi*, s. v. *Aḳ Koyunlular*; W. Hinz, *Irans Aufstieg zum Nationalstaat im fünfzehnten Jahrhundert*, Berlin et Leipzig 1936, 35-49, 73-74; Adnan Sadık Erzi, *Aḳ Koyunlu ve Kara Koyunlu tarihi hakkında araştırmalar*, *Belleten* XVIII, Ankara 1954, 187-192.

<sup>18</sup> Cf. V. Minorsky, *La Perse au XVème...*, 8; W. Hinz, *op. cit.*, 42-43; K. Kekelidzé, *Repercussions provoquées en Géorgie par la chute de Constantinople*, *Bedi Kartlisa*, XV-XVI, Paris 1963, 72-77.

gien, le *serdār* Kāfir Ishāq<sup>19</sup>. Cette défaite déçut les espoirs que les Chrétiens avaient mis en Uzun Ḥazan. Celui-ci devait cependant remporter encore plusieurs victoires en Géorgie où il intervint cinq fois, profitant des dissensions qui régnaient entre les rois bagratides de Karthlie et d'Iméréthie et l'Atabek d'Ākhal Tzikhé. Pendant une de ces incursions, en 1476-1477, il prit Tiflis qu'il remit à Constantin III (1469-1505) roi de Karthlie dont il avait pris le parti contre son rival Bagrat II d'Iméréthie (1455-1478). Le Vénitien G. Barbaro qui accompagnait Uzun Ḥasan pendant cette expédition, en a laissé la description. Tiflis devait son indépendance à l'égard des Turcomans, en 1478, à la mort d'Uzun Ḥasan<sup>20</sup>.

L'ambiance caractéristique à laquelle ont donné naissance ces événements enchevêtrés, ces peuples entremêlés, trouve son écho dans un monument de la littérature épique des Turcs Oghuz : le Livre de Dede Korkut. Pour l'histoire, l'épopée, même si elle confond et dénature les faits historiques et ne doit être utilisée qu'avec le maximum de sens critique, a cependant l'avantage de présenter une peinture vivante et pittoresque qui est un heureux complément aux sources historiques, la plupart du temps insuffisantes et conventionnelles.

La tradition épique oghuz, transmise oralement pendant des siècles, s'est cristallisée, au cours du XV<sup>e</sup>me siècle, en un recueil de douze contes en prose entremêlée de vers. Ces contes sont attribués à l'*ozan* Dede Korkut qui perpétue la tradition de l'ancien *ḡam-ozan*, prêtre-magicien des Turcs Chamanistes qui, après la conversion à l'Islam, continua de vivre sous les traits du *baba* ou du *dede*, derviche, à tendances hétérodoxes, comme sous ceux du poète populaire, l'*ozan*. A la fois prêtre, sorcier, médecin, poète et musicien, le *ḡam-ozan* était aussi le conservateur des vieilles légendes et de la littérature héroïque orale des anciens Turcs<sup>21</sup>. Le livre de Dede Korkut qui remonte sans doute à la tradition héroïque orale qui s'est formée en Asie Centrale, avant l'invasion du Caucase et de l'Asie Mineure, a été remanié à l'époque des Aḡ Koyunlu. Le texte a été rédigé à Tabriz qui fut, de 1468 à 1501, la capitale d'Uzun Ḥasan et de ses successeurs, et la langue est marquée de dialectismes *azeri*<sup>22</sup>. C'est une épopée du groupe *Bayundur* qui est la quatrième tribu des Turcs Oghuz, d'après Maḡmūd Kaḡgāri<sup>23</sup>, et dont le nom remonte au héros éponyme autour duquel sont

<sup>19</sup> Ismail Hakki Uzunçarsili, *Anadolu Beylikleri* (Türk Tarih Kurumu, VIII, 2), Ankara 1937; V. Minorsky, *La Perse au XV<sup>e</sup>me...*, 22; *ibid.*, *Uzun Ḥasan*.

<sup>20</sup> Cf. V. Minorsky, *A civil and military review in Fars in 881/1476*, BSOS, X, 1939, 168-169; *ibid.*, *La Perse au XV<sup>e</sup>me...*, *ibid.*, *Uzun Ḥasan*; W. Hinz, *op. cit.*, 137-139; M. H. Yinanç, *Aḡ Koyunlular*.

<sup>21</sup> Cf. I. Mélikoff, *Abū Muslim, le « Porte-Hache » du Khorassan, dans la tradition épique turco-iranienne*, Paris 1962, 41.

<sup>22</sup> Cf. Ettore Rossi, *Il « Kitāb-i Dede Qorqut »*, Vatican 1952 (Bibl. Apost. Vat., Studi e Testi, N° 159); Muḡarrem Ergin, *Dede Korkut Kitābı* (Türk Dil Kurumu, N° 169), Ankara 1958; *Kniga moego Deda Korkuta*, publié sous la direction de V. M. Žirmunskij et A. N. Kononov, Moscou-Leningrad 1962 (Izdatel'stvo Akademii Nauk SSSR).

<sup>23</sup> Cf. Maḡmūd al-Kaḡgāri, *Divan-ü Lügat-it-Türk*, trad. Besim Atalay, Ankara 1939-1943, I, 55-58.

centrés les récits de Dede Korçut. C'est ce même Bayundur Khan — qui était un des quatre fils de Kök Khan lui-même un des six fils du légendaire Oghuz Khan — qui est l'ancêtre des émirs Aq Koyunlu dont le *tamja* est celui de la tribu Bayundur : 𐌆<sup>24</sup>. L'action du Livre de Dede Korçut se situe dans la nouvelle patrie des Turcomans, au Caucase — en Azerbaïdjan et en Arménie — et dans l'Anatolie du N. E. ; l'ambiance historique, c'est la guerre contre les Géorgiens et leurs alliés, les Grecs de Trébizonde. Ces récits, bien que rattachés par tradition à Bayundur Khan et à ses guerriers — à l'exception toutefois des contes V et VI qui se distinguent des autres par le fait qu'ils ne mentionnent pas le héros tribal éponyme, qui ont pour sujet les luttes des Turcomans contre Trébizonde et qui ont été amalgamés par la suite au cycle du légendaire conteur Dede Korçut — remontent à l'époque de la domination des Aq Koyunlu qui, venus du Khorassan au Caucase, en même temps que les Kara Koyunlu, peut-être au cours du XIII<sup>ème</sup> siècle, pénétrèrent en Anatolie et s'installèrent dans la région de l'Euphrate supérieur et du Diyârbekir, au temps de Pehlivân Beg, de son fils Tur Ali, puis du fils de ce dernier, Kutlu Beg. D'après la chronique byzantine de Michel Panaretos, composée à Trébizonde au milieu du XV<sup>ème</sup> siècle, lorsque Tur Ali s'attaqua à la capitale de l'Empire, en 1348, les Turcomans étaient déjà maîtres du territoire anatolien depuis Erzindjan jusqu'à Erzerum et Bayburt<sup>25</sup>. Dans le livre de Dede Korçut, les relations avec les Géorgiens et le pays des Abkhazes se situent à la fin du XIV<sup>ème</sup> - début du XV<sup>ème</sup> siècle, mais reflètent sans doute aussi la conquête seldjoudite de l'Anatolie au XI-XII<sup>ème</sup> siècles. Les Turcomans, établis sur le cours inférieur de la Kur et de l'Araxe, luttent avec les « Mécréants » habitant sur le cours moyen de la Kur, dans les régions d'Ahişka (Akhâl Tzikhé) et de Kutaîs, sur le cours du Çoruh, sur les rives orientales de la Mer Noire, sur l'Euphrate et l'Araxe supérieur (région de Pâsin) et dans la région de Nahçevan<sup>26</sup>. Il est à remarquer qu'il n'est fait aucune mention des Arméniens et de l'Arménie — contrairement à d'autres épopées turques anatoliennes, notamment de la Geste de Melik Dânişmend dont l'action se situe en Cappadoce<sup>27</sup> —, l'Arménie caucasienne ayant cessé d'exister depuis le XI<sup>ème</sup> siècle ; si les Turcomans eurent à combattre des Arméniens au Caucase — ce qui est indubitable —, ils les ont confondus avec les « Mécréants » géorgiens.

Les Turcomans nomades se déplacent entre les villes et les forts occupés par les autochtones et dirigent contre eux des incursions. A leur tour, les Géorgiens — ou d'autres peuples caucasiens — ne manquent pas d'attaquer le camp des nomades dès que l'occasion s'en présente. Tel est le sujet, à peu près uniforme, de six de ces contes — II, III, IV, VII, IX et XI —

<sup>24</sup> Cf. V. Minorsky, *A « Soyurghâl » of Qâsim b. Jahāngîr Aq-Qoyunlu (903/1498)*, BSOS, IX, 1937-1939, 942-943.

<sup>25</sup> Cf. E. Rossi, *Il « Kitâb-i Dede Qorçut »*, 32-33 ; V. M. Žirmunskij, *op. cit.*, 193.

<sup>26</sup> Cf. E. Rossi, *Il « Kitâb-i Dede Qorçut »*, 35-41 ; M. Ergin, *Dede Korkut Kitabı*, 51-54.

<sup>27</sup> Dans la *Geste de Melik Dânişmend*, les Arméniens se retrouvent continuellement, soit ennemis, soit alliés des Turcs : cf. I. Mélikoff, *La Geste de Melik Dânişmend*, Paris 1960 (Bibl. Archéol. et Hist. de l'Inst. Fr. d'Istanbul, X et XI).



dont l'action se déroule sur les mêmes lieux et les mêmes personnages entrent en scène. Dans le récit II — *Comment fut pillé le camp de Salur Kazan* —, les Turcomans installés sur les confins de la Géorgie vont chasser dans la région de l'Alâdağ — au N. E. du lac Van —, lorsque les Géorgiens, conduits par Šökli Melik et ses *aznavur* <sup>28</sup>, attaquent le camp des nomades, emmènent les femmes et les enfants, et emportent les 10.000 moutons qui se trouvent en pâturage, dans le défilé de Pasin; <sup>29</sup> averti, Salur Kazan se dirige contre les Géorgiens, délivre les prisonniers et revient chargé de butin. Dans le récit III — *Histoire de Bamsi Beyrek fils de Kam Büre* —, les Géorgiens de la forteresse d'Avnik <sup>30</sup> attaquent des marchands musulmans dans le dangereux défilé de Pasin; ils sont libérés par Bamsi Beyrek qui, un peu plus tard, est pris par le Melik de Bayburt; sa tribu croit qu'il a trouvé la mort dans le terrible défilé de Pasin et sa fiancée, Banu Çiçek, s'apprête à épouser son rival; Bernek s'enfuit du fort avec la complicité de la fille du Melik, il arrive dans sa tribu le jour du mariage et se fait reconnaître; mais avant de célébrer ses noces avec Banu Çiçek, il retourne avec ses compagnons au fort de Bayburt, s'en empare, épouse la fille du Melik et revient chargé de butin. Dans le récit IV — *Comment Uruz Beg fils de Kazan Beg fut fait prisonnier* —, on trouve la mention du fort d'Ağsağa, appartenant au prince géorgien Dadian <sup>31</sup>; les Géorgiens de ce fort, conduits par le *Tekfūr* <sup>32</sup> et Šökli Melik, attaquent les Turcomans et s'emparent de l'adolescent Uruz; Kazan va délivrer son fils. Dans le récit VII — *Histoire de Yiğenek fils de Kaçllık Koça* —, le héros va délivrer son père qui a été fait prisonnier au cours d'une razzia et qui se trouve, depuis seize ans, enfermé dans le fort de Dizmerd, au bord de la Mer Noire. Dans le récit IX — *Histoire d'Emren fils de Begil* —, Bayundur Khan reçoit

<sup>28</sup> *Aznavur*, titre géorgien, signifiant « noble, de naissance illustre » : cf. Allen, *History of the Georgian People*, 225-226.

<sup>29</sup> *Pasin* ou *Basiani*, c'est l'ancienne Phasiana, en Anatolie Orientale, sur le cours supérieur de l'Araxe, là où se resserre la vallée, entre Hasan Kal'esi et Erzerum : cf. E. Rossi, *op. cit.*, 38-39.

<sup>30</sup> *Avnik* se trouve dans la même région, situé sur une colline, à 8 km d'Erzerum : cf. E. Rossi, *op. cit.*, *loc. cit.*

<sup>31</sup> *Meger Başı Açuğ Dadyandan Aḡ Saḡadan Kāfirun casuṣı geldi. Başı Açuk*, « tête découverte », c'est le surnom donné au roi de Géorgie, en particulier au roi d'Iméréthie, puis, par extension, aux Géorgiens, et à l'Iméréthie, région de Kutaïs; ce surnom est dû à la coiffure portée par les indigènes de ce pays. *Dadyan*, nom de la famille princière qui régnait en Mingrélie, est également appliqué, par extension, à la Mingrélie. *Aḡ Sağa (Aḡısğa)*, c'est Akhal-Tzikhé, dans la région de Samtzhké, sur la route de Tiflis à Erzerum, et qui fut peut-être un poste de frontière entre les Turcomans et les Géorgiens. Cf. E. Rossi, *op. cit.*, 37-38; *Kniga moego Deda, Korkuta*, 270.

<sup>32</sup> *Tekfūr*, de l'arménien *takhavor* (> persan moyen *takabara*), « roi », après avoir désigné, chez les historiens arabes, les princes de la Petite Arménie, puis les empereurs de Constantinople et de Trébizonde, ce terme fut appliqué, chez les chroniqueurs turcs, à tout souverain mécréant, depuis le gouverneur d'une citadelle jusqu'à l'empereur de Byzance; R. Dozy, *Supplément aux Dictionnaires Arabes*, Paris 1927, s. v. *تکفور*



le tribut des neuf *tümen*<sup>33</sup> de Géorgie; ce tribut est dérisoire : un cheval, une épée et une massue; il donne le tout à Begil pour qu'il monte la garde sur les confins de la Géorgie; celui-ci est attaqué par Šökli Melik dans le défilé de Pasin et c'est son fils Emren qui est vainqueur des Géorgiens. Dans le récit XI — *Comment Salur Kazan fut fait prisonnier et comment son fils Uruz le libéra* —, Kazan Khan a reçu du Tekfür de Trébizonde un faucon qu'il s'apprête à dresser; l'oiseau s'échappe et descend dans le fort de Tomanin<sup>34</sup>; Kazan, qui le poursuit, est fait prisonnier; son fils part à sa recherche et pille *Kāfirūn Aya Sofyasī* (la Sainte Sophie des Mécréants), un sanctuaire géorgien situé à proximité du fort<sup>35</sup>; puis il délivre son père.

Si dans les contes énumérés, on ne retrouve pas d'événement historique précis, ils reflètent cependant un état de faits permanent : les incursions et les escarmouches continuelles entre Turcomans et Géorgiens, ces derniers formant, à cette époque, en territoire caucasien, l'élément ennemi par excellence; il ne fait pas de doute que parmi les Géorgiens figuraient également d'autres peuples du Caucase, Chrétiens ou Musulmans, mais la tradition épique ne fait pas, entre les ennemis, de discrimination raciale. Les razzias — dont le butin assurait la subsistance des nomades — et les escarmouches qui s'en suivaient, furent, pendant des siècles, l'ambiance quotidienne du pays; malgré leur apparence insignifiante, elles devaient prendre avec le temps l'ampleur d'une conquête. C'est, en effet, de la même façon que s'accomplit l'occupation et la conquête progressive de l'Asie Mineure par les Turcs.

Le VIème conte — *Histoire de Kan Turalī fils de Kanlī Koja* —, se distingue des autres par le fait que l'événement qui l'a inspiré — mariage de l'émir turcoman avec la princesse de Trébizonde — peut trouver une confirmation historique précise. Kanlī Koja, beg des Oghuz, veut marier son fils Kan Turalī; mais celui-ci ne veut pour femme qu'une amazone sachant monter à cheval et manier l'épée. Son père part à la recherche de la fiancée désirée, introuvable dans les tribus oghuz; il arrive chez le Tekfür de Trébizonde qui a une fille possédant les qualités voulues; mais pour l'avoir, il faut affronter trois monstres redoutables : un lion royal (*kağan aslan*), un taureau noir et un chameau noir. Kan Turalī vient à bout des épreuves et obtient la main de la belle Seljan Hatun qu'il emmène vers sa tribu; mais le Tekfür, revenant sur sa décision, envoie une armée pour lui ramener sa fille; Seljan Hatun, seule avec son fiancé, tire l'épée, fonce sur l'ennemi et le disperse; puis elle relève Kan Turalī qui a été désarçonné, le fait monter sur la croupe de son destrier et le sort de la mêlée; cependant Kan Turalī, jaloux de la supériorité de sa femme, la provoque

<sup>33</sup> *Tümen*, terme d'origine mongole, désigne les divisions administratives d'une province, d'après l'unité fiscale.

<sup>34</sup> *Tomanin*, Tomanis ou Tumanian, forteresse en Arménie Soviétique, située sur la rivière Debet, affluent de la rivière Khrami qui se jette dans la Kur; cf. E. Rossi, *op.cit.*, 39; *Kniga moego Deda Korkut*, 278.

<sup>35</sup> *Sainte Sophie*, nom d'un sanctuaire géorgien situé près du fort de Tomanin (Tumanian) : *Kniga moego Deda Korkuta*, 279.

en combat singulier; les deux jeunes gens, ne pouvant se résoudre à se porter des coups peut-être mortels, finissent par s'étreindre amoureusement et rentrent dans la tribu oghuz pour célébrer leurs noces.

Voilà, orné des fioritures habituelles aux romans de chevalerie, un conte qui a été inspiré par des événements historiques pouvant être contrôlés : le mariage, en 1352, de la Despina Maria, soeur d'Alexis III de Trébizonde, avec Kutlu fils de Tur Ali, émir des Aĭ Koyunlu. Ce sera le premier d'une longue série, entre Turcomans et Comnènes de Trébizonde. Les mariages avec les princesses de Trébizonde, grâce auxquels la branche cadette des Comnènes se trouvait apparentée à tous les souverains chrétiens et musulmans, depuis Constantinople jusqu'à Tiflis et même au delà, ont inspiré de nombreux romans de chevalerie occidentaux<sup>36</sup>. Mais il y a tout lieu de croire que le conte épique turcoman s'est développé indépendamment de toute influence étrangère, neo-hellénique ou européenne, car les éléments qui le composent sont bien connus de la littérature épique turque : ainsi, la recherche d'une fiancée à l'extérieur de son propre groupe reflète la coutume d'exogamie des anciens Turcs; et le motif de l'amazone qui se retrouve fréquemment, aussi bien dans la littérature épique des Turcs de l'Anatolie<sup>37</sup> que dans celles d'autres peuples turcs, comme les Kirghiz ou les Kara Kalpak<sup>38</sup>, remonterait sans doute à l'époque du matriarcat.

Le cycle oghuz de Dede Korĭut s'est cristallisé dans l'ambiance caucasienne, en territoire arméno-azeri, sous la domination des Turcomans Aĭ Koyunlu, descendants du légendaire Bayundur Khan. Au XIV<sup>ème</sup> siècle, la puissance des Aĭ Koyunlu s'écroula et leurs états furent partagés entre les Ottomans et les Safavides. Mais c'est au Caucase, qui fut un moment la patrie des Turcomans du Mouton Blanc, que la tradition continua à vivre, et c'est dans une langue marquée par des dialectismes azeri que nous est parvenu le texte du Livre de Dede Korĭut. Les siècles de luttes et d'alliances successives avaient fini par créer, entre des peuples que l'histoire avait géographiquement rapprochés et unis, une seule et même ambiance où les discriminations raciales devaient progressivement s'ame-nuer au profit d'intérêts communs et d'une façon identique de penser et de vivre.

IRÈNE MÉLIKOFF

<sup>36</sup> Cf. J. Ph. Fallmerayer, *Geschichte des Kaisertums von Trapezunt*, Munich 1827, 190, 313-316; *Kniga moego Deda Korkuta*, 191-192.

<sup>37</sup> L'amazone joue un grand rôle dans la plupart des épopées turques d'Anatolie et, en particulier, dans la Geste de Melik Dānişmend dont l'héroïne, Efromiya, est une amazone, également d'origine grecque : cf. I. Mélikoff, *La Geste de Melik Dānişmend*, I, 129, 164-165.

<sup>38</sup> Elle se retrouve notamment dans l'épopée Kirghiz de « Manas » et chez les Kara Kalpak, dans le conte des « Quarante Vierges » : cf. Žirmunskij, dans *Kniga moego Deda Korkuta*, 196.

## LA LITTÉRATURE GÉORGIENNE \*

### I

(V<sup>e</sup> - XIII<sup>e</sup> siècles)

« La littérature géorgienne compte seize siècles d'histoire, si ce n'est plus; elle est une des plus anciennes qui soient au monde. Son importance est immense du point de vue scientifique » écrit K. Kekelidzé<sup>1</sup>, fondateur de la philologie géorgienne moderne. En effet, l'ancienne littérature géorgienne conserve d'innombrables monuments présentant toutes les variétés de littérature géorgienne, constituant une contribution précieuse à l'étude et à la solution de différents problèmes relatifs aux littératures de l'Antiquité chrétienne et du Moyen Âge, ainsi qu'à l'histoire des relations des peuples du Proche Orient et de Byzance.

Il est certain que la littérature géorgienne avait des liens étroits avec celle des peuples du Proche Orient et de l'Occident, plus particulièrement avec la littérature gréco-byzantine, au moins jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle. En traduction géorgienne se sont conservés nombre de monuments de grande valeur dont les originaux grecs ou syriaques sont considérés comme perdus, et dont la restitution n'est possible que grâce aux rédactions géorgiennes.

Quelques mots d'abord sur l'ancienneté de cette littérature.

Le premier témoignage incontestable que nous ayons de l'existence d'une littérature géorgienne remonte à la première moitié du V<sup>e</sup> siècle. Le chroniqueur rapporte à propos de l'épouse de Mirdat, fils et héritier d'Arçil, roi d'Ibérie, (vers 422-32 de notre ère): « La reine Sagduht apprit à connaître la religion du Christ, parce que son mari prescrivit à ses clercs de traduire pour elle l'Évangile de Notre-Seigneur »<sup>2</sup>. Le même chroniqueur dit encore: « Le roi Arçil avait nommé évêque un certain Mobidan qui écrivit en secret des livres remplis d'erreurs »<sup>3</sup>. Ces livres furent certainement composés en géorgien, son auteur ayant cherché à propager ses hérésies au sein de la population géorgienne. Il n'est pas surprenant, dès lors, qu'ait pu à la fin du V<sup>e</sup> siècle paraître une œuvre aussi parfaite que « Le Martyre de sainte Sušanik. »

Il est évident que la littérature géorgienne a dû connaître une assez longue évolution jusqu'à la composition de ce « Martyre ». Cela résulte non seulement de la qualité linguistique de l'œuvre, mais aussi du fait que l'on y trouve mentionnées des traductions en langue géorgienne, antérieurement rédigées, d'œuvres citées sous le nom de: « Épitres de saint Paul », « les 150 Psaumes », « Le livre des Martyres ».

\* Cet article est essentiellement basé sur les études de K. Kekelidzé, ainsi que sur celles de G. Garitte, N. Marr, M. Brière, M. Tarchnichvili, A. Chanidzé, S. Kaukchtchivili et A. Baramidzé.

<sup>1</sup> K. Kekelidzé, *Études sur l'histoire de l'ancienne littérature géorgienne*, III, 1955, p. 1-2.

<sup>2</sup> Kartlis Tsovrebha (Histoire de Géorgie) K.A. p. 91.

<sup>3</sup> *Idem*. p. 91.

Les inscriptions de la Basilique de Bolnisi, des années 493-94, témoignent d'une telle maturité linguistique et stylistique que l'on peut situer au IV<sup>e</sup> siècle les origines de la littérature géorgienne<sup>4</sup>. Les inscriptions géorgiennes de Bethléem, découvertes en 1953, démontrent également l'existence de l'écriture géorgienne avant le V<sup>e</sup> siècle. L'une d'elles dit en effet : « Dans les années 430, Mourvanos Pierre l'Ibère édifia un monastère dans le désert de Jordanie, avec une huilerie, un cellier et d'autres dépendances, et l'orna d'inscriptions géorgiennes ».

De plus, des témoignages étrangers nous apportent la preuve indiscutable que, vers le V<sup>e</sup> siècle, non seulement les Géorgiens disposaient d'une langue écrite mais que cette langue avait une large diffusion hors des frontières du pays. Cela résulte en tout premier lieu de l'ouvrage syriaque qui nous est parvenu sous le titre de « Livre des Peuples et des Pays » et qui date de la fin du V<sup>e</sup> siècle. On y lit notamment que « les peuples qui possèdent une langue écrite sont les Syriens, les Hébreux ... les Romains, les Armaines, les Taors, les Ibères »<sup>5</sup>.

Tout aussi important est le « Testament de saint Sabas », légué à sa mort (532) à son monastère<sup>6</sup>.

Il apparaît indiscutablement de ce Testament que les Géorgiens des V-VI<sup>es</sup> siècles étaient en mesure de réciter en son entier l'office divin ainsi que les heures canoniales dans leur langue maternelle, ce qui implique que tous les textes sacrés avaient déjà été traduits en géorgien.

En outre, nous savons par le « Livre de Lettres »<sup>7</sup> que les Géorgiens du VI<sup>e</sup> siècle célébraient la messe entièrement en géorgien et que le catholicos Kyryon correspondait avec le patriarche de Jérusalem et avec le Pape.

La littérature géorgienne avait à cette époque une expansion telle que l'on en parlait jusque dans les lointaines contrées des Balkans. On rapporte dans la Vie de saint Cyrille, apôtre des Slaves, cette anecdote : « Alors que, se rendant à Rome, il s'était arrêté à Venise, le clergé latin lui reprocha d'avoir doté les Slaves d'une liturgie composée dans leur langue alors que le service divin ne devait être célébré qu'en hébreu, en grec ou en latin. Cyrille se justifia en invoquant l'exemple de peuples qui priaient et chantaient des cantiques dans leur langue maternelle, ce qui était le cas des Arméniens, des Perses, des Abxazes (Ibères) et d'autres »<sup>8</sup>.

#### PREMIÈRE PÉRIODE (V<sup>e</sup> - X<sup>e</sup> siècles)

##### *Ecriture sainte*

La Géorgie est un pays qui a une personnalité culturelle fortement marquée. Située au pied du Caucase, elle est au confluent de deux courants de pensée :

<sup>4</sup> M. Tarchnichvili, *Les récentes découvertes épigraphiques et littéraires en géorgien*, Muséon 63, 1950, p. 249-252.

<sup>5</sup> *CSCO Script. Syri*, Ser. III, t. IV, 3 *Chronica Minora*, Lipsiae 1905, p. 351, 354, 357.

<sup>6</sup> E. Kurz, *Das Typikon des heiligen Sabas*, Byz. Zeitschrift, III, 1894, p. 169.

<sup>7</sup> Tbilisi 1901, p. 110-195.

<sup>8</sup> P.S. Safarik, *Jivot sv. Konstantina rečenego Cyrilla*, 1868, p.21. J.A. Lavrov, *Materialy po istorii voznikovenia drevneichei slavyanskoy pismenosti*, Trudi Slav. Kom. Akad. Nauk I p. 30.

le courant du christianisme mystique et émotionnel de l'ancien Orient venant de Syrie et de Palestine, et le courant occidental, rationaliste et philosophique, venant de l'Occident sous la forme de la théologie gréco-byzantine. De ces deux courants, la Géorgie a fait une synthèse absolument originale, offrant un aspect culturel et religieux unique, que l'on a coutume d'appeler la Chrétienté géorgienne, dont la tradition s'est conservée jusqu'à nous dans les monuments de la littérature.

A cette circonstance s'ajoute un fait de première importance que ne saurait négliger le chercheur spécialisé dans la littérature ecclésiastique gréco-byzantine : parmi toutes les Eglises de l'ancien Orient, l'Eglise géorgienne est la première et la seule, après le schisme des autres Eglises nationales, à être demeurée fidèle au monde gréco-byzantin, dont elle accueillit et perpétua la tradition canonique et liturgique, qu'à bien des égards, elle respecta plus exactement que ne le fit l'Eglise grecque elle-même <sup>9</sup>.

La littérature de la première période, c'est-à-dire du début de la période féodale, nous donne des monuments en traduction et originaux. Il est difficile d'estimer le volume de cette littérature, du fait que dans le creuset de l'effervescence et des heurts idéologiques confessionnels, et aussi par suite des multiples invasions et dévastations persanes et arabes, une importante partie de la littérature géorgienne de cette période a été complètement anéantie. Mais même d'après les fragments qui sont restés, on peut conclure qu'à cette époque les Géorgiens avaient réussi à traduire dans leur langue propre toutes les œuvres remarquables de la littérature chrétienne byzantine et orientale <sup>10</sup>.

Il faut en premier lieu citer les livres des Saintes Ecritures de l'Ancien et du Nouveau Testament qui, tirant leur origine des rédactions gréco-syriennes, ont conservé des documents d'un vif intérêt pour la critique du texte biblique. Ayant commencé la traduction de ces livres dès l'aube de l'apparition de la littérature et les amendant à plusieurs reprises d'après diverses variantes et divers originaux, les Géorgiens terminèrent ce travail vers le milieu du VIII<sup>e</sup> siècle ; à la fin de cette période ils avaient déjà établi une codification de ces livres, conservée notamment dans la Bible du Mont Athos de 978.

« La traduction de la Bible a suivi de près l'introduction du christianisme en Géorgie ; aussi, dans le Martyre de sainte Šušanik (475) est-il fait mention de l'Evangile, de Paul et de David, c'est-à-dire de trois livres en usage dans la liturgie de cette époque », écrit M. Brière <sup>11</sup>.

Il a d'abord existé une version géorgienne des Evangiles, attestée par des fragments *xan-meti* et *hae-meti* <sup>12</sup>. Une étude détaillée a permis au professeur A. Chanidzé de classer ces textes de la façon suivante : à la recension d'Adiši, datée de 897, sont apparentés les *xan-meti* Matth., VI, 31-33, VII, 1-16, tandis que de la recension révisée conservée dans les manuscrits

<sup>9</sup> M. Tarchnichvili, *Geschichte der kirchlichen georgischen Literatur*, Studi e Testi, 1955, p. 8.

<sup>10</sup> Kekelidzé, *Etudes sur l'histoire de l'ancienne littérature géorgienne*, IX, 1963, p. 126.

<sup>11</sup> M. Brière, *Lettres géorgiennes chrétiennes*, Journal asiatique, 1957, p. 91.

<sup>12</sup> Les particules pronominales de certaines formes verbales sont exprimées par les lettres X ო et h ზ (*meti* = superflus).

de Tbeti de 995, Džruči de 936 et Parxali de 973, font partie les textes *hae-meti* du VIII<sup>e</sup> siècle, les *hae-meti* du lectionnaire de Graz, du VII<sup>e</sup> siècle et les fragments *xan-meti* Mc, IX, 43-50; Luc, II, 18-23; XV, 22-28; XIX, 43-44<sup>13</sup>. Quant à l'âge des textes *xan-meti* et *hae-meti*, il est établi qu'au VI<sup>e</sup> siècle la position du *xan-meti* était déjà ébranlée et que dans la première moitié du VII<sup>e</sup> siècle venait d'apparaître les *hae-meti*. Comme limite extrême de disparition des textes *xan-meti*, on peut fixer le milieu du VII<sup>e</sup> siècle, et la fin du VIII<sup>e</sup> pour les *hae-meti*.

La première traduction en géorgien des Evangiles — texte d'Adiši des Psaumes et des Epîtres de saint Paul — a été faite au V<sup>e</sup> siècle; elle a été immédiatement suivie de la traduction des Actes des Apôtres, conservée dans le texte édité par G. Garitte et dans la recension d'Abouladzé. La première révision du texte évangélique remonte très probablement à l'époque de la scission religieuse entre l'Arménie et la Géorgie; cette révision doit être l'œuvre du Catholicos Kyrion, pense M. Tarchnichvili<sup>14</sup>. Le texte révisé pénétra aussitôt dans l'usage liturgique, comme en font foi tous les lectionnaires géorgiens connus, le texte d'Adiši étant tombé dès lors dans l'oubli. Mais c'est la deuxième révision des Evangiles, dite athonite, qui constitue la Vulgate des Evangiles dans l'Eglise géorgienne. « Il se manifeste présentement, au-dedans comme au-dehors de la Géorgie, un intérêt croissant pour tout ce qui touche l'origine de la version géorgienne ancienne des Evangiles » écrit M. Brière dans le *Journal Asiatique*<sup>15</sup>.

C'est N. Marr, fondateur des études scientifiques de l'ancienne littérature géorgienne et des textes bibliques des Evangiles, qui a mis en vedette la grande valeur de la version géorgienne pour la critique textuelle de l'Ecriture sainte. Il dit à ce propos :

« Un exploit littéraire d'une grande importance s'accomplit au Caucase aux V-VI<sup>es</sup> siècles : d'admirables traductions du monument mondial qu'est la Bible, sa version caucasienne en deux langues, l'arménien et le géorgien. Cette version caucasienne de la Bible donne également, dans les deux langues sus-mentionnées, une simple traduction. Tout en étant précise, cette traduction présente l'exemple le plus parfait du style littéraire du langage caucasien courant, aussi bien dans sa traduction arménienne que géorgienne. Mais à côté de cette traduction il en existe une autre, avec des particularités non seulement dans le style, mais aussi dans la présentation de la réalité, qui permet effectivement de parler d'une version caucasienne particulière de la Bible. Les traductions de diverses tendances, même des livres du Nouveau Testament, étaient tellement différentes les unes des autres que les traducteurs eux-mêmes prévenaient le lecteur de la nécessité de ne pas les réunir dans une même liste. Les traductions, effectuées à des époques différentes, des mêmes monuments et non seulement des livres bibliques, se distinguaient les unes des autres du fait que les traducteurs prenaient en considération les divers degrés de développement intellectuel

<sup>13</sup> A. Chanidzé, *Deux anciennes rédactions de l'« Otxtavi » géorgien*, 1945, p. 09-010.

<sup>14</sup> M. Tarchnichvili : *A propos de la plus ancienne version géorgienne des Actes des Apôtres*, Muséon, 1956, p. 365-367.

<sup>15</sup> M. Brière, *op. cit.*, p. 91.



de leurs lecteurs. En ce qui concerne les procédés de traduction, les systèmes de travail des traducteurs arméniens et géorgiens, nous ne trouvons que des remarques précises isolées et des considérations exprimées en passant, mais nous ne rencontrons pas d'enseignement théorique complet. Il est douteux cependant qu'en ce qui concerne la question des types de traductions littéraires on trouve ailleurs, dans quelque autre pays, des matériaux plus instructifs par leur diversité qu'au Caucase.

Dans la littérature des peuples du Caucase, en plus des traductions réciproques de l'arménien en géorgien ou du géorgien en arménien, il existe des traductions du syriaque, du grec, de l'arabe, du persan et d'une série d'autres langues, non sous l'aspect d'œuvres isolées, mais comme un tout, comme une transmission systématique des monuments de l'un ou de l'autre des courants littéraires étrangers. Les chercheurs qui étudient la littérature de tel ou tel de ces peuples disposent naturellement au Caucase d'un trésor à peine entamé pour leurs recherches historico-littéraires »<sup>16</sup>.

En même temps que les livres bibliques, on traduit des recueils liturgiques et homilétiques, nécessaires à la célébration des offices et à l'édification des fidèles, qui nous ont conservé des monuments d'importance scientifique de premier ordre (par exemple le « Canon de Jérusalem » édité par K. Kekelidzé). En résultat de la longue lutte des divers partis et tendances religieux et confessionnels, la littérature de polémique se développa particulièrement. Des monuments de la lutte littéraire contre le monophysisme, surtout arménien, se sont conservés jusqu'à nos jours. A ce sujet nous possédons non seulement des traductions, mais aussi des œuvres originales d'éminents représentants de l'Église géorgienne, tels les *Catholicos Kyrion et Arsène*, surnommés « les Grands ». Kyrion, élevé dans les traditions de l'orthodoxie byzantine dans une des petites villes grecques de l'Asie Mineure, à la fin du VI<sup>e</sup> et au commencement du VII<sup>e</sup> siècles, mena une lutte acharnée contre les restes du manichéisme et du monophysisme en Géorgie ; il rompit définitivement avec les Arméniens et mena l'Église géorgienne sur la voie d'un développement national, avec un penchant vers les traditions byzantines.

*Le Catholicos Arsène le Grand* (860-887) écrivit son œuvre « De la rupture (religieuse) entre les Géorgiens et les Arméniens » dans le but de donner à ses contemporains une certaine direction de genre polémique, du fait des disputes confessionnelles arméno-géorgiennes, de plus en plus fréquentes à partir du IX<sup>e</sup> siècle.

Une grande quantité de documents de la littérature de traduction se trouve en dehors des limites de la « littérature » proprement dite. Leur valeur littéraire consistait seulement en ceci, que les anciens bibliophiles étudiaient d'après eux la maîtrise des tournures littéraires et la technique de la composition, ce qui, justement, est indispensable pour le développement d'une création originale<sup>17</sup>.

<sup>16</sup> N. Marr, *Sur les sources de la création de Rustaveli et de son poème*, Tbilisi, 1964, p. 35-36.

<sup>17</sup> K. Kekelidzé, *Études sur l'histoire de l'ancienne littérature géorgienne*, IX, 1963, p. 127-128.



*Apocryphes. Hagiographie*

Dans la littérature de cette époque de début, tant en ce qui concerne les traductions que les œuvres originales, il existe des genres de valeur purement littéraire : ce sont les genres narratif et lyrique.

Le genre narratif de la littérature religieuse géorgienne ancienne, en quelque sorte « poésie épique religieuse » revêt deux aspects : l'apocryphe et l'hagiographie.

La littérature apocryphe, grâce à la fiction légendaire, à l'intérêt et à la simplicité du style, trouva audience chez les classes inférieures de la société féodale, c'est pourquoi elle acquit dès le début une popularité extraordinaire. Le volume de cette littérature, qui confine aux livres canoniques de l'Ancien et du Nouveau Testament, dont elle se propose de combler les lacunes relatives à certains personnages ou à certains événements, est assez important. Elle se divise en littérature de l'Ancien Testament, du Nouveau Testament, et en littérature hagiographique.

Parmi les apocryphes qui se rapportent à l'Ancien Testament se trouvent dans les manuscrits géorgiens : les *III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> livres d'Esdras*, la *Sortie d'Adam et d'Eve du Paradis* (Livre d'Adam), l'*Ouvrage de notre saint père Ephrem*, qui rappelle la *Caverne des trésors*, dont les extraits sont passés dans les *Annales de la Géorgie* par l'intermédiaire de l'historien Leonti Mroveli ; le *Livre de Nebroth* et le *Livre de la Création*, qui traitent des mêmes sujets. Quant aux apocryphes se rattachant au Nouveau Testament, ils se groupent autour du Christ et de Marie (Evangiles de Nicodème, Actes de Pilate, Robe du Seigneur), des Apôtres (Prédication de Pierre, Apocalypse de Paul) et des Saints (Vie de saint Denys l'Aréopagite, Justes nus ou Réchabites <sup>18</sup>).

Un aspect particulier de la poésie épique religieuse ou du genre narratif est représenté par la littérature hagiographique ; elle constitue le domaine le plus riche et le plus vaste de la littérature religieuse géorgienne ancienne. Ceci s'explique non seulement par le fait que les œuvres de ce genre formaient en quelque sorte d'intéressants romans et des récits captivants, mais aussi parce que sous certains rapports elles satisfaisaient les besoins de connaissances historiques. Le fait est que dans la première période nous ne trouvons pas de littérature historique au sens propre. Le seul auteur qui puisse être appelé historien, à cette période, est un certain diacre Grégoire auquel on attribue le *Manuel bref sur la conversion de la Géorgie au christianisme*. Mais cette œuvre, composée, à en juger d'après le fragment qui en a été conservé (*L'exaltation de la Croix de Mtsxeta* dans l'ancienne rédaction de la vie de Ste Nino) au VIII<sup>e</sup> siècle, est d'un genre plutôt hagiographique que purement historique.

La littérature hagiographique géorgienne a débuté par des traductions, attestées au V<sup>e</sup> siècle ; à la fin de l'époque, elle avait épuisé presque toute l'hagiographie gréco-orientale dans ses manifestations les plus im-

<sup>18</sup> M. Brière, *Lettres géorgiennes*, J.A. 1957, p. 91-92.

portantes. L'œuvre de ce genre la plus aimée et la plus populaire en ancienne Géorgie était le *Récit concernant Barlaam et Joasaph* traduite de l'arabe et portant la dénomination de *La sagesse de Balahvar*.

Les œuvres hagiographiques traduites contenant une profusion de faits écrits dans un langage simple dépourvu de rhétorique étaient connues en Géorgie sous la dénomination de *Keimena*; on en composa des recueils spéciaux appelés *mravaltavi*<sup>19</sup>. Des essais de création originale ne tardèrent pas à apparaître dans ce genre. Il est vrai, comme on le voit d'après les récriminations qui retentissent dans la littérature des XI-XII<sup>es</sup> siècles, que les Géorgiens de cette période écrivaient à contre-cœur les Vies de leurs saints nationaux; beaucoup de ce qui a été écrit a disparu sans laisser de trace, mais on peut, d'après les monuments qui se sont conservés, se faire une opinion sur le caractère de la création dans ce domaine<sup>20</sup>.

La situation insupportable du pays du point de vue politique et économique, par suite de l'emprise et des pillages des Perses et des Arabes, se répercutait sur la formation du genre de la littérature: la pénible situation du peuple contribuait à l'établissement d'un culte de la souffrance et du martyre, qui se manifestait en particulier dans une hagiographie originale représentée principalement par des œuvres martyrologiques.

La société féodale de la Géorgie de la période décrite devait mener une lutte continue tantôt contre les Perses, tantôt contre les Arabes. Cette lutte, naturellement dictée par les intérêts politiques et nationaux, prenait le caractère d'une guerre religieuse et trouvait son expression littéraire dans les *Martyres* de ceux qui en étaient victimes. Sur le fond de la lutte avec les Perses se détache le *Martyre de Šušanik* et d'*Eustache de Mtsxeta*, et la lutte avec les Arabes suscite le *Martyre d'Abo Tbileli*, de *Constant Kazi* et de *Michel*.

*Le Martyre de Šušanik.* Šušanik était la femme du gouverneur (pitiakch) de l'un des cantons méridionaux de la Géorgie, Vasken, qui, par suite de considérations d'ordre politique, se soumit au roi persan Péroz (459-484), devint adorateur du feu et fit la promesse de convertir à cette croyance sa femme Šušanik et ses enfants. Apprenant cela, cette dernière, avant même le retour de son mari, abandonna ses appartements et se réfugia dans une des petites pièces, à proximité de l'église du palais. Offensé, Vasken la contraignit par la force à réintégrer le palais, où elle s'installa dans une chambre isolée, passant tout son temps à la lecture de l'Evangile, des Psaumes et du Livre des martyrs. Le lundi de Pâques, au retour de la guerre contre les Huns, Vasken, voyant l'inanité de ses tentatives pour convertir sa femme au culte du feu, arracha Šušanik de sa chambre et, la traînant sur le sol parsemé de pierres tranchantes et planté d'épines, la ramena au palais où il la roua impitoyablement de coups, lui infligeant trois cents coups de bâton. Il lui passa ensuite des chaînes autour du cou et l'envoya en prison, où Šušanik passa six ans, sous un terrible régime; elle mourut au cours de

<sup>19</sup> *Mravaltavi*, polycéphale ou un recueil de plusieurs textes.

<sup>20</sup> K. Kekelidzé, *Etudes sur l'histoire de l'ancienne littérature géorgienne*, IX, 1963, p. 129.

la septième année, en 475, presque dévorée vive par les vers qui grouillaient dans les replis de son corps.

*Le martyre de Šušānik* est chronologiquement la première production originale qui se soit conservée jusqu'à nous; elle a été écrite par le confesseur de Šušānik, Jacob Tsourtaveli, dans les années 476-483. Cette œuvre donne un tableau expressif des mœurs politiques et sociales, culturelles et religieuses de la Géorgie du V<sup>e</sup> siècle. Dans ces descriptions, tout est rendu de façon tellement expressive que l'ouvrage passe pour un document littéraire de première importance. On peut dire que l'on trouve en lui le germe de ce que sera au cours des siècles la littérature géorgienne. Il s'y révèle une ingénuité propre aux créations primitives dans laquelle circule le souffle qui se dégage des anciens papyrus. La langue géorgienne, considérée comme le dernier vestige des idiomes du tronc paléo-sumérien, atteint ici une puissance d'expression d'une singulière grandeur <sup>21</sup>.

Une autre production de l'époque de la domination persane est le *Martyre d'Eustache de Mtsxeta*. Eustache, d'origine persane, fut obligé en 541 de s'enfuir de Perse à cause de ses convictions chrétiennes et arriva à Mtsxeta où il devint cordonnier, se fit baptiser et fonda une famille. Ses compatriotes le dénoncèrent à l'autorité persane locale qui le ramena à Tbilisi pour être jugé au tribunal du Marspan persan. Là, on le mit en prison, et comme on ne put le convaincre de revenir au sein de sa foi paternelle, on le décapita vers le milieu de VI<sup>e</sup> siècle.

Cette œuvre, qui cède de loin, du point de vue artistique, à celle qui vient d'être examinée, porte tous les indices des anciens Actes des martyrs. Elle nous fait part tout simplement du destin d'Eustache et elle nous communique en même temps beaucoup de renseignements précieux sur la situation politique, sociale et religieuse de la Géorgie au VI<sup>e</sup> siècle. Les renseignements concernant les corps de métiers à Mtsxeta sont dignes d'attention, ainsi que ceux relatifs à la situation de droit en Géorgie des chrétiens en général et des prosélytes en particulier, à leur état dans la Perse mazdéenne et à la présence à cette époque, en Géorgie, d'un texte biblique particulier, proche du Targum et du Diatessaron de Tatien. L'auteur se donne pour but de tracer la base idéologique du christianisme, en polémique avec le judaïsme et le culte du feu, d'une part, et en menaçant ceux qui trahissent le christianisme, d'autre part. L'auteur de cette œuvre est un contemporain des événements qui y sont décrits; elle a donc paru dans ce même VI<sup>e</sup> siècle.

La domination des Arabes était plus pénible que celle des Perses; nombreux étaient, à cette époque, ceux qui se sacrifièrent pour la foi du Christ. Les noms de certains d'entre eux ont été immortalisés dans des œuvres créées spécialement : comme Abo Tbileli, Constant Kaxi et Michel (Gobron).

*Le Martyre d'Abo Tbileli*. Abo était un Arabe de Bagdad; en 775, adolescent de 17-18 ans, il arriva à Tbilisi en même temps que l'eristavi de Kartli Nercès qui, par ordre du Khalife, languit trois ans dans la prison de Bagdad. Dans sa nouvelle patrie, Abo apprit à la perfection la langue géorgienne et sa littérature et crut au Christ, bien qu'il ne se décidât pas encore à se

<sup>21</sup> Gr. Robakidzé, *La littérature géorgienne*, manuscrit allemand inédit.

faire baptiser, craignant la vengeance des Arabes locaux. En 781, Nercès, fut obligé de quitter sa patrie : il envoya sa famille en Abxasie (Géorgie occidentale) et, accompagné d'une imposante suite dans laquelle se trouvait Abo, traversa la passe de Darial et se dirigea vers le Nord, vers le Khan des Khazars, ennemi juré des Arabes. En Khazarie, Abo se fit baptiser par le clergé local et au bout de quelque temps, en même temps que Nercès, il se dirigea vers la Géorgie occidentale, qui se trouvait sous la domination de Byzance. Là Abo eut l'entière liberté de manifester ses convictions chrétiennes, ce qui plongeait dans l'attendrissement les chrétiens locaux. Un peu plus tard Nercès obtint des autorités arabes l'autorisation de revenir en qualité de simple citoyen à Tbilisi. Abo, malgré les exhortations de ses amis, suivit également Nercès, risquant de devenir la victime du fanatisme musulman. Il resta trois ans sans être remarqué, mais ses compatriotes se plainquirent de lui à l'émir de Tbilisi, l'accusant d'avoir trahi la foi musulmane; ce dernier le mit en prison le 27 décembre 785. C'est alors que se manifestent les exhortations pour le faire revenir à la foi de ses pères, tant des notables musulmans arabes que des Géorgiens ayant abjuré le christianisme. En fin de compte, l'émir lui-même s'intéresse à la question, il fait venir Abo, et lui offrant richesse et honneurs, tente de le convaincre d'abandonner sa religion, le menaçant des pires châtements; Abo lui répond : « Pourquoi de tels discours ? Fais ce que tu as l'intention de faire. Je suis aussi insensible à tes paroles que le mur auquel tu es appuyé ». L'émir demande : « Quel agrément as-tu trouvé chez ton Christ pour que tu ne craignes pas d'affronter la mort ? ». Abo répond : « Si tu désires goûter cet agrément, crois au Christ et tu le connaîtras ». L'émir, mis hors de lui par la conduite insolante du prisonnier et voyant l'inutilité de ses tentatives, le condamna à mort. On lui trancha la tête le 6 janvier 786 sur la place de la ville et, pour priver les chrétiens de la possibilité de vénérer ses restes, son corps fut brûlé sur un bûcher, ses cendres et ses os furent jetés dans la rivière Mtkvari.

L'auteur de l'ouvrage, *Jean Sabanisdzé*, contemporain, compagnon et ami d'Abo Tbileli, écrit son œuvre à la demande du chef de l'église, Samuel, en 786-790. En ce qui concerne sa composition, cette œuvre, précédée de la correspondance échangée entre Samuel et Jean, est divisée en quatre chapitres : le fond général de la situation de la Géorgie sous l'autorité arabe est esquissé dans le premier chapitre, et l'auteur jette un rapide coup d'oeil sur le christianisme en tant que religion vraie; il est question dans le deuxième chapitre de l'arrivée d'Abo à Tbilisi et de son baptême; le troisième traite de son exécution et le quatrième contient ses louanges. L'auteur, qui trace une image expressive de la situation sociale et économique, politique et culturelle de la Géorgie du VIII<sup>e</sup> siècle est un propagateur fervent de l'idée nationale. Il considère les Géorgiens comme une collectivité nationale comparable aux Grecs, et le critère de cette comparaison est l'existence en Géorgie de la même foi chrétienne et de la même culture qui existaient en Grèce, ainsi que de saints nationaux, de martyrs comme en connaissait aussi la Grèce. Voyant ces compatriotes, assujettis au point de vue politique, écrasés économiquement, torturés au point de vue religieux, il les invite pour les encourager à se ranger sous la bannière de l'église chrétienne

qui leur garantit leur indépendance nationale, et il leur cite Abo en exemple et en modèle de fidélité à cette église, Abo qui, « n'était pas au début avec nous, ne connaissant pas notre foi, non seulement reconnu le Christ, mais versa son sang pour lui ». Cet ouvrage nous fait découvrir en son auteur un homme profondément instruit pour son époque, qui possède à la perfection la maîtrise de la langue littéraire. Son style abonde d'un arsenal inépuisable de comparaisons et d'épithètes extrêmement heureux ; son langage est riche en métaphores qui se déploient en un tableau parfait <sup>22</sup>. « Bien-aimés pères, amis et esclaves du Christ - c'est ainsi qu'il commence son ouvrage - je vous appelle esclaves parce que vous avez été rachetés par son sang pur, amis parce que vous avez été créés par lui. Tendez l'oreille vers moi, ouvrez la porte de votre cœur à ce que vous allez entendre et recevez mes paroles comme des hôtes bienveillants ». Il termine ainsi la louange de saint Abo : « Toi, nouveau disciple du Christ, tu es devenu notre maître, tu as renforcé la conviction des érudits, raffermi les hésitants et réjoui les forts ».

Nous possédons encore deux ouvrages de l'époque de la domination arabe : le *Martyre de Constant Kaxi et de Michel*. Le premier, écrit par un auteur inconnu en 853-856, raconte la mort dans le martyre du prince Constant, qui combattit dans les rangs de l'émir Saak de Tbilisi contre les troupes du Khalife Mutavakil. Le deuxième ouvrage, écrit par l'évêque de Tbeti Stéphane, en 914-918, raconte comment le chef d'armée arabe Abdulkassim, qui avait dévasté la Géorgie et l'Arménie en 914, trancha la tête du prince Michel (Gobron), défenseur vaincu de la forteresse de Kveli, pour son refus de recevoir la foi mahométane. Du point de vue littéraire, ces œuvres ne se distinguent en rien, mais sont dignes d'attention du point de vue idéologique. La première est un important indice des groupements politiques de Géorgie, et l'auteur adhère manifestement au parti qui partage l'orientation politique gréco-byzantine (cela se voit d'après la lettre de l'Impératrice Théodora aux enfants de Constant, qu'il cite) <sup>23</sup>.

L'hagiographie originale de la seconde moitié de la période donnée, aux IX-X<sup>es</sup> siècles, présente, par comparaison avec l'époque précédente, un caractère quelque peu différent. Le développement de la vie monastique et l'apparition de nouveaux monastères, la croissance de la conscience nationale, qui était une réaction contre la domination arabe, la colonisation de la partie sud-ouest de la Géorgie actuelle, en partant de l'Orient, provoquèrent dans la littérature hagiographique, en même temps que les « *Martyres* », un genre particulier connu sous le nom de *Vies et Actes*.

Parmi les *Vies* originales écrites à cette période, il faut citer avant tout la *Vie de sainte Nino*. C'est un vaste ouvrage divisé en seize chapitres, qui constitue un enchaînement de divers récits légendaires de caractère pseud-épigraphe, au sujet de l'implantation du christianisme en Géorgie et de l'activité de missionnaire de sainte Nino.

Les autres *Vies* rédigées à cette époque se rapportent au groupe appelé

<sup>22</sup> K. Kekelidzé, *Etudes*, p. 132.

<sup>23</sup> K. Kekelidzé, *Etudes*, p. 133.



«de marguillier»; elles racontent la vie et les œuvres des fondateurs et des dirigeants des monastères géorgiens, tant en Géorgie qu'à l'étranger. Parmi les ouvrages qui se rapportent aux fondateurs de monastères en Géorgie, il faut citer en premier lieu la *Vie des treize Pères syriens*.

Le début de la vie monastique en Géorgie se situe au VI<sup>e</sup> siècle et fut établi par ceux que l'on appelait les 13 Pères syriens. Il semble qu'ils aient été plus de 13, ce chiffre a été fixé ultérieurement par analogie avec le Christ et ses 12 apôtres. «Ils n'étaient pas Syriens, mais Géorgiens et vivaient dans les monastères monophysites de Syrie d'où, par suite des cruelles persécutions des monophysites par l'autorité byzantine, ils s'enfuirent dans leur patrie, la Géorgie, dans le but, on peut le supposer, de soutenir là-bas le monophysisme agité par le chalcédonisme», écrit K. Kekeclidzé. Ils s'enfuirent à diverses époques; un groupe arriva aux environs de 520, l'autre en 543, le troisième en 545 et le dernier en 571. Au sujet de leur vie et de leur activité, il fut incontestablement composé dès le début de brèves notices, des traditions, des légendes, qui furent utilisés à partir du commencement du X<sup>e</sup> siècle par le chalcédonisme qui avait triomphé depuis longtemps en Géorgie. On composa alors de véritables Vies de ces saints; ils sont représentés, pour augmenter la force de persuasion, comme des Syriens venus ensemble du même monastère, mais on ne souffle mot de leurs convictions monophysites<sup>24</sup>. En premier lieu, dans la première moitié du X<sup>e</sup> siècle, furent composées par des auteurs inconnus les Vies d'Abibos de Nekressi et de David Garedjeli; le Catholicos Arsène II (955-980) composa ensuite la Vie de Jean Zedazneli, de Chio Mgvimé et de Iessé Tsilkani. Du XI<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècles, on commence la métaphrase de ces Vies, conformément aux goûts de la société cultivée; Le Catholicos Basile (aux environs de 1090-1110) composa alors une œuvre spéciale relative aux miracles du couvent de Chio-Mgvimé.

Parmi les autres organisateurs de la vie monastique en Géorgie, c'est surtout Sérapion de Zarzma et Grégoire de Xandzta, colonisateurs des frontières sud-ouest de la Géorgie, qui attirent l'attention.

Sérapion (825-900) fondateur du monastère de Zarzma, était considéré comme l'initiateur de la colonisation de la région de Samtsxé. Après sa mort, dans les années 20 du X<sup>e</sup> siècle, son neveu Basile rédigea la vie de son oncle. Il présente un tableau fort intéressant de l'état de la région de Samtsxé du point de vue social, économique et politique. Il est difficile de juger de la valeur littéraire de l'ouvrage de Basile, car il ne s'est conservé que dans la rédaction métaphrastique du XI<sup>e</sup> siècle.

La vie de *Grégoire Xandzta*, (759-861), colonisateur de la région de Klardjéti, est incomparablement plus intéressante et plus importante. Issu d'une grande famille, Grégoire reçut une excellente éducation pour l'époque, se retira à l'âge de 22 ans en Klardjéti, région alors désertique, et y fonda une série de monastères en ouvrant la voie à la colonisation civile de la région; au début du IX<sup>e</sup> siècle on y transféra même le centre de la vie politique. 90 ans après la mort de Grégoire, l'un des ascètes du monastère qu'il avait fondé, Georges Mertchule, écrivit sa Vie. Cette œuvre, qui reflète

<sup>24</sup> *Idem*, p. 135.

les idéaux et l'état d'esprit de l'église triomphante et du monachisme, constitue un fidèle miroir de la vie politique, culturelle, sociale et économique de la Géorgie. On y trouve un tableau haut en couleurs de la situation de l'autorité gouvernementale nationale apparue en Klardjéti, au centre du conflit des intérêts arabes et byzantins, autorité qui devait réunir autour d'elle toute la Géorgie; et sous la dénomination de Géorgie on entendait « la vaste terre où l'on officie la liturgie et récite les prières en géorgien » (G. Mertchule).

La Vie de Grégoire est l'une des œuvres marquantes de la littérature géorgienne ancienne, qu'on peut sans hésiter qualifier d'ouvrage littéraire d'une valeur universelle. On y est « frappé par la liberté expressive du langage géorgien, par la facilité du style, la tendance au rapprochement avec les dialectes parlés — qualités que l'on considérait toutes, antérieurement, comme ayant été pour la première fois introduites dans la littérature géorgienne exclusivement par des écrivains laïques » (N. Marr). L'ouvrage se distingue favorablement par l'ampleur de la perspective historique et le déroulement détaillé des sujets historiques et relatifs aux mœurs, par la façon dramatique de traiter le sujet, par la description exacte, véridique et détaillée des scènes, par les tableaux de la nature brossés avec des couleurs vivantes, captivantes, par sa façon pittoresque d'admirer la nature, la diviniser, ce qui est un phénomène rare dans les monuments de la littérature religieuse. L'auteur est un virtuose dans l'art de manier l'expression artistique; il dispose avec aisance des accessoires du style poétique orné. Dans son œuvre « a pénétré sous une présentation pittoresque l'élément romantique de la vie féodale géorgienne, qui trouva quelque temps plus tard la forme convenant à son épanouissement littéraire ultérieur ». (N. Marr).<sup>25</sup>

« L'auteur est un anachorète auquel, cependant, les choses du monde ne sont pas étrangères, écrit de son côté Gr. Robakidzé. Nous voyons, en le lisant, qu'il est fort au courant de la vie profane et, bien plus, son œuvre est riche en épisodes romanesques. On a parfois l'impression qu'avec l'âge ses conceptions ont tourné au panthéisme et qu'il y a en lui quelque chose d'un païen. Le récit de la mort est incomparable : le héros retourne au sein de cette terre d'où il est sorti. Dans cette biographie, la nature n'est pas seulement un décor; elle fait partie intégrante de l'œuvre, s'y incorpore. Le monde matériel est un présent de Dieu. Le sentiment de l'universel est si intense au long de ces pages que l'on croit y entendre la respiration des océans. Ce qui est le plus remarquable, c'est que les épisodes se déroulent à la façon de paysages. Si on les écarte pour ne plus considérer que l'ensemble, celui-ci se déploie comme une fresque d'une ampleur révélant le génie épique le plus authentique »<sup>26</sup>.

<sup>25</sup> N. Marr, Ghiorgi Mertchule, Vie de Gregoire de Xandzta, *Textes et recherches sur la philologie arméno-géorgienne*, livre VII, S. Pétersbourg, 1911.

<sup>26</sup> Gr. Robakidzé, *La littérature géorgienne*, manuscrit allemand inédit.



### *Les Centres littéraires géorgiens à l'étranger*

Ce sont les monastères géorgiens à l'étranger qui ont avant tout favorisé le développement de la littérature géorgienne ancienne. Parmi les centres les plus importants, citons celui de la laure *Mar-Saba* près de Jérusalem, fondé en 483, où on se livrait à la traduction des livres ecclésiastiques, pour enrichir l'Église nationale et la littérature géorgienne. Cette activité y fut particulièrement intense aux VIII<sup>e</sup>, IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles; c'est ici qu'a été traduite, copiée ou composée la plus grande partie des manuscrits géorgiens du Sinaï. Le célèbre moine *Jean Zosime* y a écrit son calendrier palestino-géorgien. Les moines *Arsène* et *Jean*, disciples de *Grigol de Xandzta*, *Seth*, traducteur de vingt-six textes hagiographiques du grec, l'hymnographe *Basile le Sabaïte*, *Ephrem le Grand*, le restaurateur du monastère de la Croix, *Prokhoré*, travaillèrent dans le couvent de Mar-Saba. C'est d'ici que Gr. de Xandzta reçut de ses élèves le typicon pour son monastère.

L'apparition des Arabes fit fuir les moines géorgiens de Mar-Saba et de Palavra vers des lieux plus sûrs, protégés par la nature. Ils se réfugièrent au Mont Sinaï, emportant leurs manuscrits.

#### *Le centre du Mont Sinaï*

C'est surtout aux environs des IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles que l'on voit se former au Mont Sinaï une importante communauté géorgienne, prolongation directe de celle des laures de Jérusalem, communauté qui a enrichi, par les résultats d'une admirable activité, le trésor littéraire du Sinaï.

Le Professeur Gérard Garitte visita le Sinaï en 1950 et rédigea, après un laborieux et minutieux travail, le catalogue qui fait connaître de façon complète et précise le contenu de tous les manuscrits géorgiens du Sinaï. En outre, il microfilma ces manuscrits.

Voici ce qu'il écrit au sujet de cette précieuse collection laissée par les moines géorgiens <sup>27</sup> :

« Le fonds géorgien du Sinaï est remarquable. 85 manuscrits y sont aujourd'hui conservés. L'antiquité de ces manuscrits confère à la collection un caractère spécial et une importance exceptionnelle. Les manuscrits sinaïtiques, dont beaucoup sont antérieurs à l'activité des traducteurs byzantinisants, nous conservent des traductions anciennes qui peuvent remonter aux premiers âges de la littérature géorgienne. Le fonds géorgien du Sinaï se distingue par là de celui d'Ivion (Mont Athos) ou de celui de Jérusalem : il est essentiellement « pré-athonite ».

« Presque tous les textes qui y sont conservés se rattachent, directement ou indirectement, à des originaux grecs; beaucoup d'entre eux sont attestés

<sup>27</sup> G. Garitte, *Catalogue des manuscrits littéraires géorgiens du Mont Sinaï CSCO*, vol. 165 *Subsidia* 9, Louvain, 1956.

par des manuscrits très peu nombreux en dehors de ceux du Sinaï ; plusieurs même ne sont plus connus que par un manuscrit sinaïtique. C'est le propre des zones périphériques, en linguistique comme en histoire des textes, de conserver longtemps des éléments archaïques qui disparaissent plus ou moins rapidement des zones plus centrales ; la bibliothèque du Sinaï a joué ce rôle conservateur pour la littérature géorgienne».

« Tout ceci confère un intérêt exceptionnel au fonds géorgien de Sainte-Catherine, non seulement pour l'histoire de la langue et de la littérature géorgienne, mais aussi pour les études de critique textuelle biblique, de patrologie grecque et de philologie byzantine. L'intérêt de ces textes débordamment le cadre de la philologie géorgienne. »<sup>28</sup>

Au Mont Sinaï travailla *Jean Zosime*, l'homme qui dirigea au X<sup>e</sup> siècle toutes les colonies monastiques géorgiennes à l'étranger. Son *calendrier palestino-géorgien*, écrit dans le troisième quart du X<sup>e</sup> siècle et conservé dans les manuscrits du Sinaï « est un document extrêmement riche, dit encore Gérard Garitte, éditeur du calendrier ; il comporte plus de mille cent annonces hagiographiques ou liturgiques... Ce qui fait du calendrier de Jean Zosime un document hagiographique d'un intérêt exceptionnel, ce n'est pas seulement son antiquité et son ampleur, mais aussi son contenu »<sup>29</sup>.

Au Mont Sinaï a œuvré aussi *Jean Mintchki* qui a beaucoup contribué à l'épanouissement de l'hymnographie géorgienne dans la première moitié du X<sup>e</sup> siècle. La plus grande partie de ses hymnes sont conservés dans les manuscrits du Sinaï.

*Le monastère d'Iviron au Mont Athos* (fondé en 979 par Jean, père d'Euthyme, seigneur de la cour de David le Curopalate.)

*Euthyme l'Athonite*, (963-1028). Ce n'est pas seulement sa vie austère et exemplaire qui rendit Euthyme célèbre, mais son érudition et son travail de traduction des livres ecclésiastiques. Instruit dès son enfance dans la langue grecque, c'est à la demande de son père qu'il entreprit, jeune encore, cette œuvre immense qu'il continua jusqu'à sa mort. Un labeur si intense le fit surnommer le nouveau Chrysostome, l'Illuminateur des Géorgiens.

Cent soixante-six ouvrages ont été traduits par Euthyme dans chaque genre littéraire<sup>30</sup> : bible, apocryphes, exégèse, dogmatique et polémique, ascèse et mystique, homilétique, hagiographie, liturgie (le *typicon*, ou règle monastique, pour l'Iviron), le *petit synaxaire* en usage à Sainte-Sophie de Constantinople, etc. « Ce qui caractérise les traductions d'Euthyme, c'est qu'elles ne sont pas littérales (à l'exception des textes bibliques), car Euthyme abrège ou développe l'original, en y insérant ses propres pensées

<sup>28</sup> G. Garitte, *id.* *Bedi Kartlisa*, n° 23, p. 9.

<sup>29</sup> G. Garitte, *Le calendrier palestino-géorgien du Siniaticus 34* (X<sup>e</sup> siècle), coll. *Subsidia hagiographica*, vol. 30, Bruxelles., *idem*, *Le calendrier palestino-géorgien de Jean Zosime*, *Bedi Kartlisa*, n° 31-32, pp. 19-20.

<sup>30</sup> K. Kekelidzé-Baramidzé, *Histoire de la littérature géorgienne*, t. I, 1954.

ou en y introduisant des éléments étrangers, et il fait ainsi une nouvelle rédaction. Mais, au point de vue de la langue, il n'a pas son pareil, et personne n'a écrit comme lui», note Maurice Brière dans *Le Journal Asiatique* <sup>31</sup>.

Euthyme écrivait aussi des œuvres en langue grecque, comme le dit son biographe, mais la plupart de ces ouvrages sont perdus, comme ont disparu tant d'autres monuments littéraires byzantins. On sait que les traductions géorgiennes ont déjà restitué plusieurs originaux perdus. Outre « La Sagesse de Balahvar », Euthyme a écrit en grec, pour ses élèves, les règles monastiques, dont la traduction géorgienne a été analysée par l'académicien K. Kekelidzé <sup>32</sup>. L'œuvre porte l'inscription : « Du texte manuscrit grec nous l'avons transcrit en géorgien, car le Saint (Euthyme) l'avait écrit en grec. » Kekelidzé souligne que cet ouvrage d'Euthyme contient des idées extrêmement intéressantes sur les questions concernant la vie monastique, et que l'auteur géorgien domine nettement les écrivains byzantins de l'époque <sup>33</sup>.

Euthyme est considéré par presque tous les savants comme l'auteur de la version grecque du roman *Barlaam et Joasaph*. A la longue liste des partisans de cette thèse il faut ajouter le nom de G. Deeters qui écrit : « Es steht nichts im Wege, der Ueberlieferung Glauben zu schenken, der Hagiorit Euthymius habe die Legende (Barlaam und Joasaph) aus dem Georgischen ins Griechischen übertragen » <sup>34</sup>.

Georges Mtatsmideli, (1009-1066). Le successeur d'Euthyme, Georges Mtatsmideli, a fait ses études à Constantinople, où il apprit à la perfection la langue et la littérature grecques. Il se retira d'abord sur la Montagne Noire près d'Antioche, ensuite sur le Mont Athos, où il devient higoumène d'Iviron. Voyant son activité littéraire fort réduite du fait des affaires du couvent, il fut obligé de donner sa démission de supérieur et quitta le Mont Athos pour retourner à Constantinople. Sur l'intervention de la reine Mariam, mère de Bagrat IV, il reçut l'autorisation de l'Empereur pour se rendre sur la Montagne Noire afin de s'adonner à l'activité littéraire.

Comme Euthyme, Georges a laissé d'innombrables traductions dans la plupart des genres littéraires. Ses traductions de la Bible et des livres liturgiques ont été adoptées par l'Eglise géorgienne. Un de ses grands mérites est d'avoir revu, corrigé et refait l'ancienne traduction de l'Ecriture Sainte, altérée par le temps et par la main de nombreux copistes.

La bibliothèque de l'Iviron était très riche en manuscrits géorgiens et grecs, et ses archives renfermaient des chrysobulles des empereurs, des actes des patriarches et de plusieurs princes.

« L'Iviron a été un haut lieu de toute la vie géorgienne au point de vue

<sup>31</sup> M. Brière, *Lettres géorgiennes*, *Journal Asiatique*, 1957, p. 84.

<sup>32</sup> K. Kekelidzé, *Les œuvres de l'Université de Tbilisi*, t. 51 - 1953.

<sup>33</sup> K. Kekelidzé, *Ibid.*, t. III, 1955, p. 9.

<sup>34</sup> G. Deeters, *Georgische Literatur*, Handbuch der Orientalistik, p. 136-137, B. 7, 1963, Leiden. Voir l'article de D. M. Lang dans ce numéro à ce sujet ; également notre étude : *Les moines et les monastères géorgiens à l'étranger*, Bedi Kartlisa, vol. VIII-IX, p. 45-46, où nous avons publié la liste des savants revendiquant pour le moine géorgien la paternité du roman grec « Barlaam et Joasaph ».



intellectuel et même national», dit le chanoine Maurice Brière<sup>35</sup> et P. Devos ajoute : « C'est d'Iviron que la seconde et véritable renaissance des lettres géorgiennes prit son essor pour gagner, en Géorgie comme dans la diaspora, les communautés monastiques qui gardaient fidèlement leur langue et leur caractère national et n'emigraient sans doute que pour les mieux soustraire aux ruines des invasions, concourant à leur insu à enrichir durablement les fonds de l'hagiographie universelle<sup>36</sup> ».

### *Le centre de la Montagne Noire*

Dès le X<sup>e</sup> siècle la Géorgie devient un puissant royaume. Les fondations monastiques se multiplient à l'étranger. De nouveaux centres culturels se créent et prospèrent. Très important est celui de la Montagne Noire, où soixante moines géorgiens s'adonnent à la vie religieuse et à la science ecclésiastique. Entre Antioche et Séleucie les Géorgiens possèdent une dizaine de monastères où travaillent : *Ghiorgi* (Georges) *Mtatsmideli* avec son maître l'ermite Georges et son élève biographe l'hiéromoine Georges, Théophile, futur métropolite de Tarse, *Ephrem le Petit* (*Mtsiré*) avec ses maîtres et collaborateurs : Antoine de Tbeth, Saba Tuhareli, Ephrem le Grand d'Ochki, le prêtre Gabriel, Jean Pharnakéli, Kviriké d'Alexandrie et enfin *Arsène d'Iqalto*.

*Ephrem le Petit* (*Mtsiré*) (1027-1094) Karitchisdzé naquit en Géorgie, dans la Tao-Klardjetie. Amené à Constantinople encore tout jeune par son père, et par l'évêque de Bana, Jean, il y passa sa jeunesse et y acquit une parfaite éducation hellénique. Ensuite il se fixa à la Montagne Noire. L'activité littéraire de la colonie géorgienne de la Montagne Noire était déjà grande quand y arriva Ephrem le Petit, qui continua inlassablement avec d'autres moines l'œuvre de renaissance géorgienne.

Ephrem le Petit a laissé cinquante-quatre ouvrages. Les principaux sont : Bible : une révision de l'Apôtre; Exégèse; Dogmatique et Polémique; Ascèse et Mystique (l'*Askéticon* de saint Basile, de saint Ephrem, les œuvres de Denys l'Aréopagite, etc.) ; Hagiographie et histoire (dix vies de saints dans la rédaction métaphrastique, deux ouvrages originaux, l'un sur Siméon le Logothète et l'autre sur les causes de la conversion de la Géorgie); Homilétique; Lettres et Philosophie.

Les traductions d'Ephrem le Petit sont complètes, exactes et claires. Il est important de noter qu'il fut le premier à ajouter des scolies explicatives pour les passages difficiles et qu'il introduit un système particulier de ponctuation. Dans les scolies explicatives il se révèle comme possédant une vaste érudition et une connaissance très étendue en littérature et en philosophie<sup>37</sup>.

*Arsène d'Iqalto* : Arsène Vatchesdzé naquit à Iqalto en Kaxétie. Il reçut une remarquable éducation à l'académie de Mangana à Constantinople.

<sup>35</sup> M. Brière, *Lettres géorgiennes*, p. 81.

<sup>36</sup> P. Devos, P. Peeters, *Analecta Bollandiana*, t. LXIX, 1951.

<sup>37</sup> M. Brière, *Lettres géorgiennes*, p. 86.

Après avoir terminé ses études, il se retira vers 1090 à la Montagne Noire, où il s'attacha à Ephrem le Petit, supérieur du couvent et s'instruisit sous sa direction à l'art de la traduction. Après la mort d'Ephrem, Arsène retourna au couvent de Saint-Georges de Mangana. A la suite de l'appel du roi David le Constructeur, il rentra en 1114 en Géorgie; d'abord à Ghélati, ensuite à Iqalto où il fonda une académie et il se fixa enfin dans la laure Chio-Mgvimé.

Arsène d'Iqalto, moine d'une grande érudition, a écrit à la Montagne Noire surtout des ouvrages *homilétiques*; à Constantinople: le *Chronographe* (neuf livres) de Georges Hamartolos; le *Dogmaticon*, sorte de somme théologique composée de trois parties: 1° trente-deux écrits de caractère polémique dirigés contre les Jacobites, les Monophysites, les Nestoriens, les Arméniens, les Juifs, les Mahométans, les Origénistes; 2° seize écrits théologiques et philosophiques 3° cinq écrits de morale.

En Géorgie, Arsène a écrit le grand *Nomocanon*, une instruction aux prêtres de saint Basile.

#### *Le Centre littéraire de Petritsoni*

*Gregoire Bakuriani*. Le monastère de Petritsoni a été fondé par un haut dignitaire de la cour de Constantinople, le prince géorgien Gregoire Bakuriani (Pakurianos) en 1083 en Bulgarie à Petritsoni, l'actuel Batchkovo près de Philippopoli, village que l'empereur byzantin lui donna comme récompense pour les grands services qu'il avait rendus à l'Empire.

Gregoire Bakuriani a laissé un *Typicon* qu'il avait rédigé à l'usage du monastère.

Ce *Typicon* écrit dans un style parfait, représente un monument littéraire géorgien de grande valeur. Il est probablement, de tous les *Typicons* géorgiens, le seul qui ait été conservé. Rédigé et traduit en latin par Tarchnichvili il a été édité à Louvain, par C.S.C.O., *Scriptores Iberici* en deux volumes, en 1954<sup>38</sup>.

*Jean Petritsi*. On possède peu d'informations sur la vie de ce célèbre moine-philosophe géorgien. On sait cependant qu'il fit ses études à l'académie de Mangana au Couvent de Saint-Georges, à Constantinople (comme Arsène d'Iqalto), où il eut pour maître Michel Psellos et Jean Italos. Entré dans le cercle de ces philosophes, il prit une part active au mouvement philosophique et à la renaissance byzantine de l'époque et dut subir avec

<sup>38</sup> M. Tarchnichvili, *Typicon Gregorii Bakuriani*, t. III et IV, c. 143, 144, CSCO, 1954, Louvain. Sur l'indication du P. Tarchnichvili, les savants géorgiens ont découvert en Grèce, dans l'île de Chio, une deuxième version géorgienne du *Typicon* de Bakuriani (manuscrits n° 1598 et 1599) et le texte grec sur la base desquels S. Kautchichvili vient de publier dans *Géorgica* t. V 1963 - le texte intégral du *Typicon* avec une traduction grecque accompagné de larges commentaires. Il en ressort clairement que le *Typicon* a été écrit en deux langues, grecque et géorgienne, que la troisième « arménienne » n'a été que ultérieurement interpolée dans le texte grec. (Voir M. Tarchnichvili. - *Bedi Kartlisa* p. 25-26, S. Kautchichvili - *Typicon Gregorii Pakuriani* Tbilisi, 1963 p. 177-179.

Psellos et Italos poursuite et persécution. Retiré au Monastère de Petritsoni Jean Petritsi passa vingt ans et y dirigea un séminaire fondé par Gr. Bakuriani, tout en se livrant à des travaux littéraires. Mais son passé mouvementé, ses opinions philosophiques, et surtout son tempérament l'obligèrent à quitter Petritsoni vers 1100. Le roi David le Constructeur, après avoir réformé le clergé en abolissant ses castes sociales, aussitôt après le Concile de Rouis-Ournbisi (1103), avait fondé une académie à Ghélati; Jean Petritsi s'y rendit sur son invitation et y poursuivit son activité littéraire, ecclésiastique et philosophique. On ne connaît pas exactement la date de sa mort, mais on pense qu'elle survint peu après celle du roi David, donc après 1125.

L'école littéraire de Petritsoni a laissé des traces profondes dans la littérature géorgienne. On s'y appliquait surtout à la philosophie et à la théologie spéculative. Jean Petritsi a laissé des ouvrages très importants. Citons entre autres : Histoire : *Les Antiquités judaïques* (quinze livres) de Flavius Josèphe. Ascèse : *L'Echelle* de saint Jean Climaque, transcrite en iambes. Philosophie : *Sur la nature de l'homme*, de Nemesius d'Emeses; *L'institution théologique* de Proclus Diadoque; *Les Topiques* et *De l'interprétation* d'Aristote (qui n'ont pu être conservés). Il a composé ensuite les *Explications pour l'Institution théologique de Proclus* et les *Explications du grand philosophe Psellos pour les paroles des théologiens*. Le but de Jean Petritsi était de montrer l'accord des vérités chrétiennes avec la raison et la philosophie, et il tentait de réconcilier l'aristotélisme et le platonisme par l'intermédiaire du néoplatonisme.

Notons enfin le monastère de la Sainte Croix à Jérusalem qui devint le rendez-vous de tous les Géorgiens se rendant à l'étranger. Il continua la tradition littéraire de Mar-Saba et du Mont Athos et, du XI<sup>e</sup> siècle jusqu'au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle — quand il passa aux mains des Grecs — le couvent de la Croix fut le centre principal de l'activité culturelle géorgienne à l'étranger. 147 manuscrits géorgiens, provenant de ce monastère, se trouvent à la Bibliothèque patriarcale grecque à Jérusalem.

*Les monuments disparus de la littérature byzantine,  
conservés dans les versions géorgiennes*

L'histoire de l'hagiographie chrétienne se divise en deux périodes : la première commence avec l'apparition de la littérature hagiographique et va jusqu'au X<sup>e</sup> siècle; c'est la période des Actes anciens et des Vies de saints sans artifices; la seconde période est celle des Vies de saints embellies ou métaphrastiques, elle commence surtout à la fin du X<sup>e</sup> siècle, au temps de Siméon Logothète. Par suite de la prédominance de la rhétorique sur les faits, les Vies de saints de la deuxième période, c'est-à-dire les métaphrases, présentent beaucoup moins d'intérêt du point de vue scientifique que les Vies Anciennes, non embellies. Comme les descriptions métaphrastiques des Vies de saints, grâce à leur présentation extérieure, evincèrent rapidement de l'usage religieux et domestique les Vies de saints anciennes, sans artifice, ces dernières cessèrent de bénéficier de l'attention qu'on leur



accordait jadis : les nouvelles copies que l'on en effectuait étaient faites à contre-cœur, les vieilles finirent par se perdre ou furent détruites. Naturellement, on ne dispose actuellement de ces anciennes rédactions, si précieuses au point de vue scientifique, qu'en nombre nettement insuffisant.

L'ancienne littérature religieuse géorgienne nous a conservé des textes, qui peuvent ici venir en aide. Comme ces monuments littéraires ne furent pas traduits exclusivement à un endroit déterminé, mais dans tous les centres culturels du monde chrétien, et non seulement depuis l'original grec, mais à partir de presque toutes les langues orientales possédant une littérature chrétienne, il s'en conserva une grande quantité dans la langue géorgienne, qui possède un cycle presque complet des anciennes Vies de saints non embellies, et entre autres des Vies de ceux qui, s'étant révélées dans les régions orientales de l'empire et dans le Khalifat Damas - Bagdad, étaient soit totalement inconnues de l'Église grecque, ou bien tombèrent rapidement dans l'oubli. Nous pouvons citer comme exemple les Vies de Timothée d'Antioche, de Jean, catholicos d'Urha (Edesse), d'Agathange, catholicos de Damas, et de Jean de Damas, primitivement écrites en arabe et aussitôt traduites en grec. Aucun original de ces ouvrages n'a été conservé. N'en existent que des traductions géorgiennes qui fournissent les plus riches matériaux pour résoudre une importante question de l'orientalisme, celle de l'histoire des relations littéraires des peuples chrétiens entre eux et avec Byzance <sup>39</sup>.

*La prise de Jérusalem par les Perses en 614.* Les écrivains religieux de Géorgie, afin d'assurer le succès de leur cause, de leur mission chrétienne, devaient utiliser, pour se frayer un chemin dans la masse de la classe dominante, les intéressantes nouvelles arabes concernant les exploits héroïques des militants chrétiens mis en vedette par des événements historiques d'importance mondiale, comme par exemple la collision de deux mondes : l'Orient persan et l'occident byzantin, et la conquête par les Perses du centre du culte chrétien, Jérusalem, conséquence de cette collision. Un récit classique par la simplicité et l'accessibilité de la langue géorgienne, intitulé « La prise de Jérusalem par les Perses en 614 » est consacré à cette conquête. Cette œuvre d'Antiochus le Stratège fut traduite de l'arabe en langue géorgienne guère plus tard qu'au X<sup>e</sup> siècle. Le texte arabe se rapporte à l'époque de l'épanouissement de l'activité livresque arabo-chrétienne de la lauré de St Saba en Palestine, c'est-à-dire aux VIII-IX<sup>es</sup> siècles, quand, selon toute vraisemblance, il fut traduit de l'original grec qui parut dans le premier quart du VII<sup>e</sup> siècle, comme œuvre du moine Antiochus de St Saba, surnommé Le Stratège, contemporain des événements décrits. De l'original grec il n'a été conservé que des parties dépareillées, et de l'arabe qu'un très pauvre et bref extrait. En tant que sujets de lecture divertissante, quelques épisodes de la prise de Jérusalem ont pénétré dans la littérature arménienne dans une rédaction tardive des Actes des Saints Pères, sous l'influence d'une certaine liste grecque des sentences de ces Saints Pères, *mais le monument ne s'est conservé dans son intégralité qu'en langue*

<sup>39</sup> K. Kekelidzé, *Études*, III, 1955, p. 6; G. Garitte, *Bedi Kartlisa*, vol. XIII-XIV p. 192.

géorgienne et cette version géorgienne a été, dès 1909, étudiée, traduite et éditée en russe par N. Marr avec en annexe l'extrait arabe <sup>40</sup>.

*Commentaire sur le Cantique des Cantiques.* En 1901 déjà N. Marr avait découvert dans les anciennes traductions géorgiennes quelques œuvres exégétiques d'*Hippolyte de Rome* (III<sup>e</sup> siècle), œuvres que l'on considère aujourd'hui comme disparues. L'un de ces ouvrages, *Commentaire sur le Cantique des Cantiques*, publié par Marr, éclata comme une bombe dans les milieux scientifiques; tout à fait inconnu dans l'histoire de la littérature grecque, il enrichissait de cinq œuvres les écrits d'Hippolyte connus jusqu'alors <sup>41</sup>.

*Commentaire de l'Ecclésiaste.* Une autre découverte n'était pas de moindre importance, celle d'une exégèse *Commentaire de l'Ecclésiaste*, dont l'auteur était l'écrivain byzantin *Métrophane, catholicos de Smyrne*, qui avait joué un grand rôle dans l'histoire byzantine de son époque. Il n'existe aucune trace de cet ouvrage en grec; plus encore, nul ne savait jusqu'à ce jour que *Métrophane de Smyrne* était l'auteur d'un tel ouvrage. Sa traduction fut effectuée à l'école littéraire de Petritsoni, aux XI-XII<sup>es</sup> siècles. Les commentaires particulièrement intéressants de *Métrophane* classent cette œuvre parmi l'une des plus riches de signification philosophique. Editée par les soins de Korneli Kekelidzé, elle comble ainsi une grave lacune dans la connaissance d'une époque de la littérature de Byzance <sup>42</sup>.

*Traité de philosophie byzantine de Michel Psellos.* Les explications pour les paroles des théologiens ne figurent pas parmi les œuvres de ce philosophe, c'est-à-dire qu'on ne trouve aucune trace de l'original, alors que précisément cette œuvre traite de problèmes intéressant beaucoup les penseurs des XI-XII<sup>es</sup> siècles. La rédaction intégrale de cet ouvrage est conservée dans sa traduction géorgienne.

*Séparation des Eglises latine et grecque.* Dans la riche littérature polémique conservée en Géorgie se trouve également une œuvre anti-catholique dont on ne trouve pas d'original en langue grecque. Traitant de la question de

<sup>40</sup> N. Marr, *Textes et recherches sur la philologie arméno-géorgienne*, livre IX, 1904, id. *Sur les sources de la création de Rustaveli*, p. 50, Tbilisi 1964. Pour la population du Caucase, l'événement lui-même n'a pas eu simplement l'importance d'un épisode de la « lutte pour la foi » qui était alors à l'ordre du jour. L'intérêt porté par le Caucase aux collisions entre Byzance et l'Iran est témoigné d'une façon assez éclatante par l'histoire arménienne des compagnes de l'Empereur grec Heraclius, oeuvre de l'écrivain arménien Sébéos, du VII<sup>e</sup> siècle. Dans le litige séculaire qui opposait Byzantins et Perses, l'Arménie et la Géorgie ne jouèrent pas le rôle de témoins occasionnels, mais de participants, parfois de chefs du mouvement au cours d'étapes particulières du développement de la lutte de ces deux mondes si différents; « dans cette longue lutte, les intérêts du côté chrétien sont défendus au début par des interventions isolées ou communes sur le champ de bataille des peuples chrétiens arménien et géorgien, et ce n'est que progressivement que l'empire byzantin est entraîné dans la lutte ». Dans le milieu féodal géorgien, le récit de la prise de Jérusalem jouissait de ce fait d'un charme considérable.

<sup>41</sup> N. Marr, *Textes et recherches*, livre III, S. Pétersbourg 1901.

<sup>42</sup> K. Kekelidzé, *Commentaire de l'Ecclésiaste de Métrophane de Smyrne*, Tbilisi, 1920.

la séparation des deux Eglises, elle est due à l'écrivain *Eustrate de Nicée* (XI-XII<sup>es</sup> s.), théologien et philosophe connu, disciple de Michel Psellos et de Jean Italos. Si nous considérons la période de l'histoire de Byzance dans laquelle Psellos et Italos étaient au centre de l'attention du monde byzantin, nous voyons alors quelle importance peut revêtir la découverte de l'œuvre en langue géorgienne des disciples de ces savants, œuvre inconnue jusqu'alors.

*Sermon sur les fêtes envoyé à Jérusalem par Justinien, empereur orthodoxe, sur l'Annonciation et la Nativité, l'Hypapanté et le Baptême*, dont l'original grec n'existe plus, mais qui est également conservé dans la traduction géorgienne. Il traite de questions heortologiques qui agitaient aux IV-V<sup>es</sup> siècles la partie orientale de Byzance, allant même jusqu'à menacer l'unité de l'Empire.

Dans les versions géorgiennes sont également conservés les noms d'écrivains inconnus dans l'histoire de la littérature byzantine, du fait de la disparition de leurs œuvres. Ce sont : les moines Etienne Boscos, Poimen, Sahak et Abraham, dont les œuvres, traduites en géorgien avant le X<sup>e</sup> siècle, fournissent une documentation très intéressante sur le mysticisme<sup>43</sup>.

Dans la littérature homilétique richement représentée en géorgien sous la forme des différentes rédactions du *Mravaltavi*, se retrouvent encore cinq auteurs dont les noms ont également disparu de l'histoire littéraire de Byzance. Ce sont : *Timothée et Pierre de Jérusalem, Julien de Tabia, Théodule et Alexandre de Chypre*, dont les œuvres traduites en géorgien sont d'un intérêt essentiel pour les questions relatives à la christologie qui intéressaient les milieux chalcédonites et antichalcédonites aux VI-VII<sup>es</sup> siècles<sup>44</sup>.

*Grand homiliaire géorgien du Sinaï, daté de 864*. Les homélies qu'il renferme portent les noms d'Athanase d'Alexandrie, Antipater de Bostra, saint Basile, Grégoire le Thaumaturge, Epiphane, Proclus, Jean Chrysostome, Cyrille de Jérusalem, Mélèce d'Antioche, Sévérien de Gabala, Timothée de Jérusalem, Ephrem le Syrien. Elles appartiennent au fonds le plus ancien de l'homilétique grecque. « Plusieurs sont des *unica*, nous dit G. Garitte, qui ne se lisent dans aucun autre manuscrit géorgien. Pour un bon nombre d'entre elles, nous n'avons pu, malgré de longues recherches, découvrir aucun correspondant, grec ou autre, et il est probable que dans plus d'un cas le modèle qui a été traduit n'existe plus. C'est dire quel précieux matériel l'édition du Sinaiticus fournit aux historiens de l'ancienne littérature chrétienne »<sup>45</sup>.

La littérature liturgique est encore plus intéressante. Les milieux scientifiques sont depuis longtemps intéressés par l'origine et le développement d'un ouvrage connu sous le nom de *typicon*, statut qui réglait la vie des

<sup>43</sup> K. Kekelidzé, *Etudes* III, p. 4.

<sup>44</sup> K. Kekelidzé, *Etudes*, III, 1955, p. 5.

<sup>45</sup> G. Garitte, *Grand homiliaire Géorgien du Sinaï, Bedi Kartlisa*, vol. VI-VII, p. 22.

monastères et leur servait de « constitution ». La mise au point de cette œuvre fut amorcée à Jérusalem, mais il n'en existe aucune trace durant les dix premiers siècles, sauf quelques renseignements fragmentaires aux V-VI<sup>es</sup> siècles. Par contre, l'on a découvert dans la littérature géorgienne tout un aspect de l'ouvrage, dans une rédaction du VII<sup>e</sup> siècle, portant le nom de *Léctionnaire de Jérusalem*, et qui a été publiée par K. Kekelidzé. Sa découverte et sa publication, comblant une lacune de quelque dix siècles d'histoire liturgique, ont provoqué un grand retentissement dans les milieux scientifiques.

*La Version géorgienne de la Passion de saint Procope, par Eusèbe*, publiée avec une traduction latine par G. Garitte, est particulièrement utile pour apprécier les deux recensions syriaques du même martyr, l'original grec ayant disparu <sup>46</sup>.

La version géorgienne des « *Lettres de saint Antoine* », traduite et publiée également par G. Garitte, est très importante non seulement en raison de sa valeur propre, mais aussi pour la solution de différents problèmes touchant l'original perdu et ses autres dérivés.

D'après G. Garitte, la version géorgienne est « le plus ancien témoin actuellement connu de l'ensemble de sept Lettres de Saint Antoine, et d'une importance capitale. Il constitue un élément essentiel, et désormais indispensable, pour la critique et l'interprétation de ces très anciens et très curieux documents monastiques, dont l'authenticité, niée sans examen jusqu'il y a peu, a été reconnue par des études récentes <sup>47</sup> ».

*La Passion géorgienne de sainte Golindouch* « restitue un document hagiographique d'une qualité rare et en même temps une source contemporaine précieuse pour l'histoire des relations byzantino-perses pendant la première moitié du règne de Maurice. La haute valeur de cet écrit, perdu dans sa langue originale, mais conservé en géorgien, apporte, comme la Passion de saint Porphyre de Gaza, un démenti éclatant à ceux qui, aujourd'hui encore, affectent une compassion assez ironique envers les hagiographes qui étudient les langues orientales pour y retrouver finalement ce qu'on a déjà rencontré dans des centaines de textes grecs et latins <sup>48</sup> ».

*Vies géorgiennes de saint Siméon Stylite l'Ancien et de saint Ephrem*. Elles présentent un intérêt particulier tant pour la critique des textes hagiographiques relatifs à saint Siméon et à saint Ephrem que pour l'étude de la langue géorgienne classique. Elles appartiennent au plus ancien fonds de l'hagiographie géorgienne et leur publication révèle une voie par laquelle une partie considérable de la littérature étrangère a pu pénétrer sur le sol géorgien : la *via syriaca* <sup>49</sup>. La vie géorgienne de saint Siméon est conservée

<sup>46</sup> G. Garitte, *Le Muséon* 66, 1953 p. 245-266.

<sup>47</sup> G. Garitte, *A propos des Lettres de S. Antoine d'Ermite*, *Le Muséon* 52, 1939 p. 12-31.

<sup>48</sup> G. Garitte, *La passion géorgienne de Ste Golindouch*, *Analecta Bollandiana* 74, 1965, p. 405-440. P. Peeters, *Analecta Bollandiana*, 40, p. 249.

<sup>49</sup> M. Tarchnichvili, *Publications récentes relatives à la littérature géorgienne*, *Le Muséon*, 1958, p. 186.

en deux recensions, celle du Vatican (473) et celle du British Museum (VI<sup>e</sup> siècle). La rédaction géorgienne s'oppose par sa composition à chacune des deux Vies syriaques, qui présentent elles-mêmes des divergences considérables. D'après G. Garitte, la rédaction géorgienne, contenant quelques passages des épisodes qui manquent dans les deux textes syriaques et qui permet de départager sur de nombreux points les deux recensions syriaques, « est un document précieux pour la recherche de la forme primitive de l'ancienne Vie de saint Siméon ». C'est, comme l'a dit le P. Peeters, « un témoin qu'on ne pourra se dispenser d'interroger, quand on voudra enfin entreprendre une étude critique de la Vie syriaque »<sup>50</sup>. Les Vies géorgiennes de saint Siméon Stylite et de saint Ephrem « constituent de nouveaux exemples illustrant la richesse de la littérature géorgienne et l'importance des données que les travaux des anciens interprètes ibères peuvent fournir aux études d'histoire et de philologie orientales chrétiennes » conclut le savant belge<sup>51</sup>.

*La passion de S. Elien de Philadelphie (Amman)*. S. Elien ne figure nulle part dans les livres liturgiques de l'Église grecque, ni dans ceux des autres Églises orientales, hormis les livres géorgiens. La Passion de S. Elien mérite d'être révélée à d'autres qu'aux rares spécialistes de la littérature géorgienne ; elle ouvre jour sur l'hagiographie fort mal connue de la province d'Arabie, qui est si pauvrement représentée dans les textes parvenus jusqu'à nous ; elle fournit plusieurs indications topographiques qui intéresseront sans doute les archéologues, elle témoigne, avec toutes les précisions requises, du culte d'un martyr vénéré aux confins du monde romain, et dont le souvenir ne s'est point conservé dans l'Église byzantine, nous dit G. Garitte<sup>52</sup>.

Il faut noter également la part de la littérature géorgienne ancienne en matière d'hymnographie byzantine. Le *Iadgari* de Michel Modrekili et le *Mineoni* de Georges Mtatsmideli contiennent des matériaux hymnographiques d'auteurs grecs inconnus jusqu'à nos jours dans l'histoire de la littérature byzantine.

*Siméon Métaphraste*. L'importance des manuscrits géorgiens est encore plus sensible dans l'étude des Vies de saints métaphrastiques. La question de *Siméon Métaphraste* ne cesse d'être d'actualité dans l'hagiographie. « Toutes les nombreuses tentatives faites pour déterminer la composition initiale de la collection métaphrastique resteront à l'état de tentative tant que les matériaux géorgiens n'auront pas été pris en considération. Les manuscrits géorgiens renferment non seulement la liste complète et précise des textes métaphrastiques, qui nous sont parvenus dans la traduction d'auteurs des X<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles, c.a.d. de personnes presque contemporaines de Siméon, mais encore des renseignements détaillés sur la période où vivait

<sup>50</sup> P. Peeters, *Le tréfond oriental de l'hagiographie byzantine*, p. 116

<sup>51</sup> G. Garitte, *Vies géorgiennes, Bedi Kartlisa* n<sup>o</sup> 26-27, p. 15.

<sup>52</sup> G. Garitte, *La Passion de S. Elien*, *Analecta Bollandiana* 79, 1961, p. 412-446, *Bedi Kartlisa* vol. XIII-XIV, p. 192.

ce dernier, sur son activité, le caractère de son œuvre et les sources qu'il a utilisées » (K. Kekelidzé) <sup>53</sup>.

*Jean Xiphilin.* Les sources géorgiennes, et elles seules, nous ont conservé des renseignements sur le continuateur de Siméon Métaphraste, *Jean Xiphilin*, dont la collection hagiographique, constituant en quelque sorte une révélation dans l'histoire de la littérature byzantine du Moyen âge, s'est conservée pour une période de sept mois — de février en août — uniquement dans la traduction géorgienne. Il est vrai que le document que K. Kekelidzé a publié au sujet de Jean Xiphilin a permis à l'académicien V.V. Latychev de reconnaître l'original grec de la traduction géorgienne de la collection Xiphilin dans « *Menologii anonymi Byzantini* » qu'il a édité; mais comme l'a prouvé la confrontation du monument grec avec le Codex de Ghélati de la collection de Xiphilin, confrontation effectuée par K. Kekelidzé au cours de l'été de 1914, « il faudra encore chercher l'auteur du « *Mé-nologe Royal* » édité par l'académicien V.V. Latychev; en attendant, le nom de Xiphilin reste lié au seul Codex géorgien, unique au monde », écrit K. Kekelidzé <sup>54</sup>.

Il convient de noter enfin qu'il est rare de trouver une traduction géorgienne qui ne donne pas, par ses variantes et des commentaires, des renseignements d'une grande valeur.

### *Hymnographie*

Le genre lyrique est représenté dans la littérature religieuse de la première période par la poésie hymnographique. Elle a débuté ici au plus tard au VII<sup>e</sup> siècle, à en juger par certaines données de caractère terminologique. Dans la poésie religieuse, la poésie appelée iambique bénéficia d'un développement particulier. Les signes caractéristiques de la poésie iambique géorgienne sont les suivants : 1) la strophe se compose essentiellement, à de rares exceptions près, de cinq vers ; 2) chaque vers comprend 12 syllabes, que la césure sépare en deux parties : la première de cinq syllabes, la seconde de sept ; 3) L'acrostiche utilisant toutes les lettres de l'alphabet, soit consécutivement, soit en une combinaison particulière des lettres, existe non seulement au début, mais au milieu et à la fin du vers ; elle indique le nom de l'auteur et souvent le contenu de l'hymne et atteint une virtuosité telle que dans les hymnes traduits on a souvent conservé des phrases entières et des propositions en langue grecque. 4) La rime n'est pas obligatoire, et en fait n'existe pas, du moins dans les premiers temps où apparaît cette poésie.

Au début, l'hymnographie géorgienne ne donna que des matériaux de traduction. On traduisit du grec tout ce qui avait été élaboré ici par la pratique liturgique et l'art de composer des chants, de sorte que dès le IX<sup>e</sup>

<sup>53</sup> K. Kekelidzé, *Etudes*, VII, 1961, p. 268. *Siméon Métaphraste d'après les sources géorgiennes*. T.R. Février 1910, p. 172-191.

<sup>54</sup> Idem, *L'Orient Chrétien*, t. I, ed. 3. p. 325-348. *Etudes*, VII, 1961, p. 268.



siècle tous les recueils hymnographiques qui devinrent partie intégrante des offices chrétiens existaient en traduction géorgienne. A partir du VIII<sup>e</sup> siècle, avec le réveil de la conscience nationale, apparaît une hymnographie originale. Son premier représentant actuellement connu est l'auteur d'une composition hautement artistique qui reflète le déroulement de l'agression arabe en Géorgie, Jean Sabanisdzé, qui décrit le martyr de l'Arabe Abo, devenu géorgien. Le quatrième chapitre de cette composition, qui porte la dénomination de « Louange », est une véritable ode panégyrique en l'honneur du martyr, écrite avec un grand enthousiasme. Le Martyre d'Abo sert également de sujet aux hymnes inspirés de nombreux autres chanteurs, au X<sup>e</sup> siècle en particulier.

L'hymnographie géorgienne originale atteint son point culminant de développement au X<sup>e</sup> siècle; dans les milieux littéraires de la Tao-Klardjéti apparaît toute une phalange d'hymnographes remarquables qui composent des chants d'une grande profondeur et d'une haute poésie, en l'honneur non seulement des fêtes nationales et des « saints » nationaux, mais aussi de ceux qu'on appelle les « saints universels ». Parmi ces auteurs nous trouvons : Zosime, Jean Mintchki, Jean Mtbevari, Stéphane Tschkondideli et particulièrement Michel Modrekili, qui dans son célèbre « Stixiar » donne une véritable anthologie de la poésie religieuse géorgienne. Sous la plume de ces hymnographes, la poésie liturgique géorgienne acquiert une véritable indépendance nationale et se sépare complètement des normes grecques; elle inclut même dans les recueils hymnographiques grecs son œuvre géorgienne particulière.

Il est à remarquer que la poésie religieuse géorgienne commence, à partir du X<sup>e</sup> siècle, à s'assimiler les éléments rythmiques et métriques. De ce point de vue, la composition originale d'un certain Philippe, qui date approximativement de la deuxième moitié du X<sup>e</sup> siècle, attire particulièrement l'attention. C'est un chant en l'honneur de la Vierge et de la grotte de Bethléem. Dans ce chant, composé de 13 vers non séparés en strophes, nous avons un poème rimé à rime pauvre monosyllabique; il est écrit en vers de 16 pieds comme la poésie laïque géorgienne, et muni d'un acrostiche qui dit : « Philippe-Bethléem ». Cette poésie constitue un intermédiaire entre la poésie religieuse et la poésie laïque, car pour la première fois on y a utilisé le vers à 16 pieds à syllabe tonique qui a régné dans la poésie laïque des siècles suivants. D'une façon générale, comme l'ont montré les recherches de ces temps derniers, la poésie lyrique géorgienne ancienne doit beaucoup à la poésie religieuse.

## DEUXIÈME PÉRIODE (X<sup>e</sup> - XIII<sup>e</sup> siècles)

La deuxième période de la littérature géorgienne s'étend de 980 à 1250. La Géorgie est un puissant royaume et l'Église est en faveur. La littérature religieuse présente les caractères d'une renaissance générale, et cette période, qui en est l'âge d'or, peut être dite gréco-byzantine<sup>55</sup>. On possède des

<sup>55</sup> M. Brière, *Lettres Chrétiennes*, J.A. 1957, p. 78.

monuments traduits et originaux. La littérature de traduction se donne pour but d'épuiser toute la richesse de la littérature byzantine, le critère culturel de l'époque étant l'exacte reproduction du byzantinisme sous tous ses aspects. Par la voix d'un de leurs représentants au Sinaï, Jean (à la fin du X<sup>e</sup> siècle) les Géorgiens proclamèrent une théorie particulière : non seulement leur langue avait la même valeur que la langue grecque, mais elle lui était même supérieure. « Les langues géorgienne et grecque » dit Jean « sont comme deux sœurs liées d'amitié, telles Marthe et Marie. Tout mystère peut être conservé dans la langue géorgienne, qui subsistera jusqu'à la deuxième venue du Seigneur, de façon à ce que tous les peuples soient jugés en cette langue ». Le désir d'égaliser Byzance du point de vue culturel était tellement fort qu'on se mit à réestimer et à réviser toute la vie littéraire passée, et à rejeter toutes les traces rappelant les liens avec la littérature orientale ; on entreprit la vérification des traductions existantes avec les originaux grecs, ou bien l'on fit simplement une traduction nouvelle d'ouvrages depuis longtemps traduits. Le premier pas vers le rapprochement avec la littérature grecque fut effectué par l'école littéraire du Mont Athos, en la personne de ses premiers représentants, Euthyme et Georges. Certaines résurgences du passé, qui s'aperçoivent dans leur activité de traducteurs, furent liquidées par l'école littéraire de la Montagne Noire en la personne d'Ephrem le Petit (Mtsiré). Cette œuvre fut achevée par l'école de Petritsoni (Jean Petritsi et ses disciples), grâce à laquelle une orientation ultra-byzantine s'ancre dans la vie et la littérature géorgiennes<sup>56</sup>.

On fait alors des traductions dans tous les domaines de la littérature théologique : on canonise, en tant que Vulgate, le texte biblique du Nouveau Testament de Georges du Mont Athos ; on traduit les ouvrages marquants d'exégèse, on effectue la codification des travaux dogmatiques et polémiques de célèbres représentants de la théologie byzantine, dans le « Dogmaticon » d'Arsène Iqalto ; on jette les bases de la littérature juridique géorgienne par la traduction du « Grand Nomocanon » du Patriarche Photius ; de nouveaux recueils d'œuvres homilétiques paraissent et provoquent les sermons originaux de Jean Bolnéli (X<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles), ce « Chrysostome » géorgien de son époque.

### *Littérature philosophique*

En même temps que des branches diverses de la littérature purement théologique, on jette alors les bases de la littérature philosophique, principalement religieuse. L'ouvrage de Jean Damascène, *la Source de la Science* est traduit trois fois en langue géorgienne. On observe une âpre lutte entre l'aristotélisme et le platonisme ; on remarque aussi une tendance à les réconcilier, à en faire une « symphonie » sous l'aspect du néoplatonisme. « Le néoplatonisme brisa les chaînes scholastiques qui emprisonnaient la pensée géorgienne et assura aux Géorgiens des échanges culturels avec le monde

<sup>56</sup> K. Kekelidzé, *Etudes*, IX, 1963 p. 143.

musulman oriental» (N. Marr)<sup>57</sup>. La philosophie néoplatonicienne, transplantée dans le sol géorgien par Ephrem Mtsiré, devint l'enfant chéri de la vie culturelle géorgienne, grâce au fondateur de l'école littéraire de Jean Petritsi et à ses continuateurs. L'esprit philosophique de la renaissance grecque médiévale, passé en Géorgie de l'Académie Mangana de Constantinople, par l'intermédiaire principalement de l'école de Petritsoni fut cultivé surtout dans les Académies géorgiennes de Ghelati, Iqalto et Grémi.

L'œuvre littéraire de cette époque était dirigée par toute une pléiade de bibliophiles de haute culture, à la tête desquels se trouvaient les représentants des écoles que nous avons signalées plus haut : Euthyme et Georges du Mont Athos, Ephrem Mtsiré de la Montagne Noire, Jean Petritsi et Arsène Iqalto de l'école de Petritsoni.

« La présence de cadres bien exercés à des représentations abstraites déterminées, et capables de travailler dans le domaine de propositions spéculatives concernant les questions philosophiques et religieuses chrétiennes est attestée par l'existence d'un monument comblant la nécessité d'avoir, pour ces recherches abstraites spéculatives, une base générale scientifique. J'ai en vue « Les principes théologiques de Proclus, appelé Diadoque », écrit N. Marr<sup>58</sup>. La monographie de Marr sur ce monument a paru sous le titre « Jean Petritsi, néoplatonicien géorgien des XI<sup>e</sup> - XII<sup>e</sup> siècles »<sup>59</sup>.

Nous sommes déjà presque au seuil, ou sur le seuil même du début de l'apparition des belles-lettres géorgiennes et de la littérature profane en général. La composition de Proclus n'est pas isolée, elle est le résultat d'un travail philosophique collectif considérable auquel participent une série d'écrivains géorgiens. Il existait à cette époque en Géorgie plusieurs philosophes célèbres. Par le Catholicos Antoine Ier (XVIII<sup>e</sup> siècle) nous apprenons l'existence d'une dizaine de penseurs géorgiens remarquables, depuis la moitié du XI<sup>e</sup> siècle jusqu'au premier quart du XII<sup>e</sup> siècle. Il est donc compréhensible que nous entendions parler de l'alliance avec la pensée philosophique géorgienne de la renaissance du néoplatonisme de Byzance, de ce mouvement philosophique du XII<sup>e</sup> siècle qui avait subi la persécution et l'excommunication par l'autorité impériale byzantine. Le chef du nouveau mouvement philosophique à Byzance, le célèbre Jean Italos, excommunié pour ses recherches philosophiques indépendantes alors qu'à Byzance le peuple lui-même saluait « la restriction par la violence de la liberté des recherches et la subordination des idées philosophiques à la censure de l'autorité ecclésiastique », ne trouvait de sympathie que chez un seul Abkhaze, savant ou homme de lettres. Un fragment d'une lettre de Jean Italos, écrite en grec à cet Abkhaze, qu'il nomme « très savant », s'est conservé<sup>60</sup>.

Le traducteur des Principes théologiques de Proclus, Jean Petritsi, ne se borna pas à traduire et commenter cette œuvre en géorgien. Les Com-

<sup>57</sup> N. Marr, *Jean Petritsi, néoplatonicien géorgien des XI-XII siècles* Z.V.O. - 1909, XIX.

<sup>58</sup> N. Marr, *Sur les sources de la création de Rustaveli*, Tbilisi 1964, p. 48.

<sup>59</sup> N. Marr, *Z.V.O.* - 1909, XIX p. 53-113.

<sup>60</sup> N. Marr, *Sur les sources de la création de Rustaveli*, p. 48-49.

mentaires sont apparemment la partie originale de son œuvre. Mais plusieurs événements intéressants sont liés à la traduction en géorgien des Principes théologiques de Proclus avec commentaire de J. Petritsi. Ces documents servirent notamment d'originaux d'où sortit la traduction arménienne, qui devint un véritable manuel de philosophie à l'usage d'un milieu d'Arméniens qui s'intéressaient à ce domaine de la connaissance<sup>61</sup>.

### *Littérature historique*

Quelques mots au sujet de la littérature historique, qui constitue en quelque sorte une étape intermédiaire entre la littérature religieuse et la littérature profane. Le peuple, qui prend de plus en plus conscience de lui-même, désire se situer au point de vue national, politique, religieux et culturel et ce désir trouve dans la littérature historique un assouvissement plus grand que dans toute autre littérature. La connaissance des travaux historiques des peuples voisins et en premier lieu des historiens byzantins dont les noms se rencontrent à chaque pas dans les œuvres des historiens géorgiens de cette époque, donne l'impulsion au développement de l'historiographie géorgienne. Certains historiens byzantins furent même traduits en géorgien : c'est ainsi que se sont conservés jusqu'à nous le Chronographe de Georges Hamartolos, dans la traduction d'Arsène Iqalto et « Les Antiquités Judaïques » de Flavius Josèphe, dans la traduction de Jean Petritsi. Dans le domaine de l'historiographie nationale, l'attention se fixe en premier lieu sur les artisans de la puissance politique et de la renaissance nationale du pays, sur les représentants de la dynastie régnante des Bagration, qui étaient considérés comme tels. L'un de ces Bagration, un certain *Sumbat Davitisdzé*, au milieu du XI<sup>e</sup> siècle, écrit l'histoire des Bagration dans le but d'expliquer leur origine. Considérant sa patrie comme protagoniste de la foi chrétienne au milieu de l'encercllement musulman de l'Asie mineure, l'auteur, dans le but d'apparenter le Christ, dans sa chair, avec les Bagration, répète volontiers la légende connue des Grecs dès le X<sup>e</sup> siècle concernant leur provenance du roi d'Israël David, aïeul du Christ. Après avoir fourni une longue liste généalogique confirmant cette parenté, il conduit les Bagration en Géorgie au VI<sup>e</sup> siècle et lie à leur nom toute l'histoire ultérieure du pays.

Un autre historien, *Leonti Mroveli*, en esquissant le tableau du « devenir » national des Géorgiens, écrit une histoire des plus anciennes, *Histoire des premiers pères et des premiers rois* et il s'efforce de trouver aux Géorgiens une place déterminée dans l'une ou l'autre des familles de peuples. Comme il ne disposait pas de sources sûres pour éclairer la vie antérieure et en particulier la vie préhistorique de son peuple, il utilisa volontiers les récits légendaires qui communiquent à son ouvrage un caractère plus littéraire qu'historique. C'est en quelque sorte l'« Epopée Royale » du peuple géorgien

<sup>61</sup> N. Marr, id. p. 49.

dans laquelle, comme il est indiqué plus haut, on peut voir l'embryon de la littérature profane<sup>62</sup>.

Vient ensuite l'historien *Djouancher* qui, continuant l'œuvre de Leonti, la conduit jusqu'aux premières années de Georges II.

Le continuateur de *Djouancher* est le moine *Arsène*, qui écrivit *l'Histoire de David le Constructeur*, terminée aux environs de 1126. Cette histoire, qui nous révèle la connaissance qu'a l'auteur tant des historiens byzantins que des œuvres purement littéraires telles que *l'Iliade*, *l'Odyssée*, *Chah — Namé*, etc. est remarquable en tant qu'indication du fort développement de la conscience nationale en Géorgie. Traçant un parallèle entre Alexandre de Macédoine et David le Constructeur, il déclare : « Notre monarque, ce nouvel Alexandre, n'est inférieur à lui ni par ses actions, ni par ses intentions, ni par son courage, au contraire, même pour les exploits qui ont fait surnommer Alexandre « le Grand », David me semble non seulement ne pas lui être inférieur, mais même le dépasser de beaucoup ».

*L'Histoire de la reine Tamar*, beaucoup plus intéressante du point de vue littéraire, a été conservée en deux rédactions. La première rédaction, écrite à la fin du premier quart du XIII<sup>e</sup> siècle, dont la paternité est attribuée à Rustaveli lui-même, est une véritable ode en l'honneur de la « grande » reine « égale à Dieu », « dont le règne fut préparé par tout le cours de l'histoire mondiale antérieure ». Contenant une abondance de comparaisons exactes dans le domaine de l'histoire et de la littérature universelles, écrite dans un beau style cette « histoire », avec ses tableaux hautement artistiques, conduit insensiblement le lecteur vers la sphère de l'élégante littérature profane.

### *La littérature profane*

Les premiers échantillons de la littérature profane dont l'apparition a été mentionnée plus haut se rapportent à la période qui précède la reine Tamar (1184-1213). Mais cela ne signifie pas qu'il n'ait pas existé de littérature semblable avant cette période. Il faut toujours se rappeler qu'en raison des désordres de l'époque mongole une grande quantité d'ouvrages de la période classique ont été détruits. Par exemple, on possède des renseignements qui indiquent que dès la période classique, les Géorgiens ont lu des traductions de l'Iliade et de l'Odyssée d'Homère, de l'Histoire d'Alexandrie du pseudo-Callisthène, du *Chah - Namé* de Ferdousi, de *Kalila et Dimna*, *Vamik et Azra*, de même que « *Chadber et Ainliet* » de Onori, etc. ; les lecteurs s'enthousiasmaient pour l'original roman en vers « *Dilariani* » d'un certain « Abdul - Messie » dont les vestiges ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Si même nous ne possédions pas ces renseignements, nous serions néanmoins en mesure de constater le fait littéraire mentionné. En effet, au sujet de David le Constructeur (1089-1125) on sait qu'il rassemblait des poètes dans son palais et qu'il leur accordait sa protection. Le premier poète profane, *Dzagnakoréli*, vécut chez lui ; ses œuvres n'ont pas été

<sup>62</sup> K. Kekelidzé, *Etudes*, IX, p. 149.

conservées, mais on peut dire avec certitude qu'il introduisit dans la versification géorgienne une cadence particulière qui porte son nom. Arsène Iqalto, écrivit l'épithaphe de David le Constructeur en vers de 16 pieds « chaïri ». Un quatrain écrit par « un certain poète » avec la même cadence s'est conservé dans l'histoire de Georges III, père de Tamar <sup>63</sup>.

La première œuvre de poésie épique qui se soit conservée jusqu'à nous est le poème romancé « *Vis-Ramiani* », sorte de transposition de Tristan et Yseult, qui appartient à la plume du célèbre poète iranien Fakhr-eddin Asad Gurgan (XI<sup>e</sup> siècle) et est connu dans sa patrie sous le nom de Vis-o-Ramin. Le poème, qui conte l'amour tragique du prince Ramin pour la belle Vis, épouse de son frère, le vieux Chah-in-Chah Moabad, est traduit en prose avec une telle aisance, sans toutefois qu'aucun préjudice soit porté à la teneur et aux épisodes particuliers du poème, dans un style tellement artistique montrant le long chemin parcouru par la prose géorgienne, que certains savants étaient autrefois prêts à le considérer comme une œuvre originale géorgienne. Il a été traduit, si l'on en croit la tradition, sous le règne de Tamar, par Sarguis I Tmogveli, donc approximativement entre 1191 et 1200.

Le roman héroïque de chevalerie « *Amiran-Daredjaniani* » est un autre échantillon de la prose géorgienne du XII<sup>e</sup> siècle. Ce roman comprend douze chapitres ou nouvelles, dont chacun raconte les exploits chevaleresques d'un preux quelconque, très souvent machinalement lié au nom et aux aventures d'Amirani; le but de l'auteur est de montrer qu'il n'existe pas au monde de héros comparable à Amirani. Le roman formait une lecture du plus grand intérêt, comme en témoigne entre autres le fait qu'il fut, au XVII<sup>e</sup> siècle, transposé en vers. « Il n'est pas possible d'accepter l'hypothèse de N. Marr, qui supposait que cette œuvre était une traduction du persan, effectuée à la fin du XI<sup>e</sup> siècle, dit Kekelidzé. Il n'y a pas de preuves convaincantes pour nous faire considérer cette œuvre comme une traduction du persan, d'autant plus que l'unique témoignage littéraire d'une époque plus tardive (XVI<sup>e</sup> siècle), déclarant que le roman est la traduction d'une partie de la nouvelle héroïque persane bien connue « Kissai - Hamza » (Kissai - i amir Hamzé), n'est absolument pas confirmé par le collationnement de la teneur des ouvrages. Il se peut que l'écrivain du XVI<sup>e</sup> siècle, le prince Bagrat, chez lequel nous trouvons cette information, ait pu penser cela du fait que le héros principal du roman, Amirani, accomplit une succession infinie de prouesses invraisemblables, de même qu'Amir Hamzé, qu'il rappelle, en outre, par son nom (Amiran - Amir), par son séjour à la cour du khalife de Bagdad (Amir Hamza se distingue à la cour du sassanide Nuchirvan le Juste) et sa liaison étroite avec un certain Abu-Talib, rappelant par la consonance de son nom le père d'Hamza, Abd al-Muttalib. Tout cela ne témoigne que de l'influence d'« Amir Hamza » sur « Amiran-Daredjaniani », mais nullement de leur identité ». Cette œuvre constitue un arrangement littéraire des contes oraux de type oriental qui circulaient dans le peuple, évoquant des héros tels qu'Amirani, Ambri, Indo, Sepedavli, Badri,

<sup>63</sup> K. Kekelidzé, *Etudes*, IX, p. 149-150.



Nossar et autres, avec adjonction de légendes populaires purement géorgiennes au sujet du héros Mzétchabuk et de notions relatives à la peuplade Didoi. On attribue cet ouvrage à un certain Mosé Xonéli, que la tradition considère comme un contemporain de la reine Tamar, ce n'est pas, de toutes façons, un écrivain de XI<sup>e</sup> siècle, comme le supposait N. Marr. Et en effet le tableau de la vie sociale, et en particulier le caractère complexe et développé de l'institution du patronat, le style de l'œuvre, la terminologie technique, certains faits et spécialement la mention des Tatars Mongols montrent que cet ouvrage n'a pu paraître avant le début du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>64</sup>.

*Vepxis-Tkassoani (Le Rœux à la peau de Tigre)* de Chota Rustaveli

Le plus important représentant de la poésie épique de l'époque « classique » est le poème romantique « *Vepxis-Tkaossani* » (littéralement « Vêtu de la peau du tigre »). Ce poème qui, plusieurs siècles avant la Renaissance de l'Europe Occidentale, reflétait des idées humanitaires et les tendances nobles de l'homme, appartient au nombre de ces œuvres du passé qui ont conservé jusqu'à nos jours une valeur de norme et de modèle inimitable. Sous nos yeux se déroule la longue histoire des souffrances ardentes, des tourments, des pérégrinations infinies et des exploits héroïques de deux couples royaux, amoureux jusqu'à l'abnégation : de Tariel et de Nestan - Daredjan de l'Inde, d'Avtandil et de Tinatine d'Arabie, et le but qu'ils désirent ne pourra être atteint que s'ils se soutiennent et s'aident mutuellement. Cette œuvre nous offre une combinaison savante des éléments romantique et héroïque. Sur le fond habilement tracé de l'opposition entre les deux manifestations fondamentales de l'âme humaine que sont l'amour passionné et le sens du devoir, qui se manifeste par le dévouement fraternel et l'amitié à toute épreuve, se déroulent tous les épisodes de ce vaste poème.

L'intérêt de l'ouvrage n'est pas seulement dans le charme du récit, qui se lit du commencement jusqu'à la fin avec un enthousiasme qui ne se relâche pas, mais aussi dans le fait qu'il est pailleté d'expressions imagées, d'aphorismes profonds, de sentences édifiantes et de maximes divertissantes à caractère philosophique, moral et didactique. Ces aphorismes, ces sentences, ces maximes constituent une source intarissable de sagesse et d'expérience de la vie, où chacun puisait ce dont il avait besoin. Bien que l'action se déroule dans les pays d'Orient - dans l'Inde, l'Arabie, la Perse, etc., ce poème, tel un miroir, reflète avec une étonnante précision tous les détails de la vie de la société féodale géorgienne de l'époque de la reine Tamar, de cette société chrétienne, qui par sa structure sociale et sa conception du monde, était étroitement apparentée à la société d'Europe occidentale.

Du point de vue de la forme extérieure et de l'élaboration artistique, ce poème constitue un modèle inimitable pour toute la littérature géorgienne ultérieure.

« Dans le domaine de la versification, l'auteur du poème se révèle un maître unique. La richesse extraordinaire de son vocabulaire, emprunté tant à la

<sup>64</sup> K. Kekelidzé, *Etudes*, IX, p. 151.

littérature livresque qu'au langage populaire vivant, est stupéfiante. La richesse et la diversité des rimes et des métaphores utilisées par le poète, ainsi que les comparaisons bien frappées et les parallélismes, liés aux particularités du rythme, lui confèrent une place exceptionnelle dans la littérature mondiale. Sous ce rapport, le poète est un véritable enchanteur, un magicien de l'élocution », écrit K. Kekelidzé <sup>65</sup>.

La maîtrise poétique dont fait preuve Rustaveli n'a jamais été surpassée. Son vers est puissant et dense : son poème est titanesque et, nulle part, on n'y voit trace d'essoufflement. Une alternance prosodique, suivant le mouvement du poème, tantôt lent, tantôt rapide, lui fait éviter la monotonie. Le courant au rythme lent est particulièrement remarquable, c'est là que le flot épique évoque par sa majesté celui d'un fleuve de légende. La progression de l'exposé est tout à fait curieuse, et il nous faut observer à ce propos que les créations de l'Orient n'ont pas cette « concentration » qui frappe dans les créations occidentales, dans les cathédrales gothiques, par exemple. On y trouve des digressions démesurées qui semblent venir de l'infini pour retourner ensuite dans un autre infini. Dans le poème de Rustaveli, le sujet est développé sur des plans parallèles qui se rapprochent ici pour s'éloigner là jusqu'à ce qu'à la fin, ils s'embranchent et forment un enlacement qu'il s'agit de dénouer. Il s'ensuit que son architecture offre un aspect sévère et grandiose. Pourtant on, découvre quelque chose qui évoque les géniales créations de l'Occident : ce poème exalte, comme celles-ci, « le chevalier et la damoiselle » ; le regard de feu de Roland et le visage pensif de la Madone y sont évoqués çà et là.

« La préface de Rustaveli définit sa « poétique » : la poésie est, selon lui, une des sphères de la sagesse. Mais l'originalité essentielle de Rustaveli réside dans ce don qu'il possède à un degré incomparable de l'image. On a l'impression que chacune de ses formules se détache à la façon d'une statue dans un groupe. Ce n'est pas seulement au figuré que l'on peut dire du « Preux à la peau de Tigre » qu'il est coulé dans le bronze ; dans un bronze qui, à travers les siècles, a conservé vivante la langue géorgienne » (G. Robakidzé) <sup>66</sup>.

### *La poésie lyrique*

La poésie lyrique géorgienne de la période classique naquit sur le terrain de la réalité d'alors. Les représentants de la dynastie régnante des Bagration et en premier lieu la reine Tamar, considérés comme les artisans de la puissance nationale et de la renaissance politique du pays, fournirent une matière abondante au développement de cette poésie lyrique. Les guerres victorieuses de la reine Tamar, son sage gouvernement, élevèrent la Géorgie, du point de vue politique et culturel, à une hauteur inaccessible d'où ses contemporains contemplaient avec amour et joie cette femme couronnée et lui rendaient hommage en chantant ses louanges. La renaissance et les

<sup>65</sup> K. Kekelidzé, *Etudes*, IX, p. 151-152.

<sup>66</sup> Gr. Robakidzé, *Littérature géorgienne*, manuscrit allemand inédit.

succès du pays mirent en mouvement la langue non seulement des poètes, mais aussi des chroniqueurs; ils « montrèrent que de simples pêcheurs étaient plus forts que les rhéteurs, et rendirent éloquent le langage nasillard » comme le remarque l'historien de Tamar en tête de son ouvrage, qui est une ode écrite en prose en l'honneur de la reine « semblable au soleil ». « En ce temps-là, raconte un autre historien, tous n'avaient sur les lèvres que le nom de Tamar; car sur les murs des maisons on écrivait des louanges acrostiches en l'honneur de la reine; pour orner les bagues, les couteaux et les bâtons de pèlerin, on y traçait ses louanges. Toutes les lèvres s'efforçaient de prononcer quelque chose qui soit digne du nom de Tamar; les laboureurs, en creusant leur sillon dans les champs, chantaient en vers les louanges de Tamar; les joueurs de « pandour », arrivant en Irak, célébraient Tamar en musique; les Francs et les Grecs, qui naviguaient sur la mer, fredonnaient les louanges de Tamar lorsque le temps était propice. Toute la terre était remplie de ses éloges, chaque langue la célébrait partout où son nom était connu.

Comme on le voit, la personnalité de la souveraine inspirait la lyre poétique de plus d'un faiseur d'odes; malheureusement, seules deux œuvres de cette sorte ont subsisté jusqu'à nous.

La première est connue sous le nom de *Tamariani*. C'est un recueil qui contient onze odes en l'honneur de Tamar et de son époux David Soslan, et une élégie dans laquelle l'auteur décrit le destin funeste d'un certain « confrère » ami. Des odes ont été écrites tout au long de ce règne, pour en célébrer tel ou tel événement remarquable. Le dernier en date des événements auquel fait allusion l'une des odes est la campagne persane de 1210. Ces œuvres représentent un monument d'importance énorme pour l'histoire du développement de la pensée politique géorgienne; elles sont « traversées par les vives flambées d'un patriotisme triomphant; ce n'est cependant pas un patriotisme élaboré, tendancieux, apport des considérations personnelles de l'auteur des odes ou d'un cercle d'individus qui lui serait solidaire; toute l'époque pendant laquelle vécut le poète représente le summum du développement de la gloire géorgienne, — nationale, gouvernementale et militaire » (N. Marr). A travers ces odes, comme un trait marquant, se déroule une seule pensée, une seule idée : Tamar est inaccessible, comme Dieu, elle est elle-même une déesse<sup>67</sup>.

La tradition désigne comme auteur de ces odes un certain Tchaxruxadzé dont le nom a passé en héritage à la mesure poétique — *tchaxrucaouli* — qui a servi à écrire ces odes; c'est un vers de 20 pieds, avec césure au milieu, doté d'une rime riche non seulement extérieure, mais intérieure : les cinq premières syllabes riment avec les cinq suivantes. Cette mesure est restée pour toujours, dans l'ancienne poésie géorgienne, celle à utiliser pour les poèmes de louanges.

L'autre ode parvenue jusqu'à nous se distingue par le même caractère; elle s'appelle *Abdul-Messie* ce qui signifie serviteur du Christ. Cette ode de vaste envergure, composée de 107 strophes de quatre vers, écrite avec

<sup>67</sup> N. Marr, *Sur les sources de la création de Rustaveli*, 1964, p. 60.

la même mesure *tchaxruxaouli*, célèbre les artisans de la puissance politique et de la grandeur de la Géorgie classique : David le Constructeur († 1125) et Tamar. († 1213) A en juger par sa teneur et par quelques détails de caractère historique, cette ode a été écrite entre 1210 et 1214. Son auteur, qui se nomme lui-même « un pèlerin » et « l'esclave » du personnage qu'il célèbre, serait d'après la tradition le moine Jean Chavteli, contemporain de la reine Tamar, qui l'avait accompagnée dans toutes ses campagnes. C'est un poète sacré à la plume duquel appartiennent, entre autres, les « cantiques en l'honneur de la Vierge de Vardzia » chantés pour célébrer la victoire remportée par les Géorgiens dans la guerre de Bolostike (Bassiani). Cette ode révèle le double caractère de la culture de l'auteur : profane et religieuse. Il est érudit tant en littérature grecque ancienne, — historique, philosophique et artistique — qu'en littérature orientale : arabe et iranienne; il connaît à la perfection la littérature religieuse et ecclésiastique, qu'il utilise très largement. L'auteur qui souligne l'origine divine de l'autorité royale géorgienne, est très proche de Tchaxruxadzé dans sa conception politique; ils sont tous deux les chantres d'une idéologie nationale.

Ces deux œuvres sont proches aussi par leur présentation extérieure : leur « charme consiste dans la forme extraordinairement artistique, dans la ciselure naturelle de la phrase, dans l'enchantement de la musicalité des vers et la richesse des rimes somptueuses, toujours impeccables, souvent incomparables par leur virtuosité, qui nous oblige à oublier un certain artifice, parfois inévitable ». (N. Marr).

K. SALIA

## SAINT EUTHYME LE GÉORGIEN ET LA LÉGENDE GRECQUE DE BARLAAM

Le texte géorgien découvert à Jérusalem en 1956, « Vie du Bienheureux Iodasaph », représente la première version spécifiquement chrétienne de l'histoire de Budhasaf ou Bodhisattva. Sa filiation par rapport au livre arabe, non-chrétien, de Balahvar et Budhasaf est démontrée par l'existence dans ce texte de trois paraboles arabes « Les chiens et le cadavre », « Le médecin et le malade » et « La femme amoureuse », que l'on ne trouve pas dans la rédaction grecque ni davantage dans aucune rédaction chrétienne écrite en une autre langue. Il a été constaté, de plus, que les noms de plusieurs personnages de l'histoire — Balahvar, Iodasaph, Rakhis — sont empruntés directement à l'arabe, de même que le nom de l'ermitage de Balahvar : Sarnadib (Serendib, c'est-à-dire Ceylan)<sup>1</sup>.

Il s'agit à présent d'établir, grâce à de nouvelles recherches, quand et comment est née la légende définitive, gréco-byzantine, de Barlaam et Ioasaph, qui a suscité tant de versions en différentes langues. Pour cela, nous aurons recours à des témoignages tant internes qu'externes, c'est-à-dire à une comparaison des textes et des indications fournies par les écrivains de la période où se situent les faits.

Il importe de noter, tout d'abord, que la légende grecque de Barlaam reprend, sous une forme hellénisée, les noms mêmes que le géorgien avait empruntés à l'arabe. Balahvar se transforme en Barlaam, sans nul doute à cause de saint Barlaam d'Antioche, martyrisé sous Dioclétien, qui fut célébré par saint Jean Chrysostome dans l'une de ses homélie; Iodasaph devient Ioasaph, nom qui, suivant l'explication de Woodward et Mattingly, signifie « le Seigneur rassemble »; Rakhis devient Araches. La rédaction grecque introduit également des noms qui n'ont pas leur équivalent exact en arabe et que l'on trouve, pour la première fois, dans le géorgien chrétien. C'est ainsi que le roi Abenes devient Abenner, d'après Abner, général de Saül dans l'Ancien Testament; Barakhia, nom biblique constituant un apport du géorgien, prend la forme « Barachias »; les sorciers Nakhor et Thedma sont appelés Nachor et Theudas, ce dernier du nom d'un insurgé mentionné dans les « Actes » ainsi que chez l'historien Joseph; le précepteur, Zadan prend le nom grec de Zardan. Ce qu'il importe également de noter, c'est le caractère systématique que revêt sous la plume du rédacteur grec l'exposé par Barlaam de la doctrine chrétienne, les discours tenus sur ce sujet par Balahvar dans le prototype géorgien étant à l'inverse secs et incolores.

<sup>1</sup> Pour les sources indoues, manichéennes et arabes de *Balavariani*, voir mon livre, *The Wisdom of Balahvar : A Christian Legend of the Buddha*, Londres, 1957, aussi bien que l'*Encyclopédie de l'Islam*, article « Bilawhar wa-Yudasaf ». La comparaison des différentes versions a été faite dans une étude intitulée « The Life of the Blessed Iodasaph : A New Oriental Christian Version of the Barlaam and Ioasaph Romance », dans *Bulletin of the School of Oriental & African Studies*, London, 1957, tom. XX, pp. 389-407.

L'auteur ou les auteurs qui ont développé la version greco-byzantine se sont complu, à coup sûr, à en montrer la conformité aux Saintes Écritures et à l'enseignement des premiers Pères de l'Église. Outre d'abondantes citations de la Bible, on y trouve, en effet, l'inspiration d'autorités révérees telles que saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Athanase d'Alexandrie, saint Cyrille de Jérusalem, saint Jean Chrysostome, saint Jean Climaque, saint Maxime le Confesseur, Nemesius d'Émèse et saint Jean Damascène.

De fait, les nombreuses citations qui sont faites du dernier de ces auteurs ont amené certains érudits à soutenir, en s'appuyant sur des manuscrits de la fin du Moyen-Age, que la légende grecque de Barlaam avait été rédigée d'un bout à l'autre par saint Jean de Damas en personne. A quoi l'on objectera qu'une hirondelle ne fait pas le printemps et que l'abondance de citations empruntées à un certain auteur ne prouve pas que l'œuvre soit tout entière de cet auteur. En rendant compte d'une monographie sur ce sujet, le professeur Glanville Downey fait justement remarquer que « invoquer le parallélisme de tels ou tels passages pour affirmer que les uns et les autres sont du même auteur constitue une assertion hardie au point d'être périlleuse ». En ce qui concerne particulièrement les comparaisons tendant à attribuer à saint Jean Damascène le Barlaam grec, Downey estime qu'elles rendent plus problématique encore la légitimité de ces parallèles, du fait qu'à l'examen plusieurs prétendus emprunts à l'œuvre de saint Jean Damascène se révèlent comme de simples citations de la Bible ou de textes liturgiques bien connus<sup>2</sup>. En définitive, on ne peut que se rallier à l'observation du P. François Halkin, lorsqu'il dit : « Ne peut-on concevoir qu'un lettré grec, un moine de l'Athos ou de Constantinople, par exemple, se soit nourri des écrits damascéniens au point de les savoir pour ainsi dire par cœur et de leur emprunter à tout propos citations et réminiscences ? »<sup>3</sup>.

Certaine addition introduite par celui qui fut, en fin de compte, le rédacteur de la légende grecque de Barlaam et Ioasaph mérite une mention particulière. Il s'agit d'un ancien texte chrétien connu sous le nom d'Apologie d'Aristide, reproduit presque intégralement dans le récit sous la forme d'un discours tenu dans un débat public par le magicien Nachor qui fait semblant d'être l'ermite Barlaam (Balahvar). Cette « Apologie d'Aristide » est une virulente diatribe contre les religions des anciens Grecs, des Chaldéens, des Juifs et des Égyptiens; elle est supposée avoir été adressée à l'empereur Hadrien ou, peut-être, à Antonin le Pieux par un philosophe athénien appelé Marcianus Aristide. On a pensé que l'original grec de cette œuvre était perdu à l'époque de saint Jérôme, bien qu'il figure dans le texte syriaque du Sinaï de même que dans des fragments arméniens et grecs exhumés à différentes époques. On sait à présent qu'il a été conservé à peu près complet dans la légende de Barlaam et Ioasaph sous le camouflage d'une homélie d'un sorcier indien<sup>4</sup>.

<sup>2</sup> *Speculum*, XXXI, 1956, pp. 166-8; compte rendu de F. Dölger, *Der griechische Barlaam-Roman, ein Werk des H. Johannes von Damaskos*, Ettal, 1953.

<sup>3</sup> *Analecta Bollandiana*, LXXI, 1953, p. 478.

<sup>4</sup> J. Rendel Harris et J. Armitage Robinson : *The Apology of Aristides*, Cambridge 1891 (*Texts and Studies*, Vol. I, N° 1); R. L. Wolff : « The Apology of Aristides — A reexamination » in *Harvard Theological Review*, XXX, 1937, pp. 233-47.



On ne trouve pas trace de l'Apologie d'Aristide dans les versions géorgiennes, c'est à dire dans le manuscrit de Jérusalem « Vie du Bienheureux Iodasaph » et dans l'abrégé intitulé « La Sagesse de Balahvar »; on y lit seulement à propos du discours de Nachor « qu'il fut plus éloquent que ce que Balahvar lui-même eût pu dire ». Les textes géorgiens ne citent, d'ailleurs, aucun extrait du discours en vue de justifier cette appréciation. Il est évident que le traducteur grec de l'histoire de Barlaam et Ioasaph avait sous les yeux un manuscrit de l'Apologie d'Aristide et que, parvenu au discours de Nachor, il prit prétexte de l'élogieux commentaire dont il faisait l'objet pour transcrire et insérer de ce morceau d'apologétique chrétienne. Ainsi rehaussait-il la valeur de l'épisode et expliquait-il le triomphe remporté par Nachor sur les idolâtres.

Si l'on veut identifier l'auteur ou l'adaptateur de la légende grecque de Barlaam et Ioasaph, il faut orienter ses recherches du côté de quelqu'un ou de quelques uns ayant bien étudié la Bible, la vie des saints et les œuvres des premiers Pères de l'Église, ayant vécu plus tard que saint Jean de Damas (676-749) (dont les écrits sont abondamment cités dans la version grecque) et ayant possédé couramment les deux langues géorgienne et grecque.

Il s'est trouvé dans l'empire byzantin médiéval plusieurs centres monastiques cosmopolites qui paraissent pouvoir satisfaire à ces conditions. L'un des plus illustres fut le monastère du Mont Athos où, depuis le X<sup>e</sup> siècle, la grande laure de Saint Athanase représenta l'un des foyers de la culture grecque; il était protégé par les empereurs et ses membres avaient accès aux vastes bibliothèques de Constantinople. Tout près de là s'élevait l'Iviron, monastère géorgien fondé vers 980 constituant un rameau de la grande laure, et qui bénéficiait également de la protection et des faveurs impériales. En dépit des rivalités nationales et des antagonismes qui les opposaient l'une à l'autre, les deux communautés monastiques grecque et géorgienne étaient étroitement apparentées par leur vie culturelle et même par leur organisation administrative.

En rattachant au Mont Athos l'élaboration de la légende grecque de Barlaam, nous faisons plus qu'une simple hypothèse. Quatre sources différentes, en effet, écrites en trois langues, s'accordent — à quelques variantes près — pour situer là l'origine du Barlaam grec et pour en identifier le traducteur.

Tout d'abord, un exemplaire du XV<sup>e</sup> siècle de la légende grecque de Barlaam et Ioasaph conservé à Paris, Gr. 1771, atteste dans son préambule qu'Euthyme le Géorgien, kathégète ou administrateur de la grande laure de St Athanase du Mont Athos a traduit l'histoire en grec, de l'éthiopien (?). Le manuscrit de Venise du même ouvrage, du XI<sup>e</sup> siècle (Marc. Gr. VII, 26) raconte, de façon assez confuse, que le récit a été apporté d'Éthiopie à Jérusalem par le moine Jean du monastère de St Sabas et, ensuite, traduit de l'ibérique ou du géorgien en grec par Euthyme le Géorgien, « homme de mérite et de vertu », ou sur ses instructions<sup>5</sup>.

Ce n'est pas tout. Le manuscrit de la plus ancienne traduction latine du

<sup>5</sup> D. M. Lang : « Saint Euthyme le Géorgien et la légende de Barlaam et Ioasaph » dans *B.S.O.A.S.*, XVII, Pt. 2, 1955, p. 307.

texte grec, conservé à la Bibliothèque Nationale de Naples (N° VIII, B. 10), comporte un préambule décrivant l'ouvrage comme « l'histoire de Barlaam et Iosaphat apporté à Jérusalem du fond de l'Éthiopie par Jean, vénérable moine du monastère de St Sabas et traduit en grec par le saint homme Eufinius (sic) ». Dans la préface de cette édition latine, le traducteur anonyme écrit :

« En la sixième année du règne de Constantin Monomaque, empereur auguste, notre très saint et très glorieux seigneur (soit en 1048-49 de notre ère), je fus amené par les devoirs de mon état dans les murs de la reine des cités. Là, mon ardente curiosité m'entraîna parmi les livres grecs où je souhaitai faire quelque découverte mémorable et, tel l'abeille, butiner le florilège de l'héritage des Achéens. J'y fus incité par mon isolement, loin de mon pays, ce qui me partageait entre la préoccupation du présent et l'inquiétude de l'avenir. Tandis que mon esprit vagabondait dans l'anxiété, un homme vint, appelé Léon, qui me remit un livre.

Cet homme me pria au nom de l'amour de Dieu et de la vénération due à la mémoire du Bienheureux Barlaam de traduire du grec en latin, en une langue accessible, cette œuvre de l'Antiquité, inconnue, qui jamais jusqu'alors n'avait été traduite et était ensevelie dans le plus profond oubli. L'attrait du travail et une sollicitude fraternelle, le besoin d'activité aussi me poussèrent à entreprendre une tâche dont s'effrayait mon inaptitude littéraire. Encouragé par les exhortations de mon frère, je m'engageai à la traduire mot à mot et fidèlement, à la manière des Anciens, puis je m'appliquai à en accentuer la portée là où je le crus à propos, fût-ce au prix de quelques changements, afin de rendre ma version plus attrayante pour le lecteur de bonne foi et de réduire au silence les critiques mal intentionnés »<sup>6</sup>.

Parvenu à la fin de son travail, l'auteur latin anonyme croit devoir compléter l'exposé des circonstances dans lesquelles il l'entreprit. Il raconte que le premier qui traduisit l'histoire de l'idiome « indien » en grec était un moine appelé Eufimius, Abasgien d'origine, c'est-à-dire de Géorgie occidentale. Suivant les traces de cet Eufimius, il avait entrepris, dit-il, sur les instances d'un gentilhomme appelé Léon, fils de Jean, de traduire le livre en latin. Cela se passait en l'an 1048 de notre ère, alors qu'il était lui-même dans la soixantième année de son âge et la trente et unième de son séjour à Constantinople<sup>7</sup>. Ces renseignements s'accordent avec ceux fournis par les deux manuscrits grecs; ils sont intéressants parce qu'ils montrent que le Barlaam grec était quelque chose d'entièrement nouveau, vers l'an 1048, pour les gens de Constantinople qui voyaient en cette œuvre un apport récent de la littérature orientale et non pas un écrit d'un Père de l'Église de réputation consacrée tel que saint Jean Damascène.

Nous possédons une autre indication qui nous vient d'une source géorgienne à peu près contemporaine. Dans la biographie de st Euthyme l'Athonite (955-1028) composée peu après sa mort par son continuateur, saint

<sup>6</sup> Ce texte important fut découvert par le Père P. Peeters : cf. *Analecta Bollandiana*, XLIX, 1931, pp. 276-312.

<sup>7</sup> R. L. Wolff : « Barlaam & Iosaphat » dans *Harvard Theological Review*, XXXII, 1939, pp. 133-7.

Georges l'Hagiorite (1009-65), il est dit qu'Euthyme traduisit « Balahvari » — c'est-à-dire l'histoire de Balahvar et Iodasaph — du géorgien en grec<sup>8</sup>. Il résulte nettement d'autres passages que Georges l'Hagiorite considérait Iodasaph comme un saint personnage se rattachant bien plutôt à l'Église géorgienne qu'à l'Église grecque orthodoxe : dans le calendrier de l'Église géorgienne qu'il composa d'après le modèle byzantin, Georges l'Hagiorite fit figurer ce saint sous le nom arabo-géorgien de « Iodasaph » et non sous la forme grecque « Ioasaph » ; et qui plus est, il plaça sa fête au 19 mai à la différence du calendrier grec postérieur, qui la fixa au 26 août.

Cependant, tout patriote géorgien qu'il fût, Georges l'Hagiorite demeurait un clerc byzantin scrupuleux, attentif à adapter le rituel ecclésiastique géorgien au canon greco-byzantin. Si, dès lors, comme le veulent certains érudits, la légende grecque de Barlaam et Ioasaph avait été composée trois siècles auparavant par saint Jean de Damas et si Ioasaph figurait déjà dans le catalogue des saints de l'Église grecque, il est bien peu vraisemblable que Georges l'Hagiorite l'ait inscrit au calendrier de l'Église sous un nom et à une date qui ne correspondent pas à ceux retenus par la tradition grecque ultérieure. Mieux encore, saint Georges l'Hagiorite composa un hymne en l'honneur de saint Iodasaph et se servit pour cela non de documents grecs mais d'éléments tirés de la « Vie du Bienheureux Iodasaph », œuvre géorgienne. L'érudit géorgien Pavle Ingoroqva a établi que l'Hagiorite avait fixé la célébration de saint Iodasaph d'après le synaxaire géorgien klardjomekhién, qui fut terminée aux environs de l'an 900 de notre ère<sup>9</sup>.

On verra une confirmation de ce qui précède dans le fait qu'aucun calendrier gréco-byzantin mentionnant saint Ioasaph ne remonte à une date qui soit seulement contemporaine d'Euthyme l'Athonite et de Georges l'Hagiorite et, à bien plus forte raison, de Jean Damascène, fait qu'ont particulièrement souligné Peeters et le Père Halkin. Et il y a bien là une raison supplémentaire d'écarter l'identification proposée de st Jean de Damas avec l'auteur de la légende de Barlaam : si, en effet saint Barlaam et saint Ioasaph avaient eu la caution d'une autorité aussi considérable que le grand Damascène, pourquoi l'Église grecque aurait-elle attendu trois siècles avant de reconnaître leur existence ? Si, d'autre part, le texte grec intégral de la légende de Barlaam circulait dès avant la mort de saint Jean (vers 749), il semble étrange qu'aucun des manuscrits grecs retrouvés ne soit antérieur à l'époque de saint Euthyme le Géorgien ; les plus anciens d'entre eux qui soient datés sont, à notre connaissance, celui de l'Escorial, n° 163 (de l'an 1057) et celui du Magdalen College à Oxford, n° 4 de la collection grecque (de l'an 1064). Il s'ensuit, incontestablement, que tout ce que raconte le prologue du Barlaam grec à propos de saints personnages apportant l'ouvrage de l'Inde à Jérusalem pour le faire traduire en grec par saint Jean Damascène est invention pure destinée à séduire le lecteur en mêlant à l'histoire un piment d'exotisme.

Le véritable traducteur, saint Euthyme l'Athonite, est un personnage historique bien connu. Il existe de ses biographies en géorgien et aussi en

<sup>8</sup> Lang : *Lives and Legends of the Georgian Saints*, p. 155.

<sup>9</sup> Voir Shalva Nutsubidze : *K proiskhozhdeniyu grecheskogo romana Varlaam i Ioasaf*, Tiflis 1956, pp. 230-3.

grec (cf. les n° 4467 et 4573 du catalogue Lampros des manuscrits grecs du Mont Athos). Le père d'Euthyme, Jean Varazvache, était un gentilhomme de la cour de David le Curopalate, prince de Tao en Géorgie. Las de l'existence mondaine, il se fit moine et s'en fut vivre au Mont Olympe, en Grèce, laissant son jeune fils, Euthyme (né vers 955) à la famille qu'il avait en Géorgie. Cette famille, à son tour, le remit aux Grecs afin qu'il servit d'otage pour répondre de la fidélité des Géorgiens aux empereurs de Byzance. Euthyme vécut quelques années à Constantinople où il se pénétra profondément de la culture grecque.

Lorsque Jean, sur son Olympe, en fut informé, il abandonna sa retraite et se rendit à la cour impériale. Constatant qu'Euthyme parlait et écrivait le grec couramment, il lui fit achever son éducation et le ramena avec lui sur l'Olympe où il lui fit confier la révision de la version géorgienne du Nouveau Testament et la traduction en géorgien de nombreuses œuvres des Pères grecs. Plus tard, Jean, Euthyme et un de leurs parents, le moine-soldat Jean Tornik, fondèrent le monastère géorgien Iviron du Mont Athos, dont Euthyme devait devenir abbé, en même temps qu'il occuperait des fonctions officielles à la grande laure de St Athanase. On lui offrit l'archevêché de Chypre, qu'il refusa. Euthyme mourut en 1028 à Constantinople, victime d'un accident sur la voie publique alors qu'il se rendait à la cour impériale. Ce ne sont pas seulement les moines géorgiens mais aussi les moines grecs de l'Athos qui célébrèrent sa mémoire en un service commémoratif ou « acolouthia » qui lui était consacré tous les ans (le texte grec en est mentionné dans Lampros, n° 4650 du catalogue de l'Athos).

Se reportant aux collections de manuscrits de l'Athos, de Jérusalem et de Tiflis, le professeur Korneli Kekelidze a dénombré plus de 160 ouvrages bibliques et patristiques que saint Euthyme aurait traduits du grec en géorgien. Comme le rapporte son biographe, Georges l'Hagiorite, « le bienheureux Euthyme traduisit sans trêve ni répit et distilla nuit et jour le miel savoureux des livres divins dont il fit honneur à notre langue et à notre Église. Il en traduisit tant que nul ne serait capable de les énumérer tous, vu qu'il se livra à cette tâche non seulement au Mont Olympe et au Mont Athos (où nous pouvons récapituler en détail ce qu'il a fait) mais aussi à Constantinople et, au cours de ses voyages, dans tous les endroits qu'il traversait »<sup>10</sup>.

Euthyme composa également une ou deux œuvres originales, dont un recueil d'instructions adressées à Théodore, Prieur de St Sabas, relatives à la pratique liturgique ainsi qu'aux livres approuvés et aux livres condamnés par l'Église<sup>11</sup>; un manuel d'ascèse destiné à un de ses disciples et intitulé : « Du genre d'existence convenant à un ascète ou à un ermite » (d'après Kekelidze, ce manuel aurait été d'abord composé en grec puis traduit en géorgien). On attribue encore à Euthyme une adaptation en géorgien de la

<sup>10</sup> Lang, *Lives and Legends of the Georgian Saints*, pp. 161-2 où sont indiquées quelques-unes des traductions.

<sup>11</sup> Texte géorgien publié par M. Sabinin dans *Sak'art'velos samot'khe (Le Paradis de Géorgie)*, St Pétersbourg, 1882.

biographie grecque de saint Hilarion l'Ibère, qui mourut à Thessalonique en 875<sup>12</sup>.

De différents côtés, on a voulu contester qu'Euthyme, Géorgien de naissance ait possédé, bien qu'ayant vécu soixante ans en milieu byzantin, une suffisante maîtrise de la langue et de la patrologie grecques pour pouvoir recomposer, sous la forme littéraire que nous lui connaissons, la légende de Barlaam. Cela vient de ce que le problème est mal posé. En fait, les moines grecs et géorgiens de l'Athos vivaient côte à côte et collaboraient étroitement aux mêmes ouvrages religieux et littéraires; il se peut fort bien, dès lors, qu'Euthyme se soit borné à rédiger une version littérale de la « Vie du Bienheureux Iodasaph » que ses confrères grecs auraient ensuite polie et mise en forme. Par la suite, du « Iosaph » des Grecs au « Josaphat » des Latins, la transition allait être aisée, et c'est ainsi que le Bodhisattva a pénétré dans le monde occidental pour y devenir un saint de l'Eglise chrétienne.

Au total, après avoir ravi tour à tour l'imagination des Manichéens de l'Asie centrale, celle des Arabes de Bagdad et celle des Géorgiens chrétiens du Caucase, le Bodhisattva devait, suprême incarnation, entrer dans l'hagiographie de la chrétienté européenne. Le Moyen-Age n'a pas connu directement l'enseignement du Bouddha, et pourtant l'histoire légendaire de sa vie a contribué à son évolution spirituelle. Que, pendant des siècles, Gautama Bouddha ait été révééré par les Chrétiens comme un saint n'est pas pour susciter le sarcasme ou le scandale. Bien loin de là! Cela prouve l'attrait universel et la puissante vitalité spirituelle de la doctrine de Sakyamuni.

D. M. LANG

<sup>12</sup> K. S. Kekelidze, *Dzveli k'art'uli mtserlobis istoria* (Histoire de la littérature géorgienne ancienne) 3<sup>e</sup> ed., Tiflis 1951, pp. 182-4. — Pour l'œuvre littéraire de saint Euthyme et la question du « Barlaam » grec et ses rapports avec le « Balavariani » géorgien, voir maintenant l'étude très nourrie de Simon Qaukhchishvili dans sa *Bizantiuri literaturis istoria* (Histoire de la littérature byzantine), Tiflis, 1963, pp. 206-38.

## TROIS CHANTS DE GÉORGIE OCCIDENTALE

*Tradition.* — Il est connu que tout complexe organique a ses lois, à la rigueur desquelles il doit son infinie mobilité. Ainsi les espèces se développent-elles à partir d'un ordre qui légitime leur transmutation vive, continue, et les définit.

Chaque instant renouvelle l'air que nous respirons et toutes choses environnantes. Peut-être ce *perpétuel présent* est-il la marque indélébile d'une réelle transmission traditionnelle.

Comment comprendre le sens de cet instant, unique en lui-même, et le sens de la trame délicate, sitôt disparue...

Sans commune mesure sont notre interprétation et la ductilité d'une tradition dont il est possible de dire qu'en son acception réelle elle répond à une science. Cependant une même structure peut supporter différents niveaux traditionnels ou, déviée de son contenu, aboutir à une « musique de papier »<sup>1</sup>, alors semblable à une étrange espèce où la vie aurait, pour ainsi dire, cessé de circuler.

Nous avons déjà signalé la difficulté de rendre compte de faits complexes à partir d'une donnée vive et mobile, d'un ordre fondé sur des proportions qui échappent le plus souvent à nos concepts habituels. Chaque terme destiné à laisser transparaître tel ordre devrait être reconsidéré<sup>2</sup>. Cette hiérarchie n'est pas inconnue au Caucase où des « survivances vigoureuses » de formes musicales et archéologiques sont le « très précieux témoignage » de périodes anciennes *hautement évoluées*<sup>3</sup>.

Cependant la seule valeur structurelle ne saurait nous retenir si elle n'était *reliée de manière continue* à ces « états de la pensée préexistant à notre art écrit » qui permettent de « projeter quelque lumière sur les origines de notre art savant »<sup>4</sup>. Mainte particularité traditionnelle ne saurait être transmise que de manière orale, jusqu'à ce qu'un *sens aigu de la réalité* permette de la codifier et la lire. Cela nous est clairement apparu au cours de l'exercice que nous avons fait de la musique traditionnelle persane<sup>5</sup>.

*Structure.* — L'harmonieux ajustement d'un acte, indissociable d'une *densité sonore*, révèle une concentration ou *point de référence* lié au développement.

Notons deux aspects du développement : l'un, à *mouvement parallèle*, prolonge et intensifie une même direction ; l'autre, à *mouvement concentrique*, part d'une « boucle » mélodico-rythmique ou *ostinato* issu d'une cellule initiale.

<sup>1</sup> A. Schaeffner, *Origine des instruments de musique*, p. 11.

<sup>2</sup> Y. Grimaud (études citées dans la *bibliographie*).

<sup>3</sup> V. Belaïev, *The Folk Music of Georgia*, pp. 417 ss.

<sup>4</sup> P. Collaer, *Polyphonies de tradition populaire en Europe méditerranéenne*, p. 54.

<sup>5</sup> Études dirigées par M. D. Safvate, professeur au Conservatoire de musique traditionnelle de Téhéran, délégué par les *Beaux-Arts d'Iran* au Centre d'études de musique orientale (Institut de musicologie de la Sorbonne), Paris.



Chacune de ces boucles, intégrée à une période plus vaste, est à la fois distincte et apparentée; l'ensemble renforce un *point de référence* ou de *gravité*.

La *simultanéité d'éléments divers* s'appuie sur une *oscillation sonore*, à l'intérieur d'un *système*. Nous entendons par *système* toute organisation sonore indépendante en soi, reliée à une gravité centrale et qui exprime une activité; certaines cellules présentent ce caractère concis.

Il va sans dire que les degrés du système ne sont pas tempérés, son rythme isochrone non comparable au nôtre. Ainsi la relation ou analyse est-elle subjective, à moins d'être accompagnée d'une pratique du langage approprié.

*Dialecte*. — Chaque ethnie « donne naissance à un dialecte musical propre ».

« L'on peut déjà, du point de vue polyphonie, partager la Géorgie en est et en ouest. Ces deux types principaux intègrent chacun divers dialectes musicaux »<sup>6</sup>.

« A l'inverse des chants populaires de Géorgie orientale, les chants de Géorgie occidentale, notamment de la province de Gourie, sont fondés sur un concept contrapuntique. C'est pourquoi chaque voix acquiert une indépendance linéaire » ... « et donne cours à des structures polyphoniques denses »<sup>7</sup>.

Les chants polyphoniques sont généralement exécutés *a cappella* par des hommes (on remarque toutefois dans certains chants de danses l'intervention de battements de mains ou d'instruments à percussion). Les chœurs mixtes « se rencontrent exceptionnellement dans le cadre des « ensembles familiaux ». « Le répertoire des chœurs féminins est constitué de chants en relation avec les mœurs familiales ou de chants rituels »<sup>8</sup>.

*Dénomination vocale*. — « La disposition du chœur est déterminée. Chaque partie vocale est, le plus souvent, exécutée par un chanteur; la basse par deux ou plusieurs chanteurs. En outre, ces chanteurs ont chacun une place physique dans le chœur »<sup>9</sup>.

C'est seulement en Gourie que l'on trouve des chants polyphoniques à plus de trois voix indépendantes. L'on y entend aussi des doubles-chœurs.

Ces questions furent étudiées en détail par I. Djavakhchvili, qui définit, pour chaque époque, l'origine et la fonction des voix<sup>10</sup>.

<sup>6</sup> K. Wilkowska-Chomińska, *Gruzińska Muzyka Ludowa* (La musique populaire géorgienne), p. 86.

Nous exprimons notre vive gratitude à MM. J. et G. Gogolachvili, J. Sviadoc, à Mlle J. Klobukowska, qui nous aidèrent à prendre connaissance des textes géorgiens, russes et polonais. C'est en outre M. J. Gogolachvili qui précisa la provenance des chants étudiés.

<sup>7</sup> Ch. Aslanichvili, *Kartl-Kakhétis khalkhourî sagoundo simgherebis harmonia* (L'harmonie des chants populaires géorgiens de Kartlie et de Kakhétie), p. 35.

<sup>8</sup> G. Tchkhikvadzé, *Grouzinskaïa mouzikaïnaïa kouloura* (La culture musicale géorgienne), p. 9.

<sup>9</sup> V. Akhobadzé, *Kartouli atjarouli khalkhourî simgherebi* (Les chants populaires géorgiens d'Atjarie), pp. 7-33.

<sup>10</sup> I. Djavakhchvili, *Kartouli moussikis istoriis dziritadi sakitkhebi* (Questions fondamentales de l'histoire de la musique géorgienne).

« Le peuple conserve actuellement les dénominations vocales suivantes : წვრილი (*Tzvrili* : voix aiguë), მოქმელი (*Mtkmeli* : récitant), მოძახილი (*Modzakhili*), გამყივიანი (*Gamkivani*), კრიმანჯული (*Krimantjoui*), შემხმობარი (*Chemkhmobari*), მაღალი-ბანი (*Maghali-bani* : basse aiguë), დაბალი-ბანი (*Dabali-bani* : basse grave) », en y introduisant des nuances conformes au rôle des voix et aux divers styles de chant.

« Dans le chant populaire géorgien, le texte poétique est confié au *Modzakhili*, également nommé *Mtkmeli* ou récitant. Celui-ci conduit le chant : il l'entonne, détermine la tonalité, récite le texte, précise les changements de tempo et de thème, les césures, etc... ».

« Au cours des chants de structure harmonique, non seulement le *Modzakhili*, mais d'autres voix exécutent le texte. *Krimantjoui*, *Gamkivani*, *Chemkhmobari* et *Bani* se chantent sur des voyelles ou bien sur des mots dont on ne connaît pas actuellement la signification. Ces mots incompréhensibles ne sont pas les mêmes pour *Krimantjoui* et *Gamkivani*, *Chemkhmobari* et *Bani*. Chacune de ces voix, accordée à sa structure mélodique, choisit un texte particulier »<sup>11</sup>.

Empreinte fort ancienne. En effet, les chants rituels pré-chrétiens n'ont, le plus souvent, pas de paroles; ils prennent élan sur des phonèmes dont le sens premier nous est inconnu<sup>12</sup>. Leur variabilité d'intensité et de tempo est liée à une activité.

« En Gourie et en Atjarie, la voix la plus élevée se nomme généralement *Tzvrili*, qui sous-entend *Tzvrili-khma* (voix aiguë), *Gamkivani* ou *Krimantjoui*, *Krini* »<sup>13</sup>.

« *Krini* s'insère en méliques ou entrelacement des voix, ascendants et descendants, à travers toutes les parties; voix la plus pure et la plus aiguë, elle s'enchevêtre au chœur comme un ornement constituant la liaison entre les différentes voix ».

« Il convient de noter que ce *Krini* a disparu en Géorgie orientale. Peut-être a-t-il existé dans les temps anciens. Par contre, la Géorgie occidentale l'a conservé sous la forme de *Krimantjoui* »<sup>14</sup>.

« *Krimantjoui*, voix irréaliste d'un registre très élevé, se chante en *fausset* ».

« Dans les chants gouro-atjares, *Tzvrili*, *Krimantjoui* et *Gamkivani* (fonctions diverses de la première voix) ont, chacune, leurs traits individuels, y compris les tournures mélodiques adaptées à des chants de caractère différent ».

V. Akhobadzé note plusieurs variantes de *Krimantjoui*. « Ces variantes, dit-il, peuvent être transposées d'un chant à l'autre; de même, une variante peut être remplacée par une autre ».

« Contrairement à la mélodie du *Krimantjoui*, celle du *Gamkivani*, étroitement liée au système d'intonation du chant, fondée sur la répétition variée d'une figure rythmique brève, s'infléchit et s'achève à un moment

<sup>11</sup> Id. note 9.

<sup>12</sup> M. Schneider, *Les fondements intellectuels et psychologiques du chant magique*, pp. 56-63.

<sup>13</sup> Id. note 9.

<sup>14</sup> Id. note 10.

donné. Grâce à l'originalité et au timbre de sa voix, *Krimantjouli* a un rôle de soliste ».

« Certains chants polyphoniques gouro-atjares des plus caractéristiques comportent un *trio* en alternance avec le chœur. Là où intervient le chœur, la première voix est tenue par le *Krimantjouli*. Le *Krimantjouli* et le *Gamkivani* participent aussi au *trio* ».

Les chanteurs de *Krimantjouli* n'exécutent pas le *Gamkivani* et inversement. Cependant, « une fusion de ces tournures mélodiques particulières est possible. C'est alors un seul chanteur qui interprète les deux types de mélodie »<sup>15</sup>.

\* \* \*

Fin 1936, E. Emsheimer rapportait de Géorgie des chants polyphoniques populaires édités sur disques.

Il communiqua ces documents à C. Braïloïu, directeur de la *Collection Universelle de l'UNESCO*, qui en organisa la publication (accompagnée d'une notice)<sup>16</sup>.

Afin d'en préciser l'exposé, nous aurions souhaité connaître de source certaine les données des chants polyphoniques qui fondent notre étude. E. Emsheimer eut la bonté de nous informer qu'il n'avait d'autres indications que celles « sommaires et résumées » de l'édition originale, c'est-à-dire les titres, transmis à C. Braïloïu<sup>17</sup>. Néanmoins, C. Braïloïu rédigea sa notice d'après quelques observations d'E. Emsheimer, relatives à la confrontation de la polyphonie vocale géorgienne à celle du moyen-âge européen.

« Outre leur exceptionnel intérêt musical, écrit C.B., ces chants offrent une abondante matière à réflexions historiques... E. Emsheimer y découvre de bien curieux « parallèles » des diverses variétés de la polyphonie savante du moyen-âge occidental. Leurs « pédales » (parfois mobiles) rappellent la *diaphonia basilica* des premiers temps du contrepoint, dont Gui d'Arezzo a parlé le premier, ou, si trois voix y participent, la *triphonia*; lorsqu'une *vox organalis* abandonne la marche obstinée en quintes, pour s'élever à l'octave, on pense à l'antique *déchant*; tels « accords » sont proches de ceux que pratiquait le faux-bourdon... ».

*Analyse.* — « Danse chantée » (chœur d'hommes)  
(Mingrélie-Abkhazie)

Ambitus de l'ensemble



<sup>15</sup> Id. note 9.

<sup>16</sup> V. *Discographie*.

<sup>17</sup> E. Emsheimer, lettre datée de Stockholm, 10 juillet 1963.

## Echelle (à fluctuations systématiques d'intonation)



Le chant entier est fondée sur l'oscillation



Il se compose de deux parties distinctes : 1°) Une brève introduction *solo* précède l'entrée du chœur ; formée d'une *cellule* intonnée en glissement (sorte de port de voix vers le son supérieur), elle s'infléchit en un même mouvement vocal vers le grave. Le début du chœur est intonné de la même manière. Le soliste continue de chanter la partie supérieure. Les points de rencontre sont très précis malgré le *tempo rubato*, ce sont des intervalles de quinte, septième, octave, sixte « de passage », tierce, tierce et quinte (2<sup>e</sup> fois), qui aboutissent cadentiellement à un point suspensif. La constance des points de rencontre semble être orientée, dirigée par le soliste. Basée sur la cellule d'introduction, une période de deux groupes introduit, en sa reprise, une modification du deuxième groupe, qui conduit ensuite au point suspensif. La phrase entière est reprise (un demi-ton plus haut environ) avec une légère accélération du tempo.

2°) Une nouvelle période, enchaînée au point suspensif, prend appui sur deux accents alternés : résonances verticales de tierce et quinte, sixte et octave, dues à l'impulsion d'une anacrouse et d'une désinence de même rythme (tierces, tierces et quintes parallèles). Le *tempo vif*, progressivement accéléré, semble aussi être indiqué par le soliste. Dégagé de l'élément lent du début, dont la variabilité en *tempo rubato* est liée au développement, ce *mouvement perpétuel* rapide est ponctué, à contretemps, de cris aigus de hauteur définie, et de battements de mains à rythme continu.



*Mist.* Tempo marcato - poco rubato -  $q = 52$  environ.

*ad. a.o.*

*hans profane de sicca...*

$q = 66$  environ

*Tempo marcato - poco rubato - poco accel. -  $q = 66$  environ*

*Ritard.*

*quasi accel. -  $q = 80$  a 82 environ*

*chassé*

*Tempo marcato*

*battements de mains*

*enté*

*sim. le*

*etc...*

*(fin de l'orgue enregist.)*

Transcription Yvette Grimaud

TROIS CHANTS DE GÉORGIE OCCIDENTALE

« Danse chantée » (chœur d'hommes)  
(Mingrélie-Abkhazie)

Ambitus de l'ensemble



Echelle (à fluctuations systématiques d'intonation)



Degrés d'appui



Un premier soliste intonne le chant. Le groupe qu'il fait entendre est repris en *ostinato* varié au cours du chœur, après des périodes de silence irrégulières et parfois longues.

Dès la fin du groupe d'intonation solo intervient le chœur, également sous forme d'*ostinato*; chaque partie vocale varie, à l'exception de la basse, mais est disposée de manière isochrone.

Deux autres solistes improvisent sur ce *mouvement continu* : la partie supérieure — composée d'une période à oscillation rythmée dont le premier groupe, fondé sur l'intonation « glissée » en port de voix, varie à chaque reprise, le deuxième groupe est constant —, obéit à une isochronie; la partie médiane (peu audible à l'enregistrement) commence par un son légèrement porté et tenu, puis se développe en mélismes à partir d'un *tritonique*, le son « de passage » mi est alors particulièrement fluctuant (bas ou haut), les variantes d'inégale durée.

Commençant en même temps que la partie supérieure solo s'entendent des battements de mains à rythme continu.

Notons une accélération sensible du tempo jusqu'à la fin du fragment enregistré.







Handwritten musical score system 1, featuring vocal lines and piano accompaniment. The system includes a vocal line with a melodic line and a piano accompaniment with a bass line and a right-hand part. A handwritten note above the first measure reads "(d)". A handwritten note above the second measure reads "222 (collaboration of Aristak)". A handwritten note below the piano part reads "Solo Chorus".



Handwritten musical score system 2, continuing the vocal and piano parts from the previous system. It features similar notation with vocal lines and piano accompaniment.



Handwritten musical score system 3, concluding the piece. It includes a handwritten note: "(Fin du fragment enregistré)".

(d) intonation incertaine (voir p. 224)

« Chant historique » (chœur d'hommes)  
 (Gourie)

Ambitus de l'ensemble



Echelles (à fluctuations systématiques d'intonation)



Structure de base (oscillation)



Chant en deux parties différentes et alternées : 1<sup>o</sup>) un *trio* (trois chanteurs); 2<sup>o</sup>) un chœur (basses, deux voix solo, la plus aiguë en *fausset*).

L'ensemble, construit à partir d'une structure *bimodique*, est nuancé de fluctuations modales dues à des transpositions — diversement proportionnées à l'intérieur du trio, selon les reprises —.

Le trio et les deux solistes intégrés au chœur développent des éléments mélodico-rythmiques particulièrement variables.

*Première disposition.* — *Trio* : Le chant est intonné par une voix solo (première période) suivie du trio (deuxième et troisième périodes), qui introduit le chœur (en deux périodes). La voix d'intonation, en *mode de sol* (transposé en ré bémol), s'enchaîne au premier groupe de la deuxième période (trio), puis passe aux deuxième et troisième groupes en *mode de ré* (transposé en mi bémol), une brève bimodalité apparaît au quatrième groupe (voix intermédiaire), emprunt au *mode de sol* (transposé en sol bémol); autre élément bimodal (premier groupe de la troisième période), le *mode de ré* (transposé en mi bémol) est simultané au *mode de sol* (transposé en ré bémol), la fin du premier groupe et le deuxième groupe sont en *mode de sol* (transposé en fa). *Chœur* : Les deux solistes et les basses commencent en même temps. La voix aiguë (*fausset*) fait entendre un *ostinato* rythmique (*incipit trichordal*)<sup>18</sup> qui s'achève à l'entrée du trio. L'autre soliste tient un son, intonné en *portamento* léger, puis développe un contrepoint « fleuri » avec les basses (un instant en quintes redoublées parallèles), peu après interrompu par le trio. Constantement en *mode de ré* (transposé en mi bémol), la seule nuance modale

<sup>18</sup> C. Brailoïu, *Sur une mélodie russe*, p. 355.

intervient au moment conclusif de la phrase qui introduit le trio (*mode de sol*, transposé en fa).

Il convient de noter une disposition différente du *trio*, spécialement entendue à la troisième reprise (quatrième fois). La voix la plus aiguë (fausset) s'intègre alors au trio, qui se développe en mélismes. Le passage du chœur précédent n'introduit pas de modulation.

Le *tempo* est progressivement accéléré, parallèlement à une hausse du niveau (hauteur des sons).

*Marcato*  
♩ = 66 à je amien (compte tenu de la hausse de niveau)

solo

solo

TRIO

This system contains the first two staves of the musical score. The top staff is labeled 'solo' and the second staff is also labeled 'solo'. Below them is a bracketed section labeled 'TRIO' containing two staves. The music is in a key with two flats and a 4/4 time signature. The tempo is marked 'Marcato' with a quarter note equal to 66. A note in parentheses indicates the tempo is adjusted for the pitch rise.

choeur

This system contains the third and fourth staves of the musical score, which are grouped under the label 'choeur'. The music continues with complex rhythmic patterns and melismas. A dynamic marking 'p' is visible in the second staff.

trio

This system contains the fifth and sixth staves of the musical score, grouped under the label 'trio'. The music features intricate rhythmic figures and melismas. Dynamic markings 'p' and 'mf' are present in the staves.

Handwritten musical score for a Trio and Chœur. The score is written on multiple staves with various musical notations including notes, rests, and dynamic markings. The Trio section is marked "TRIO" and the Chœur section is marked "Chœur". The score includes the text "en dehors" and "etc.".

Transcription Yvette Grimaud

*Conclusion.* — Sans doute, l'homogénéité traditionnelle de vastes territoires<sup>19</sup> est-elle, avant tout, le résultat d'un niveau de pensée et de culture auquel d'autres territoires font écho. Emergeant de cet *ordre*, la Géorgie en est le vif et précieux témoignage.

Yvette GRIMAUD,  
Attachée de Recherche au

Centre National de la Recherche Scientifique, Paris.

<sup>19</sup> Dr G. Contenau, *Histoire de l'Orient ancien*.

BIBLIOGRAPHIE

Textes français

- BRILLOU (C.). — *Sur une mélodie russe*. In : *Musique russe*, II, Paris, P.U.F., 1953, pp. 329-391.
- COLLAER (P.). — *Polyphonies de tradition populaire en Europe méditerranéenne*. In : *Acta Musicologica* II-III, 1960, pp. 51-66.
- CONTENAU (Dr G.). — *Histoire de l'Orient ancien*. Paris, 1937.
- GRIMAUD (Y.). — *Note sur la musique vocale des Kung et des Babinga*. In : *Colloque international de Wégimont* (Liège), 1956. Edité par l'Université de Liège en 1960, pp. 105-126.
- *Étude de la danse « Choma » des Kung* (polyrythmie). In : *Colloque international de Wégimont*, 1960 (en cours de publication).
- *Étude sur des problèmes de polyphonie « primitive »*, Paris, 1960.
- *Les polysystèmes des musiques de tradition orale peuvent-ils être intégrés à la résonance ?* In : *La résonance dans les échelles musicales*. Paris, 1960. Edité par le Centre National de la Recherche Scientifique (Colloque international), 1963, pp. 237-247.
- SCHAEFFNER (A.). — *Origine des instruments de musique*. Paris, Payot, 1936.
- SCHNEIDER (M.). — *Les fondements intellectuels et psychologiques du chant magique*. In : *Colloque international de Wégimont*. Bruxelles, 1956, pp. 56-63.

Textes étrangers

- AKHOBADZÉ (V.). — *Kartouli atjarouli khalkhourî simgherebi* (Les chants populaires géorgiens d'Atjarie). Batoumi, 1961.
- ASLANICHVILI (Ch.). — *Kartl-Kakhétis khalkhourî sagoundo simgherebis harmonia* (L'harmonie des chants populaires géorgiens de Kartlie et de Kakhétie). Tbilisi, 1950.
- BELAIEV (V.). — *The Folk Music of Georgia*. In : *The Musical Quaterly* XIX, 1933, pp. 417 ss.
- DJAVAKHICHVILI (I.). — *Kartouli moussikis istoriis dziritadi sakitkhebi* (Questions fondamentales de l'histoire de la musique géorgienne), Tbilisi, 1938.
- TCHKHIVADZÉ (G.). — *Grouzinskaïa mouzikalnaïa koultoura* (La culture musicale géorgienne). In : *Grande Encyclopédie soviétique*. Moscou, 1957.
- WILKOWSKA-CHOMINSKA (K.). — *Gruzińska Muzyka Ludowa* (La musique populaire géorgienne). In : *Muzyka kwartalnik*, vol. V. Varsovie, 1960, pp. 83-94.

DISCOGRAPHIE

- Collection Universelle de l'UNESCO*, établie sous la direction de C. Brailloiu. Disque 36 :  
GEOrgIENS — I. AI. 115; II. AI. 116a) et b) — 78 tours (accompagné d'une notice).



## L'ENTRETIEN VI D'APHRAATE EN GÉORGIEN

Aphraate, surnommé « le Sage persan », est le plus ancien des Pères syriens dont l'œuvre est conservée entière. Ses vingt-trois « Entretiens », dont les dix premiers sont datés par l'auteur lui-même de l'an 336-37 après Jésus-Christ, les douze suivants de 343-344 et le dernier de 345, constituent, pour le philologue comme pour l'historien de la pensée et de l'ascèse chrétiennes, un des monuments les plus vénérables de la littérature de langue syriaque. Ils sont conservés dans deux très anciens manuscrits du British Museum : l'Add. 14.619, du VI<sup>e</sup> siècle (23 Entretiens) et l'Add. 17.182, dont la première partie (Entretiens I-X) est datée de 474, et la seconde (Entretiens XIII, 5 -XXIII) de 510 après Jésus-Christ<sup>1</sup>. Le texte syriaque a été publié par W. Wright en 1869 (sans traduction) et par dom Parisot en 1894-1907 (avec traduction latine)<sup>2</sup>.

L'œuvre d'Aphraate a été traduite en arménien très tôt, probablement dès le V<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>; la version arménienne, qui comprend les Entretiens I-XIX, est conservée dans des manuscrits relativement nombreux<sup>4</sup>; elle a été publiée à Rome en 1756 (sous le nom de S. Jacques de Nisibe) par Nicola Maria Antonelli (1698-1767, cardinal en 1759), d'après le cod. Vat. Borg. arm. 59, du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Sur Aphraate et son œuvre, voir J. Parisot, *Aphraatis sapientis Persae Demonstrationes (Patrologia Syriaca, I, 1)*, Paris, 1894, p. IX-LXXX; bibliographie dans A. Baumstark, *Geschichte der syrischen Literatur*, Bonn, 1922, p. 30-31; O. Bardenhewer, *Geschichte der altkirchlichen Literatur*, IV, Fribourg-en-Brisgau, 1924, p. 327-340; I. Ortiz de Urbina, *Patrologia syriaca*, Rome, 1958, p. 43-47; Idem, dans *Lexikon für Theologie und Kirche*, I, 1957, col. 687-688; B. Altaner, *Précis de patrologie*, adapté par H. Chirat, Mulhouse, 1961, p. 491-492.

<sup>2</sup> *Patrologia Syriaca*, I, 1-2, Paris, 1894 et 1907; sur l'édition de Wright, voir Parisot, I, p. IX; sur les éditions et traductions, voir Bardenhewer, IV, p. 335-336 et Altaner-Chirat, p. 492.

<sup>3</sup> Voir C. I. F. Sasse, *Prolegomena in Aphraatis sapientis Persae sermones homileticos*, Leipzig, 1879, p. 24-26; G. Z(arphanalean), *Matenadaran Haykakan t'argmanu'eanc' nazneac' (dar IV-XIII)*, Venise, 1889, p. 20-46; Parisot, I, p. XXXI-XXXIX; S. Lyonnet, *Les origines de la version arménienne et le Dialectaron (Biblica et Orientalia, 13)*, Rome, 1950, p. 120-127; V. Inglisian, *Armenische Literatur (Handbuch der Orientalistik, I, 7)*, Leyde, 1963, p. 156-254 (p. 159, n<sup>o</sup> 18).

<sup>4</sup> Il y en a cinq à Venise (voir Parisot, I, p. XXXII), et cinq à Edjmiatsin (aujourd'hui à Erevan) d'après Zarphanalean (p. 44-45; les deux plus anciens sont datés respectivement de 1661 et de 1676).

<sup>5</sup> N. Antonellus, *Sancti Patris Nostri Jacobi episcopi Nisibeni Sermones. Cum Praefatione, Notis, & Dissertatione de Ascetis*, Rome, 1756, XLVIII-488 p. in-fol. — Cette édition a été reproduite par A. Gallandi dans sa *Bibliotheca veterum Patrum*, V, Venise, 1769, p. I-CLII. Une seconde édition, sans traduction, a été publiée à Constantinople en 1824. — Sur

En 1907, G. N. Bonwetsch a découvert l'existence d'une version géorgienne d'un des Entretiens d'Aphraate, le VI<sup>e</sup> (« Sur les *bnay qyāmā* »); Bonwetsch a reconnu ce chapitre d'Aphraate dans un traité géorgien attribué à Hippolyte de Rome par le « manuscrit de Šatberd », aujourd'hui cod. S 1141 de Tiflis<sup>6</sup>; ce précieux manuscrit, copié vers 973-976 pour le monastère de Šatberd en Tao-Clardjéthi<sup>7</sup>, avait été décrit en détail par N. Marr en 1901, dans l'important ouvrage où il publia, d'après ce même manuscrit, le Commentaire géorgien d'Hippolyte sur le Cantique des Cantiques<sup>8</sup>; Bonwetsch avait pu prendre connaissance des six autres traités figurant dans le manuscrit de Šatberd sous le nom d'Hippolyte, grâce à une traduction russe faite sur le texte du manuscrit par V. Karbelov (Karbelošvili)<sup>9</sup>.

Depuis Bonwetsch, le texte géorgien de l'Entretien VI, identifié par lui dans le manuscrit de Šatberd, n'a plus été l'objet d'aucun examen, et il est toujours inédit<sup>10</sup>.

En 1924, feu R. P. Blake, dans son catalogue des manuscrits géorgiens de Jérusalem, décrivit un manuscrit en papier du XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle (n<sup>o</sup> 44), qui contient la même série de sept traités d'Hippolyte que le manuscrit de Šatberd; la version géorgienne de l'Entretien VI d'Aphraate se lit dans ce codex de Jérusalem aux fol. 235r-245v<sup>11</sup>.

le ms. source de l'édition d'Antonelli (antérieur à 1740) voir E. Tisserant, *Codices armeni Bybliothecae Vaticanae*, Rome, 1927, p. 87; Lyonnet, p. 120, note 4. — Sur les éditions du texte arménien, voir A. L. Lazikean, *Haykakan nor matenagitut'ivan*, II, Venise, 1912, col. 4-7.

<sup>6</sup> G. N. Bonwetsch, *Die unter Hippolyts Namen überlieferte Schrift über den Glauben (Texte und Unters., 31, 2)*, Leipzig, 1907, p. 3-4. — Bibliographie sur le ms. S 1141 dans *Le Muséon*, 76(1963), p. 277, note 1.

<sup>7</sup> Sur ce monastère, voir L. Menabde, *Jveli k'art'uli mcerlobis kerebi*, I, 2, Tiflis, 1962, p. 412-423 (sur le ms. S 1141, p. 417-419).

<sup>8</sup> N. Marr, *Ippolit. Tolkovanie Pjesni pjesnej (Teksty i razyskanija po armjano-gruzinskoj filologii, III)*, Saint-Pétersbourg, 1901, p. IV, XX-XXVIII.

<sup>9</sup> Voir G. N. Bonwetsch, *Drei georgisch erhaltene Schriften von Hippolytus (Texte und Unters., 26, 1a)*, Leipzig, 1904, p. III; Bonwetsch a publié en traduction allemande d'après cette traduction russe quatre des traités attribués à Hippolyte; voir G. Garitte, dans *Le Muséon*, 76 (1963), p. 278-279.

<sup>10</sup> La version géorgienne de l'Entretien VI d'Aphraate a été signalée, d'après Bonwetsch, par Bardenhewer, IV, p. 336; I. Hausherr, dans *Dict. de Spiritualité*, I, 1937, col. 752 (lire « sixième Démonstration » au lieu de « première Démonstration »); M. Tarchnišvili, *Geschichte der kirchlichen georgischen Literatur (Studi e Testi, 185)*, Vatican, 1955, p. 365; K. Kekelidze, *Etiudebi jveli k'art'uli literaturis istoriidan*, V, Tiflis, 1957, p. 16, n<sup>o</sup> 23; M. Brière, dans *Patrol. Orient.*, XXVII, 1-2, Paris, 1954, p. XVI; A. Vööbus, *History of Asceticism in the Syrian Orient*, I (CSCO, 184 Subs. 14), Louvain, 1958, p. 173.

<sup>11</sup> R. P. Blake, dans *Revue de l'Orient Chrétien*, 24(1924), p. 208-210 et 387-388; voir p. 388, n<sup>o</sup> 13.

Enfin, en 1932, le même auteur découvrit une troisième copie de la même pièce dans le manuscrit 11 (Tsagareli 80) d'Iviron, un gros homélaire du X<sup>e</sup> siècle, en parchemin; dans ce manuscrit, la version géorgienne de l'Entretien VI est également attribuée à Hippolyte, mais elle n'est pas accompagnée des six autres traités auxquels elle fait suite dans les deux premiers manuscrits<sup>12</sup>.

Ainsi, l'Entretien VI est conservé en géorgien dans trois manuscrits :

A : Athos, Iviron, cod. géorg. 11, parchemin, X<sup>e</sup> siècle, fol. 275v-288r;

J : Jérusalem, Patriarcat grec, cod. géorg. 44, papier, XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle, fol. 235r-245v;

T : Tiflis, Institut des Manuscrits, cod. S 1141, parchemin, X<sup>e</sup> siècle, p. 410-433.

Seul le manuscrit A conserve le texte complet; le manuscrit T a perdu un feuillet entre la p. 414 et la p. 415 : la lacune s'étend du chap. I, § 18, au chap. III, § 1; dans le manuscrit J, la fin de la pièce manque : le texte du fol. 245, actuellement le dernier du codex, s'arrête au début du § 7 du chap. XVII; la partie manquante correspond aux sept dernières colonnes du texte dans le manuscrit T.

Un heureux concours de circonstances et de dévouements nous a procuré des photographies de ces trois manuscrits, conservés dans des fonds très distants l'un de l'autre et d'un accès d'ordinaire fort malaisé; notre Bibliothèque universitaire de Louvain possédait un microfilm du manuscrit de Jérusalem, réalisé pour la « Library of Congress » de Washington en 1949; M. M. Richard, Directeur de la section grecque de l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes de Paris, a bien voulu photographier le manuscrit 11 d'Iviron lors d'une expédition à l'Athos en 1963 et mettre cette photographie à notre disposition; enfin, M. I. Abuladze, Directeur de l'Institut des Manuscrits de Tiflis, a eu l'obligeance de nous procurer un microfilm du texte du manuscrit S 1141.

Disposant ainsi de la documentation manuscrite complète, nous avons établi une édition critique de la version géorgienne de l'Entretien VI, qui paraîtra prochainement, avec une traduction latine, dans *Le Muséon*.

Le document en lui-même est d'un grand intérêt pour la philologie géorgienne; il appartient, à n'en pas douter, à la période ancienne de l'activité des traducteurs géorgiens, comme le montrent l'antiquité des manuscrits A et T et la langue même de la version. Marr estimait que la version géorgienne du Commentaire d'Hippolyte sur le Cantique des Cantiques n'est

<sup>12</sup> R. P. Blake, dans *Revue de l'Orient Chrétien*, 28(1931-1932), p. 355, n° 76.

pas postérieure au IX<sup>e</sup> siècle<sup>13</sup>; il n'est pas douteux que la version de l'Entretien VI d'Aphraate est au moins aussi ancienne.

Comme les autres traités conservés dans les manuscrits T et J sous le nom d'Hippolyte<sup>14</sup>, celui-ci est certainement la traduction d'un modèle arménien. Sans parler des arménismes flagrants dont le texte géorgien est parsemé, on constate, en comparant le texte géorgien avec la version arménienne d'une part, et avec l'original syriaque d'autre part, que le géorgien reproduit fidèlement de nombreux détails qui sont propres à l'arménien et inconnus du syriaque; voici quelques traits de ce genre, dont la liste pourrait aisément être allongée.

- I, 1 *Syr.* cum manibus nostris (éd. Parisot, col. 240, l. 4);  
*arm.* super brachia nostra (éd. Antonelli, p. 203, l. 6-7);  
*géorg.* super brachia nostra.
- I, 1 *syr.* ad Deum in caelum (col. 240, l. 4);  
*arm.* ad Deum in caelos (*ou* in caelis) (p. 203, l. 7);  
*géorg.* ad Deum in caelis.
- I, 1 *syr.* sponsi gloriosi (col. 240, l. 7);  
*arm.* sponsi (p. 203, l. 11);  
*géorg.* sponsi.
- I, 1 *syr.* ad thalamum eius (col. 240, l. 8);  
*arm.* ad thalamum (p. 203, l. 12);  
*géorg.* ad thalamum.
- I, 1 *syr.* in mansione nostra (col. 240, l. 10);  
*arm.* mansionibus nostris (p. 203, l. 15);  
*géorg.* stationibus nostris.
- I, 2 *syr.* omnem foeditatem (col. 240, l. 11-12);  
*arm.* foeditatem (p. 203, l. 17);  
*géorg.* foeditatem.
- I, 4 *syr.* margaritam (col. 241, l. 9);  
*arm.* margaritam Christum (p. 204, l. 23);  
*géorg.* margaritam Christum.
- I, 6 *syr.* in tabernaculo sanctorum (col. 241, l. 20);  
*arm.* in tabernaculo sanctitatis (p. 205, l. 12-13);  
*géorg.* in tabernaculo sanctitatis.
- I, 6 *syr.* coram Domino maiestatis (col. 241, l. 21-22);  
*arm.* coram maiestatibus divinitatis (p. 205, l. 15);  
*géorg.* coram maiestate divinitatis.
- III, 3 *syr.* magnificatus est Solomon (col. 257, l. 17);  
*arm.* exaltatus est, magnificatus est Solomon (p. 207, l. 6-7);  
*géorg.* exaltatus est et magnificatus est Solomon.
- III, 3 *syr.* temptavit etiam Iob (col. 257, l. 22);

<sup>13</sup> Voir Marr, *Ippolit*, p. XVI-XVII; comp. I. Abuladze, *K'art'uli da som'huri literaturuli urt'iert'oba IX-X ss-ši*, Tiflis, 1944, p. 029-034.

<sup>14</sup> Voir *Le Muséon*, 76(1963), p. 280, note 6.

- arm.* in tempore ut temptavit Iob (p. 207, l. 11-12);  
*géorg.* tempore quo temptavit Iob.
- III, 4 *syр.* idolum eius (col. 260, l. 7);  
*arm.* idola cultus eius (p. 207, l. 23-24);  
*géorg.* idola quibus ministrabat.
- III, 4 *syр.* tertius regis (col. 260, l. 7);  
*arm.* secundus regis (p. 209, l. 18);  
*géorg.* secundus regis.
- V, 1 *syр.* a muliere (col. 261, l. 22);  
*arm.* a manu mulieris (p. 209, l. 18);  
*géorg.* manu mulieris.
- V, 4 *syр.* dicemus (col. 264, l. 23);  
*arm.* dicam (col. 210, l. 22);  
*géorg.* dicam.
- VIII, 2 *syр.* vestes ornatas (col. 274, l. 13);  
*arm.* sponso ornatos (p. 214, l. 23);  
*géorg.* sponso ornatos.  
(La leçon de l'arménien provient d'une confusion entre *syр.* *nahtē* « vêtements » et *ḥatnē* « époux ».)
- X, 1 *syр.* maneamus (col. 277, l. 22);  
*arm.* stemus maneamus (p. 216, l. 37);  
*géorg.* stemus et exspectemus.
- X, 5 *syр.* quando (col. 281, l. 2);  
*arm.* in tempore ut (p. 218, l. 4-5);  
*géorg.* in tempore quando.

Il est clair que le texte géorgien ne se rattache pas directement à l'original syriaque, mais qu'il a été traduit sur la version arménienne. Et ceci lui confère un intérêt tout particulier dans l'histoire de la littérature géorgienne. On sait, en effet, que la voie menant du syriaque au géorgien via l'arménien a été suivie par un important courant qui a alimenté les couches les plus anciennes de la littérature géorgienne de traduction; c'est cette filière « syriaque-arménien-géorgien » qui a mené les Évangiles et les Actes et d'autre écrits encore, bibliques et non bibliques, d'un vieux texte syriaque à l'ancienne version géorgienne, par l'intermédiaire d'une vieille arménienne<sup>15</sup>. Mais en général, les antécédents arméniens et syriaques de pareilles versions géorgiennes ne sont pas conservés comme tels; souvent, ils sont seulement postulés par la critique philologique sans être attestés documentairement<sup>16</sup>. Le cas de l'Entretien VI d'Aphraate est le seul connu

<sup>15</sup> Pour les Évangiles, voir Lyonnet, *Les origines*; pour les Actes, G. Garitte, *L'ancienne version géorgienne des Actes des Apôtres (Bibliothèque du Muséon, 38)*, Louvain, 1955, p. 19-20.

<sup>16</sup> Nous avons montré naguère que l'Invention géorgienne des Trois Enfants de Babylone est une traduction faite sur un texte arménien remontant lui-même à un original syriaque. (*Le Muséon*, 72, 1959, p. 69-100); nous avons depuis retrouvé l'intermédiaire arménien (*Le Muséon*, 74, 1961, p. 91-108); mais le prototype syriaque ne semble pas avoir survécu.

où les trois états successifs du texte, le syriaque, l'arménien et le géorgien, nous soient parvenus intégralement. L'étude comparée de ces trois rédactions d'un écrit relativement long (51 colonnes dans le manuscrit T) permet de juger sur pièces (et non seulement par des reconstitutions hypothétiques) des arménismes qui peuvent marquer un texte géorgien traduit de l'arménien, et aussi des traces que peut conserver d'un original syriaque une version géorgienne dérivant d'un intermédiaire arménien. C'est ce qui fait l'intérêt hors de pair de la version géorgienne de l'Entretien VI d'Aphraate.

Pour que d'une telle comparaison on puisse tirer des conclusions certaines, il faut que l'on dispose de textes philologiquement sûrs. C'est le cas, sans nul doute, pour le syriaque et pour le géorgien, dont les traditions sont exceptionnellement favorables; le texte syriaque nous est connu par un manuscrit daté de 474 (le quatrième parmi les plus anciens manuscrits syriaques datés<sup>17</sup>) et par un autre du VI<sup>e</sup> siècle; le géorgien nous est conservé notamment par deux manuscrits du X<sup>e</sup> siècle.

Pour l'arménien, l'état de la tradition manuscrite n'est pas encore connu avec précision, mais il est clair dès maintenant que l'édition d'Antonelli, qui reproduit un manuscrit du XVIII<sup>e</sup> siècle, est bien loin d'offrir les garanties requises<sup>18</sup>; en de nombreux endroits, il est visible que la version géorgienne repose sur un texte arménien plus primitif que celui de l'édition; ce dernier peut être suspecté d'avoir subi nombre de ces remaniements auxquels sont d'ordinaire exposés les textes archaïques. Il serait souhaitable qu'un orientaliste courageux entreprenne d'établir une édition critique sûre de l'Aphraate arménien<sup>19</sup>; pour l'établissement du texte de l'Entretien VI, et plus généralement pour l'appréciation de la valeur des témoins arméniens, la version géorgienne lui fournirait un appoint précieux.

Gérard GARITTE,  
Professeur à l'Université  
de Louvain

<sup>17</sup> Voir Parisot, I, p. LXIX, note 1.

<sup>18</sup> L'Entretien VI y est amputé d'une grande partie du chap. I (§ 7-21) et du début du chap. II (§ 1); le ms. 98 de Venise n'a pas cette lacune (voir Parisot, I, p. XXXII); la version géorgienne non plus. — Sur les déficiences de l'édition d'Antonelli, voir Sasse, *Prolegomena*, p. 30-33.

<sup>19</sup> Sasse formulait déjà ce souhait en 1879 (*Prolegomena*, p. 33).



## CHRONIQUE D'HIPPOLYTE ET L'HISTORIEN GÉORGIEN LEONTI MROVELI

Dans la Byzance chrétienne et dans les autres pays qui avaient noué des liens culturels avec elle s'établit dès le début la conviction qu'après le « déluge universel », l'espèce humaine se multiplia en partant des trois fils du Noé biblique : Sem, Cham et Japhet, chacun des frères ayant reçu en partage une partie déterminée de la terre qui se peupla de ses descendants. C'est pour cette raison qu'on trouve dans la Byzance médiévale des écrivains qui s'occupent de la généalogie des peuples connus à cette époque, et de la détermination de l'origine de chacun : de Sem, de Cham ou de Japhet, ainsi que du lieu de leur habitat et de leur langue. Sur la base de ces données, on voit apparaître ce qu'on appelle dans le répertoire scientifique les *Liber Generationis* et *Diamerismos*. Ces sortes d'indicateurs généalogiques furent traduits du grec et commentés par les autres peuples.

Dès 234-235, le célèbre antipape romain Hippolyte écrivit un ouvrage de ce genre, connu dans les annales scientifiques sous la dénomination de « Chronique d'Hippolyte ». Il est parvenu jusqu'à nous huit rédactions de cette chronique, parmi lesquelles deux présentent de l'importance pour les buts poursuivis par la présente étude : le *Diamerismos* d'Épiphanes de Chypre (qui mourut en 403) et en particulier l'interprétation arménienne de cette chronique, œuvre d'un auteur anonyme, élaborée au cours des années 628-640, et éditée en 1904 par B. Sarguissian. La traduction allemande de cette interprétation, accompagnée de commentaires scientifiques très scrupuleux, appartient au défunt J. Marquart et fut publiée en guise d'*Anhang* dans l'édition Bauer des chroniques d'Hippolyte (p. 393-558).

De tels intérêts existaient-ils dans la Géorgie médiévale, et ne reste-t-il pas quelques traces, dans l'ancienne littérature géorgienne, du *Liber Generationis*? A cette question, nous pouvons répondre par l'affirmative.

Dès le dernier quart du X<sup>e</sup> siècle, Euthyme l'Hagiorite (décédé en 1028), qui jeta les bases de la littérature géorgienne de l'école du Mont Athos, donna sa propre interprétation de la chronique d'Hippolyte dans la rédaction d'Épiphanes de Chypre, et l'introduisit dans la traduction qu'il avait faite de l'ouvrage de Maxime le Confesseur, *Questiones ad Thallasium* (Migne PG., t. 90). Cette interprétation vise à satisfaire les intérêts communs généalogiques du peuple géorgien, qui venait tout juste de se lancer sur la voie de l'unification. C'est pour cette raison que la méthode de traduction d'Euthyme, caractérisée par une libre interprétation de l'original (Euthyme avait « le droit d'ajouter à l'original et d'en retrancher »), y trouve une application tout à fait personnelle, en ce qui concerne l'apport dans la traduction d'appellations nationales tribales qui n'existent pas dans l'original.

A la fin du X<sup>e</sup> siècle et au début du XI<sup>e</sup>, sur le territoire jusque-là morcelé en unités féodales géorgiennes commence à se former, comme on le sait,

une forte monarchie centralisée, dont on était forcé d'écouter la voix, dans les questions de politique internationale en Asie mineure. Le désir du peuple géorgien, qui prend conscience de lui-même, de se situer non seulement au point de vue politique et culturel, mais aussi en tant que nationalité, soulève dans la littérature les questions de genèse ethnique, tant des Géorgiens que des peuples voisins.

L'historien géorgien du XI<sup>e</sup> siècle, Leonti Mroveli (du VIII<sup>e</sup> siècle, d'après I. Džavaxišvili, Marr, Ingorokva et Tarxnišvili. N.D.L.R.), s'attache à résoudre ces questions. Dans son ouvrage historique, connu sous le nom de « Récit concernant les premiers pères et les premiers rois », il déclare que les peuples habitant notre Transcaucasie sont frères, et descendent d'un même ancêtre, le fils cadet de Noé, Japhet et de son petit-fils Targamos<sup>1</sup>. Il dit : « Les Arméniens et les Géorgiens, les Arans et les Movakans, les Heros et les Lesguiens, les Caucasiens et les Megréliens, avaient tous le même père, du nom de Targamos »<sup>2</sup>. Targamos avait huit fils, nommés : le premier hAos, le deuxième Kartlos, le troisième Bardos, le quatrième Movakan, le cinquième Lek, le sixième hEros, le septième Kavkas, le huitième Egros »<sup>3</sup>.

Les questions de la genèse ethnique des peuples transcaucasiens préoccupent de nombreux écrivains médiévaux, mais occasionnellement, et non pas spécialement comme ce fut le cas pour Leonti Mroveli. Chacun d'eux abordait ces questions à sa façon. La question se pose de savoir où Leonti avait pu prendre son schéma généalogique, — était-ce un schéma personnel ou l'avait-il emprunté à des écrivains connus avant lui ?

C'est du schéma donné dans la chronique d'Hippolyte, et de son interprétation arménienne, que ce schéma se rapproche le plus. En effet, parmi les descendants de Japhet de la chronique d'Hippolyte, les peuples de notre Transcaucasie, mentionnés dans l'histoire de Leonti, figurent sous tel ou tel nom.

En comparant les listes d'Hippolyte de l'interprétation arménienne et celles de Leonti, nous voyons que :

1) Les tribus géorgiennes sud-occidentales énumérées dans la liste d'Hippolyte : Kols, Korzens, Tibariens, Khalibs, Mossiniks, réunies dans les Megréliens, sont appelées, dans l'interprétation arménienne, Egeracikh.

2) Les tribus qui peuplaient la partie nord de la Transcaucasie, notamment les Sarmates, les Savromates et les Alans (Ossètes) des listes gréco-arméniennes sont désignées par Leonti sous la dénomination de « Caucasiens », c'est-à-dire habitants des montagnes du Caucase. En parlant des habitants du Caucase, il faut supposer que Leonti ne pensait pas seulement aux Sarmates, aux Savromates et aux Alans.

3) Leonti Mroveli accorde plus d'attention aux tribus de la Transcaucasie orientale, parmi lesquelles il nomme en premier lieu les Armènes et les Kartvèles, c.-à-d. les Arméniens et les Géorgiens. Les Arméniens sont désignés

<sup>1</sup> Targamos fut, selon la Bible (Gen. X, 3), le fils de Gomer, le petit-fils de Japhet ; en hébreu et en syriaque il se nomme Thogarma, en grec Θοργομα-Θοργαμα-Θεργαμα, en latin, Thgorma, en arménien Thorgamo.

<sup>2</sup> Kartlis Tsxovreba, p. 1-2.

<sup>3</sup> K. Kekelidzé, Etudes III.

tant dans la liste d'Hippolyte (Armenoi) que dans l'interprétation arménienne (Hajkh). En ce qui concerne les Kartvèles, ils figurent dans l'interprétation arménienne sous la dénomination habituelle aux Arméniens de Wirkh, et dans la liste d'Hippolyte, de Ἰβηρες (p. 55, 81, 99)<sup>4</sup>. Ἰβηρες-Ἰβηρια sont également mentionnés par Hippolyte à un autre endroit (p. 58, N° 38, 59, N° 10, voir aussi p. 82, N° 1) mais ce ne sont pas des Kartvèles, mais des Ibériens de la presque île pyrénéenne, car ils figurent là entre les Celtes-Ibériens et les Gaulois.

4) Parmi les peuples de la Transcaucasie orientale indiqués par Leonti figurent les Herri; les Ἐρραῖοι<sup>5</sup> leur correspondent dans la chronique d'Hippolyte. Il s'agit ici des habitants de la région de Géorgie appelée *Hereti*. Le fait que la dénomination purement géorgienne *Hereti-Herni* se trouve dans la liste d'Hippolyte sous la forme Ἐρραῖοι mérite l'attention. La source, dans ce cas, n'est pas livresque, car on ne rencontre pas chez les autres écrivains grecs une appellation semblable; elle n'est répétée par la suite que par Eusèbe de Césarée (IV<sup>e</sup> siècle)<sup>6</sup> qui s'est fondé vraisemblablement sur Hippolyte. La frontière orientale de cette région était constituée par l'Albanie, la frontière occidentale par l'Ibérie, celle du nord par les contreforts du Caucase, celle du midi par la rivière Mtkvari et par le peuple appelé par Hippolyte Γαργαροι c'est-à-dire les Gargarans de Moïse de Khorène. Dans l'interprétation arménienne d'Hippolyte, à la dénomination Ἐρραῖοι *Herni* correspondent les Lpinkh ou Lupens de Pline, Tabulae Peutinger et de Moïse Kagankatavatsi<sup>7</sup>.

5) Les Ἀλβανοὶ d'Hippolyte et les Alvankh de l'interprétation arménienne sont le peuple qui habita le pays connu sous le nom d'Albanie, s'étendant entre le Caucase (au nord) et l'Araks (au sud), la mer Caspienne (à l'est) et l'Ibérie et l'Arménie (à l'ouest). La rivière Mtkvari partageait en deux cette région; sa partie septentrionale, en vieux géorgien en général (et en particulier d'après Leonti) s'appelait Movakan, et la partie sud, Rani. Le Movakan, d'après Leonti, se trouve au nord de la rivière Mtkvari, et va des sources de la rivière Mtsire Alazani (Iori) jusqu'à la Caspienne, tandis que le Rani (Arran, héritage, d'après Leonti, de Bardos) se trouvait au sud du Mtkvari et s'étendait de la rivière Berdudji jusqu'à la mer Caspienne.

6) Dans la Transcaucasie orientale, Leonti indique les Lekni, Lesguiens du Daghestan actuel; vraisemblablement les Ἀμαζονες d'Hippolyte et les Maskhuthkh de l'interprétation arménienne leur correspondent<sup>8</sup>.

Si on examine ces listes de plus près, on ne peut pas ne pas remarquer que Leonti utilisa la liste d'Hippolyte, où il interpréta à sa façon les dénominations ethniques qui s'y trouvaient. Car l'apparition dans sa généalogie du nom de Tarchis comme l'un des ancêtres des Géorgiens ne peut pas s'expliquer par

<sup>4</sup> L'expression exacte d'Hippolyte est Ἰβηρες ἀφ' οὗ βηρες καὶ Τυρῆνοι (p. 55, N° 71). J. Marquart la rectifie ainsi: βηρες (οὐ) καὶ Τυρῆνοι. Mais il n'y a aucun fondement pour une construction pareille.

<sup>5</sup> La rectification de J. Marquart, qui propose de lire Ἀρραῖοι, au lieu de Ἐρραῖοι et voit en eux les habitants d'Albanie — d'Arran, ne peut guère être justifiée (p. 552-553).

<sup>6</sup> V. Latychev, Informations des auteurs anciens grecs et latins sur la Scythie et le Caucase, I, 667.

<sup>7</sup> J. Marquart, *ibid.* p. 554.

des sources autres qu'Hippolyte. Leonti sait que les Géorgiens descendent de Targamos, et en même temps il lit dans Hippolyte qu'ils sont les descendants de  $\theta\alpha\rho\sigma\epsilon\iota\zeta$  (p. 55, N<sup>o</sup> 71). Il atténue cette contradiction de façon originale en considérant Targamos comme le fils de ce  $\theta\alpha\rho\sigma\epsilon\iota\zeta$  (petit-fils de Japhet) par Yavan; en réalité, Targamos était le petit-fils de Japhet par Gomer.

Que Leonti ait utilisé la chronique d'Hippolyte se remarque aussi du fait que parmi les fils de Japhet il ne mentionne pas Tubal et Mosx (Gen. X, 2) qui étaient considérés par les Géorgiens et par certains autres écrivains comme les fondateurs de deux tribus géorgiennes. Pourquoi ne les mentionne-t-il pas? Parce que, d'après la chronique d'Hippolyte, ce ne sont pas des tribus géorgiennes qui descendent d'eux, mais les  $\theta\epsilon\tau\tau\lambda\omicron\iota$  et les  $\Pi\lambda\upsilon\rho\omicron\iota$  (p. 54).

D'autre part, Leonti connaissait certainement la version arménienne de la chronique d'Hippolyte, car chez lui le terme *megrelni* indique ce qui, dans la version arménienne, est exprimé par le terme Egeracikh. D'une façon encore plus éloquente, ce fait est confirmé, comme nous le verrons plus loin, par la conviction de Leonti que Targamos était l'ancêtre des Géorgiens.

Dans la généalogie des peuples transcaucasiens de Leonti Mroveli, ce n'est pas tant le postulat de l'origine commune de ces peuples d'un même aïeul, Japhet, qui est important — car de Japhet, d'après Hippolyte, descendaient une quantité d'autres peuples, — que la conviction que les peuples transcaucasiens descendent d'un même père, Targamos. Il dit : « Ils avaient (les peuples qu'il énumère) un seul père, Targamos. Targamos avait huit fils, nommés : le premier, hAos, le deuxième Kartlos, le troisième Bardos, le quatrième Movakan, le cinquième Lekos, le sixième hEros, le septième Caucacus et le huitième Egros ». D'où Leonti pouvait-il savoir que les Kartvèles ou Géorgiens descendent de Targamos? Il ne pouvait trouver cela ni dans la Bible (Gen. X), ni dans d'autres sources écrites quelconques. Il n'avait aucune indication livresque directe de ce fait, mais il pouvait tirer cette conclusion de deux sources. L'une de ces sources est la chronique d'Hippolyte, où il est indiqué que Targamos était le fils de Gomer, fils de Japhet, et que les Arméniens descendaient de lui :  $\theta\alpha\rho\gamma\alpha\mu\acute{\alpha}$  ἀφ' οὗ οἱ Ἀρμενιοὶ (p. 55). Leonti sait que les Arméniens et les Géorgiens sont frères; les Arméniens, d'après Hippolyte, descendent de Targamos, — il pouvait donc conclure en conséquence que les Géorgiens, aussi, devaient descendre de lui. L'autre source d'où Leonti pouvait tirer une telle conclusion est l'histoire de Moïse de Khorène, où il est indiqué que Thorgom engendra Haïk (1, 5). Leonti sait, d'après cette histoire, que Haïk est le fils de Targamos, il sait d'autre part que Kartlos, éponyme des Géorgiens, est frère de Haïk, il doit donc conclure que Kartlos est aussi fils de Targamos. Dans la littérature géorgienne après Leonti, et en particulier dans la littérature historique, les Géorgiens et les Arméniens sont souvent appelés « Targamosiens », ou « Maison de Targamos » (Première histoire de Tamar).

Dans la conception de Leonti, qui fait descendre les peuples transcaucasiens d'un seul père, Targamos, le plus important est l'idée de fraternité de ces peuples, et en particulier des Arméniens et des Géorgiens. D'où a-t-il

<sup>8</sup> Voir J. Marquart, p. 555.

appris que les Arméniens et les Géorgiens étaient frères, en la personne de leurs éponymes? Leonti n'avait pu emprunter cette idée à l'extérieur, à quelque source étrangère; elle fut conçue par les milieux avancés de Géorgie, indépendamment de la généalogie de Leonti et avant elle. Il se peut même que la généalogie en question soit la consécration littéraire de cette idée. Leonti fournit simplement à cette idée une base livresque de son crû. L'apparition de cette idée fut avant tout facilitée par la situation politique générale sur le territoire transcaucasien. Dès la fin du X<sup>e</sup> siècle, avec l'avènement de Bagrat III, commence l'unification de la Géorgie, qui se termina, comme on sait, avec David le Constructeur. « Désormais la Géorgie est l'un des centres d'unification de l'ensemble du Caucase et ceci déjà avant et non après la chute du nouveau royaume arménien. Devenant progressivement un état pan-caucasien, la Géorgie commence à devenir un vaste pays dont la population comprend diverses nationalités et diverses religions ou confessions » (Marr). Le processus d'unification toucha même à un certain degré les Arméniens, dans la mesure où les Géorgiens et les Arméniens, dont les rois, de la dynastie des Bagratides, souvent apparentés aussi par leurs mariages, partageaient ensemble en campagne contre des ennemis communs. Il y eut au XI<sup>e</sup> siècle des cas où les Arméniens, tout au moins partiellement, firent partie du royaume de Géorgie. Si l'information de l'historien est exagérée, quand il déclare que Bagrat III « par son pouvoir absolu soumit tout le Caucase, de la Djikétie à la mer de Gurgaran, qu'il fit de l'Azerbaïdjan et de Chirvan ses tributaires, et qu'il gouverna selon son bon plaisir les possessions arméniennes », si cette affirmation est exagérée, en tout cas, sous Bagrat IV, en 1045, la ville d'Ani, capitale du royaume d'Arménie, ainsi que neuf forteresses arméniennes, furent réunies à la Géorgie, sur la proposition de notables arméniens. Ainsi, dès la première moitié du IX<sup>e</sup> siècle commence le processus de l'entrée progressive des Arméniens dans la famille unifiée du royaume de Géorgie, processus qui s'achève au XII<sup>e</sup> siècle par leur fusion définitive avec ce royaume. Les conditions sociales, économiques et culturelles de la vie de ces peuples jouèrent un rôle important, sinon exclusif, dans cette affaire, en plus des conditions politiques. Tout cela, pris ensemble, fit naître dans les milieux pensants de Géorgie l'idée « d'une parenté fraternelle » entre les peuples transcauciens parmi lesquels, en vertu des circonstances du moment, les Géorgiens jouaient un rôle prédominant. Leonti assimila cette idée riche en possibilités, mais il donna le rôle prépondérant aux Arméniens et non aux Géorgiens.

En parlant des huit fils de Targamos, Leonti donne la priorité au fils aîné hAos (Haïk) et accorde de ce fait la priorité aux Arméniens dans toutes les sphères de la vie des peuples du Caucase, et dans celle des Géorgiens en particulier. Voici comment il s'exprime : « Le gouverneur et maître de ses sept frères était hAos, ils se soumettaient tous à lui ». Pour expliquer cette communication, il faut avoir en vue ce qui suit : Dans la Chronique d'Hippolyte, parmi les descendants de Targamos ne sont mentionnés que les Arméniens. Cette circonstance fonda la conviction de Leonti que l'éponyme des Arméniens, hAos (Haïk) était le fils aîné de Targamos, au sujet duquel, justement, Moïse de Khorène communique également : « Thorgom engendre Haïk » (1, 5). L'ancienneté ou la « primogéniture » de hAos - Haïk dans la famille de



Targamos joua un rôle décisif dans ce cas. Certains de nos historiens affirment que dans cette circonstance, l'œuvre apocryphe du pseudo-Ephrem le Syrien « Le trésor des cavernes », très populaire au moyen âge, eut une influence décisive sur Leonti (I. Džavaxišvili). Ce fut justement Leonti lui-même qui la traduisit en géorgien. Mais ce n'est pas exact. C'est la Bible qui influença la théorie de Leonti, et non l'œuvre indiquée, qui a été elle-même bâtie sous l'influence de la Bible. Dans les questions qui se rapportent aux destins premiers de la société humaine, et en particulier de la société géorgienne, Leonti est un homme qui pense d'après la Bible. D'après lui, de la « confusion » des langues que l'on parlait en Géorgie est sortie la langue géorgienne ; comme on le sait, la Bible (Gen. XI, 1-9) parle aussi de la « confusion » des langues. Dans la famille de Targamos, hAos-Haik est l'aîné, le premier-né. C'était suffisant pour que Léonti reconnaisse aux Arméniens tous les avantages de la primogéniture. Et quels sont ces avantages ? Il le sait d'après la Bible. Il y est indiqué qu'Isaac bénit son fils Jacob, en tant que premier-né, en prononçant les paroles suivantes : « Que des nations te servent, que des peuples se prosternent devant toi, sois un maître pour tes frères, que se prosternent devant toi les fils de ta mère », (Gen. XXVII, 29). A son autre fils, Esau, Isaac dit : « Je l'ai établi ton maître, je lui donne tous ses frères comme serviteurs » (Gen. XXVII, 37). Voici justement de quelles prérogatives Leonti investit hAos-Haik, par rapport à ses frères, les fils de Targamos ; il en découle que les Arméniens ont les mêmes prérogatives par rapport aux autres peuples du Caucase, et en particulier aux Géorgiens. Ainsi, la situation réelle des choses, dans la famille des peuples transcauciens, est manifestement sacrifiée par Leonti à un schéma médiéval livresque d'origine biblique.

En laissant de côté ce schéma, nous devons reconnaître que l'idée même de fraternité des peuples transcauciens, imposée par la vie, était saine et progressiste, car elle trouvait son expression dans l'histoire effective de cette contrée. Cette idée unit incontestablement les peuples transcauciens dans leur lutte commune contre les féroces conquérants qui, avec la même ténacité, s'efforçaient d'asservir aussi bien les Géorgiens que les Arméniens. Encore dans la période mythique de leur existence, d'après la narration de Leonti, les éponymes géorgien et arménien, Kartlos et hAos, défendent de concert leur indépendance et leur liberté contre le tyran-géant qui régnait sur eux, Nemrod, ou Bela selon Moïse de Khorène.

Au V<sup>e</sup> siècle, sous la conduite du roi géorgien Vakhtang Gorgasal, les Géorgiens et les Arméniens levèrent l'étendard de la révolte, pour lutter de concert contre l'Iran, dans le but de rejeter le joug de ce cruel ennemi ; les Huns eux-mêmes furent entraînés dans cette lutte qui devait unifier toute la Transcaucasie, mais une trahison intérieure condamna cette tentative à l'insuccès. Ils se battirent aussi dans un même élan contre l'emprise arabe. Mais des liens plus étroits, politiques et culturels, se formèrent entre les Géorgiens et leurs voisins dans le tardif moyen âge, aux XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles, lorsque la Géorgie assumait le rôle d'unificatrice de la Transcaucasie, d'une mer à l'autre, de la chaîne du Caucase à l'Araks. Sous le règne de David le Constructeur et de la reine Tamar, la Géorgie libère les terres et les villes arméniennes des Turcs-Seldjucs et de divers émirs arabes ; elle réfrène,



en Azerbaïdjan, les exactions de l'atabeg Aboubekr, qui avait déposé son frère Amir-Mirman et qui menaçait son allié, le shah de Chirvan. Elle fait régner l'ordre et la paix dans le pays. La fraternité et la solidarité de ces peuples, à l'époque dont nous parlons, est attestées par l'amitié très proche qui existait entre les écrivains géorgiens et les poètes de Chirvan et d'Azerbaïdjan. Parmi ces derniers, Xakani dit dans l'une de ses odes : « Les portes d'Abxasie (de la Géorgie) sont ouvertes devant moi, je me dirigerai là-bas et je trouverai asile chez les Bagration ». Il suffit de lire chez l'historien de la reine Tamar la description de l'accueil qui fut réservé au shah de Chirvan et à Amir-Mirman, qui vinrent en Géorgie avec une suite brillante pour chercher de l'aide, pour mieux comprendre les sentiments fraternels qui unissaient à la Géorgie les peuples qu'ils représentaient. Ces sentiments, cette compréhension mutuelle, se manifestent également plus tard, en particulier au XVIII<sup>e</sup> siècle, quand naît en Arménie l'idée de la restauration du royaume d'Arménie sous le protectorat du roi géorgien Irakli II (Joseph Emine).

La notion de la fraternité des peuples du Caucase, qui prit ses racines dans la réalité géorgienne et trouva son expression livresque dans l'ouvrage historique de Leonti Mroveli, fut toujours un principe fondamental dans la vie de ces peuples.

† Korneli KEKELIDZÉ

## LE SOULÈVEMENT DE BARDAS SKLÉROS

« L'épopée byzantine à la fin du dixième siècle ».

Sous ce titre Gustave Schlumberger décrivait les péripéties et les gloires de l'Empire byzantin à la fin du dixième siècle.

Dans cette épopée une large place est réservée au soulèvement du grand féodal Bardas Skléros, qui mit l'Empire à deux doigts de sa perte. De cette catastrophe inévitable, l'Empire n'a été sauvé que grâce à l'intervention militaire des Géorgiens.

Voici en substance le récit que nous fait Schlumberger de cet événement mémorable : En 976 Bardas Skléros se révolte, il groupe autour de lui tous les mécontents et tous les aventuriers. Un grand nombre de féodaux grecs, des émirs arabes même et des princes arméniens se joignent à lui.

Le soulèvement s'avance avec une telle rapidité qu'en quelques semaines Skléros est maître de toute l'Asie Mineure et menace Constantinople elle-même, où les jeunes empereurs Basile et Constantin tremblent devant l'usurpateur. De la capitale, on envoie contre lui un autre grand féodal, Bardas Phocas. Mais toutes les fois que Phocas se mesure avec lui, il est battu par Skléros. Une bataille décisive a lieu le 19 juin 978 *dans la plaine de Pankalia* en Asie Mineure.

Phocas est de nouveau battu, il cherche à sauver les débris de ses troupes dont il protège lui-même la retraite, poursuivi par le vainqueur. A ce moment critique, un des généraux de Bardas Skléros, Constantin Gabras, le provoque en combat singulier. B. Phocas, furieux, se jette sur Gabras qu'il abat « d'un coup de sa masse de fer ».

Cette victoire donne à Phocas assez de répit pour pouvoir se rendre en Géorgie chez le couropalate David, son ami intime, qui lui donne un fort contingent de troupes. A la tête de ces contingents nouveaux « formés de soldats excellents », Phocas marche contre Skléros. De nouveau le choc a lieu *dans la même plaine de Pankalia* : cette fois aussi l'armée de Phocas est sur le point d'être mise en déroute. Mais cette fois aussi un duel sauve l'armée impériale : Phocas est provoqué non plus par Constantin Gabras mais bien par Bardas Skléros lui-même. Phocas « assène, de sa masse d'armes, un coup si formidable sur la tête du rebelle que celui-ci tombe lourdement sur le corps de sa monture abattue » (p. 423). C'est ainsi que d'après les sources grecques *de la fin du onzième siècle et du début du dixième*, la révolte est domptée. Cette bataille a eu lieu le 24 mai 978.

Ces récits épiques et fantastiques ne sont pas confirmés par les sources géorgiennes de *l'époque même de la révolte de Bardas Skléros*. Ces sources sont : La vie des saints Jean et Euthyme (+ 1028), fondateurs du monastère géorgien d'Iviron au Mont Athos, composée vers 1044 (édition de P. Peeters, *Histoires monastiques géorgiennes*, dans *Analecta Bollandiana* 1922, p. 11-17); le colophon d'un manuscrit géorgien copié pour la dernière fois par le

moine David, neveu de Michel Modrékili, qui nous a laissé un grand recueil d'hymnes géorgiennes composé vers 988 (manuscrit N° 9 du Mont Athos). Comme troisième document d'importance capitale il faut mentionner ici une inscription de l'église de Zarzma en Géorgie, dont voici la traduction : « Au nom de Dieu et par l'intercession de la sainte Mère de Dieu, moi Jean, fils de Soula, j'ai construit cette chapelle dans le temps où Skléros se révolta en Grèce. David couropalate, Dieu l'exalte, porta secours aux saints rois et nous envoya tous à l'armée. Nous mîmes en fuite Skléros au *pays nommé Kharsanani, au lieu nommé Sarvenisni* ».

Cette inscription a été mise par Jean, fils de Soula, qui a pris part personnellement à la guerre contre Skléros et elle a été mise du vivant même de David le couropalate, mort en 1001, donc quelques années après la bataille en question. Peut-on raisonnablement mettre en doute l'authenticité d'une telle inscription ? certainement non.

Considérons maintenant les renseignements fournis par les sources géorgiennes et comparons-les avec celles des historiens grecs.

D'après les sources géorgiennes c'est la Cour impériale elle-même qui s'adresse directement au couropalate géorgien. Dans ce but elle fait venir du Mont Athos à Constantinople Jean Thornik, ancien général géorgien, devenu moine à l'Ivion.

La cour l'envoie comme intermédiaire à David d'Ibérie. David vient en aide aux empereurs et c'est Thornik « en personne, qui, quittant momentanément, dit Schlumberger, la robe de bure pour la cotte de mailles, commande les douze mille Géorgiens ». *Cette bataille a eu lieu non pas à Pankalia, mais bien à Sarvenis, c'est-à-dire aux eaux thermales connues sous le nom d'Acuae Sarvenae ou Basilica Therma. Dans cette bataille, ce sont les Géorgiens seuls qui triomphent de Skléros, les Grecs ne paraissant même pas.*

Comment expliquer cette différence que l'on constate entre les données des sources géorgiennes et celles des sources grecques ? Pour l'expliquer, il suffit d'examiner de près les affirmations des historiens byzantins, surtout en ce qui concerne les deux rencontres sanglantes entre Phocas et ses adversaires et le champ de bataille lui-même. D'après les sources grecques, la bataille décisive qui mit fin à la révolte de Skléros eut lieu à *Pankalia*. Mais cette dernière bataille ressemble étrangement à la première bataille de *Pankalia* : le même champ de bataille, le même déroulement de la lutte, le même duel. Ce dernier avec cette différence que le premier concernant Phocas et Gabras se transforme en un duel entre Phocas et Skléros. L'issue est la même. C'est toujours Phocas qui triomphe. Que faut-il donc conclure de cette identité de faits racontés deux fois ? — *que nous avons ici à faire à une seule et même bataille de Pankalia*. Les panégyristes grecs qui ne pouvaient ignorer le véritable champ de bataille, ont tout simplement dédoublé la première bataille de *Pankalia* pour ne pas attribuer la gloire de la victoire sur Skléros aux Géorgiens. Une autre explication de cette étrange manière de rapporter des faits historiques n'est pas possible.

Schlumberger lui-même était tellement persuadé de la bonne foi des historiens byzantins, qu'il écrivait à propos de l'inscription de Zarzma : « bien malheureusement le mauvais état (?) de la dernière partie du texte précieux qui rappelle le souvenir d'un fait glorieux pour l'histoire de la nation géor-

gienne ne nous permet pas de saisir pour quelle cause les noms du charsian et de Aquae Sarvanae s'y trouvent inscrits » (vol. I p. 426-427). Schlumberger est excusable de n'avoir pas perçu le stratagème des panégyristes byzantins, qui ont eu aussi le malheur de raconter des faits bien éloignés de l'époque où ils vivaient. Mais l'éminent historien français a eu au moins le mérite de mentionner les sources géorgiennes et de les comparer avec celles des Byzantins, sans avoir expliqué les divergences que l'on y découvre. Mais que dire des successeurs de Schlumberger sur le terrain de l'histoire byzantine ? Ont-ils peut-être rectifié ou plutôt complété les données de Schlumberger ? Ils ont ignoré entièrement la tradition géorgienne. Ils n'ont même pas trouvé nécessaire d'attirer l'attention de leurs lecteurs sur la participation des Géorgiens à ce drame sanglant. Voici ce que nous lisons dans le Ch. Diel-G. Marçais « Le monde oriental de 395 à 1081 » Paris 1944 p. 476 : « L'insurrection (de Bardas Skléros) dura près de quatre ans (976-979) et elle ne fut domptée que grâce à l'énergie d'un autre féodal : Bardas Phocas. Le 24 mai 979, à la bataille de Pankalia, Phocas provoquant Skléros en combat singulier le renversait d'un coup formidable de sa masse d'armes et dispersait ses troupes... Le soulèvement était vaincu ». En réalité nous savons que c'est à Thornik que revient la gloire d'avoir anéanti les forces de Skléros.

Nous retrouvons la même légende chez G. Ostrogorsky « Geschichte des byzantinischen Staates » Munchen 1952, p. 240. Celui-ci ne cesse d'exalter et de glorifier l'aide apportée par les « Russes » à l'Empire byzantin. Mais quand il s'agit de la Géorgie, de ses relations séculaires avec Byzance et des guerres sanglantes livrées par les empereurs sur le sol géorgien, il n'en souffle mot, ceci avec la sérénité d'un homme pour qui la Géorgie n'existe même pas. S'il est obligé d'en parler, il préfère des expressions bien vagues et imprécises, telles que « peuples caucasiens, tribus chrétiennes du Caucase ». Une fois seulement il nomme « die grosse Königin Tamar » (p. 339) comme si cette grande reine était tombée du ciel.

Comment expliquer ce mutisme général sur les sources géorgiennes ? Faut-il peut-être admettre que ces byzantinistes ne connaissent pas les documents géorgiens ? Une telle excuse est sans fondement, surtout pour l'histoire russe, qui est à même de connaître l'histoire de la Géorgie et en particulier les détails concernant le soulèvement de Bardas Skléros. En effet déjà Adonze écrivait en 1938 sur notre sujet : « De toute façon, il est hors de doute que la dernière bataille a eu lieu à Basilica Therma et non pas à Pankalia, l'inscription géorgienne sur le mur du couvent de Zarzma le confirme », (Byzantion 13, 1938, p. 144) ne voyant dans la seconde bataille de Pankalia qu'un dédoublement de la première. Byzantion est une revue dont les articles ne peuvent échapper à aucun byzantiniste qui mérite ce nom. Mais avant lui la même question avait été traitée par le célèbre orientaliste E. Honigmann (Die Ostgrenzen des byzantinischen Reiches. Bruxelles 1935, p. 150). Ayant reconnu le caractère sérieux des documents géorgiens, il avait essayé de concilier les sources grecques avec les sources géorgiennes en donnant la préférence à l'inscription de Zarzma et à la vie des saints Jean et Euthyme.

† P. M. TARCHNICHVILI

## LA GÉORGIE À L'ÉPOQUE DES CROISADES

Jérusalem fut conquise par les croisés en 1099. Des principautés chrétiennes sont fondées en Syrie et en Palestine. La résistance du monde de l'Islam semble brisée. Mais les forces musulmanes se préparent néanmoins à la contre-offensive. Nadim Eddim Elghas, Sultan d'Allepo, inflige une défaite à Roger d'Antioche en 1119. Ce n'était là qu'une escarmouche; la bataille principale devait avoir lieu plus tard. On s'aperçut alors que, dans le Nord, un pays chrétien se développait avec une puissance grandissante. Ce pays, c'était la Géorgie. Les chefs de l'Islam commencèrent à s'inquiéter, car la Géorgie pouvait fort bien voler au secours des croisés. Pour atteindre le but final que le monde musulman se proposait, c'est-à-dire le refoulement complet des croisés, il fallait immédiatement éliminer ce risque. Aussi le projet, à peine en eut-il été conçu, qu'il fut mis aussitôt à exécution. Une puissante armée de 600.000 hommes fut concentrée au sud de cette région de l'Asie déjà en 1121. Cette masse immense de Seldjucides, de Turcmènes et d'Arabes, montés sur de vigoureux chevaux, se précipita, sous la conduite de Nadim Eddin Elghas, en direction du Nord, vers la Géorgie.

L'heure du destin semblait avoir sonné pour la Géorgie. L'homme qui régnait alors sur la Géorgie était de taille, grâce à sa qualité de chef « à la main sûre », à conjurer le danger : c'était le roi Davith, celui que l'on a surnommé « le constructeur » (1089-1125). Grand stratège, il était aussi profondément chrétien. Il avait même pris soin de faire frapper la monnaie en accompagnant son nom tantôt du titre de « Serviteur du Christ », tantôt de celui de « Glaive du Christ ». Maintenant, il ne se présentait que comme « glaive ». (Que l'on se rappelle saint Bernard et sa « Règle de l'ordre du Temple », par le moyen de laquelle se constitua ce qu'il appela lui-même la « milice de Dieu »). Mais comment pouvait-il espérer tenir contre une telle armée, numériquement si supérieure? Il ne disposait que de 60.000 cavaliers. Tbilisi était toujours aux mains de l'émir arabe et le chef seldjucide le Sultan Torghul, qui guettait la Géorgie comme un animal féroce, semblait être l'allié naturel de cette formidable armée d'invasion.

Le roi ne pouvait songer à une attaque frontale et bien moins encore à l'encercllement des corps d'armée ennemis. Pour équilibrer les forces, il fallait tirer des mouvements tactiques le maximum d'efficacité.

Avec des forces de combat dont la mobilité était accrue, on pouvait dès lors, recevant l'attaque de l'ennemi latéralement, le frapper, en opérant une conversion, tantôt sur sa droite, tantôt sur sa gauche. Grâce à cette tactique, il était possible non seulement de pratiquer une défense efficace, mais encore de passer, ici et là, à l'offensive. Une grande forêt, fortifiée par des barrages, protégeait l'arrière de l'armée. Les archers, qui étaient d'excellents tireurs, se tenaient également là, en guetteurs. L'armée ennemie avait établi son camp dans la vallée de Didgori. C'était une position favorable pour le roi;

d'ailleurs la topographie de tout ce pays, dans tous ses détails, lui était parfaitement connue.

Ce fut lui qui ouvrit le combat. Feignant une attaque, il lança quelques colonnes, par le côté, sur l'ennemi. Celui-ci se précipita comme un monstre déchaîné, mais les attaquants avaient déjà disparu. Le roi répéta de plus en plus, de tous les côtés, de semblables attaques et chaque fois il échappait à l'adversaire. Ces manœuvres portèrent l'ennemi à un tel degré d'excitation et de désorientation qu'elles lui firent perdre peu à peu contenance. C'est alors que vint le jour décisif.

C'était le 14 août 1121. Le roi engagea à nouveau le combat. Chaque corps de son armée manœuvrait comme s'il ne dépendait que de lui-même. Mais le roi, qui avait à sa disposition une cavalerie d'élite, et qui semblait être partout présent sur le champ de bataille, parvint, par l'effet de sa volonté tendue vers la victoire, à faire tenir constamment ensemble, en un tout impossible à briser et magnétiquement cohérent, toutes les parties de son armée. C'était risquer le tout pour le tout. Le roi attendait une occasion favorable : il lui fallait trouver le juste moment qui ne fût ni trop tôt, ni trop tard. Ce moment arriva. Tout à coup, la vigueur de l'armée ennemie s'effondra en plein combat. Le génie de l'individu l'emportait sur la puissance du nombre. La bataille fut gagnée. La grande armée asiatique d'invasion fit demi-tour et s'enfuit en déroute. Elle fut poursuivie et écrasée. Nadim Eddin Elghas, blessé à la tête et vaincu, battait en retraite. Sur ces entrefaites, Tbilisi fut également libérée et la ville d'Ani annexée à la Géorgie.

C'est là ce que rapportent les annales de Géorgie et le chroniqueur arménien Mathieu d'Edesse. L'Assyrien Abul Pharadch et les Arabes Ibn Aladir, Khemal Eddin et Ibn Kaldun donnent de ces événements une semblable narration. Mais c'est le chancelier de la principauté d'Antioche, Gautier de Normand, qui, dans ses « *Bella antiochia* », donne assurément le meilleur récit de cette fameuse journée du 14 août.

Le roi « constructeur » n'a pas seulement ainsi sauvé son pays, mais il a encore et en même temps apporté un appui considérable aux croisés. Il fut d'ailleurs reconnu, par ces derniers, comme allié et son nom devint légendaire.

Le 30 juillet 1109, Paris reçut, des mains du chantre du Saint-Lieu de Jérusalem, Ansellus, la croix sur laquelle le Sauveur fut crucifié. Quelle bienheureuse surprise pour la France ! On la déposa en grande pompe dans une chapelle de la Basilique sur l'emplacement de laquelle s'éleva plus tard la célèbre cathédrale de Notre-Dame. La croix fut appelée « *Crux Ansellus* ». Elle resta là, dans l'ombre du sanctuaire, pendant presque sept cents ans. La cathédrale de Notre-Dame ayant été profanée et pillée en 1793, au moment de la Révolution française, on a pu sauver la croix qui y est gardée de nos jours.

Et voici maintenant ce qu'il y a de plus surprenant : Ansellus écrit, dans la lettre qu'il adressa à l'archevêque de Paris, Gallon, comme aussi dans celle qu'il envoya à l'archidiacre Stefan, qu'il aurait reçu cette croix de la veuve du roi géorgien Davith. Que la veuve en question ne soit pas d'accord — comme il est vrai — avec ce que prétend Ansellus, cela ne change rien à l'affaire. Le fait est que le chantre, selon la version qu'il donne lui-même des événements, a trouvé cette croix dans le pays du roi « bâtisseur ».



Et il faut lire, dans cette épître, de quels termes pleins de considération le roi « constructeur » est honoré ! : « De plus, le roi de Géorgie Davith, — écrit Ansellus — a réellement eu en sa possession, aussi longtemps qu'il vécut, cette croix qu'il entourait d'une très profonde vénération, heureux qu'il était d'un tel privilège. C'est le même roi qui, comme ses prédécesseurs, tint en son pouvoir la Porte caspienne où Gog et Magog furent arrêtés et où veille encore aujourd'hui son fils, dont le royaume et la domination constituent pour nous en quelques sorte une défense avancée contre les Mèdes et contre les Perses ».

« Pour nous en quelque sorte une défense avancée » — quel témoignage rendu à la puissance du roi « constructeur » ! Et, avant toute autre chose cette mention de Gog et de Magog. Ces derniers sont, d'après la tradition, d'obscures puissances de désordre qui apparaissent de temps en temps et qui menacent le monde. Et ces puissances auraient été retenues, par la suprématie géorgienne, à la Porte caspienne. (D'ailleurs, Alexandre le Grand, à ce que rapporte une légende, aurait barré la route aux troupes de Gog et de Magog par un mur de fer). Quel hommage rendu à l'autorité d'apparence sacrée du roi « constructeur » « à la main mûre » ! La Géorgie était prédestinée, à la frontière de l'Est et de l'Ouest, à préserver, intacte et lumineuse, la zone d'or contre toute attaque des puissances des ténèbres.

C'est ainsi que nous voyons, dans une étrange période de l'histoire, deux courants qui, bien qu'indépendants l'un de l'autre, convergent dans leur profondeur l'un vers l'autre du fait de leurs affinités électives. Deux courants de la chevalerie, tous deux dans le signe du Soleil.

Rien d'étonnant donc que la grande épopée de la royauté géorgienne ait laissé des traces dans la conscience des peuples occidentaux.

Un croisé envoie un message à l'archevêque de Besançon, Amadéo. Ce document ne porte pas de date. Mais comme Amadéo exerça son ministère épiscopal de 1195 à 1220, le message doit dater de cette époque. Le chevalier croisé écrit : « ... les chrétiens d'Ibérie, qu'on appelle les Géorgiens, ont marché contre les païens de tout le poids de leur puissance militaire, avec d'innombrables cavaliers et fantassins, avec l'aide de Dieu, et, après s'être emparé déjà de 300 forteresses et de 9 grandes villes, ils en ont occupé les plus importantes et réduit les autres en ruines... Ces Géorgiens sont venus pour délivrer la Terre-Sainte de Jérusalem et pour soumettre tous les territoires des païens. Leur roi est un jeune prince, âgé de 16 ans, d'une puissance et d'une vertu égales à celles d'Alexandre le Grand... Ce jeune homme a avec lui les ossements de sa mère, la grande reine Tamar, qui avait fait, de son vivant, le vœu d'entreprendre un pèlerinage à Jérusalem et qui avait demandé à son fils, au cas où elle mourrait avant, d'aller porter ses ossements sur le tombeau du Seigneur »<sup>1</sup>.

C'est là une légende qui est née de la nostalgie des croisés ; une légende qui a quelque chose qui la rend plus réelle qu'un simple fait historique. Les

<sup>1</sup> N.D.L.R. Cette lettre se trouve à Paris à la Bibliothèque Nationale. Voir également « Histoire de la France », ouvrage commencé par les Bénédictins et continué par les membres de l'Institut, T. XXI, Paris 1847.



ossements de l'illustre reine comme enseigne dans l'armée de son fils — cela achève de donner à toute cette époque son caractère merveilleux.

La littérature nordique du XIII<sup>e</sup> siècle a également conservé le souvenir de la reine Tamar. Nous y trouvons, entre autres, la mention suivante : « Selon la légende islandaise qui porte le nom d'Ingvar, ce dernier se rendit aussi, au cours de son voyage plein d'aventures, en Asie et arriva notamment chez une reine chrétienne, connue par le prestigieux pouvoir qu'elle exerçait, et que la légende fait passer pour sa femme. Sur les pentes méridionales du Caucase se trouvait effectivement aussi un grand et puissant royaume du nom de Géorgie qui, du temps d'Ingvar, était gouverné par une reine dont le nom était Tamar. On raconte qu'elle avait à son service 3.000 Waraeger. La légende d'Ingvar « Vitfarne » conserve, semble-t-il, à ce propos, un souvenir confus... » (Karl Grimberg : « Svenska Folkets underbara oeden ») (Stockholm 1938, Bd. 1, p. 221).

La mention suivante nous paraît beaucoup plus significative : « Les croisés, au moment où ils étaient vivement repoussés, espéraient que le presbytre Jean, dont la venue leur avait été prophétiquement annoncée, leur viendrait en aide avec le concours d'une grande puissance. On identifiait le presbytre Jean avec le roi Davith. Or, cette identification fut faite, un siècle après la mort du vrai roi Davith II, dans de nombreuses chroniques et particulièrement dans les récits qui se rapportent à l'époque de la croisade<sup>2</sup>. Une chronique anglaise de 1228 mentionne par exemple, que le bruit avait couru en 1221 dans toute la chrétienté que le roi Davith, appelé « Jean le presbytre », serait intervenu, venant des Indes, avec une armée très considérable et qu'il se serait emparé de la Médie et de la Perse ». (Radulfus de Coggeshale, *Chronicon anglicanum* (cc. 1228) edidit Reinhold Röhrich, Genevae, 1882, p. 334).

Cette figure légendaire du presbytre Jean, l'Occident crut la voir ainsi en la personne du roi Davith II. Sans aucun doute c'est là la plus haute distinction que l'on puisse imaginer pour un souverain.

† Grigol ROBAKIDSE

<sup>2</sup> N.D.L.R. Les notes citées à ce sujet par A. Sanders dans « Kaukasien », p. 170 : In dieser Zeit wurden zwischen der Kurie und Georgien mehrere Briefe ausgetauscht, die den neuen Kreuzzug und die Rolle, welche Georgien dabei zugeordnet war, betrafen. Papst Honorius III. (1216-1227) spricht in seinen Briefen sowohl in seinem eigenen als auch im Namen Kaiser Friedrichs II. Die Königin Rusudan und der georgische Amirspassalar Johannes Mchardgrseli antworteten dem Heiligen Vater. Der Brief des Königin und derjenige des Amirspassalar sind aus dem Jahre 1224. Der Papst antwortete am 4. Mai 1224. Die Briefe des georgischen Persönlichkeiten wurden durch den Bischof Dawith und den Neffen des Mchardgrseli, Schanche, nach Rom gebracht. Diese ganze Korrespondenz ist gesammelt in : *Fragmenta de Rebus Orientalibus*, c. 97, in Reineri Reinerici, *Chronicon Hierosolym.* Bd. I., S. 153 ; Pertz : *Monumenta Germaniae historica*, Bd. XXIII, S. 911 ; Raynaldi, Bd. I, ad ann. 1224, nn. XVII bis XVIII, S. 534-535 ; Analyse in Potthast, *Regesta pontificum Romanorum*. Berlin 1873, n. 7242. S. 625 ; J. de Vitriaco, *Historia Hierosolymitana*, n. LXXIX, in *Gesta dei per Francos*, Bd. II, S. 1095. — Papst Gregor IX. hatte an die Königin Rusudan und an ihren Sohn Dawith IV. im Januar 1240 einen Brief geschrieben und ihn durch die Missionare Huguticin, Jacob, Benevent, Rubin, Peter, Bernhard, Lambert und Guizard nach Georgien geschickt (er ist verloren gegangen). Vgl. hierzu S. Awališwili, *Aus der Zeit der Kreuzzüge*, Paris 1929 (IV) (georgisch).

## LES ÉMAUX CLOISONNÉS GÉORGIENS

Dans l'ancienne Géorgie, l'art des émaux sur or atteignit un grand développement. Par la quantité, les qualités artistiques et la valeur scientifique, les émaux géorgiens occupent une des premières places dans le monde<sup>1</sup>. Les objets émaillés se sont conservés sous l'aspect de petites icônes particulières, de médaillons servant à décorer l'habillement d'icônes, de couvertures d'anciens manuscrits, de croix, d'icônes pectorales d'évêques, etc.

La première classification scientifique des objets artistiques géorgiens en émail appartient à N. Kondakov, qui établit la différence entre les émaux byzantins et géorgiens et fit connaître au monde les meilleures productions de l'art des émaux de l'ancienne Géorgie<sup>2</sup>.

N. Kondakov ne reconnaît cependant comme géorgiens que les émaux qui portent la marque d'une technique primitive d'exécution et d'une coloration vive, considérant que les procédés, techniquement plus évolués, des artistes byzantins étaient inaccessibles aux maîtres géorgiens. La révision de ce point de vue inexact conduisit à de tout autres conclusions. Dans l'art des émaux géorgiens, il existait diverses tendances. On obtient un tableau précis de développement historique dont il est nécessaire de tenir compte en faisant l'analyse et la classification des objets en émail.

Communication présentée au XXV<sup>e</sup> Congrès International des Orientalistes à Moscou.

<sup>1</sup> Les émaux géorgiens provenant de la reliure en or ciselé d'un évangile, inclus dans le recueil de Balachov, ont été édités : 1) en couleur, sur la feuille d'en-tête de la monographie de N. Kondakov, *Histoire et monuments de l'émail byzantin*; Emaux byzantins. Recueil de A. V. Zvenigorodsky, St P. 1889-1892; description, voir pages 152-154; 2) N. Makarenko, *Exposition des antiquités ecclésiastiques au Musée du Baron Shtiglitz*, «Les temps anciens», 1915, juillet-août; 3) N. Kondakov, *Iconographie*, St P. t. II, 1915, fig. 208, p. 363. Les médaillons en émail de l'icône de l'archange Gabriel, de travail byzantin, de Djoumati, se trouvent dans la collection de A. V. Zvenigorodsky, et ont constitué le fonds principal de son recueil. Ils ont été édités séparément, avec tableaux en couleur et une étude de N. Kondakov, dans une monographie qui est citée et répétée par Schulz (Schulz, *Der byzantinische Zellschmelz*, Fr. M. 1890). Les émaux de l'icône de l'archange St Michel, de travail géorgien, de même origine, ont été dispersés chez divers collectionneurs (A. A. Bobrinski, M. P. Botkine, etc.) Après la révolution d'Octobre, des fragments du cadre de cette icône parvinrent au Musée de l'Ermitage. Les monuments de Djoumati furent édités par L. Matsouleitch (Maculevič, *Monuments disparus de Djumathi*, Byzantion, t. II, Paris 1925, pp. 77-108).

<sup>2</sup> La célèbre icône en émail de la Vierge de Xaxouli, ainsi qu'il est vaguement indiqué chez N. Kondakov («*Iconographie de la Mère de Dieu*», t. 9, St P. 1915, p. 305-306. «*Histoire et monuments de l'émail byzantin*» St P. 1887-1892, tabl. XV, pp. 359-361) parvint dans le recueil de M. Botkine et fut publiée par N. Kondakov dans une monographie concernant les émaux byzantins du recueil de Zvenigorodsky (tabl. 15, pp. 126-129), par Schulz (Schulz, *der byzantinische Zellschmelz*, Fr., M. 1890, Taf. 15) et par Botkine (Recueil de Botkine, St P. 1915, tabl. 69). En 1923, cette icône fut retournée à la Géorgie, et elle est actuellement conservée au Musée gouvernemental des arts de la RSS de Géorgie.

L'étude des émaux cloisonnés géorgiens et en particulier de leur technologie d'exécution a obtenu certains résultats au cours des dernières années. On a pu déterminer par l'expérience la formule d'exécution des smalts, géorgiens et byzantins, et exécuter quelques copies d'émaux cloisonnés géorgiens des IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles. La différence entre les émaux géorgiens et byzantins s'établit d'après la composition chimique des smalts; on sait exactement à présent que la nuance appelée « lie de vin », de couleur chair, qui distinguait nettement les émaux géorgiens des émaux byzantins, d'après la remarque pertinente de N. Kondakov, dépend de l'utilisation de la matière première locale <sup>3</sup>.

Le procédé de soudure à froid était employé pour les objets en or dès le V<sup>e</sup> siècle avant notre ère <sup>4</sup>. La préparation de smalts colorés utilisés dans les articles de joaillerie était largement répandue en Géorgie et sur tout le territoire du Caucase dès les premiers siècles de notre ère. Cette circonstance témoigne du fait qu'il existait en Géorgie un ensemble des conditions favorables au développement d'une technique d'exécution d'émaux cloisonnés sur or.

Dans l'art géorgien, on connaît surtout les émaux cloisonnés. La seule œuvre importante d'émail en creux, représentant l'icône des archanges conservée à Djoumati, a disparu actuellement sans laisser de traces. N. Kondakov rapporte cette icône aux XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles, d'après le style, le coloris et la technique d'exécution <sup>5</sup>. D'après la description de N. Kondakov, cette icône appartient au groupe des émaux géorgiens.

D'après la technique, la gamme des couleurs et le style, les émaux cloisonnés géorgiens se distinguent essentiellement des émaux byzantins. Dans les compositions complexes comportant de nombreuses figures, les émaux géorgiens donnent un plus vif coloris aux vêtements; le ton du visage, dans les émaux géorgiens, se distingue aussi des émaux byzantins : il a une nuance rougeâtre « lie de vin ».

Du point de vue technique, un groupe déterminé d'émaux géorgiens se distingue par une moindre minutie d'exécution que les monuments byzantins : le dessin des silhouettes, les détails du visage, sont exécutés de façon irrégulière; les rapports de couleurs se distinguent par des contrastes, par l'éclat de l'assemblage de smalts polychromes; la surface du smalt est recouverte de pores, du fait de défauts dans le processus de cuisson. Ce groupe d'émaux provient de Géorgie occidentale et se rapporte à la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle. Sur l'icône du Sauveur du Monastère de Guelati,

<sup>3</sup> La difficulté principale dans la préparation des émaux cloisonnés sur or réside dans le procédé de soudure des cloisonnements. I. S. Taruachvili, collaborateur du Musée gouvernemental des Arts de la R.S.S. de Géorgie, découvrit le procédé de soudure à froid employé dans l'antiquité. C'est également lui qui établit la formule de fabrication des smalts géorgiens de toutes les couleurs fondamentales. A la suite de sa découverte, il confectionna des copies des antiques émaux des IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles. On prépare actuellement pour la publication le manuscrit inachevé du défunt I. S. Taruachvili.

<sup>4</sup> Par exemple, l'ornementation des articles en or du trésor d'Akhalgori.

<sup>5</sup> N. Kondakov et D. Bakradzé, Liste de monuments de l'antiquité dans quelques églises et monastères de Géorgie. St P., 1890, pp. 104-106, des. 50.

décorée de cinq médaillons d'émail, sur commande de Simon Tchkondideli, figure le nom du maître : Assan de Tchkondidi <sup>6</sup>.

A ce groupe d'émaux se rattachent également dix médaillons émaillés qui décoraient autrefois l'icône de l'archange saint Michel de Djoumati. Ces émaux ont été dispersés dans des collections privées, ainsi que l'ancien cadre ciselé de l'icône. Six de ces médaillons, représentant la Vierge, saint Jean Baptiste et les apôtres saint Jean, saint Pierre, saint Paul et saint Marc, ont été conservés jusqu'à ces derniers temps à Chemokmedi <sup>7</sup>. Deux médaillons, représentant le Christ et saint Dimitri, qui se trouvaient dans la collection de M. Botkine, ont été retournés à la Géorgie en 1923. On n'a pas réussi à découvrir l'endroit où se trouve le médaillon représentant saint Georges, qui était conservé par A. Bobrinski, et le médaillon représentant saint Théodore, de la même série.

D'après leur dessin, les émaux géorgiens ressemblent aux émaux russes, mais se distinguent d'eux par l'éclat de leurs couleurs et la transparence du smalt. N. Kondakov a souligné la ressemblance de l'émail de l'icône du Sauveur du Monastère de Guelathi avec celui des médaillons du monastère de Djoumati. Les émaux sur le cadre du revêtement de l'icône datent de la Vierge de Khobi <sup>8</sup> appartenant à ce groupe. Sur le revêtement figure la signature du roi d'Abkhasie Léon III (957-967) qui avait construit le célèbre temple Koumourdo à Djavakheti. La couronne de la Vierge est ornée à l'intérieur de huit plaques ornementales dont la technique est semblable à celle des émaux de l'autel de Milan (dans l'église St Ambroise). Ces plaques sont identiques, d'après le type, aux rosaces de la coupe bien connue de Khosro, du VI<sup>e</sup> siècle <sup>9</sup>. Sur l'habillement du cadre se sont conservés des médaillons avec inscriptions géorgiennes : en haut « Déisis », sur les côtés et à la partie inférieure de l'habillement « Mathieu », « Marc », « Luc », « Pierre », « André », « Paul », « Grégoire le Théologien ». Ces médaillons représentent l'offrande « eristav eristavi et mandaturtuxtsesi » de Bedan Dadiani et de son épouse Khuachak, qui vivaient, d'après la deuxième inscription figurant sur cette même icône, sous le roi David Narine, fils de Roussoudan. Ces médaillons continuent sans aucun doute la tradition de l'art géorgien des émaux ou, plus exactement, caractérisent un courant particulier dans l'histoire de cette branche des objets artistiques de l'ancienne Géorgie, courant que nous avons la possibilité de suivre, grâce aux matériaux qui se trouvent à notre disposition, depuis la première moitié du XII<sup>e</sup> s. jusqu'à la fin du XIII<sup>e</sup>. Ce courant se localise dans les limites de la Géorgie occidentale où, vraisemblablement dans l'un des anciens centres monastiques, s'épanouissait cet art. Il y a lieu de supposer qu'il était concentré à Tchkondidi (Martvili)

<sup>6</sup> Op. cit. p. 25, fig. 10; D. Gordeev, Description des cinq médaillons en émail avec inscriptions géorgiennes sur l'icône du Sauveur, conservée dans le diakonikon du monastère de Guelati. « L'Orient Chrétien », t. V, publ. III, II, 1917, pp. 216-309.

<sup>7</sup> N. Kondakov et D. Bakradzé, Op. cit., p. 104, fig. 49.

<sup>8</sup> N. Kondakov et D. Bakradzé, Op. cit., pp. 82-85, fig. 37; N. Kondakov, Histoire de l'émail, p. 139-142; E. Takaichvili, Voyages archéologiques en Megrélie, Tiflis 1914, pp. 139-141 (en langue géorgienne).

<sup>9</sup> N. Kondakov, Histoire de l'émail, p. 140.



mais il n'est pas exclu que de semblables ateliers aient pu exister dans d'autres monastères. Aux plus anciennes productions de l'art des émaux géorgiens se rapportent trois remarquables fragments de l'icône de la Vierge du triptyque de Xaxouli, sur lesquels se sont conservés le visage émaillé de la Vierge, présenté de trois quarts, et deux mains : la main gauche présente la paume, et la droite, le dos. Les deux mains sont dirigées vers la gauche, ce qui coïncide avec la direction du regard de la Vierge. C'est ainsi qu'on représente la Vierge sur la scène du « Déisis ». On peut supposer qu'au monastère de Xaxouli, où fut exécutée cette icône, on avait le « rite du déisis » complet, c.-à-d. qu'il y avait encore des icônes représentant le Christ et saint Jean Baptiste. Mais ils pouvaient ne pas exister ; la représentation de la Vierge dans la pose de « déisis » ne signifie pas toujours la présence obligatoire des deux autres représentations.

Cette icône unique est considérée jusqu'à présent comme le plus important émail du monde. Les épaisses cloisons, le contour original des yeux, les fins sourcils témoignent, selon l'opinion de N. Kondakov, de son origine géorgienne. La couche d'émail est très épaisse. Pour la retenir, la plaque est cloisonnée de fil de fer. Pour le ton chair, on a utilisé de l'émail rosâtre avec une légère nuance lilas, qui remonte à l'ancienne tradition.

L'étude des collections géorgiennes d'émail cloisonné permet de distinguer un groupe particulier de monuments d'origine géorgienne qui, de même que les miniatures des XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles, ne le cèdent en rien aux meilleures productions de l'art byzantin par la perfection de leur exécution, de leur calcination, de leur poli, de même que par leur coloris et leur style. A ce groupe se rapporte la « crucifixion » qui décorait à l'origine la crosse de l'évêque de Chemokmedi et qui aboutit ensuite à la collection de M. Botkine <sup>10</sup>.

Le Christ en croix est représenté avec les yeux clos (c'est le plus ancien exemple d'une telle représentation). On a figuré l'instant où « inclinant la tête, Il rendit l'esprit » (Évangile de saint Jean, XIX, 30). Ce motif est connu dans l'art byzantin depuis la deuxième moitié du XI<sup>e</sup> siècle. A côté de la Croix, Marie-Madeleine recueille dans une coupe le sang du Christ. D'après la nouvelle interprétation du thème de la « crucifixion », les affligés se tiennent à côté de la Croix en baissant la tête, et ne regardent pas. Derrière saint Jean, et lui tournant le dos, se tient une silhouette féminine. N. Kondakov estime que c'est la deuxième Marie, la mère de Jacques et de Joset (désignée aussi comme Marie, femme de Clopas) qui, avec la Vierge et Marie-Madeleine, était présente au moment de l'exécution. Les textes évangéliques auxquels renvoie N. Kondakov indiquent seulement que cette Marie se trouvait près de la croix, mais il n'y a aucune indication qu'elle « se détourna de la croix, en pleurant, car tout lui paraissait consommé » <sup>11</sup>. Dans les compositions de « crucifixion » d'origine byzantine et géorgienne on n'admettait pas, ordinairement, de silhouette affligée présentant le dos au Christ. On peut voir dans ce sujet le prototype de la représentation répandue en Occident de la « crucifixion » entre l'Église triomphante et la synagogue humiliée. La silhouette qui tourne le dos à saint Jean est vraisemblablement une représentation allé-

<sup>10</sup> N. Kondakov, Op. cit., pp. 172-173, tabl. 13.

<sup>11</sup> N. Kondakov, Op. cit., p. 172.



gorique de la synagogue. La croix est fixée sur une élévation en gradins qui figure le Golgotha; sous la Croix se voit la traditionnelle tête d'Adam, rendue par les entrailles de la terre.

Le dessin des silhouettes est juste, sans sécheresse ni mesquinerie. Les tons purs et profonds du smalt d'émail indiquent la perfection de la technique d'exécution. La façon de traiter le sujet témoigne du fait que dans les productions de l'art des émaux, une nouvelle interprétation des thèmes traditionnels est apparue, approximativement à la même époque que pour la miniature et les peintures monumentales. Il y a sur l'icône une inscription en vieux géorgien faite en émail; cette inscription a été reproduite dans l'édition de la collection de M. Botkine<sup>12</sup> : « Christ, magnifie Georges, roi d'Abxasie ». Le roi Georges d'Abxasie, fils de Constantin, mourut en 955. Parmi les rois d'Abxasie du même nom on connaît également les rois abxaso-géorgiens : Georges I (mort en 1027) et Georges II (qui mourut en 1088). D'après le style et la technique d'exécution, et la paléographie de cette inscription géorgienne, cet émail doit plutôt être rapporté au règne de Georges, fils de Constantin.

A ce même groupe appartiennent les volets de la croix pectorale épiscopale sur l'icône de Xaxouli<sup>13</sup>, à deux inscriptions, géorgienne et grecque. L'inscription géorgienne dit : « Christ, magnifie le roi Kirik » et l'inscription grecque porte : « Seigneur, viens en aide à Ton serviteur le Magister Kirik ». Le roi Kirik, avec le titre byzantin de Magister, est évidemment « le roi de Rani et Kaxi » surnommé « le Grand », dont parlent souvent les chroniques géorgiennes aux environs de 1020-1030. La croix est un triptyque pectoral à deux faces. Sur l'avvers, le Christ est représenté sur la Croix, les yeux ouverts; sur les côtés sont les demi-silhouettes de la Vierge et de saint Jean, au-dessus est l'archange Saint Michel, sous la croix — le Golgotha, avec la tête d'Adam. Sur le fond d'or il y a un bel ornement (une pousse végétale stylisée) exécuté en émail. Sur le revers, au centre, saint Jean Baptiste en pied; en bouts de croix, les quatre évangélistes, avec des visages très expressifs. La technique d'exécution atteint un haut niveau artistique.

La première classification historico-artistique des émaux de l'icône de Xaxouli appartient à N. Kondakov<sup>14</sup>. L'ouvrage beaucoup plus tardif de D. Gordeev, consacré aux émaux du triptyque de Xaxouli, constitue un matériau précieux pour l'étude du monument dans son ensemble, apportant des rectifications et des précisions à la description des émaux de N. Kondakov. D. Gordeev a divisé les émaux en trois groupes fondamentaux : les émaux de visages (82 exemplaires), les émaux décoratifs (68 exemplaires) et les émaux géorgiens d'époque tardive (32 exemplaires). Il a examiné chaque groupe d'après ses traits caractéristiques stylistiques, technico-artistiques

<sup>12</sup> Recueil de M. P. Botkine, II, St P. 1911, tabl. 87.

<sup>13</sup> N. Kondakov, Histoire de l'émail, pp. 136-137, fig. 34-36.

<sup>14</sup> N. Kondakov et D. Bakradzé. Op. cit., St. P. 1890, pp. 3-6, Fig. 1-9; I. Tolstoy et N. Kondakov, Les antiquités russes dans les monuments de l'art, fasc. IV, St P, pp. 87-103, Fig. 71-78; N. Kondakov, Histoire de l'émail, pp. 126-139, Fig. 24-40.

<sup>15</sup> D. Gordeev, La question de la répartition par groupes des émaux du triptyque de Xaxouli, « Mistrzvoznavstvo » Kharkov, 1929, pp. 127-165, tabl. XII-XIII et 2 fig. dans le texte.

et chronologiques. Il a ainsi établi une base pour l'étude ultérieure et la spécification plus précise des émaux de l'icône de Xaxouli.

Les émaux les plus anciens, sur le fond vert-émeraude, indiqués comme appartenant au premier groupe, sont représentés sur le tryptique de Xaxouli par la « crucifixion » (iconographie de la composition : le Christ, revêtu d'un long collobium sans manches, se tient droit, les yeux ouverts, à côté de la Croix — la Vierge et saint Jean; en haut, deux anges qui planent, une main qui émerge d'un segment de ciel dans un geste de bénédiction, le soleil et la lune) par la Vierge sous l'aspect d'« Orante » et par saint Théodore. La question de leur rattachement aux productions du début de l'art des émaux byzantin est résolue a priori. Cependant, la découverte de nouveaux émaux à fond vert-émeraude, avec les traits de style caractéristiques de l'art géorgien, exige une étude complémentaire.

Le style de ces émaux est caractérisé par l'aspiration à donner à toutes les silhouettes une vive expressivité, une tournure particulière dans les mouvements et les poses. La grande dimension des têtes, les forts poignets (surtout chez les anges), la schématisation, la généralisation des plis des vêtements, qui soulignent par leur dessin le mouvement, l'aspiration à l'effet décoratif, rapprochent cette représentation de l'art géorgien des limites du VIII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles. Pour la coloration de cette composition, représentée sur un fond de smalt vert épais, peu transparent, le nombre limité des couleurs est caractéristique. La croix, le nimbe du Christ, le fond de l'inscription tracée par petits cercles, les vêtements des anges, l'ornement de feuillage de chaque côté de la Vierge et de saint Jean, sont exécutés avec un smalt foncé rougeâtre, à nuance lie de vin, typique justement des émaux géorgiens; les nimbes sont d'un ton jaune-grisâtre; le smalt couleur chair du visage et de la main droite a une nuance violet-rosé. Ainsi, dans le choix des couleurs de cette composition sont essentiellement confrontés deux tons : le vert émeraude épais et le rouge sombre épais appelé nuance lie-de-vin. Ces particularités nous obligent à attribuer la crucifixion représentée en émail à l'artisan de Xaxouli. Les icônes en émail représentant saint Théodore et la Vierge « Orante » furent exécutées plus tard, vraisemblablement au IX<sup>e</sup> siècle; le fond émaillé est beaucoup plus transparent que dans la crucifixion, l'ornementation est portée par petits pointillés colorés, d'une palette à coloris variés.

En 1921, on apporta de Haute Imérétie une icône artistique de la « Vierge de Vardzia », du type Déisis, décorée d'un habillage ciselé du XVI<sup>e</sup> siècle; le visage de la Vierge a été refait au XIX<sup>e</sup> siècle; cinq médaillons émaillés avec fond vert-émeraude se sont conservés sur l'icône : la Vierge, saint Pierre, saint Jean l'Évangéliste, saint Paul et saint Jean Baptiste. Ces émaux se distinguent par une grande maîtrise d'exécution, le smalt est transparent, d'un ton profond; la couche de smalt est assez épaisse. Le fond vert-émeraude semi-transparent et le ton chair d'une légère nuance lilas si typique pour les émaux géorgiens sont d'une beauté particulière. Les inscriptions des noms du Christ, de saint Jean Baptiste et de saint Jean l'Évangéliste commencent par la semi-voyelle « օ » comme dans les monuments de l'épigraphie et de l'écriture géorgiennes antérieurs au X<sup>e</sup> siècle. En étudiant les monuments de ce groupe, il faut en premier lieu réviser la question de la date de l'icône émaillée du « Déisis » de Martvili.

L'étude de l'icône montre que la figure centrale du Christ, de laquelle ne s'est conservé que le nimbe émaillé, malgré la supposition de N. Kondakov<sup>16</sup> et de G. Tchoubinachvili<sup>17</sup>, a été ajoutée; elle a été exécutée à part, selon toute vraisemblance en or, et placée ensuite dans la partie centrale de la composition. Sur les volets des icônes se sont conservées des effigies d'anges, d'un travail de fonderie, assujetties à la surface des volets. L'exécution de ces effigies se situe à un haut niveau de l'art plastique en relief.

On voit d'après les exemples donnés que l'étude des émaux géorgiens ne peut nullement être considérée comme terminée. Nous ne sommes qu'au seuil de leur étude sérieuse. Cet art, comme il nous apparaît, a subi plusieurs tendances. On peut localiser certaines d'entre elles et les situer dans des cadres chronologiques connus; les autres ne font que se dessiner. La tradition de la production de l'émail en Géorgie a une longue histoire; on peut la suivre jusqu'à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle.

Aux émaux tardifs de travail géorgien, il faut rapporter deux icônes émaillées représentant « le miracle de saint Georges, avec le dragon et la princesse » de la collection de M. P. Botkine<sup>18</sup>, qui sont aujourd'hui conservées dans la collection du Musée Gouvernemental des Arts, en Géorgie. Le style des deux icônes, et particulièrement la silhouette du cheval, accuse les formes de l'art géorgien tardif. Les inscriptions géorgiennes sur le fond sont typiques du XV<sup>e</sup> siècle. Dans l'époque qui suit, la production de l'émail en Géorgie disparaît, et ce n'est que sensiblement plus tard, aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, qu'apparaissent à nouveau des émaux artistiques, se distinguant par leur style et leur technique d'exécution. Cet émail artistique tardif est d'un niveau incomparablement inférieur à celui des ouvrages en émail cloisonné de l'époque de l'épanouissement de l'art médiéval géorgien.

Ch. AMIRANACHVILI,  
 Académie des Sciences  
 de la R. S. S. de Géorgie

<sup>16</sup> N. Kondakov, Histoire de l'émail, pp. 119-120, Fig. 23.

<sup>17</sup> G. Tschubinaschwili, Ein Goldschiertriptycon des XIII-IX J. aus Martvili. S. 81-87 (Zeitschrift für bildende Kunst. 64, S. 5-6).

<sup>18</sup> Recueil de M. P. Botkine, St. P. 1911.

## L'INDUSTRIE DE LA CÉRAMIQUE EN GÉORGIE DU XI<sup>e</sup> AU XIII<sup>e</sup> SIÈCLES

(D'après les données archéologiques)

Comme on le sait, la Géorgie constituait entre le XI<sup>e</sup> et le XIII<sup>e</sup> siècles un état féodal unifié et centralisé, prenant une part active à la vie internationale.

L'unification de la Géorgie fut précédée d'une lutte longue et opiniâtre du peuple géorgien contre les ennemis extérieurs, et aussi de luttes entre les principautés particulières pour la suprématie sur toute la Géorgie. La lutte pleine d'abnégation du peuple géorgien pour assurer l'unification de son pays, lutte qui se prolongea pendant presque trois siècles, eut une brillante conclusion sous le commandement de l'homme d'état politique et militaire le plus éminent de la Géorgie féodale, David II (1089-1125). Sous sa direction, le peuple géorgien libéra des usurpateurs étrangers, turcs-seldjucs, non seulement son propre pays, mais les pays voisins : l'Arménie et le Chirvan.

Vers la fin du règne de la reine Tamar (1184-1213), de nombreux peuples d'origine non géorgienne faisaient partie de l'Etat géorgien.

On remarque en Géorgie, au cours de la période évoquée ci-dessus, l'accroissement de la puissance de production, l'augmentation de la population et le développement de toute une série de branches de l'économie rurale. On construit un réseau de canaux d'irrigation (canaux d'Alazani, de Samgori, etc.) Les instruments aratoires atteignent un niveau très élevé de perfectionnement technique, ce qui contribue à élever la productivité.

L'un des symptômes caractéristiques de cette ascension des forces productrices dans la Géorgie médiévale féodale est le développement des villes et de la vie citadine. Une série de villes nouvelles surgissent en Géorgie (Dmanisi, Artanudji, Tmogvi, Axalkalaki, Axaltsikhé, Gori, Telavi, etc.). Le commerce, tant intérieur qu'extérieur, s'accroît. La Géorgie a des échanges commerciaux non seulement avec les pays transcaucasiens voisins, mais aussi avec l'Arabie, Byzance, l'Iran, la Russie, l'Égypte et même la Chine.

L'autorité royale qui, dans sa lutte pour consolider sa position, trouve un soutien dans les villes, favorise la construction de routes nouvelles, de ponts, de caravansérails et d'auberges, tout au long des routes des caravanes.

Le processus de séparation des métiers d'avec l'économie rurale progresse également dans la Géorgie médiévale, ce qui favorise en retour le développement de la vie citadine. Presque toutes les catégories de métiers sont représentées en Géorgie au cours de cette période. Ce large développement de la production professionnelle en Géorgie médiévale est prouvé non seulement

par les sources littéraires, mais aussi par les nombreux monuments d'art et de culture matérielle.

Parmi toute une série de métiers de la Géorgie médiévale féodale, l'industrie de la céramique est sans conteste une des branches les plus développées et les plus répandues. Lorsqu'on fait une étude archéologique des villes médiévales de Géorgie, ce sont justement les produits de céramique dont on rencontre le plus grand nombre.

Tous les faits indiquent que l'industrie de la céramique était profondément implantée dans la vie du peuple géorgien. Parmi les nombreux monuments de Géorgie de l'époque du célèbre poète Chota Roustaveli, monuments d'une grande importance historique, non seulement la céramique ne se trouve pas noyée, mais au contraire elle se détache, en apportant son obole à la culture géorgienne.

La révélation et l'étude de la céramique géorgienne médiévale n'ont commencé que depuis une quarantaine d'années environ. Avant cette période, la science ne savait rien de la céramique géorgienne. Le début de l'étude archéologique planifiée des villes médiévales de Géorgie remonte à l'expédition archéologique de Dmanisi de 1936-37, qui fut réalisée à l'initiative et sous la direction de l'académicien I. A. Džavaxišvili. Vinrent ensuite (1938-39) les fouilles de Gudarekhi (dirigées par L. V. Musxelišvili). Une certaine quantité de fragments de céramique médiévale furent obtenus aussi par d'autres expéditions (celles de Trialeti, Dzvelanaga, Sxaltba-Chiomvime, etc.).

L'étude des monuments médiévaux de Géorgie reprend avec une nouvelle force à partir de 1948, lorsque l'Institut d'histoire en prend l'initiative et organise, sous la direction générale de l'académicien N. Berdzenišvili, une série d'expéditions archéologiques.

Toute la production de la céramique géorgienne médiévale se divise en deux groupes fondamentaux : la céramique à pâte de couleur et la céramique à pâte blanche poreuse — la faïence. Le premier groupe est représenté d'une façon plus abondante et se compose de céramiques grossières, (sans glaçure) et de céramique vernie (glaçurée). La faïence est représentée par des échantillons, tant de production locale que d'importation.

Toute cette céramique géorgienne médiévale, à caractère hétéroclite, n'a encore été complètement étudiée par personne. Des chercheurs particuliers, à des périodes diverses, ont étudié ou présenté au public seulement tels ou tels groupes ou échantillons de céramique. Entre temps, des matériaux très divers et très intéressants, qui méritent sans aucun doute une sérieuse attention, se sont déjà accumulés.

Bien que toute une série de processus technologiques et de tournures de fabrication des poteries médiévales ne soient plus accessibles au chercheur, on peut se rendre compte tout de même, d'après les matériaux archéologiques accumulés, que les potiers géorgiens accordaient toute l'attention voulue au choix et au traitement de la matière première. Ceci se voit non seulement d'après les échantillons de céramique glaçurée, mais aussi d'après la céramique sans glaçure.

Pour décorer la céramique grossière (sans glaçure) on emploie largement

l'engobe rouge. On rencontre souvent aussi de la vaisselle grossière décorée de couleurs rouge et noire. L'argile des récipients de ce type est en général une argile restant claire après cuisson.

La vaisselle glaçurée occupe une place importante dans la céramique mise au jour. Toute la vaisselle glaçurée est également engobée. Avant de recouvrir la poterie de glaçure, on enduisait la surface des récipients d'engobe blanc. Dans une série de cas, l'engobe blanc était employé aussi pour la peinture sous la glaçure.

Il faut remarquer que la technique de la glaçure possède en Géorgie d'antiques traditions; les expéditions de Mtsxeta et de Trialeti ont découvert une série de coupes glaçurées dans le sous-sol de tombes des IX<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles avant notre ère. Au groupe chronologique suivant se rapportent les petits vases pyriformes recouverts de glaçure verte qui datent des II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècles de notre ère.

La céramique des XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles mise au jour par les fouilles se divise en deux groupes fondamentaux : a) la céramique monochrome b) la céramique polychrome. Dans les deux cas, la glaçure est de plomb, transparente. Dans la céramique monochrome on emploie des glaçures colorées par des oxydes métalliques (oxydes de cuivre et de manganèse). En conséquence, nous avons de la vaisselle glaçurée de couleur verte, bleu-ciel, brun-violet. Toute la céramique polychrome est recouverte d'une glaçure transparente, incolore. Les oxydes métalliques sont également employés dans ce cas, non pour colorer la glaçure, mais pour colorer les motifs ornementaux sous la glaçure.

En ce qui concerne le processus important dans la fabrication de la céramique qu'est la cuisson de la pièce, nous disposons, dans le cas donné, de matériaux archéologiques très intéressants et très riches. En 1948, une expédition archéologique de l'Institut d'histoire Džavaxišvili découvrit dans la vieille partie de la ville de Tbilisi les restes d'un atelier de céramique médiéval. On mit au jour sept fours de cuisson, une quantité importante de pièces terminées, des tas imposants de pièces mises au rebut et de déchets, avec un assortiment d'outils et de moyens de production. Les fours étaient composés de deux parties : la partie inférieure servant au chauffage, qui avait en plan un aspect piriforme, et la partie supérieure de cuisson, de forme cylindrique. La partie servant à la cuisson était ceinturée à l'intérieur par de gros coins d'argile, enfoncés dans les parois, au même niveau, calculés de façon à ce que leur plus grande partie déborde à l'extérieur. Les fours comportaient plusieurs étages de ces ceintures en coins d'argile. Il a été clairement établi que sur ces coins, à l'aide de crochets en argile en forme de S, on suspendait les récipients à anses pour la cuisson, et au-dessus, on rangeait les écuelles. On trouva une grande quantité de ces coins et de ces crochets, tant à l'intérieur des fours qu'à côté d'eux.

Il est intéressant de remarquer qu'une série de faits archéologiques, de même que la destination de certaines pièces de la production médiévale de céramique, trouvent leur explication à la lumière des matériaux ethnographiques de Géorgie.

À la base de la classification de tous les matériaux mis au jour lors des fouilles se trouve le caractère de la matière première : l'argile. D'après le caractère de l'argile, les matériaux se divisent en deux groupes fondamentaux :



de minces bandes ondulées. Ces tasses se distinguent par l'originalité de leur forme et par leurs proportions.

5) Les récipients à parois épaisses en argile restant claire après cuisson sont représentés par de petites cruches. L'argile de la plupart de ces cruches est de structure fine et très bien pétrie. La pâte a une teinte jaunâtre ou rosée. La surface d'une partie des cruches (surtout des cruches de pâte rosée) est recouverte d'un badigeonnage blanc et les cruches ont une couleur presque blanche.

Ce groupe attire l'attention par ses formes originales et variées et se distingue des cruches des autres groupes. La caractéristique de toutes ces cruches en général est une forme arrondie ou oblongue, un col étroit (le plus souvent long) et une anse. Pour l'ornementation des cruches on a employé sur une grande échelle le procédé de cannelure. Certaines cruches présentent au goulot des empreintes circulaires, du fait de la pression du doigt. Une série de cruches est ornée de petites bandes à fin relief. Les fragments de cruches de ce type, avec de petits becs, sont intéressants. Certaines cruches possédaient à l'intérieur du col une petite séparation réticulaire qui formait filtre. Un échantillon très intéressant de récipient à diaphragme artistique fut découvert à Tbilisi. A notre avis, de tels récipients doivent être destinés à la préparation du vin : ils permettaient de puiser le vin nouveau sans que les peaux puissent pénétrer dans le récipient.

6) Les récipients avec ornements estampés furent découverts, en nombre limité, à l'état de fragments. L'argile est de structure fine et reste claire après cuisson. Certains fragments sont recouverts extérieurement d'un badigeonnage blanc. Les fragments consistent surtout en parties de cruches qui avaient été décorées par estampage. Les motifs ornementaux sont végétaux ou géométriques. La surcharge de toute la surface des cruches en motifs ornementaux attire l'attention.

7) Les récipients sphéroconiques furent découverts à Dmanisi, Tbilisi et Gori. L'argile de ces récipients est compacte et de structure fine. La pâte des sphéroconiques se distingue tant par sa couleur que par sa dureté.

L'énorme majorité des sphéroconiques découverts en Géorgie a une forme fondamentale sphérique qui se termine par un fond conique, mais on rencontre aussi quelques échantillons avec corps à facettes.

En règle générale, tous les sphéroconiques sont décorés de motifs ornementaux variés (rosaces, « bosses » en forme d'amande, etc.) Le procédé fondamental de décoration est l'estampage à l'aide de sceaux ; on emploie également la gravure. Les sphéroconiques sans aucune décoration se rencontrent très rarement.

La céramique glaçurée monochrome, comme il l'a déjà été indiqué, se divise en quatre groupes, d'après la technique de décoration.

1) La céramique peinte à l'engobe blanc est représentée surtout par des écuelles de dimensions différentes et, relativement moins souvent, par des cruches ou des cruchons.

D'après la coloration de la glaçure, les motifs ornementaux sont différents. Par exemple, pour les écuelles à glaçure bleu ciel, le motif spécifique et très répandu est constitué par des cercles ornés de crochets extérieurs ; pour les

écuelles à glaçure verte, ce sont les motifs en forme de feuilles ou les cercles appliqués sous la glaçure qui sont caractéristiques. Dans certains cas, les feuillages composent une rosace. Dans quelques cas particuliers, les cruches sont peintes avec de l'engobe blanc. On rencontre, bien que très rarement, des écuelles peintes à l'engobe blanc sous une glaçure brun-violet.

2) La céramique engobée glaçurée, sans décoration, est caractérisée par une certaine variété des formes des récipients. On trouve des écuelles, des vases, des cruchons. Les salières et les lampions sont particulièrement caractéristiques. La glaçure est en général verte et bleue. On n'emploie pas dans ce cas de glaçure incolore. Les écuelles et les salières sont presque entièrement recouvertes de glaçure verte.

3) Les récipients à gravure sous la glaçure constituent le groupe le plus important de la céramique géorgienne monochrome. On a réuni dans ce groupe des récipients à utilisation diverse : écuelles, plats, assiettes, vases, cruches avec becs, salières, etc... Le fond de ces récipients est vif et les contours du dessin sont d'un ton sombre. Parmi les motifs ornementaux on trouve des motifs géométriques. Les plus répandus sont les cercles bouclés, gravés ordinairement d'un seul mouvement de la main et disposés à une certaine distance les uns des autres. Les écuelles avec lustrage vert, et moins fréquemment bleu ciel, sont décorées d'ornements végétaux.

Les fragments d'un grand plat de Tbilisi sont particulièrement intéressants ; ils comportent le dessin d'un oiseau, recouvert de glaçure bleu ciel. Un semblable dessin d'oiseau constitue une exception dans la céramique médiévale géorgienne. Les vases à motifs végétaux et à figurines sur les épaulements appartiennent aux plus beaux échantillons de la céramique monochrome. On rencontre également des vases à glaçure verte et brun-violet, qui sont aussi décorés de motifs végétaux.

Les cruches recouvertes de glaçure peinte se rencontrent rarement. Elles ont ordinairement un corps de forme arrondie, un large fond, et sont dotées d'un goulot étroit et pas très élevé et d'une anse. On rencontre également des cruches avec becs au goulot.

Un petit groupe de salières peintes à la gravure sur engobe, et généralement sous glaçure verte, se distinguent particulièrement. Ces salières ont des bords relativement larges et plats sur lesquels on applique l'ornementation.

4) La vaisselle décorée à l'aide de la technique de l'incision et recouverte de glaçure incolore a été découverte à Dmanisi et à Tbilisi (quelques fragments). Le dessin sur les parties réservées de l'engobe révèle le ton pur de la coloration de la glaçure, et le fond donne à la coloration le ton sombre de la pâte qui transparait. L'ornement, sur le fragment de coupe de Dmanisi, est effectué à l'aide de la technique de l'incision. Ce fragment est décoré avec des motifs végétaux. Au milieu se trouve une rosace octopétale, bordée d'un ornement végétal continu.

La céramique polychrome glaçurée a un aspect tout à fait différent de celui de la céramique monochrome. Les motifs ornementaux sous la glaçure sont teints à l'oxyde métallique (de fer, de cuivre ou de manganèse). Le dessin est, en règle générale, recouvert d'une glaçure incolore transparente. L'utilisation de ces colorants donne à la céramique polychrome médiévale géorgienne du pittoresque et de l'élégance.

1) Les écuellen peintes de larges bandes d'engobe blanc et décorées de taches de glaçure bleu-ciel et violet foncé, n'ont été jusqu'à présent découvertes qu'en quantités limitées à Dmanisi, Ikalto et Gori. L'ornementation est constituée soit par de larges bandes d'engobe blanc en forme de crochets, soit par des motifs de feuillage d'engobe rosé. Des taches bleu-ciel ou brun-violet sont appliquées sur la couche d'engobe.

2) La vaisselle décorée avec des couleurs coulées a été trouvée sous forme de débris, en quantité limitée. Ils constituent des parties de cruches. Trois débris de la même écuelle, d'une profondeur inhabituelle, à hauts bords s'élargissant considérablement vers le haut, forment une exception.

3) Les écuellen peintes de couleurs différentes sur engobe blanc se rencontrent en assez grand nombre en divers points de Géorgie. Les motifs artistiques polychromes, peu compliqués, sur fond blanc, sont peints au pinceau. On a employé pour la peinture des couleurs d'oxydes métalliques : vert, jaune (ou brun clair) et brun-violet. Les motifs artistiques sont pour la plupart géométriques. On trouve très rarement d'autres motifs : images d'oiseau, d'homme, etc.

4) Les écuellen gravées ornées de taches colorées sont recouvertes d'engobe de couleur rose chair. Les taches sont de deux couleurs seulement, bleu-ciel et brun-violet. Les cercles bouclés que nous avons vus sur les récipients monochromes sont un ornement très répandu sur ces écuellen. On trouve aussi des lignes parallèles, des triangles et de grandes boucles. La couleur rose apporte à ce groupe une certaine chaleur, et les taches bleu-ciel — une douceur particulière.

5) Les écuellen décorées à l'aide de la technique d'incision et des taches colorées se rencontrent plus rarement. L'ornement réalisé par la technique d'incision est décoré de taches vertes et brun-violet. La céramique de ce type est très caractéristique pour Dvin, mais les maîtres géorgiens aussi ont apparemment employé cette technique avec succès. Ceci est confirmé par plusieurs débris d'écuelle trouvés à Dmanisi, parmi lesquels il faut particulièrement mentionner un petit débris d'un bord d'écuelle portant un élégant ornement végétal et, sur sa face extérieure, sous la glaçure, une inscription géorgienne du XI<sup>e</sup> siècle.

6) La céramique ornée avec des procédés combinés englobe tout le reste de la céramique polychrome glaçurée à pâte rouge. Ce groupe de céramiques est orné non par un seul procédé quelconque, mais par plusieurs simultanément : peintures de couleur (au pinceau), taches, réserve et gravure. Par conséquent, dans ce cas, nous avons à faire à une combinaison déterminée de procédés d'ornementation.

La céramique géorgienne de ce type est riche par ses motifs ornementaux et par sa composition. On trouve sur les écuellen des images d'oiseaux, d'animaux, de personnes, des motifs végétaux et géométriques.

Le thème le plus répandu et le plus apprécié de la céramique géorgienne médiévale est la figuration d'oiseaux. Les écuellen portant un oiseau se rencontrent presque partout. Le dessin de l'oiseau occupe sur les écuellen la place centrale ; il est représenté de profil, tourné vers la gauche, dans une pose combative créant une impression de rapidité. L'oiseau est représenté au milieu de motifs végétaux dont l'un est habituellement formé par réserve

vation et l'autre par gravure. Sur les écuellen on représentait aussi d'autres oiseaux, tels que le paon, etc.

Des débris d'écuellen comportant des images d'oiseaux ont aussi été trouvés en de nombreux points de la Géorgie. Les animaux sont également représentés au milieu d'ornements végétaux. La coloration, ici aussi, est conventionnelle, on utilise des couleurs verte et brun-clair. Seuls, les pointillés sont de couleur brun-violet.

On rencontre des débris comportant des représentations d'hommes. Sur les débris recueillis à Dmanisi on voit des dessins stylisés de visages humains, et sur ceux de Gori, une partie de la silhouette d'un homme. Sur l'un des débris de Dmanisi, la figure humaine est réalisée au pinceau sur engobe blanc, sous glaçure transparente. Sur les quatre autres, les dessins sont tracés par gravure.

Tout le reste de la céramique polychrome glaçurée géorgienne est décoré principalement de motifs géométriques et végétaux, bien qu'on rencontre aussi de temps en temps d'autres motifs. Ici aussi, les couleurs verte et jaune brun prédominent. Sur les écuellen, les motifs végétaux se marient avec des motifs géométriques. Dans ce groupe de céramique, un procédé d'ornementation très répandu est la division de toute la partie intérieure de l'écuelle en quatre secteurs, dont chacun est rempli de motifs végétaux différents.

La rosace, principalement la rosace octopétale, est un motif très répandu. On rencontre, en très petit nombre, des écuellen décorées de motifs géométriques proprement dits. Le motif de l'échiquier est très répandu.

Il faut supposer que tous ces matériaux importants et variés présentent un tableau typique du développement de la céramique glaçurée de la Géorgie médiévale.

L'ouvrage étudie la céramique à pâte blanche et poreuse ou faïence, et en particulier la partie de la faïence mise au jour dont on peut supposer qu'elle est de provenance locale.

La plus grande quantité de débris de faïence fut découverte dans les fouilles de Dmanisi, mais par la suite on découvrit également de la faïence à Gudarekhi, Tbilisi, Rustavi et ailleurs.

D'après la pâte et le caractère de la décoration, les échantillons de faïence se subdivisent en trois groupes :

1) Les faïences avec motifs décoratifs appliqués en relief, à pâte blanche assez tendre. Sur les débris de vaisselle recouverts de glaçure bleu profond ou bleu-ciel on a retrouvé des motifs appliqués en relief.

Suivant la remarque judicieuse de B. A. Chelkovnikov, de telles faïences « ne se trouvent nulle part excepté au Caucase », (ou plutôt en Transcaucasie, V. D.). Elles se distinguent des faïences iraniennes de même époque non seulement par leur technique de décoration et l'originalité des motifs ornementaux, mais également par la couleur et la dureté de la pâte, ainsi que par la coloration de la glaçure.

2) Les faïences tendres à parois minces, à décoration ajourée, furent découvertes pour la première fois à Anisi en 1907. Elles sont en général représentées par des coupes à parois minces à flancs arrondis, sur pied annulaire très bas. La pâte est très blanche et de fine structure. Ces coupes étaient recouvertes de glaçure transparente, ordinairement de couleur bleu-ciel

ou bleue. On a trouvé à Dmanisi un fragment de coupe du type indiqué ci-dessus, dont la pâte est d'une teinte à peine rosée, de structure fine et très tendre. La surface intérieure est décorée d'un motif plat estampé, à faible relief et ajouré. A Dmanisi a également été découvert un autre petit fragment d'une coupe profonde mais petite, décorée en ajour et recouverte de glaçure bleue.

3) Faïences grossières recouvertes de glaçure verte. On a découvert à Dmanisi un petit vase miniature comportant des cannelures sur le corps, recouvert à l'extérieur de glaçure verte. La cassure révèle une pâte blanche et tendre. Ce petit vase est intéressant surtout parce qu'il représente — d'après tous les symptômes — un échantillon de rebut, et prouve donc que de telles faïences étaient exécutées sur place.

Aucun des types de faïences énumérés n'a de parallèle dans la céramique de même époque du Proche-Orient; mais nous trouvons ces parallèles dans la céramique transcaucasienne et en particulier arménienne. Bien qu'on ne puisse encore, en l'absence de matériaux complémentaires, affirmer que de semblables faïences étaient produites aussi en Géorgie, il faut désormais, pour déterminer le centre de production des faïences du type indiqué ci-dessus, tenir compte également des matériaux géorgiens.

La céramique décrite ci-dessus était produite en Géorgie. En plus des considérations d'ordre général, les faits suivants témoignent en faveur de la production locale :

1) Dans plusieurs endroits de Géorgie, on a retrouvé une certaine quantité de produits de rebut en céramique, ainsi que des demi-produits.

2) Dans quelques endroits, on a retrouvé des débris de vaisselle glaçurée comportant sous la glaçure des inscriptions géorgiennes.

3) A Tbilisi, dans la vieille ville, on a découvert les restes d'un atelier de céramique, datant des XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles.

4) Des objets de céramique ont été trouvés en grande quantité dans de nombreux endroits de Géorgie.

Les faits énumérés, qui prouvent l'origine locale de la céramique glaçurée, en général, permettent également dans certains cas de déterminer les centres particuliers de production de la céramique de la Géorgie médiévale. Si on tient pour acquis que c'est à l'endroit où l'on a trouvé des échantillons mis au rebut et des pièces de vaisselle d'argile semi-finies qu'il convient de chercher également le centre de production de la céramique, on peut alors, au stade actuel de l'étude de l'histoire de l'industrie céramique géorgienne, déterminer plusieurs de ces centres de l'époque du Moyen Âge. On peut considérer Dmanisi, où l'on trouva plusieurs débris de ces coins d'argile que l'on plaçait à l'intérieur des fours de cuisson, une importante quantité de produits semi-finis et d'articles de rebut en céramique, un débris de trépid en argile ainsi que des fragments de vaisselle glaçurée, comportant sous la glaçure une inscription géorgienne, comme étant l'un de ces centres. Sous ce rapport, un matériau abondant et indiscutable a été fourni par Tbilisi où, dans la vieille ville, on a découvert un atelier de céramique avec des restes de fours de cuisson, un grand tas de pièces de céramique de rebut et de déchets, ainsi qu'un assortiment d'outils et de moyens de fabrication. Des débris de produits semi-finis se trouvent dans les collections de céramique



médiévale de Gudarekhi, Ikalto, Dzvelanaga, et également de Rustavi. Certains données laissent supposer que la ville de Sukhumi possédait aussi sa production de céramique.

La détermination de la date de la céramique géorgienne médiévale en général, et de celle de la céramique glaçurée en particulier, est basée sur les données archéologiques obtenues par les expéditions de Dmanisi, Gudarekhi, Tbilisi et Rustavi. Dans tous ces endroits, les objets de céramique étaient accompagnés de nombreuses trouvailles numismatiques qui en même temps que les données stratigraphiques, facilitent la détermination de la date des matériaux mis au jour. Au cours de deux expéditions archéologiques, on trouva à Dmanisi 350 pièces de monnaie; l'expédition archéologique de Gudarekhi, de 1938-39, fournit un matériau numismatique caractéristique, bien que peu nombreux (19 pièces). L'expédition archéologique de Tbilisi, au cours de deux années de travail (1948-1949) découvrit 140 pièces de monnaie sur le territoire de l'atelier. Enfin, à Rustavi, au cours de l'ensemble de la période d'activité de l'importante expédition archéologique (1949-1951) on trouva 454 pièces de monnaie. Il faut remarquer que parmi cette grande quantité de pièces de monnaie variées et datant d'époques différentes, les monnaies géorgiennes des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles prédominent et que les données des diverses expéditions coïncident sur ce chapitre.

Sur la base des données archéologiques, de même que d'une série d'autres données (paléographie des inscriptions sous glaçure, trouvées en même temps que les pièces de monnaie, matériaux de comparaison, etc.) on a daté la céramique présentée des XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles, et d'après ces mêmes données archéologiques, elle a connu une expansion particulière au cours des XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles. Ces siècles sont une époque d'épanouissement pour la céramique médiévale géorgienne.

Pour la solution d'une série de questions essentielles quant au développement de la céramique géorgienne médiévale, l'absence de fouilles méthodiques constitue un obstacle important. Aucune ville médiévale de Géorgie n'a encore été étudiée d'une façon suffisamment complète et les matériaux accumulés représentent le résultat de quelques campagnes seulement (2 ou 3). Cependant, en nous basant sur l'étude des matériaux archéologiques géorgiens, découverts sur le territoire géorgien, et sur la connaissance de la céramique médiévale d'Arménie, de l'Azerbaïdjan, des pays du Proche-Orient, de Byzance, du Chersonèse (fondée tant sur la documentation que sur les riches collections des musées de Moscou, Leningrad, Bakou et Erivan) nous estimons possible de formuler quelques remarques.

En quoi consiste l'originalité de la céramique géorgienne des XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles? Cette céramique est géorgienne non seulement parce qu'elle a été découverte sur le territoire géorgien, ou produite en Géorgie, mais surtout parce qu'elle possède ses traits caractéristiques propres, qui la distinguent de la céramique de toute autre contrée datant de la période donnée. Il faut avant tout remarquer que la céramique géorgienne ne se détache pas du développement général de la céramique transcaucasienne ou de celle du Proche-Orient de la période étudiée. Leurs traits communs sont les couleurs de la céramique, les glaçures, la technique de décoration, et même souvent le thème et la composition des dessins. D'autre part, l'originalité de la



céramique géorgienne apparaît dans les formes de certains récipients, dans les motifs ornementaux, dans la répartition de la décoration et des couleurs sur la surface du récipient, dans les tons et la combinaison des couleurs et surtout dans la manière dont les maîtres comprennent et traitent les motifs artistiques.

On peut citer en confirmation un certain nombre de faits. Parmi la vaisselle grossière à pâte rouge, à la différence des céramiques analogues des autres pays, les pots et les cruches à anse se distinguent par leur forme, caractérisée par un corps haut, oblong et légèrement renflé, ainsi que par un col relativement étroit.

Les récipients en argile restant claire après cuisson, décorés à la peinture rouge et noire, n'ont pas d'équivalent dans la céramique des autres pays, ni quant à la forme, ni quant à la technique de décoration. La vaisselle de faibles dimensions domine dans ce groupe.

Les petits récipients à parois fines et de forme originale, en argile restant claire après cuisson, qui sont très caractéristiques de la Géorgie, ne sont représentés hors de Géorgie que par un unique exemplaire trouvé à Anisi. Les sphéroconiques trouvés en Géorgie se distinguent également; à la différence des sphéroconiques d'Arménie et d'Azerbaïdjan, ils ont en général une forme sphérique. La céramique géorgienne glaçurée aussi est remarquable par son originalité.

À la différence de la céramique monochrome d'Arménie, d'Azerbaïdjan et du Chersonèse, on a largement utilisé ici le procédé de peinture à l'engobe blanc sous la glaçure, et les motifs caractéristiques de ce type de céramique ne se rencontrent que dans la céramique géorgienne.

Les magnifiques vases décoratifs ornés sous la glaçure de motifs végétaux et de silhouettes gravés sur leurs épaulements tombants se trouvent complètement à part. On n'a trouvé aucun vase semblable parmi la céramique d'Arménie, d'Azerbaïdjan, de Byzance et du Chersonèse. Ils se distinguent essentiellement des vases iraniens tant par la forme que par la technique de décoration, les motifs ornementaux et la disposition de ces derniers.

Les écuelles peintes de larges bandes d'engobe blanc (ou rosé) et décorées de taches de couleur bleu ciel et brun-violet sont indiscutablement caractéristiques pour la Géorgie, de même que les écuelles à gravure sous la glaçure, décorées de taches semblables sur fond d'engobe rose.

L'originalité de la céramique géorgienne apparaît de façon particulièrement claire là où ses motifs artistiques coïncident avec des motifs analogues de la céramique d'autres pays. Par exemple, la figuration d'oiseaux est un motif bien connu de la céramique médiévale de divers pays, mais nulle part ailleurs que dans la céramique géorgienne le type de l'oiseau de proie, avec ses signes caractéristiques et sa pose belliqueuse, n'est aussi nettement façonné et traité à fond dans tous les détails. Il est également important de noter que cette figuration est identiquement comprise et traitée par les maîtres céramistes géorgiens de Dmanisi et de Gudarekhi, de Tbilisi et de Gori, de Dzvelanag et d'Ikaltio.

Une intéressante originalité s'observe aussi dans la composition: autour de la silhouette de l'oiseau est laissé un espace libre et les motifs végétaux caractéristiques sont très clairsemés, alors que dans la céramique iranienne,

L'oiseau est « enserré » dans un cercle dont le champ est surchargé de motifs végétaux. Dans la céramique de l'ancien Gandja on ne rencontre pas en général de dessin d'oiseau semblable, et dans les cas où l'on trouve diverses représentations d'oiseaux, les lignes sont tracées à la hâte, la silhouette est pour ainsi dire inachevée et les motifs végétaux se distinguent tout autant que ceux de la céramique iranienne de la céramique géorgienne.

Dans la céramique arménienne, malgré la richesse exceptionnelle des matériaux archéologiques on n'a rencontré que trois fois un dessin d'oiseau, et l'oiseau est traité de façon tout à fait différente. Il est vrai que le dessin d'oiseau sur le débris d'écuelle d'Anisi est relativement proche de celui de la céramique géorgienne, mais ce fragment est unique dans toute la céramique arménienne et se trouve isolé.

Les oiseaux représentés sur la céramique de Byzance ou du Chersonèse n'ont rien de commun avec ceux de la céramique géorgienne.

Les écuelles comportant des dessins d'animaux (domestiques) qu'on a trouvé en divers endroits de la Géorgie sont de style analogue à celui des écuelles à dessins d'oiseaux. Là aussi, un espace libre a été laissé autour du dessin, et dans cet espace sont parcimonieusement disposés des motifs végétaux caractéristiques. Les pointillés brun-violet sont soit totalement absents, soit portés en plusieurs endroits.

Les écuelles iraniennes à dessin d'animaux sont abondamment couvertes de motifs végétaux et de pointillés brun-violet. Les lions sont enserrés dans des cercles, leurs silhouettes se courbent de façon peu naturelle et le dessin même des animaux est recouvert de motifs végétaux. Le dessin est exécuté par la méthode d'incision. Sur la céramique d'Azerbaïdjan, où se trouvent figurées des bêtes sauvages (ou des animaux domestiques) on trouve souvent des motifs géométriques au lieu de motifs végétaux, et dans les cas où l'on trouve des motifs végétaux, ceux-ci se distinguent autant de la céramique géorgienne que les exemplaires iraniens correspondants. Dans le même cas, on observe une différence tout aussi fondamentale entre les modèles de céramique des autres pays et la céramique géorgienne. Et dans la céramique arménienne on ne voit presque pas d'écuelles avec dessins d'animaux.

À la différence des exemplaires analogues de la céramique d'autres pays, les écuelles géorgiennes à quatre secteurs comportent des motifs végétaux caractéristiques, exécutés par le procédé de réservation.

Des différences tout aussi nettes entre la céramique géorgienne et la céramique de même époque d'autres pays s'observent également dans une série d'autres cas.

L'étude détaillée de la céramique géorgienne et de la céramique de même époque des autres pays permet de conclure que la céramique géorgienne ne copie pas, n'imité pas la céramique des autres pays, mais crée ses formes propres, ses motifs artistiques, réalise son style particulier et sa manière d'exécution et de ce fait possède un aspect parfaitement original.

Parmi les matériaux mis au jour, on trouve des échantillons des céramiques médiévales tant de l'Iran que de la Chine. En divers endroits de la Géorgie on a découvert presque tous les types connus de la céramique iranienne, à l'exception de la faïence « maïani ». D'après la dureté caractéristique et la couleur de la pâte, la technique de la décoration, les motifs artistiques

caractéristiques et d'autres signes, on arrive à déterminer parmi les matériaux mis au jour la présence des types suivants de faïence médiévale iranienne : a) la faïence lustrée, dont la plus grande partie est recouverte à l'extérieur : de glaçure voilée (opaque) de couleur laiteuse et peinte d'un lustre doré ; on rencontre également des faïences recouvertes de glaçure incolore transparente ou de glaçure au cobalt transparente, peinte et décorée de lustrage ; b) des faïences décorées de peinture polychrome sous la glaçure transparente ; c) des faïences recouvertes de glaçures transparentes peintes (principalement bleu-ciel, mais aussi bleu profond et vertes) ; d) des faïences recouvertes de glaçure bleu foncé, au cobalt, et décorées par dorure.

La majeure partie de la faïence iranienne est représentée par des débris d'écuelles, mais on trouve également des fragments de pots et de vases.

D'après leurs signes caractéristiques, les échantillons mis au jour de faïence lustrée iranienne se rapportent à deux grands centres de l'industrie médiévale iranienne de la céramique : Rey et Kachanon, ce qui est démontré de façon convaincante sur la base des riches matériaux comparatifs et à l'aide de la riche littérature spéciale. Sur le fond commun se détachent les échantillons de faïence lustrée à glaçure bleue. Des faïences analogues, avec ornementation caractéristique à boucles en spirales, ont été découvertes également à Anisi, Dvin et en d'autres endroits. En ce qui concerne le lieu de production de la céramique de ce type, il existe diverses suppositions et cette question n'est pas encore définitivement tranchée.

Les échantillons de faïence iranienne polychrome avec peinture ornementale sous glaçure se rapportent, selon toute vraisemblance, à un troisième centre de l'industrie céramique d'Iran : Sultanabad.

On a aussi découvert en Géorgie des fragments de céladon chinois et de porcelaine. Les fragments de céladon qui furent trouvés à Dmanisi se rapportent à la céramique chinoise de l'époque de la dynastie Song (960-1279) et appartiennent au type Lieou-Hiang-Yao. On a trouvé aussi à Dmanisi d'autres fragments de céladon qui doivent être rapportés à ce même type. Il est intéressant de noter qu'en Géorgie on a trouvé aussi des fragments de récipients imitant les céladons chinois. Les échantillons de porcelaine chinoise de Dmanisi sont décorés au cobalt et de ce fait doivent être rapportés au XIV<sup>e</sup> siècle.

A en juger d'après les matériaux archéologiques examinés, la Géorgie féodale entretenait d'actives relations commerciales non seulement avec les pays du Proche-Orient, mais aussi avec la Chine lointaine. La céramique hautement artistique de l'Iran médiéval et de la Chine trouvait en Géorgie des usagers et des connaisseurs.

Sur la base de l'étude d'un important ensemble de matériaux archéologiques, on peut arriver à la conclusion suivante :

a) L'industrie céramique, dans la Géorgie des XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles, était parfaitement organisée et développée ; b) Elle était originale et personnelle ; c) La céramique géorgienne peut occuper dignement sa place dans l'histoire générale de la céramique médiévale.

V. DJAPARIDZÉ,

Académie des Sciences  
de la R. S. S. de Géorgie

## LE PROBLÈME AMIRANI — PROMÉTHÉE

De nos jours, le problème Amirani-Prométhée n'intéresse pas seulement les milieux savants de Géorgie : les chercheurs étrangers lui accordent également une grande attention. Comme on le sait, le conte d'Amirani est l'un des sujets les plus répandus dans le monde. C'est un des trésors de la création populaire géorgienne et il occupe une place prédominante dans le folklore de ce peuple. Il existe actuellement en Géorgie 150 variantes de cette légende.

Le problème de l'amiranologie occupe en Géorgie nombre d'éminents savants, parmi lesquels il faut mentionner particulièrement les professeurs M. Tchikovani, Ch. Noutsoubidzé, A. Baramidzé. M. Tchikovani a consacré plusieurs études approfondies à ce problème et il est considéré aujourd'hui à juste titre comme l'un des plus grands amiranologues. Auteur d'une étude monumentale, « Amirani », il a écrit une introduction à un ouvrage intitulé « Contes et Légendes », édité par l'Institut d'histoire de la littérature géorgienne de l'Académie des Sciences de Tbilisi. Nous avons jugé utile de donner ici le compte rendu de cette introduction concernant la légende Amirani. L'auteur nous indique qu'il en existe des variantes dans d'autres langues que le géorgien, notamment en oubykh, laz, abkhaz, circassien, ossète, arménien.

Durant plus de cent cinquante ans ont été rassemblées toutes les principales versions sur le thème du conte d'Amirani enchaîné sur un mont du Caucase. Il résulte de leur étude et de leur comparaison que le conte s'est formé dans le monde colchido-ibérien parlant la langue géorgienne. Bien que ce conte ait été créé il y a trois mille ans, il attire encore actuellement les maîtres de l'art poétique, tant dans le folklore que dans la littérature et l'art.

Amirani est le fils d'un chasseur inconnu et de la déesse Dali, protectrice des animaux. Possédant une force titanesque, cet homme-dieu lutte contre les conquérants étrangers, asservit les forces de la nature et ose se mesurer en combat singulier avec Dieu. Amirani est l'incarnation des forces progressistes. La lutte implacable contre la tyrannie, la défense de la liberté, sont liées à son nom. Amirani enchaîné est le symbole de l'espoir. Attendant son retour, le peuple, au cours des millénaires, avait nourri l'espoir que le héros qui avait apporté le feu à l'humanité briserait ses chaînes, disperserait les hordes des conquérants et ferait régner la justice. La lutte des diverses forces sociales fut reproduite au cours des siècles dans les différentes variantes de l'épopée d'Amirani. C'est ainsi que des superpositions se sont formées, que de nouveaux épisodes ont surgi. A partir du milieu du IV<sup>e</sup> siècle, lorsque le christianisme fut reconnu en Géorgie comme religion d'état et entra en lutte contre la mythologie première et le paganisme, le conte populaire épique d'Amirani fut remanié. Les divers rôles furent tenus par

d'autres personnages : les personnages chrétiens prirent la place des anciennes divinités et des héros. Si autrefois c'était le dieu du ciel et des nuages, Pirimzé, qui représentait la force ayant enchaîné le héros au rocher, ce rôle fut assumé, après le triomphe du christianisme par le parrain d'Amirani, le Christ. La modernisation complète de ce conte antique ne réussit cependant pas. C'est ce qui explique le fait que jusqu'à nos jours existent dans le peuple tant des variantes christianisées que d'autres versions, composées à une époque plus ancienne. Les parties essentielles de l'épopée d'Amirani ont revêtu pendant longtemps la forme de danses païennes rituelles et de drames.

Le conte d'Amirani a de profondes racines dans l'histoire de la culture géorgienne. Ses motifs s'observent dès l'antiquité dans le folklore et la littérature, dans l'art figuratif, la musique, l'histoire et la toponymie. Des objets métalliques trouvés par les archéologues sur le territoire géorgien, datant de la fin du second et du milieu du premier millénaire avant notre ère, sont ornés de compositions dont le sujet est tiré de l'épopée. La partie poétique de cette épopée est basée sur le rythme du haut et du bas « chairi » qui, par la suite, grâce au grand Rustaveli, devint la forme poétique fondamentale de la littérature géorgienne du XII<sup>e</sup> siècle.

L'épopée d'Amirani est un phénomène très important à plusieurs égards, également du point de vue du folklore mondial. Elle se trouve sur le même rang que les monuments épiques célèbres tels que le conte babylonien de Guilgamesh et le mythe grec de Prométhée. Dans la période d'épanouissement de la création épique, chaque peuple créait son épopée; toutefois, à notre grand regret, une grande partie de l'épopée de cette période n'est pas parvenue jusqu'à nous. Les tempêtes historiques ont balayé bien des œuvres remarquables du folklore.

Le conte d'Amirani est la création du peuple, il renferme de profonds problèmes philosophiques. En ce qui concerne le sujet, les aventures des héros enchaînés sont presque toutes identiques dans les divers pays, même si ces pays sont situés dans des régions différentes du globe, très éloignées les unes des autres. Mais la ressemblance n'est pas toujours le résultat des influences mutuelles ou d'une parenté génétique. Le conte géorgien possède des parallèles ou des sosies indépendants. M. Tchikovani pense qu'on doit comprendre sous le terme de sosie les sujets et les héros qui accusent entre eux une notable ressemblance, mais qui ne découlent pas l'un de l'autre et possèdent dans leur pays d'origine leurs propres prémisses, leurs fondements sociaux et artistiques particuliers.

Parmi de tels sosies artistiques d'Amirani, il faut nommer cette fois le Prométhée grec, le Tambol des peuplades indonésiennes et le Lakan Adi des tagalogues des Philippines. Dans chacun de ces cas nous avons affaire à un héros défenseur du peuple qui accomplit un noble exploit pour l'humanité (dérobe le feu, lutte contre les asservisseurs) et qui est châtié par la divinité suprême ou par les conquérants étrangers, mais qui attend le secours des hommes de sa race.

Les recherches pour la comparaison des personnages d'Amirani et de Prométhée sont effectuées depuis longtemps. L'une des raisons en est que les anciens Grecs, s'efforçant d'expliquer l'origine de leur titan, reconnurent



qu'il était peut-être importé du Caucase. Ils reconnaissent l'existence au Caucase — en Colchide — d'un conte semblable au mythe de Prométhée. Les écrivains grecs ont mentionné plus d'une fois que la population de la Colchide possédait une légende semblable à celle des poètes grecs au sujet de Prométhée. Voici, par exemple, ce qu'écrivait Philostrate au sujet du mont du Caucase : « Il circule chez les barbares, au sujet de cette montagne les mêmes légendes qu'évoquent les poètes hellènes, notamment que Prométhée y avait été enchaîné à cause de son amour pour l'humanité ».

En 134 on montra à Fl. Arian le sommet sur lequel, d'après la tradition légendaire, Amirani-Prométhée avait été enchaîné : « On nous indiqua un sommet du Caucase, dont le nom est Strobil, sur lequel, comme le rapportent les mythes, Prométhée avait été enchaîné par Héphaïstos sur l'ordre de Zeus ».

D'après le témoignage des Grecs, l'ancienne Colchide — ou Géorgie occidentale — connaissait dès avant notre ère les aventures du héros enchaîné. Dans le « Prométhée enchaîné » d'Eschyle (V<sup>e</sup> siècle avant notre ère) les Océanides, dans un chant adressé au titan, l'informent que son destin est amèrement déploré par les habitants de la Colchide. D'après les renseignements donnés par Apollonius de Rhodes, auteur de l'œuvre bien connue « L'Expédition des Argonautes », qui vécut dans la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle avant notre ère, il est tout à fait possible de déterminer d'une façon précise en quel endroit des monts du Caucase était enchaîné l'athée militant Amirani-Prométhée : c'est dans la partie du Caucase qu'on nomme actuellement montagnes de Svanétie. Apollonius de Rhodes parle de l'existence des montagnes d'Amaranta (des montagnes Amirani) où la rivière Phazis (Rioni) prend sa source. Ainsi, dès le V<sup>e</sup> siècle avant notre ère et au cours de sept-huit cents ans la même version apparaît approximativement dans la littérature grecque, sous des formes différentes : les « barbares » qui peuplent la Colchide possèdent, de même que les poètes grecs, une légende relative à Prométhée. La théorie de l'origine caucasienne du mythe de Prométhée se fait jour. Le grand géographe Strabon était un fervent partisan de cette théorie.

Strabon affirme avec insistance que le mythe de Prométhée a subi une migration de Colchide en Inde du fait que les chroniqueurs des campagnes d'Alexandre de Macédoine s'efforcèrent de représenter de la façon la plus grandiose possible l'échelle des terres conquises, et diffusèrent artificiellement ce mythe jusqu'à l'Hindu Kush. Dans le XV<sup>e</sup> livre de la description de l'Inde, nous lisons : « On confirme ce conte par des récits sur le Caucase et sur Prométhée, car cette légende aussi a été apportée ici du Pont-Euxin sous un prétexte futile... ». Strabon sait parfaitement, cependant, que les montagnes caucasiennes et les légendes relatives au héros enchaîné qui y sont liées se trouvent en Colchide sur les rives du Pont Euxin ou mer Noire, mais « les Hellènes désignaient par le nom de « Caucase » justement ces montagnes, qui se trouvaient à plus de trente mille stades de l'Inde, et ils leur adaptèrent le mythe de Prométhée enchaîné ».

La tradition antique survécut également dans l'Europe des nouveaux siècles. Tant Prométhée qu'Amirani étaient souvent reconnus comme des



personnages réels et on leur attribuait les traits des héros qui avaient entrepris les premiers pas vers la civilisation. Les paroles de E. Kenfer, figurant dans un manuscrit de la traduction russe, faite en 1724, et découvert par M. Tchikovani, sont caractéristiques en ce qui concerne Prométhée. On y lit : « Cette affabulation doit, comme toutes les autres, être fondée sur une vérité historique, qui a été décorée de nombreux apports ». A travers cette « décoration » artificielle et ce remaniement artistique, l'auteur voit un Caucasien cultivé qui, avec le feu, apporta aux hommes des connaissances astronomiques : « Certains pensent que Prométhée était un homme particulièrement sensé qui vivait sur une montagne du Caucase et qui observait les merveilleuses étoiles. Il s'efforçait avec grande application de connaître le mouvement des planètes et des autres étoiles, et il fut le premier qui communiqua à l'Assyrie la science astronomique et qui remarqua aussi particulièrement que le tonnerre, et l'éclair sous ce dernier, provenaient des nuages, et comment le feu s'allumait aux rayons du soleil ».

Dans une brève introduction, écrit M. Tchikovani, nous n'avons évidemment pas la possibilité de montrer d'une façon complète la conception des savants antiques et européens relativement aux sosies gréco-géorgiens. Très importante est, par exemple, la conclusion de A. Erman, qui affirme que la coutume des forgerons, en rapport avec Amirani : — le Jeudi Saint, de frapper du marteau sur l'enclume sans prononcer une parole — est encore plus ancienne que le mythe de Prométhée ; de même, la supposition de V. Manhardt de la possibilité d'un rapport entre le titan géorgien châtié avec le démoniaque Artavazd, enfermé dans la grotte de Massi, et avec l'asiatique Dahak enchaîné.

A l'heure actuelle, l'image d'Amirani enchaîné, qui s'est formée dans le monde colchido-ibérien représente le plus ancien, et en même temps le plus actuel problème du folklore historique et de la mythologie. A son étude ne sont pas attachés les seuls spécialistes de la Géorgie ou les érudits des questions caucasiennes, mais aussi les savants qui scrutent la culture antique et les orientalistes. L'ouvrage de Tchikovani (écrit en russe) aidera le lecteur à prendre connaissance des principales versions de la légende : celle de Géorgie orientale (Ibérie) et de celle de Géorgie occidentale (Colchide), entre lesquelles on rencontre des divergences considérables, tant pour le contenu que pour la forme artistique. La forme fondamentale de la légende d'Amirani est la prose avec des vers, où la prose formait le premier noyau, les vers apparaissant comme conséquence de la tradition qui exigeait une composition synchrétique.

Nino SALIA

## DIE EIGENNAMEN IN DER JOHANNES-APOKALYPSE DES EUTHYMIUS

Als letzte Schrift des Neuen Testaments ist die Apokalypse <sup>1</sup> erst in der byzantinischen Periode vom hl. Euthymius († 1028), dem ersten Abt des Iwiron-Klosters auf dem Athos, vor 978 ins Georgische übersetzt worden <sup>2</sup>. Eine Untersuchung der in ihr vorkommenden Eigennamen soll den Erweis bringen, dass selbst die athonitische Übertragung sich nicht sklavisch an das Griechische anschliesst.

Folgende 45 Namen <sup>3</sup> begegnen uns in der Apokalypse, die hier in der Abfolge des georgischen Alphabetes nebst ihren Fundstellen aufgeführt werden: 1. avadon\* (9, 11); 2. Ani—Hoe\* (1, 8; 21, 6; 22, 13); 3. antipa\* (2, 13); 4. apolion\* (9, 11); 5. aser (7, 6); 6. ap'sint'i (8, 11)\*; 7. babilo(v)ni (14, 8; 16, 19; 17, 15; 18, 2, 10, 21); 8. balak\* (2, 14); 9. balam (2, 14); 10. beniamen (7, 8); 11. gad\* (7, 5); 12. gog\* (20, 8); 13. davit' (3, 7; 5, 5; 22, 16); 14. egwiptē (11, 8); 15. evp'rati\* (9, 14); 16. ep'eso (1, 11; 2, 1); 17. zabulon (7, 8); 18. zmirna\* (1, 11; 2, 8); 19. iezabel\* (2, 20); 20. ierusalēm (21, 2, 10); 21. iesu (1, 1, 2, 5, 9; 12, 17; 14, 12; 17, 6; 19, 10; 22, 16, 20, 21); 22. izak'ar\* (7, 7); 23. iovane (1, 1, 4, 9; 22, 8); 24. ioseb (7, 8); 25. israēl (2, 14; 7, 4; 21, 12); 26. iuda (5, 5; 7, 5); 27. lavdiki\* (1, 11; 3, 14); 28. magedon\* (16, 16); 29. magog\* (20, 8); 30. manasē (7, 6); 31. mik'ael (12, 7); 32. mosē (15, 3); 33. nep't'alem (7, 6); 34. nikolaeli\* (2, 6, 15); 35. patmo\* (1, 9); 36. pergamo\* (1, 11; 2, 12); 37. ruben\* (7, 5); 38. sarde\* (1, 11; 3, 1, 4); 39. sion (14, 1); 40. sodomi (11, 8); 41. swimeon (7, 7); 42. twiatri, twiatir (1, 11; 2, 18, 24); 43. p'iladelp'ia\* (1, 11, 3, 7); 44. k'ristē, k'riste (1, 2, 5, 9; 11, 15; 12, 10; 20, 4, 6; 22, 21); 45. huria (2, 9; 3, 9).

<sup>1</sup> Die kritische Ausgabe des Apokalypse von J. Imnašchwili (Tiflis 1961) fusst auf zwei Handschriften des 10. Jahrhunderts, nämlich H 1346 (Tzagareli 135) = A (bei Imnašchwili) und A 397 (= B) sowie der Hs sin georg 85 (Tzagareli 90) aus dem 12. Jahrh. (= C).

<sup>2</sup> Vgl. *Leben des Johannes und Euthymius* (ed. JOH. DSCHAWACHISCHWILI) Tiflis 1946 S. 29. — Schon 978 wurde die Apokalypse nebst der ebenfalls von Euthymius vorgenommenen Übertragung des Apokalypsenkommentars des Andreas v. Cäsarea und der Doctrina XIII und XIV des Dorotheus v. Gaza von einem Mönch Moses abgeschrieben.

<sup>3</sup> Die mit einem Asteriskus (\*) bezeichneten Namen kommen in den bisher publizierten Teilausgaben des altgeorgischen Neuen Testaments (Evangelien, Apostelgeschichte, Katholische Briefe) noch nicht vor.

## 1. Neutrale Namen

Es ist selbstverständlich, dass gerade die biblischen Namen semitischer Herkunft gegenüber sprachlichen Veränderungen ziemlich immun sind. Das sehen wir auch hier in der Apokalypse. Ganz unverändert erscheinen aser (5), balak (8), gad (11)<sup>4</sup>, gog (12), zabulon (17), iezabel (19), israēl (25)<sup>5</sup>, iuda (26), magog (29), mik'ael (31), ruben (37), sion (39), leicht abgewandelt balam (9)<sup>6</sup>, davit' (13)<sup>6</sup>, izakar (22)<sup>7</sup>, manasē (30), d.h. in 16 Fällen, die schon über ein Viertel des gesamten Bestandes ausmachen!

## 2. Klarer griechischer Einfluss auf die Namensschreibung

Gleich der erste Name in unserer Liste, avadon (1) hat trotz semitischer Ursprungs eine typisch griechische Umschrift in der Sprache der Koinē (statt Abaddōn im griechischen *textus receptus*). Dasselbe gilt für die Verdolmetschung (4) apolion (griech. Apollyon) in der Euthymius-Übersetzung. Ganz rein griechisch wiedergegeben werden natürlich (43) p'iladelp'ia (griech. Philadelphia) und ohne Koinē-Einfluss die auch sonst<sup>8</sup> bekannte Form (41) swimeon (griech. Symeon).

Unter griechischen (Koinē-) Einfluss, wenn auch mit georgischer Endung, stehen folgende Namen: (6) ap'sint'i (griech. Apsinthos), (14) egwiptē<sup>9</sup> (griech. Aigyptos) und (15) evp'rati<sup>10</sup> (griech. Euphratēs). Aus griechischem Dativ -o ist die georgische Nominativendung -o entstanden bei (16) ep'eso (vgl. Apk 2, 1 griech. en Ephesō)<sup>11</sup>, (35) patmo (griech. Apk 1, 9 en... Patmō) und (36) pergāmo (griech. Apk 2, 12 en Pergamō).

Wir können somit nur 10 von insgesamt 45 Namen in diese Kategorie einreihen.

<sup>4</sup> so C; AB hat gad.

<sup>5</sup> 7, 4 liest B israel.

<sup>6</sup> Griechisch Balaam; die Verdoppelung eines Konsonanten oder Vokals ist im georgischen Sprachgebrauch nicht gerade häufig. Auch in der armenischen Version fehlt das Doppel-a: baġam, ebenso im Syrischen bel'am. — davit' für griech. David ist die im Georgischen heimisch gewordene armenische Schreibweise.

<sup>7</sup> Vgl. Anm. 19.

<sup>8</sup> Lk 2,25, 34; 3, 30. Apg 15, 24. 2 Petr 1, 1 (altgeorgische Version).

<sup>9</sup> In den Evangelien, der Apostelgeschichte und Judas 5 erscheint immer egwipte (Mt 2, 14, 15 egupte).

<sup>10</sup> evp'rati C, ep'rati AB (= armenisch ep'rat!).

<sup>11</sup> ep'eso statt griech. Ephesos, also georg. Nominativendung auf -o statt griech. Nomina:iv-endung auf -os, finden wir auch Apg 18, 19, 21; 19,1.

### 3. Spürbare innere georgische Tradition

Die Revisionstätigkeit des hl. Euthymius und seines Nachfolgers Georgius († 1035) im Sinne der Angleichung der georgischen Bibel an die damalige in Byzanz vorherrschende griechische Textgestalt musste vor längst bestehenden Namensformen haltmachen.

Das gilt zunächst von (21) iesu (griech. Iēsoūs) und (44) k'riste (griech. Christos), die wohl ursprünglich griechische Vokative waren.

Wie in den übrigen bisher edierten Texten des altgeorgischen Neuen Testaments erscheinen auch in der Apokalypse manche Eigennamen statt mit der griechischen Eindung -ēs vielmehr mit der georgischen Endung -e (-ē). So finden wir (32) mose (griech. Moysēs) bei AB und mosē bei C, (38) sarde (griech. Sardeis!) und (23) iovane (griech. Ioannēs), das zwar vom armenischen jowhannē(s) herkommt, aber nur über den Weg einer Jahrhunderte alten georgischen Tradition und nicht durch direkten Einfluss. — Statt auf griech. -as endigt auf -a (3) antipa (griech. Antipas)<sup>12</sup>.

Griech. Sodoma<sup>13</sup>, in den altgeorgischen Evangelien in Übereinstimmung mit der armenischen Version als georg. sodom bekannt<sup>14</sup>, weist in der Apokalypse (40) die typisch georgische Form sodomi auf; griech. Babylōn heisst georgisch (7) babiloni<sup>15</sup>. — Griech. Nikolaitēs bekommt bei Euthymius als nikolaeli (34) die echt georgische Endung des nomen gentilicium: -eli. — (24) ioseb (griech. Ioseph) ist eine schon in den altgeorg. Evangelien häufig vorkommende Abart des semitisch-griechisch-armenischen iosep<sup>16</sup>.

Auch an (45) huria (griech. Iudaios) hat sich keine gräzisierungende Revision herangewagt. Aus dem armenischen hrēaj entstanden, ist huria für Iudaios bereits im Adysh-Tetraevangelium (Mt 2, 2 usw.) bezeugt.

Und zum Schluss noch ein eklatanter Beweis für die Stärke der innergeorgischen Überlieferung. Dem Beispiel der syrischen und armenischen Version folgend verwendet der Übersetzer der Apokalypse zur Übertragung des griechischen substantivierten to alpha kai to ō einfach sinngemäss den ersten und letzten Buchstaben des georgischen Alphabets: (2) Ani da Hoe<sup>17</sup>

<sup>12</sup> An eine nachwirkende syrische Tradition ist schon deshalb nicht zu denken, weil der einzige syrische Apokalypsetext, die Philoxeniana, an dieser Stelle den Eigennamen Antipas auslässt.

<sup>13</sup> Wie Sardeis (38) Plural!

<sup>14</sup> Mt 10, 15; 11, 23 (hier hat der älteste Zeuge, das Adysh-Tetraevangelium, sonderbarerweise sodoma wie der griechische Text: eine nachträgliche Korrektur?). Lk 17, 21.

<sup>15</sup> Die jüngste Apokalypse-Handschrift C bietet immer das armenisierende babilovni.

<sup>16</sup> In den Evangelien ist es wieder vorwiegend das Adysh-Tetraevangelium (neben dem Evangelium von Opiza), das für ioseb eintritt, und in der Apostelgeschichte die Hs sin georg 39 vom Jahre 974.

<sup>17</sup> Die lateinische Vulgata z.B. wagt keine Übersetzung, sondern sagt einfach: ego sum α (alpha) et ω (omega).

und zwar mit grossen Anfangsbuchstaben als Ersatz für den griechischen Artikel *to*. Auch der Armenier setzt wenigstens 1, 8 *ajb* bzw. *k'ë* und der Syrer immer *älah* und *taw*.

Damit haben wir es in diesem Abschnitt auf 12 von 45 Fällen gebracht.

#### 4. Armenischer Einfluss?

Bei (42) *twiatri* (Bc) bzw. *twiatir* (A) für griech. *Thyateira* stossen wir auf eine merkwürdige Tatsache: Dieselbe Gespaltenheit in der Namensschreibung für *Tthyatira* stellen wir auch in der armenischen Bibel fest! Dreimal wird nämlich diese lydische Stadt in der Apokalypse erwähnt: 1, 11; 2, 18 und 2, 24. An der ersten Stelle (1, 11) haben *alle* drei georgischen Hss (A + B + C) *twiatri* = armenisch *t'iwatria*<sup>18</sup>; denselben Befund zeigt die Stelle 2, 18. Bei dem letzten Zitat bringen die georgischen Hss A und B wie bisher *twiatri*; C liest aber wie *alle* armenischen Hss der Zohrabibel in diesem Vers *t'wiatir* und steht damit offenbar unter armenischem Einfluss.

Georgisch (10) *beniamën* (griech. *Beniamin*) lässt sich zwar in der armenischen Vulgata (d. h. der Zohrabibel) an unserer Fundstelle (Apk 7, 8) nicht in der gleichen Form belegen, da hier *beniamin* erscheint; aber Apostelgeschichte 13, 21 lesen alle armenischen Zeugen<sup>19</sup> *beniamen* wie unser georgischer Apokalypse-Text! So könnte auch die seltsame Lesung (33) *nep'talem* (griech. *Nepthalim*) durch armenische Beeinflussung entstanden sein, obgleich sie sich wenigstens in den von Zohrab benutzten Hss nicht belegen lässt.

Im Lichte dieser beiden Stellen lassen sich vielleicht folgende Namensschreibungen erklären: (27) *lavdiki* (griech. *Laodikeia*) erinnert stark an armenisches *lavdikea*. — Freilich braucht (20) *ierusalēm* (griech. *Hierousalēm*) nicht unbedingt von armen. *ierusalēm* beeinflusst zu sein, zumal Apk 21, 2 der armenischen (und syrischen) Wortstellung: *novam Ierusalēm vidi* die auch von Euthymius gebrachte griechische Textform gegenübersteht: *Ierusalēm novam vidi*. — (18) *zmirna* (griech. *Smyran*) lässt an armenisch *zmurnia* und noch eher an syrisch *zmurna* denken<sup>20</sup>.

#### 5. Syrische Tradition

In einem einzigen Fall kommen wir anscheinend ohne direkten syrischen

<sup>18</sup> Allerdings haben nach der armenischen Vulgata-Ausgabe von J. Zohrab, Venedig 1805, IV S. 554 « manche » Hss bereits *t'iwatir* (= *t'üatir*).

<sup>19</sup> Vgl. armenische Zohrabibel IV S. 275; auch der georgische, von Garitte (Löwen 1955) edierte Text des Apostelgeschichte bringt (S. 89) einstimmiges *beniamenisi*.

<sup>20</sup> Man beachte aber den Ersatz von *s* (griechischen Doppel -s!) durch *z* ohne jede armenische und syrische Tradition in (22) *izak'ar* (griech. *Issachar*).

Einfluss nicht aus : (28) magedon (griech. Harmagedōn, auch Ar Magedōn geschrieben!) entspricht nicht armenischem armak'edon der Zohrabbibel (« manche » : armagedon) sondern tatsächlich syrischem magedō. Der Fortfall des ersten Teiles Ar dieses Namens wird sich schwerlich anders erklären lassen.

Joseph MOLITOR



## ZUR FRAGE DER DOPPELTEN RELATION IM GEORGISCHEN

Bei der Behandlung des georgischen Sprachbaus steht im allgemeinen das Verb im Vordergrund. Das Nomen bietet paradigmatisch kaum irgendwelche Unregelmässigkeiten, weder in sprachgeschichtlichen Untersuchungen noch in der Beschreibung der heutigen Umgangssprache. Auch in seiner Funktion scheint es leicht durchschaubar zu sein. Für die moderne Grammatik entstehen Meinungsverschiedenheiten höchstens über die Verwendung der durch *-a* erweiterten Kasusformen. « Meinungsverschiedenheiten » ist schon zuviel gesagt, da man sich zumeist damit begnügt, die Formen auf *-a* als Emphase anzusehen, die als Mittel subjektiver Stilfärbung nicht in allgemeingültige Regeln zu fassen ist.

Eine Reihe exakter Angaben über eine regelmässige, durch objektive Sprachdaten bedingte Anwendung finden wir bei Vogt<sup>1</sup>. Aber er beschränkt sich darauf, sie einzeln an den entsprechenden Stellen anzumerken, ohne sie systematisch zusammenzufassen. Tschenkeli<sup>2</sup> geht noch weniger auf das Problem ein; er bringt Einzelbeobachtungen, die in keinem Falle den Anwendungsbereich einer solchen Erscheinung ganz umreissen. Schanidse<sup>3</sup> ist vor allem historisch interessiert. Er sieht in dem erweiternden *-a* eine Bestimmungspartikel, die als eine Art Artikel aufzufassen ist. Über den Modus des Gebrauchs gibt auch er nur Auskunft in Ergänzung zur morphologischen Gliederung des Nomens.

Es gibt im heutigen Georgisch eine Reihe von Fällen, in denen die Erweiterung einiger obliquer Kasus durch *-a* offensichtlich als Mittel der Hervorhebung dient oder gar nur aus rhythmischen Motiven zu erklären ist. Doch zeigt die Durcharbeitung grösserer Texteinheiten, dass diese Bildungen zahlenmässig ausserordentlich gering sind gegenüber solchen Erscheinungen, die sich sehr wohl in feste Regeln bringen lassen. Ausserdem erweist der sprachgeschichtliche Zusammenhang, dass die normative Anwendung als die primäre zu gelten hat, und dass die Möglichkeit des subjektivstilistischen Gebrauchs sich erst sekundär aus der ursprünglichen Funktion entwickelt hat.

Die Textuntersuchungen, aus denen sich diese Überzeugung gewinnen liess, erstreckten sich auf die Tagespresse, auf Zeitschriften und wissen-

<sup>1</sup> H. Vogt, *Esquisse d'une Grammaire du Géorgien Moderne*, Oslo 1936.

<sup>2</sup> K. Tschenkeli, *Einführung in die georgische Sprache*, 2 Bde, Zürich 1958.

<sup>3</sup> A. Schanidse, *Kartuli gramaṭikis sapuzvlebi*, Tbilisi 1953.

schaftliche Literatur, wobei auch sprachwissenschaftliche Arbeiten direkt zum Gegenstand der Untersuchung gemacht wurden. Es handelt sich also um einen Ausschnitt aus dem allgemeinen Sprachgebrauch, der im Vergleich zur Belletristik wenig Emphatisches bietet, der dafür aber umso geeigneter ist, die allgemeingültige Gesetzmäßigkeit deutlich werden zu lassen.

So weit wir das Georgische zurückverfolgen können, lässt sich feststellen, dass es nicht nur im Bereich des Verbs, sondern auch beim Nomen Verklammerungen gibt, wie sie die meisten Sprachstrukturen nicht kennen. Im Indogermanischen z.B. erstreckt sich die Kongruenz lediglich auf das adjektivische Attribut, das sich in Genus, Kasus und Numerus nach seinem Grundwort richtet. Zwischen den Substantiven jedoch bestehen nur syntaktische, keine morphologischen Beziehungen. Das Altgeorgische geht hier einen entscheidenden Schritt weiter. Abgesehen davon, dass von Genus keine Rede sein kann, überträgt es die Kongruenz auch auf das substantivische Attribut. Es entspricht durch seinen Genitiv zunächst wiederum den indogermanischen Anschauungen, aber es nimmt vom Grundwort die Zeichen für Kasus und Numerus, soweit sie formal von der eigenen Endung abweichen, wieder auf: *šrošan-n-i vel-isa-n-i* « die Lilien des Feldes »; *sasupevel-sa ca-ta-sa* « im Reich der Himmel »; *ze-man mep-isa-man* « der Sohn des Königs ».

Bei Marr-Brière<sup>4</sup> wird diese Erscheinung als doppelte Relation bezeichnet. Sie erleidet allerdings schon im Altgeorgischen einige Einschränkungen. Sie wird ausser Kraft gesetzt, wenn das Determinans voransteht: *simartl-isa gza-j* « der Weg der Gerechtigkeit ». Ausserdem trägt stets das letzte Glied der Fügung die Kennzeichen der Klammer. Wenn z.B. der determinierende Genitiv ein Adjektiv in Nachstellung bei sich hat, so nimmt das letztere es auf sich, die grammatische Charakteristik des Determinandums zu wiederholen: *ymert-i mam-isa čem-isa-j* « der Gott meines Vaters ». Ein ähnliches Prinzip gilt auch in der mehrgliedrigen Kette, wenn z.B. ein Genitiv, der einen Nominativ näher bestimmt, selbst von einem weiteren Genitiv determiniert wird. In diesem Falle tragen die ersten Glieder dieser Kette nur ihre eigenen Formantien, während das letzte alle bis dahin aufgetretenen Kennzeichen noch einmal auf sich vereint: *natesav-i ese ze-ta israel-isa-ta-j* « das Geschlecht der Söhne Israels ». Wie aus dem Beispiel ersichtlich wird, handelt es sich um zwei ineinander geschachtelte Klammern. Die kleinere, enger gezogene verbindet die beiden Genitive infolge der Nachstellung des Determinans, und der grosse Bogen schliesst sich, indem das erste Glied als das Grundwort der grammatischen Konstruktion sein Nominativzeichen am Ende wiederholen lässt und damit alles zu einer übergreifenden Einheit zusammenfasst.

<sup>4</sup> N. Marr et M. Brière, *La langue géorgienne*, Paris 1931.

Das Grundprinzip ist offensichtlich : der Gebrauch der Formantien wird weitgehend vom Gesetz der Stellung beherrscht. Und dieses Stellungsgesetz erstrebt die Schliessung der nominalen Fügung mit den Formantien, die das im Satz tragende Moment des nominalen Komplexes kennzeichnen. Denn das Determinandum hat gleichzeitig die Aufgabe, im Hinblick auf das Verb Subjekt, direktes oder indirektes Objekt zu sein. Für den Sprachbau sind diese Beziehungen sicher wichtiger als die Möglichkeiten, durch Adverbial und Instrumental auch Umstände bezeichnen zu können. Die natürliche Folge dieses Stellungsgesetzes ist, dass sich bei umgekehrter Reihenfolge die doppelte Relation erübrigt, da nun das Grundwort selbst den Abschluss der Fügung bildet.

Im Altgeorgischen kommt die Voranstellung des Determinans noch selten vor. Im Neugeorgischen ist sie zur Regel geworden : *kimiuri mrečveloba* « chemische Industrie » ; *gaertianebuli erebis organizaciis monacemebit* « nach Angaben der UNO » ; *rķinabetonis kōstrukciebis čarmoebis moculobis gadidebāstan ertad* « gleichzeitig mit der Vergrößerung des Volumens der Produktion von Eisenbetonkonstruktionen ». Dieses letzte Beispiel zeigt die leider in den meisten Sprachen häufig gewordene Überlastung des Zeitungsstils durch gehäufte Genitive. Sie ist jedoch abseits von jeder stilistischen Wertung ein Beweis dafür, wie tragfähig die nachgestellte Grundform ist.

Diese Reihenfolge, in der die syntaktisch ausschlaggebende Kasusform die ihr zukommenden näheren Bestimmungen sowohl semantisch als auch morphologisch gewissermassen auffängt, hat dazu geführt, dass die Deklination des Adjektivs in der bekannten Weise reduziert wurde. Vogt deutet den Zusammenhang auf die gleiche Weise, wenn er schreibt : « L'unité très forte des groupes nominaux se manifeste par le fait que la flexion du premier terme est souvent omise ou du moins incomplète » <sup>5</sup>.

Auch der Genitiv Singular hat in dieser Stellung sein *a* aufgegeben, das er im gleichen Fall altgeorgisch noch zeigt. Nur der Genitiv Plural hat allgemein und unverändert *ta* behalten : *abstraktul cnebata aymnišvneli sazelebi* « abstrakte Begriffe anzeigende Nomina ». Wo er das *a* verloren hat, haben wir es mit Komposita zu tun : *mankanatmšenebloba* « Maschinenbau » ; *xelsačgotmšenebloba* « Gerätebau ». Auch diese Formgebung tritt bereits im Altgeorgischen auf : *mγdelt-mozywarni* « die Hohenpriester ». Es ist bemerkenswert, dass das Neugeorgische gleichzeitig eine gewisse Vorliebe für die volle Flexion der Adjektive im Ergativ behalten hat : *tavisi roli šeasrula xelsaqrelma ištōriulma da bunebrivma pirobebma* « ihre Rolle spielten (dabei) günstige historische und natürliche Voraussetzungen ». Wenn wir diese Tatsache mit der Erhaltung des *a* in *ta* zusammenstellen, so drängt

<sup>5</sup> H. Vogt a. O. p. 38.



sich der Schluss auf, dass wir es beide Male mit der Nachwirkung des Altgeorgischen zu tun haben. Das dürfte besonders bei *ta* umso eher einleuchten, als der Gebrauch der alten Plurals heute durch den Kollektiv auf *-eb* stark eingeschränkt ist <sup>6</sup>.

Die Folge Determinans — Determinandum ist zwar die übliche geworden, aber sie ist keineswegs die einzige. Das Georgische hat durchaus die Möglichkeit der freien Wortstellung. Sobald aber der Genitiv aus seiner gewöhnlichen Stellung heraustritt, nimmt er die erweiterte Form *isa* wieder an : *sruli porma saxelobitisa* « die volle Form des Nomens ». Dieser Genitiv kann sogar durch das Verbum substantivum oder ein anderes Verb von seinem Grundwort getrennt werden : *zmnisçini erti nišantagania zmnisa* « das Präverb ist eines der Kennzeichen des Verbs »; *ori nišani miviçet pirisa* « wir erhielten zwei Personenzeichen ».

Natürlich wird diese Freiheit der Wortstellung zur Hervorhebung ausgenutzt, besonders in der Gegenüberstellung : *sašual zmnas porma mokmedebitisa akvs, punkcia-vmebitisa* « das mediale Verb hat die Form des Aktivs, die Funktion des Passivs ». Doch erklärt sich die Erweiterung durch *a* nicht aus irgendeiner emotionalen Emphase, sondern sie wird gefordert, weil das Determinandum nicht mehr unmittelbar Stütze ist. Das zeigt sich des weiteren in den Fällen, wo das Determinandum eines vorhergehenden Satzgliedes als Träger eines neu hinzutretenden Genitivs wiederholt werden müsste, jedoch ausbleibt : *bevr matgans upro gadmonaštis saxe akvs, vidre cocxali maçarmoebliisa* « viele von ihnen haben mehr das Aussehen von Überbleibseln als von lebendigen Bildungen ». Und schliesslich haben wir den Genitiv mit *isa* sogar in prädikativer Stellung : *kartuli tvlis sistema šereuli țipisaa* « das georgische Zahlensystem ist von gemischtem Typus ». Diese Form, die im Deutschen der Präposition « von » als Kennzeichnung der Zugehörigkeit bedarf, kann im Georgischen sogar in den Plural überführt werden, wie das nachfolgende *arian* beweist : *tanxmovan-puziani saxelebi erti țipisani arian, xmovan-puzianebi ki-ori sxvadasxva țipisa* « die Nomina mit konsonantischem Stamm sind von einem einzigen Typ, die vokalstämmigen jedoch haben zwei verschiedene Typen ». Der nachstehende Genitiv ist im Zusammenhang mit einigen Adverbien geradezu formelhaft : *uçinares qovliisa, upirveles qovliisa, pırvel qovliisa* « vor allem »; auch *miuxedavad* bevorzugt, im Gegensatz zu *mixedvit*, die Nachstellung des Genitivs : *miuxedavad qvela çarmațebisa* « trotz aller Erfolge ».

Das Anwendungsgebiet der freistehenden *isa* Form ist also recht umfangreich. Eine einheitliche Deutung ist am ehesten zu erreichen, wenn wir in

<sup>6</sup> Als Weiterleben altgeorgischer Gewohnheiten haben wir auch den Gebrauch der *isa* Form vor einigen Postpositionen aufzufassen.

dem *a* ein Determinativ sehen, das heute als Ersatz der ursprünglichen doppelten Relation gilt. Dabei ist zu bedenken, dass für den ganzen Bereich, wo ein Nominativ als Grundwort auftritt — und das ist die Mehrzahl der Fälle — die generelle Wiederaufnahme eines Nominativzeichens nicht möglich ist, da nur die Substantive mit konsonantischem Stamm das Zeichen *i* bewahrt haben. Ausserdem ist noch eine Frage, wieweit diese Endung tatsächlich als Nominativformans im heutigen Sprachbewusstsein lebendig geblieben ist. Jedenfalls kommen sämtliche Substantive mit vokalischem auslautendem Stamm der alten absoluten Form gleich, bei der auch im Altgeorgischen eine ausdrückliche Bezeichnung der doppelten Relation nicht gegeben ist.

Für den Charakter eines Determinativs spricht eine gewisse Unsicherheit in bezug auf die Frage, ob die Stämme, die auf dunklen Vokal auslauten, im Genitiv neben *a* auch *i* haben können. Schanidze<sup>7</sup> bestreitet, dass es einen Genitiv auf *si* gibt. Er will solche Bildungen als Genitiv + Nominativ verstanden wissen. Der Genitivcharakter mancher Formen auf *a* ist offensichtlich, besonders im Zusammenhang mit der Postposition *tvis*: *okrosatvis* «um des Goldes willen»<sup>8</sup>. Aber der Text der eben genannten Grammatik enthält Formulierungen wie diese: *am pormas punkcia saarvisosi akvs* «diese Form hat die Funktion des saarviso»; *zmnebi, romeltac porma sataviso kevisa akvt da gageba-saarvisosi* «Verben, die die Form der sataviso Version haben und die Bedeutung des saarvisio»; *pirveli calebi miutitebeli situaciis pormebia, meore ki - mititebulisa, sazedaoi* «die ersten Exemplare sind Formen der nicht bezeichneten Situation, die zweiten jedoch der bezeichneten, des sazedao». Zweimal haben wir als deutliche Parallele einen Genitiv auf *isa*, das erste Beispiel gleicht einigen oben bereits angeführten Konstruktionen. Ohne Zweifel entsprechen die *osi* Formen hier dem konsonantstämmigen Genitiv auf *isa*. Daneben gibt es Fälle, z.B. in semantischen Ableitungen wo die Endung *i* als nominativisches Element an den Genitiv gefügt ist: *silosi* «Silage». Auch Vogt bestätigt den gelegentlichen Gebrauch der *osi* Form in genitivischer Funktion. Mirianišvili<sup>9</sup> u.a. führt in seinen Paradigmen beide Endungen als möglich an. Wahrscheinlich ist der Gebrauch des *si* als Genitiv einmal unter dem Einfluss des Instrumental auf *ti* zustande gekommen. Es wirkt aber noch ein weiterer Umstand aus der *isa* Reihe mit. Auch hier haben wir Ableitungen vom Genitiv mit Nominativzeichen: *gamonaḳlisi* «Ausnahme»; *mravalgzisi porma* «die Häufigkeitsform»;

<sup>7</sup> A. Schanidze, *Kartuli enis gramaḳika I*, Tbilisi 1962.

<sup>8</sup> Allerdings hat der Dativ bei Erweiterung dieselbe äussere Gestalt: *msgraseba satavisoša da sasxvisos šoris* «die Übereinstimmung zwischen sataviso und sasxviso».

<sup>9</sup> P. Mirianišvili, *Praktičeskij kurs gruzinskogo jazyka*, Tiflis 1915.

*ertgisia porma* « Einmaligkeit (ausdrückend) ist die Form ». Aber die *isa* Form kann auch ohne weitere Veränderung in neuer grammatischer Funktion gebraucht werden. So führt Achvlediani<sup>10</sup> solche Formen auf und übersetzt sie durch das entsprechende russische Adjektiv: *lironisa* металл-честкий; *limonisa* лимонный. Dieser Gebrauch spielt wieder hinüber in die Gruppe des prädikativen Gebrauchs und bestätigt, dass sich die Endung *isa* von dem einfachen Kasuszeichen *is* unterscheidet, und zwar durch ihre Fähigkeit zur Selbständigkeit. In einem solchen Falle ist eine Vermischung mit dem Nominativ, die noch dazu durch formale Faktoren begünstigt wird, durchaus begreiflich.

Die Behauptung, dass die *isa* Form in Abhängigkeit von Nominativ und Genitiv der doppelten Relation im Altgeorgischen gleichkommt, findet ihre Bestätigung in der Tatsache, dass es diese doppelte Relation auch in der Moderne noch gibt, und zwar dann, wenn unter gewissen Umständen Genitiv und Dativ aufeinandertreffen. Doch davon soll erst später die Rede sein. Zunächst ist noch auf eine andere Erscheinung einzugehen, die ebenfalls den verabsolutierenden Charakter des *isa* erhärtet. Es handelt sich dabei um die Fügungen mit *da*.

*da* gehört zu der Wortart, die wir im allgemeinen als Konjunktion zu bezeichnen pflegen. Aber im Georgischen ist es mit dieser « Verbindung » eigentümlich bestellt. Sie ordnet zwar Begriffe oder Wörter der gleichen syntaktischen Abhängigkeit einander zu, schafft aber gleichzeitig eine Cäsur, die formal betont wird. Schon im Altgeorgischen ist diese Möglichkeit vorhanden, die sich folgerichtig in der doppelten Relation ausdrückt: *xmaj... isma godebisaj da tirilisaj da γαγadebisaj mravali* « eine laute Stimme des Klagens und des Weinens und des Schreiens ». Im Neugeorgischen lebt diese Auffassung fort und verlangt z.B. bei nebengeordneten Substantiven im Genitiv, dass das vor *da* stehende Glied die erweiterte Form mit *isa* aufweist: *mecnierebisa da teknikis miçvevi* « die Errungenschaften von Wissenschaft und Technik ». Die Reihe der nebengeordneten Formen kann beliebig ausgedehnt werden, wobei *isa* stets nur für das der Konjunktion vorangehende Wort zu fordern ist: *xorcis, çarakis, rçis, tansacmlis, perçsacmlisa da moxmarebis szva sagnebis çarmoebaşi* « in der Produktion von Fleisch, Fett, Milch, Kleidung, Schuhwerk und anderen Gebrauchsgütern »; *sxmulis, naçedis, natvprisja da szva mankanatsamşeneblo naxevarpabrikaçebis çarmoeba* « Produktion von Guss-, Schmiede-, Pressstücken und anderen Halbfabrikaten ». Es gibt viele solcher Beispiele, wo nach dem *da* das attributivisch am meisten beladene Glied der Reihe auftritt, so dass das Folgende nicht unmittelbar in die Reihe gehört, sondern erst durch sein Determinandum

<sup>10</sup> G. Achvlediani und V. Topuria, Kartul-rusuli leksikoni, Tbilisi 1950.



in diese Ordnung gestellt wird. In solchen Fällen hat *da* neben der verbindenden zugleich eine trennende, klärende Funktion. Auch in einer Kette von nachgeordneten Genitiven kündigt *da* die Veränderung des Ablaufs an : *universitetis pilologiis pakultetis kartuli enisa da literaturis ganqopilebis studentatvis* « für die Studenten der Abteilung georgische Sprache und Literatur der philologischen Fakultät der Universität ». Der jeweils zusammenfassende Charakter tritt dagegen stärker hervor, wenn wir mehrere *da* Konstruktionen in einer Fügung haben : *dargebisa da saqarmoebis specializaciisa da kooperirebis mteli sakmis gaumzobesebisatvis* « für die Verbesserung der gesamten Sache der Spezialisierung und Kooperierung der (Industrie-)zweige und Betriebe »; *kartuli enisa da kulturis ayorzinebisa da ganvitarebisatvis* « für die Erneuerung und Entwicklung der georgischen Sprache und Kultur ». Bei Nachstellung zweier mit *da* verbundener Genitive ergibt sich von selbst, dass beide die *isa* Form aufweisen : *ak gvakvs žuqubei arsebiti saxelebisa da nacvalsaxelebisa* « hier haben wir Gruppen von Substantiven und Pronomen ».

Unter den gleichen Umständen, nämlich durch *da* bedingt, treffen wir die Erweiterung durch *a* auch im Dativ, und zwar unabhängig davon, welche Funktion im Satz er ausübt : Als Subjekt : *sarezonanso danišnuleba akvs piris yrusa da cxviris yrus* « Resonanzbedeutung haben Mundhöhle und Nasenhöhle ». Als Objekt : *romlebic šeicaven činadadebebsa da šenišnebs* « (Briefe) die Vorschläge und Bemerkungen enthielten ». Demselben Gebrauch schliessen sich auch andere Kasus an, wie z.B. der Instrumental : *paťivisce-mita da siqvarulit* « mit Achtung und Liebe ».

Trotz der engen Verbindung mancher Postpositionen mit dem Nomen, die zuweilen wie bei *ši* sogar zur Assimilation des Kasuszeichens führt, ist es nicht notwendig, dass sie bei zusammengehörigen Formen jedes Mal in Erscheinung treten. Vielmehr ist es üblich, bei einer Verbindung mit *da* das erste Glied in der erweiterten Form des Genitivs bzw. Dativs zu bilden und die Postposition an den Schluss der Fügung zu setzen : *droisa da řilosa-gan* « aus Zeit und Modus »; *tavis leksebsa da poemebši* « in seinen Gedichten und Poemen ». Eine Erweiterung findet nicht statt, wenn *da* fehlt : *řřinigiis řransportis, gaxsadenebisa da sxva danišnulebisatvis* « für den Eisenbahntransport, Gasleitungen und andere Zwecke ». Genauer müssen wir sagen, sie braucht nach grammatischen Regeln nicht stattzufinden, aber sie kann aus stilistischen Gründen gewählt werden : *apišebsa, programebsa da moxaqvev baratebši* « in Ankündigungen, Programmen und Einladungsschreiben ».

Überhaupt besteht die Möglichkeit, eine Form durch Erweiterung an jeder beliebigen Stelle hervorzuheben : *mteli simdiđre xalxis gonebisa, pañtažiisa da gulisa, napikrixa, nagržnobisa da namokmedarisa* « der ganze

Reichtum des Volkes an Vernunft, Phantasie und des Herzens, an Denken, Fühlen und Schöpferkraft». Schliesslich gibt das Strukturmodell einer Sprache mit seinen Normen immer nur ein Minimum der zu realisierenden Möglichkeiten. Der Ausbau dieser Potenzen im Sinne einer stilistischen Bereicherung differiert nicht nur nach den einzelnen Sprachen, sondern auch nach ihren historischen Perioden. Sprachen mit geringer morphologischer Ausbaufähigkeit sind mehr auf die Wortstellung angewiesen, morphologisch stark gegliederte Sprachen werden auch die Formen selbst zu Hilfe nehmen. Aber Sache des Grammatikers ist es, zunächst den Grundriss des Sprachgebäudes nachzuzeichnen und erst danach die architektonischen Ausschmückungen zu würdigen. Sekundär und keineswegs als Störung des Grundplans sind auch solche Fälle aufzufassen, in denen eine dem Lautbild der Sprache nicht mehr angemessen erscheinende Form verändert wird, auch wenn es dabei gegen die Regel in ihrem strengen Sinn geht. So ist im Dativ die Erweiterung der Stämme auf *a* nicht unbedingt notwendig: *arყვენ დისციპლინა და საზოგადოებრივ წესრიგს* «sie verletzen die Disziplin und die gesellschaftliche Ordnung». Es gibt weitere Beispiele, wobei es sich stets um Objekte handelt, während bei der oben erwähnten Zuordnung zu einer gemeinsamen Postposition meist die erweiterte Form auftritt: *zemokmedeba ubralo adamianta gonebasa da grჳnobaze* «Einfluss auf Verstand und Herz der einfachen Menschen».

Wir haben also behauptet: Das Gesetz der verstärkten Kongruenz tritt in Kraft, wenn die determinierenden Elemente hinter dem Determinandum stehen. Im Bereich des substantivischen Determinans kann es sich dabei nur um den Genitiv handeln. Im Altgeorgischen zeigt sich diese Kongruenz in der doppelten Relation, d.h. der Herstellung einer vollen formalen Übereinstimmung, im Neugeorgischen kommt in den meisten Fällen, nämlich in der Abhängigkeit von Nominativ oder Genitiv, die mit *a* erweiterte Form in Anwendung. Die Gründe dafür liegen einmal, wie bereits aufgeführt, in der historischen Entwicklung der Form für den Nominativ, zum anderen gilt schon für das Altgeorgische, dass lautlich gleiche Endungen nicht wiederholt werden. Durch die singularische Deklination des Kollektiv auf *eb* sind die Genitivendungen vereinheitlicht worden, sodass angesichts der überwiegenden Mehrzahl solcher Fälle die Verdoppelung des Genitiv ganz weggefallen ist. Hinzukommt, eben aus dem selten gewordenen Gebrauch, die eigentümliche Erstarrung des *ta* Genitiv. Man könnte in dem oben angeführten *tipisani* vielleicht eine doppelte Relation sehen wollen, wobei der Kollektiv *saxezelebi* durch einen *ni* Plural ausgetauscht worden wäre. Aber andere Beispiele plädieren eher dafür, eine Ableitung im Sinne einer Nominativbildung darin zu sehen, wie wir sie bei *gamonaklisi* u.a. haben.

Man vergleiche dazu einen Satz wie den folgenden : *manis rigisani... obiekṭuri piris amaxvelebia* « die von der man Reihe sind heute Anzeiger der objektiven Person ». Die Phrase setzt inhaltlich etwas voraus, was vorher mitgeteilt wurde, grammatisch ist sie jedoch völlig selbständig.

Wie kommt aber eine solche *isa* Form, die als moderner Ausdruck der ursprünglichen doppelten Relation zu werten ist, dazu, auch vor *da* in Erscheinung zu treten und hier sogar andere Kasus mit einzubeziehen? Offensichtlich verursacht *da* trotz seiner zusammenschliessenden Bedeutung eine Unterbrechung des syntaktischen Flusses, es isoliert die vorhergehende Form und zwingt sie, sich selbständig zu behaupten. Eine Tatsache besonders unterstützt unsere These von der isolierenden Wirkung des *da* und dem damit verbundenen Streben, sich in der syntaktischen Abhängigkeit durch eine möglichst vollständige formale Kongruenz auszuweisen : das ist das Wiederaufleben der adjektivischen Flexion vor *da*. Alle untersuchten Texte gebrauchen das Adjektiv gewöhnlich in der modernen Weise, d.h. die mit vokalischem Auslaut bleiben unverändert, die mit konsonantischem Stamm haben *i* in Übereinstimmung mit dem Nominativ so wie bei obliquen Kasus mit *i* haltigen Endungen. Vor *da* jedoch finden wir durchgehend die volle Deklination und ausserdem die Erweiterung durch *a*. In Verbindung mit dem Genitiv : *subiekṭurisa da irib-obiekṭuri pirebis urtiertoba* « Zuordnung der subjektivischen und indirekt objektivischen Personen »; *iniana da uniani pormebis dapirispirebit* « in Opposition zu den u und i haltigen Formen ». Beim Dativ : *ertsa da imave dros* « gleichzeitig »; *gansxvaveba gušindelsa da djevandel vitarebas šoris* « der Unterschied zwischen dem gestrigen und heutigen Zustand ». Allerdings besteht kein Zwang mehr, die unüblich gewordene Deklination des Adjektivs um jeden Preis zu reaktivieren : *gansxvaveba gonebriv da pizikur šromas šoris* « der Unterschied zwischen geistiger und körperlicher Arbeit ». Wir sehen, dass sich die Tendenzen überschneiden. Die allgemeine Neigung, das Adjektiv seiner Formen zu entkleiden, ist die übergreifendere und neuerdings produktivere und kann den hier umrissenen Sonderbereich nicht unberührt lassen. Trotzdem bleiben die anderen Formen aufschlussreich für die Deutung der von *da* beeinflussten Formen. Das Adjektiv gibt uns hier eine Parallele zu dem Geschehen beim Substantiv. Das gleiche finden wir bei nachgestellten Adjektiven, die ebenfalls die alte Deklinationsendung wieder aufnehmen, allerdings unter Verzicht auf das *a* : *rac šexzeba staṭikur zmnebsa da medialurs* « was die statischen Verben und die medialen betrifft »; *mčkrivi šeicavs ramdenime ḵategorias, elementad codebuls* « die Reihe umfasst mehrere Kategorien, die sogenannten Elemente ». Das Fehlen des *a* mag sich hier daraus erklären, dass die Formen, die anzutreffen waren, auf einen Dativ bezogen sind, der sich zwar der Erweiterung

vor *da* anschliesst, der aber vorwiegend ein Kasus der verbalen Rektion ist, während das eigentliche Feld der doppelten Relation die nominale Fügung ist.

Und schliesslich noch ein letztes Argument für die zu mindesten syntaktisch eher disjunktiv zu wertende Funktion des *da*. Der Gebrauch von « oder » lässt zwei Möglichkeiten zu, wie sie im Lateinischen durch verschiedene Konjunktionen dargestellt sind. aut bietet die scharfe Gegenüberstellung im Sinne des « entweder — oder ». Die gleiche Bedeutung hat *tu* : *zogierti organizaciisa tu pirisagan* « von Seiten einiger Organisationen oder Persönlichkeiten »; *enis esa tu is nacili* « der eine oder der andere Teil der Zunge ». Im letzten Beispiel haben wir sogar die Erweiterung des einfachen *es* zu *esa* im Nominativ. Im Lateinischen stehen dem aut vel und sive gegenüber, die ein « oder » in bezug auf einen gemeinsamen Grundbegriff bezeichnen, oft im Sinne einer zweifachen Definition, die abwechselnd gebraucht werden kann. Auch das Georgische besitzt eine zweite Konjunktion für « oder » : *an* bzw. *anu*, die aber in ihrer Bedeutung keineswegs dem *tu* gegenübersteht, sondern sowohl das durch aut als auch das durch vel ausgedrückte Verhältnis wiedergeben kann. Im ersteren Falle bevorzugt *an* die Konstruktion mit Erweiterung : *ricxvitisa an zedsartavi sazeli saxit* « in Form eines Zahlwortes oder Adjektivs »; *çarsulsa an momavalši* « in der Vergangenheit oder in der Zukunft ». In Entsprechung zu vel bzw. sive tendiert *an* zu den einfachen Formen : *aktis anu sakmis kategoriis gamoxatva* « die Charakterisierung der Kategorie des Aktes oder der Handlung »; *marçvali hkvia ert bgeras an žgups ramdenime bgerisas* « Silbe heisst ein Einzellaute oder eine Gruppe von mehreren Lauten ».

Hier berühren wir einen der entscheidenden Punkte, wo das semantische Element sich einmischt und im Begriff ist, die morphologisch-syntaktische Rationalität und Allgemeingültigkeit aufzulösen zugunsten einer emotional-stilistischen Subjektivität. Dazu bietet der Sprachstoff selbst eine geradezu ideale Handhabe. Die Entscheidung im Sinne des aut fordert eine scharfe Gegenüberstellung der Fakten. Deshalb macht sich eine solche Phrase die in der Erweiterung potentiell mitgesetzte Hervorhebung gern für jedes ihrer Glieder zunutze, auch wenn sie nicht syntaktisch gefordert ist : *msgav-seba šeižleba iqos perisa, moçvanilobisa an sxva rame nišnis mixedvit* « die Ähnlichkeit kann bestehen in bezug auf die Farbe, die Gestalt oder irgendeinen anderen Zug ». Die Gegenbewegung haben wir in dem Zusammenrücken solcher Begriffsgruppen, die dem gleichen Oberbegriff unterstellt sind. So wird von zwei Seiten gleichzeitig an der Auflösung der alten Norm gearbeitet. Dabei ist ausdrücklich zu betonen, dass die allgemeine Entwicklung in einer ähnlichen Richtung geht, denn sie bevorzugt als neue Norm die Voranstellung

der determinativen Elemente und verzichtet, wie das beim Adjektiv besonders deutlich wird, in wachsendem Masse auf die früher notwendig geforderten Merkmale der Kongruenz.

Für die Vereinfachung der substantivischen Kongruenz hatten wir bereits die Entwicklung des Nominativs und des Kollektivs als Begründung angeführt. Es gibt aber ein Kasusverhältnis, das noch oft genug eine echte doppelte Relation zeigt: es handelt sich um die Abhängigkeit des Genitiv vom Dativ. Allerdings wird gerade in dieser Art der Fügung die Voranstellung des Genitiv bevorzugt, und wir finden die Nachstellung nur bei solchen Autoren, die über eine wissenschaftlich vertiefte Kenntnis ihrer Muttersprache verfügen. Hier treffen wir noch auf die Klammer nach alter Weise: *qvelaze naqleb raodenobas qevrebisavi qviqvenebis brzanebitis mçkrivi* « eine erheblich geringere Anzahl an Gliedern bietet uns die Imperativreihe »; *rac qeexeba qirvel qirs mraqlobiti ricxvisavi* « was die erste Person der Mehrzahl anbetrifft »; *qormebi im qzgups qanequtvneba sazelebisavi* « die Formen gehören zu der Gruppe von Nomina ». Wie die Beispiele zeigen, tritt der Genitiv auch bei dieser Koppelung in der erweiterten Form auf.

Auf andere Möglichkeiten weist Schanidze in seiner Grammatik hin<sup>11</sup>. So braucht in einer parallelen Konstruktion ein vorhergegangenes Determinandum im Dativ nicht wiederholt zu werden, wohl aber bleibt das Kasuszeichen des Dativ erhalten und tritt an das Determinans des zweiten Gliedes: *is zmnebi moqlebulia roqorc mimartulebis qamoxatqvis saqualebas, ise orientaciqvisavi* « den Verben fehlen sowohl die Mittel zur Charakterisierung der Richtung als auch der Orientierung ». Eigentlich handelt es sich sogar um eine doppelte Verkürzung, da auch der Genitiv *qamoxatqvis* nicht wieder aufgenommen wird. Diese Tatsache findet jedoch wegen der Identität der Genitivendungen keine Berücksichtigung. In einem anderen Beispiel haben wir denselben Vorgang: *açmqos qorma exlandeli drois qagebas qargavs da momavlisavi iqzens* « die Präsensform verliert die Bedeutung der gegenwärtigen Zeit und nimmt die der zukünftigen an ». Hier ist *momavali* in seiner Entsprechung zu *exlandeli* adjektivisch zu fassen. In seiner durch die Verkürzung verselbständigten Stellung vereinigt es sowohl den Genitiv von *drois* als auch den Dativ von *qagebas* auf sich. Noch ein Beispiel mit einfacherer Bildung: *qvalobiti qonaktiqvis qormas saxva qinaarsi akvs moqovebuli, vidre uqvalo qonaktiqvisavi* « die Form des mittelbaren Kontaktes hat einen anderen Inhalt aufzuweisen als die des unmittelbaren Kontaktes ».

Dieselbe Erscheinung zeigt sich auch in variiertem Form, wenn nämlich das Grundwort zunächst nicht im Dativ steht, bei der Wiederholung jedoch den Dativ zeigen müsste. Auch dann kann es vorkommen, dass das Wort

<sup>11</sup> A. Schanidze a.a.O. § 99 ff.

selbst als schon bekannt nicht wieder aufgegriffen wird, aber seine neue syntaktische Funktion wird durch die Bindung des dativischen *s* an den zugehörigen Genitiv gekennzeichnet : *mokmedebis momentī ubnobisas emtrveva* « der Moment der Tätigkeit fällt mit dem des Sprechens zusammen ». Ein Beispiel, in dem das Wort zunächst mit Postposition in einer adverbialen Bestimmung steht und bei der Wiederholung als reines Dativobjekt auftreten müsste : *romelic zveli sistēmis pormebtan ertad azlisisac blomad gvičvenebis* « der uns zusammen mit Formen des alten Systems auch solche des neuen in Fülle bietet ». Nebenbei bemerkt handelt es sich auch hier wieder um eine doppelte Verkürzung.

Schliesslich braucht das Wort, dem der Dativ zukäme, überhaupt nicht in Erscheinung zu treten, wenn es sich um eine Angabe von Ort oder Zeit handelt, die allgemeinen Charakters ist und leicht ergänzt werden kann, wie z.B. das heute immer mehr um sich greifende *dros* : *ori mokmedebis šepardebisas* « beim Vergleich zweier Tätigkeiten »; *pormebis čarmoebisas* « bei der Bildung der Formen »; *a-s čarmotkmisas* « bei der Aussprache von *a* »; *γrma suntkvisas* « bei der Tiefatmung ».

Wie tief verwurzelt die Klammer im Georgischen ist und wie sehr darin das Streben nach einer nur ihm eigenen Art von Kongruenz lebendig ist, die dem Indogermanischen völlig abgeht, zeigt sich besonders in der Fähigkeit, bei Parallelfügungen und bei gleichzeitiger starker Verkürzung der zweiten Wortgruppe nicht nur Kasusendungen auf andere Formen übertragen zu können, sondern auch Endungen, die dem Wort, dem sie angefügt werden, im Grunde nicht zukommen. Ein Beispiel dafür ist die Wiederholung des adjektivbildenden Formans *iani* am Zahlwort : *masac mxolod ert-piriani an or-piriani pormebi šeižleba hkondes, samiani ķi — ara* « es kann nur ein- oder zweipersonige Formen haben, dreipersonige jedoch nicht ».

Zusammenfassend ist zu sagen : alle dargestellten Erscheinungen, die auf eine Betonung der Verselbständigung obliquen Kasus gerichtet sind — sei es durch die Erweiterungspartikel beim Substantiv, sei es durch Wiederbelebung der Deklination beim attributiven Adjektiv — gehören zusammen. Aber sie sind nicht von der gleichen Ursprünglichkeit und besitzen für die Gesamtstruktur der Sprache nicht dasselbe Gewicht. Der Kern, von dem wir ausgehen müssen, ist zweifellos im Genitiv als dem substantivischen Determinans zu suchen. Seine Nachstellung ist im Altgeorgischen die geläufige Form und fordert zugleich die doppelte Relation. Dieses System existiert auch im heutigen Georgisch, wo als allgemeines Charakteristikum die Erweiterung des nachgestellten Genitiv durch *a* übriggeblieben ist, wenn wir von den selteneren Beziehungen zwischen Dativ und nachgestelltem Genitiv absehen. Leider haben wir uns bisher für das Altgeorgische mit der Fest-



stellung der doppelten Relation begnügt und wissen nicht, in welchem Umkreis die Partikel *a* fungiert. Das wäre wichtig, weil ohne Klarheit in diesem Punkt die Frage offen bleibt, wie die Einbeziehung der übrigen Kasus in diesen Modus der betonten Erweiterung historisch einzuordnen ist, ob die heutigen Bedingungen für den Gebrauch in ihrer Grundsätzlichkeit durch die Tradition bestimmt sind, oder ob sie stärker durch spätere Analogien beeinflusst wurden.

Wenn sich dieses Problem auch im Augenblick noch nicht lösen lässt, so dürfen wir doch aufgrund der Zusammenstellung aller in der Praxis realisierten Modelle die Schlussfolgerung ziehen : wir brauchen uns nicht zu bemühen, für das erweiternde *a* eine andere Deutung zu finden als die, welche sich uns nach der heutigen Systematik der Gruppen anbietet : das Determinativ *a* hat die Aufgabe, gleichsam als Klammer die nominale Fügung zu schliessen, wenn das Grundwort voran steht. Das Prinzip der Klammer ist gewiss alt und reicht in die Zeit hinauf, als noch der Kasus absolutus an Stelle des späteren Nominativ fungierte. Die weitaus häufigste Fügung war und ist zweifellos : Genitiv abhängig von einem Kasus absolutus bezw. Nominativ in der Funktion des Subjekts beim intransitiven Aorist, beim gesamten Passiv und im Bereich des präsentischen Systems sowie in der Funktion des direkten Objekts beim transitiven Aorist.

Gewiss, in den uns zur Verfügung stehenden altgeorgischen Texten erscheint das postponierte *a* des Genitiv nicht nur in der Nachstellung. Aber vergessen wir nicht, dass gerade in denselben Zeugnissen sich der Nominativ auf *i* allgemein durchgesetzt hatte, sodass die ursprüngliche Bedeutung des *a* durch die Wiederholung des Nominativzeichens am Schluss der Klammer verdunkelt werden musste. Aus der anfänglichen Formel Absolutus + Genitiv = + *a* war Nominativ + Genitiv + *a* + Nominativzeichen geworden.

In welcher historischen Gestalt uns die Klammer auch begegnen mag, immer zeigt sie sich als ein Prinzip, das nicht mit indo-germanischen Massstäben gemessen werden kann. Da erhebt sich die Frage : ist sie eine einzigartige Bildung, die nirgends ihresgleichen hat oder lässt sich ein ähnliches Phänomen in einer anderen Sprache entdecken ? Es ist nicht das erste Mal, dass wir auf der Suche nach Zusammenhängen auf das Sumerische stossen. Schon auf den ersten Blick lassen sich charakteristische Gemeinsamkeiten feststellen. So hat sich heute die Mehrzahl der Sumerologen der Meinung angeschlossen, dass — genau wie in der georgischen Aoristkonstruktion — das Subjekt des Intransitivs und das Objekt des Transitivs die gleiche Form besitzen, die ohne Formans ist und damit dem Kasus absolutus entspricht, während das Subjekt des finiten Transitiv im Agentiv offensichtlich mit dem georgischen Ergativ übereinstimmt.

Daneben treffen wir im Sumerischen auf das in seiner ganzen Konsequenz entwickelte Prinzip der Klammer nach der Formel: Grundwort + Genitiv + Bezeichnung der Satzfunktion. Als Beispiel<sup>12</sup>: *dumu-an-na-ke* « die Tochter Ans ». Der Schluss der Fügung besteht aus dem Genitivzeichen *-ak* und dem Agentivformans *-e*. Die Form mit postponiertem Possessiv bestätigt das Grundscheina der Klammer: *sipa-anše-ka-ni* « sein Eselshirte (Hirte-Esel + Genitiv - sein). Auch hier werden wir an das Georgische erinnert, das in seiner älteren Periode den Possessiv nachstellt und das aus dieser Zeit Fügungen der Verwandtschaftsnamen bewahrt hat, in denen lediglich das letzte Glied, nämlich das Possessivpronomen das Kasuszeichen trägt.

Der Versuch, das Determinativ *a* in seiner lautlichen Gestalt und seiner Funktion direkt einem sumerischen Formans anzuschliessen, wäre verfrüht. Solche vorschnellen Festlegungen bergen nur zu leicht die Gefahr in sich, dass die weitere Forschung in die falsche Richtung gedrängt und desorientiert wird. Wichtig sind zunächst zwei Ergebnisse:

- 1) Das Georgische wendet, ähnlich dem Sumerischen, das besondere Prinzip der Klammer an und zwar von den älteren Perioden bis heute.
- 2) Darin zeigt sich, dass im nominalen Bereich die gleiche Tendenz der starken Zusammenfassung besteht wie in den beiden älteren Verbal-systemen, die heute als Aorist- und Perfektgruppe fungieren. Diese Gegenüberstellung erklärt gleichzeitig die sich in der Moderne anbahnenden Auflösungstendenzen. Sie sind nicht nur auf die Tatsache zurückzuführen, dass sich die Stellung Determinans — Determinandum immer mehr durchsetzt, sondern sie hängen auch mit der Erscheinung zusammen dass mit dem Präsenssystem eine stärkere Isolierung der einzelnen Satzglieder gegeben ist, die wir somit als das Charakteristikum der allgemeinen Entwicklung ansehen müssen.

Gertrud PÄTSCH

Jena, Friedrich-Schiller-Universität

<sup>12</sup> Die sumerischen Beispiele stammen aus: A. Falkenstein, Grammatik der Sprache Gudeas von Lagaš I, Rom 1949.

## DAS STUDIUM DES ABCHASISCHEN IN GEORGIEN

Das Abchasische umfasst fünf Hauptdialekte : Bzyb, Abžuj, Samurzakan, Ašcharwa und Tapanta.

Nur die ersten drei werden in der Abchasischen ASR der Georgischen SSR gesprochen; die übrigen zwei sind auf die Tscherkessische AO der RSFSR begrenzt. Es haben sich zwei Schriftsprachen entwickelt : die eine heisst Abchasisch (ihre Grundlage bildet hauptsächlich der Abžuj-Dialekt), die andere heisst Abasinisch und beruht teilweise auf dem Tapanta-Dialekt.

Die abchasische Literatur hat viel unter den Schwankungen der graphischen Wiedergabe des Abchasischen gelitten, deren Labilität durch verschiedene Wahl der Ergänzungszeichen für fehlende Buchstaben der vielkonsonantigen Sprache und durch die Ungleichheit der Konsonanzzahl der beiden herrschenden Dialekte verursacht wurde. Das erste Alphabet des Abchasischen stammt von P. Uslar, dessen Monographie « Abchazskij jazyk » im Jahre 1862 erschienen ist. Diese Schrift umfasste 55 Zeichen des modifizierten russischen Alphabets und wurde 1887 typographisch adaptiert und ergänzt von M. R. Zavadskij. Die erste abchasische Fibel erschien 1865 in Tiflis und 1866 folgte ihr als zweites abchasisches Buch die « Kurze geistliche Geschichte ». Die zweite abchasische Fibel vom Jahre 1892, die der damals noch junge D. Gulia und K. Mačavariani verfassten, führte einige Neuerungen in die Schrift ein. Sie erlebte 1906 eine zweite Auflage. Diese zwei Fibeln blieben bis 1905 die einzigen abchasischen Bücher. Die leicht modifizierte Schrift Uslars wurde auch vom abchasischen Übersetzungskomitee verwendet, das seit Ende des 19. Jh. in Suchumi an der Übersetzung der Bibel arbeitete. Einige Änderungen wurden in der neuen Fibel von A. M. Čončua — 1909 und 1914 — eingeführt.

Im Jahre 1906 wurde dann in Zusammenarbeit mit der Wiener Akademie der Wissenschaften für den Bzyb-Dialekt ein neues Alphabet mit 77 Zeichen zusammengestellt. In dieser Schrift wurden 1913 vom bzybschen Komitee für die Verbreitung des Schreibens und Lesens unter den Abchasen 100 abchasische Märchen aufgezeichnet. Dieses Werk wurde von N. Marr revidiert und 1917 veröffentlicht.

Seit 1926 wurde die abchasische Schrift viermal geändert : Nach dem « analytischen » oder « japhetitologischen » Alphabet — mit 62 Zeichen — von N. Marr, das auf Grund der lateinischen Schrift zusammengestellt worden war, wurde, im Zusammenhang mit den Arbeiten an den verein-

heitlichten Schriften der türkisch-tatarischen Völker, 1928 von N. F. Jakovlev eine latinisierte Schrift eingeführt und bis 1938 in den abchasischen Schulen verwendet. Aber 1937 wurde beschlossen, eine neue abchasische Schrift auf Grund der georgischen Schrift zusammen zu stellen. In diesem Alphabet wurde u.a. das abchasisch-georgische Wörterbuch herausgegeben<sup>1</sup>.

Erst im Jahre 1954 ging man zu einer neuen Schrift mit 40 Einzelbuchstaben und 18 Doppelbuchstaben über deren Grundlage die russische Schrift ist<sup>2</sup>. Diese Schrift wird bei der stetig anwachsenden abchasischen literarischen Produktion verwendet.

Das Studium des Abchasischen konzentriert sich in Georgien in zwei wissenschaftlichen Zentren : in Suchumi (abchasisch : Ak'ua) besteht das Abchasische Institut der Sprache, Geschichte und Literatur der Akademie der Wissenschaften der Georgischen SSR — seit 1950, mit Vorgeschichte seit 1925 —, das drei Abteilungen — 1. Sprache und Literatur, 2. Geschichte und Ethnographie, 3. Wirtschaftswissenschaft — besitzt und den Namen des Gründers der neuabchasischen Literatur, Dimitri Gulia, trägt, in Tbilisi aber befindet sich das Sprachwissenschaftliche Institut der Akademie der Wissenschaften der Georgischen SSR. Das Suchumer Institut beschränkt sich auf einzelne Fragen des Abchasischen im engeren Sinne des Wortes, das tbiliser Institut hingegen betrachtet die Sprache als ein Ganzes und das Interesse der tbiliser Sprachforscher lässt auch die nördlichen, sog. abasinischen Dialekte nicht ausser Acht. — Meistens wird zur Unterscheidung der beiden Dialektgruppen die georgische Ortsbezeichnung pirak'et'i ... diesseitig — und pirik'et'i — jenseitig — verwendet.

Das Organ des Suchumer Instituts heisst « Trudy abchazskogo instituta jazyka, literatury i istorii im. D. J. Gulia »; die Beiträge sind meist russisch, selten georgisch oder abchasisch abgefasst. Das tbiliser Sprachwissenschaftliche Institut hingegen veröffentlicht seine Arbeiten in der bekannten Reihe IC — Ibero-Caucasica — meistens georgisch mit russischen Zusammenfassung.

Charakteristisch und durch die vielseitige Einstellung des Instituts begründet ist, dass der Direktor des Suchumer Instituts und zugleich Redakteur der Trudy, der Sprachforscher Ch. S. Bgažba, erst vor kurzem mit der Veröffentlichung seiner Studie über den Bzyb-Dialekt begann<sup>3</sup> und dass die ersten Proben der bzybschen Texte erst unlängst erschienen sind<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> B. Džanašia, Ap'xazur-k'art'uli lek'sikoni. T'bilisi 1954, VIII + 467 S.

<sup>2</sup> Die Vergleichungstabelle der verschiedenen Schriften befindet sich in Trudy 30, Suchumi 1959. Beilage Nr. 1.

<sup>3</sup> Ch. S. Bgažba, Bzybskij dialekt abchazskogo jazyka. Trudy 28. Suchumi 1957. S. 353-457.

<sup>4</sup> Ch. S. Bgažba, Bzybskie teksty — pervye tekstovye zapisi bzybskogo dialekta —. Trudy 33-34. Suchumi 1963. S. 406-411.

Schon während des Krieges hingegen erschien das Standardwerk der abchasischen Dialektologie, die Studie der tbiliser Sprachforscherin K. Lomtadze über den Tapanta-Dialekt <sup>5</sup> und zehn Jahre später ihre Studie über den Ašcharwa-Dialekt <sup>6</sup>. K. Lomtadze befasst sich in ihren unzähligen Arbeiten überwiegend mit dialektologischen und morphologischen Fragen, aber manchmal versucht sie auch, die abchasisch-georgischen Zusammenhänge zu erforschen, und zwar nicht nur die lexikalischen auf Grund der etymologischen Forschungen, sondern auch die syntaktischen. So gelang es ihr z. B., in den altgeorgischen introflexiv eingeschobenen Partikeln Überbleibsel der infiniten Fügungen des abchasischen Zeitwortes zu entdecken <sup>7</sup>. Die Frage der morphologischen Analogien der abchasischen und der kartvelischen Sprachen wurde von Arn. Čikobava erörtert <sup>8</sup>.

In Suchumi ist man mehr praktisch und konkret ausgerichtet und bemüht sich mit grosser Energie, auf allen vernachlässigten Gebieten gleichzeitig zu arbeite(n).

K. Šakryl, der Autor der systematischen Lehrbücher des Abchasischen <sup>9</sup> befasst sich u. a. auch mit der Geschichte der abchasischen Studien seit P. Uslar <sup>10</sup>. Lydia Čkadua studiert die Syntax der verbalen Formen und ihre Funktionen <sup>11 12</sup> und besonders die verbalen Modi <sup>13</sup>.

Unermüdlich tätig ist der abchasische Dichter B. Šinkuba, der neben seinem dichterischen Schaffen und seiner politischen Tätigkeit manche sprachlichen Erscheinungen beschrieben und die abchasische Volkspoese gesammelt hat <sup>14</sup>.

<sup>5</sup> K'et'. Lomt'at'idze, Ap'xazuri enis tapant'uri dialekt'ti. Tek'stebit'urt. — Der tapantische Dialekt der abchasischen Sprache. Mit Texten. — T'bilisi 1944, XX + 144 S.

<sup>6</sup> K'et'evan Lomt'at'idze, Ašxaruli dialekt'ti da misi adgili sxva ap'xazur-abazur dialekt'tt'a šoris. Tek'stebit'urt. — Der ašcharische Dialekt und seine Stellung unter den anderen abchasisch-abasinischen Dialekten. Mit Texten. — T'bilisi 1944, 350 S.

<sup>7</sup> K. V. Lomtadze, Sledy infinitnogo obrazozanija glagola v drevnegruzinskom jazyke. IC 9-10, 1958, S. 111-119.

<sup>8</sup> Morfoložičeskie vstreči abchazskogo jazyka s kartvelskimi jazylami. Enimkis moambe 12, T'b. 1942, S. 149-168.

<sup>9</sup> K. S. Šakryl, Ap'sua byzšva agramatika. Aktwi axut'a. Afonetikei amorfoložiei. Akua 1956, 143 S.

<sup>10</sup> Trudy 33-34. Suchumi 1963, S. 344-352.

<sup>11</sup> L. P. Čkadua, Funkcii form buduščego vremeni dinamičeskich glagolov v abchazskom jazyke. Trudy 33-34. Suchumi 1963, S. 367-380.

<sup>12</sup> L. P. Čkadua, Dinamikuri zmnis aemqo drois p'unk'c'iebi ap'xazur enaši. — Die Funktionen des Präsens des dynamischen Zeitwortes im Abchasischen — IC 12, S. 291-297.

<sup>13</sup> L. P. Čkadua, Obrazovanie uslovnogo naklonenija v abchasskom jazyke. Vvedenie. Trudy 29, Suchumi 1958, S. 241-312.

<sup>14</sup> Ap'sua žwlar rpoecia. Eikuiršweit B. V. Šjynk'uba. Akua 1959, 329 S.

Die Grundzüge der abchasischen Geschichte gibt uns Š. Inal-ipa in seinem Werk « Die Abchassen »<sup>15</sup>.

Eine Ergänzung dazu hinsichtlich der Entwicklung der schriftlichen Form des Abchasischen bietet der Aufsatz von Ch. Bgažba<sup>16</sup>. Wichtig ist auch die Übersicht über die Schriftformen von S. Džanašia « Zur Geschichte des abchasischen Alphabets »<sup>17</sup>.

Das abchasische Frühchristentum ging von der griechischen Sprache geradewegs zur georgischen über, ohne dass es versucht hätte, die einheimische Mundart als Schriftsprache zu verwenden. Der Grund dazu lag wohl nicht nur in der Struktur des Abchasischen, sondern auch in der politischen Macht der georgischen Feudalherren. Es bildete sich also keine literarische Tradition bei den Abchassen. Die ersten Versuche, dem Abchasischen eine schriftliche Form zu geben, datieren von der zweiten Hälfte des 19. Jh. an und haben erst in der sowjetischen Zeit zum Erfolg geführt. In Suchumi wird jetzt abchasisch Theater gespielt (sogar Shakespeare!), es erscheinen Zeitungen und Zeitschriften, Gedichtsammlungen und Romane in abchasischer Sprache. Der georgische Anteil an der Abchasologie ist nicht gering.

Dr Jaromír JEDLIČKA, Praha

<sup>15</sup> Š. Inal-ipa, Abchazy. Istoričesko-etnografičeskie očerki. Suchumi 1960. 447 S.

<sup>16</sup> Ch. S. Bgažba, Iz istorii pis'mennosti v Abchazii. Trudy 30. Suchumi 1959. S. 245-289.

<sup>17</sup> In Šromebi III, Tbilisi 1959. S. 211-212.



## KONJUNKTIV UND FUTURUM IM GEORGISCHEN UND IN INDOGERMANISCHEN SPRACHEN

Zu den typologischen Übereinstimmungen zwischen dem Altgeorgischen und der altarmenischen Sprache gehört der Zusammenfall von Konjunktiv und Futurum in einer Form. Indessen wäre es voreilig, die futurische Verwendung des Konjunktivs in beiden Sprachen unbesehen durch Konvergenz oder kaukasisches Substrat erklären zu wollen<sup>1</sup>. Dagegen spricht vor allen Dingen die Tatsache, dass der futurische Gebrauch des Konjunktivs eine naheliegende sprachliche Erscheinung ist, die auf indogermanischem Sprachgebiet ausserhalb des Altarmenischen ihre Parallelen hat.

Eine zweite typologische Ähnlichkeit zwischen dem Armenischen und Georgischen finden wir jedoch in der Differenzierung, die in der späteren Sprachentwicklung zwischen den beiden Verbalkategorien — Konjunktiv und Futurum — eingetreten ist und zu deren formaler Unterscheidung geführt hat. Aber die hierfür in beiden Sprachen verwandten Mittel waren sehr unterschiedlich. Ausserdem lässt sich auch dieser Vorgang im idg. Sprachgebiet nicht nur am Armenischen beobachten.

Im folgenden sollen die angeschnittenen Probleme etwas ausführlicher behandelt werden. Die Erörterung der Frage, inwieweit der vorliegende Befund durch Sprachmischungen zu erklären ist, muss zu einem späteren Zeitpunkt erfolgen. Sie setzt ohnehin u. a. eine vergleichende Beschreibung der Fakten voraus<sup>2</sup>.

Den Kartvelsprachen fehlt die für ältere idg. Sprachverhältnisse typische Unterscheidung von Konjunktiv und Optativ. In georgischer Terminologie wird deshalb der Konjunktiv (*kaṣṣirebiti ḱilo*) bisweilen auch als Optativ (*naṣṣiriti ḱilo*) bezeichnet<sup>3</sup>. Inwieweit die Doppelheit von Konjunktiv und Optativ, die sich syntaktisch noch für das Indo-Iranische, Griechische, Tocharische und Albanische nachweisen lässt, im Indogermanischen als altererbt oder als sekundär entstanden zu gelten hat, ist schwer zu entscheiden. Dem sehr alt belegten Hethitischen fehlen beide Modi, im Baltischen und Slavischen ist ein besonderer Konjunktiv formal nicht nachweisbar, und die einzelsprachlich weiter verbreiteten Konjunktivtypen (thematischer,

<sup>1</sup> Vgl. die berechtigte Skepsis bei H. Vogt, *Handes Amsorya* 10-12 (Wien 1961) 537.

<sup>2</sup> Vgl. auch Verf. in *Bedi Kartlisa* XIII-XIV (1962) 116 ff., *Bedi Kartlisa* XV-XVI (1963) 107 ff. und *Studia Caucasica* 2 (im Druck).

<sup>3</sup> Vgl. dazu G. Deeters, *Das kharthwelische Verbum* (Leipzig 1930) 146.

gedehnter, *ā*- und *s*-Konjunktiv) fallen formal mit den Stammbildungen anderer Verbalkategorien (Präsentia und Desiderativa) zusammen oder wirken wie Analogieparadigmata (gedehnter Konjunktiv). Entscheidend für den idg. Konjunktivtypus war primär weitgehend die Form des zugehörigen Indikativs bzw. das Verhältnis von Indikativ zu Konjunktiv : athem. Präs. : themat. Konj. = them. Präs. : gedehntem Konj. Bei dieser Sachlage ist die Vermutung von H. Pedersen <sup>4</sup> nicht ohne weiteres von der Hand zu weisen, « dass es ursprünglich keine ausschliesslich konjunktivisch fungierende Stammbildung gegeben hat ». Die Dreiheit von Konjunktiv (Optativ), Indikativ und Imperativ im Georgischen könnte deshalb der für das Indogermanische angesetzten Vierheit von Konjunktiv, Optativ, Indikativ und Imperativ gegenüber typologisch den älteren Stand aufweisen.

Eine ausgiebigere Diskussion dieser schwierigen Frage kann hier nicht durchgeführt werden. Für unser Problem von Belang ist jedoch die Feststellung, dass das Altarmenische zusammen mit dem Lateinischen, Keltischen und Germanischen zu einer Gruppe von Sprachen gehört, bei denen eine paradigmatische Differenzierung von Konjunktiv und Optativ in historischer Zeit nicht gegeben ist. Darüberhinaus stellt sich das Altarmenische dem Altgeorgischen typologisch dadurch an die Seite, dass wir in beiden Sprachen eine aspektale Differenzierung des Konjunktivs (Futurums) finden. Im Altgeorgischen lässt sich der Konjunktiv entweder von der Wurzel oder vom Imperfektstamm ableiten. Der sog. « Konj. Imperfekt » (Deeters, l. c. 146) macht dem wurzelhaften « Konj. Aoristi » gegenüber den Eindruck einer späteren, durch paradigmatischen Ausgleich erfolgten Bildung, vergleichbar etwa dem im Lateinischen oder Griechischen zu beobachtenden Vorgang, bei dem die Modi in das Tempussystem eingebaut wurden.

Wie Deeters, l. c. 139 festgestellt hat, entspricht bei futurischer Funktion das Verhältnis von Konj. Imperf. zu Konj. Aor. der Opposition von russ. *ja budu delat'* « ich werde machen » (imperfektiv) zu russ. *ja sdelaju* ds. (perfektiv) : Strat. 57, 19 *da merme naçetsa çqlisasa eziebdet* (Konj. Imperf.) *da ara hþoot* (Konj. Aor.) « und dann werdet ihr einen Tropfen Wasser suchen und ihn nicht finden » (vgl. auch Verf., Bedi Kartlisa XV-XVI, 108). Ähnlich wird in den beispielsweise bei H. Jensen <sup>5</sup> zitierten altarmenischen Beispielen eine aspektale Differenzierung zwischen den futurisch verwandten Konjunktiven des (imperfektiven) Präsens und des (perfektiven) Aoristes sichtbar : Ezn. 98 <sup>6</sup> *yoržam k'alak'k' ew giwlk' aweresçin* (Konj. Aor.), *ew*

<sup>4</sup> Tocharisch vom Gesichtspunkt der indoeuropäischen Sprachvergleiche (2. Aufl., Kopenhagen 1949) 192.

<sup>5</sup> Altarmenische Grammatik (Heidelberg 1959) 117.

<sup>6</sup> Das Zitat stimmt allerdings nicht mit der Ausgabe von L. Mariès und Ch. Mercier (Paris 1959) überein.

and *devk' bnakiçen* (Konj. Präs.) « wenn Städte und Dörfer zerstört werden, und Dämonen dort wohnen werden ».

Die Futurbildungen im Altgeorgischen und Altarmenischen zeichnen sich demnach durch zwei Eigenarten aus : 1. durch die Identität von Konjunktiv und Futurum. 2. durch die sich daraus ergebende aspektale Differenzierung von imperfektivem und perfektivem Futurum. Die Verwendung des (prospektiven) Konjunktivs als futurische Zeitstufe hat auf idg. Sprachgebiet Parallelen im Indo-Iranischen, auf die man unlängst wieder hingewiesen hat <sup>7</sup> : Vgl. das Futurum in *stavišyāim tvām aham* (RV. I 44, 5) « je m'en vais te louer (o Agni) » (Renou, l.c. 7 f.) gegenüber dem Konjunktiv in *indram stavā nřtamam* (RV. X, 89, 1) « Indra will ich preisen, den männlichsten ».

Konjunktiv und Futurum sind in Sätzen dieser Art geradezu gleichwertig. Die Interpretation des Konjunktivs im Sinne von « ich will (jetzt) preisen » (Schmid, l.c. 36) ermöglicht ohne Schwierigkeiten den Übergang zu einem « ich werde preisen ».

Auf futurische Verwendung von Konjunktivformen weisen im Lateinischen indirekt die Futurbildungen der Konsonanten- und *ř*-Stammklassen hin — *agām, agēs, agēt; capiām, capiēs, capiēt; sentiām, sentiēs, sentiēt* — deren Quelle (für die 2.3. Sg. und für den Pl.) am wahrscheinlichsten im gedehnten Konjunktiv themat. Verben zu suchen ist <sup>8</sup>.

Weitere Parallelen für den Übergang von subjektiv-voluntativem Konjunktiv zu objektiv-temporalem Futurum <sup>9</sup> bilden Reliktparadigmata wie lat. *ero* « ich werde sein » oder griech. *ἔδομαι* « ich werde essen », die ihrer Herkunft nach alte thematisch gebildete Konjunktive zu athematischen Verbalstämmen darstellen. Ein ähnlicher Vorgang von *objektivierender Entmodalisierung* liegt bei den altirischen Formen des *s*-Futurums vor, die sich historisch mit reduplizierten indo-iranischen Desiderativbildungen verbinden lassen <sup>10</sup>. Diese Beispiele dürften genügen, um zu zeigen, dass der im Altgeorgischen und Altarmenischen erkennbare Übergang konjunktivi-

<sup>7</sup> L. Renou, BSL 56 (1961) 6 ff.; vgl. auch H. Reichelt, Awestisches Elementarbuch (Heidelberg 1909) 315 f. und weiter besonders W. P. Schmid, Studien zum baltischen und indogermantischen Verbum (Wiesbaden 1963) 33 ff.

<sup>8</sup> F. Sommer, Handbuch der lateinischen Laut- und Formenlehre <sup>3</sup> (Manulabdruck Heidelberg 1948) 525; M. Leumann, Lateinische Laut- und Formenlehre II 2.1 (Neudruck München 1963) 326.

<sup>9</sup> Vgl. J. Gonda, The Character of Indo-European Moods (Wiesbaden 1956) 71 : « the 'subjunctive' subjunctive denoting what the speaker saw in his mind's eye, was apt to develop into a more 'objective' future referring to what was to come after the moment of speaking ».

<sup>10</sup> R. Thurneysen, A Grammar of Old Irish <sup>2</sup> (Dublin 1946) 414 f.

vischer Formen in futurische Sinngebung eine naheliegende sprachliche Entwicklung darstellt <sup>11</sup>.

Damit kann auf die in der späteren Sprachentwicklung des Georgischen und Armenischen durchgeführte Differenzierung von Konjunktiv und Futurum eingegangen werden, die in beiden Sprachen zu verschiedenen Resultaten geführt hat : Im Neuestarmenischen wird das Futurum aus dem Konjunktiv durch Zufügung eines umschreibenden *piti* « es ist nötig » abgeleitet : *kardam* « ich lese » (Konj.), *piti kardam* « ich werde lesen » < « es ist nötig, (dass) ich lese ». Der Konjunktiv selbst geht übrigens auf das alte Präsens zurück, während das neue Präsens mit einer Partikel *kə* gebildet wird — *kə kardam* « ich lese » (Präsens) —, deren Bedeutung nicht ganz klar ist, die aber funktional wahrscheinlich primär das « progressive » Element des Präsens betonte. Im Neostarmenischen kommt diese progressive Umschreibung des Präsens deutlich zum Ausdruck : *kardum em* « ich bin im (oder « am ») Lesen ». Im Konjunktiv stimmen beide Dialekte überein. Dagegen wird das Futurum neostarmenisch mit dem gleichen *kə* gebildet, das im Neuestarmenischen zur Umschreibung des Präsens dient : *kə kardam* <sup>12</sup>. Die Verschiebung von Präsens zu Konjunktiv im Zusammengehen mit der Verwendung des besonders markierten zuständlichen Präsens als Präsens generale entspricht einer von J. Kuryłowicz <sup>13</sup> erkannten Entwicklungstendenz des idg. Verbalsystems <sup>14</sup>. Für unsere Zwecke wichtig ist die Feststellung, dass in beiden neuarmenischen Dialekten das Futurum aus dem Konjunktiv durch Zufügung bestimmter Partikeln abgeleitet wird.

In dem Verhältnis von undifferenziertem Konjunktiv-Futur in der alten und Differenzierung beider Verbalkategorien in der neuen Sprache stimmt das Armenische mit dem Georgischen überein. Über die verbreitetste neugeorgische Futurbezeichnung, bestehend aus der Verbindung des Präsens mit einem Präverb, habe ich bereits in Bedi Kartlisa XV-XVI, 109 ff. gehandelt : geo. *vçer* = russ. *ja pišu* « ich schreibe » : geo. *da-vçer* = russ. *ja na-pišu* « ich werde schreiben ». Während dieser auf der Grundlage der Aspekte aufbauende Futurtypus vom slavischen Befund durch das Fehlen der in allgemein präsentische Funktion geratenen Iterativbildung abweicht (vgl. russ. *pere-pišu* « ich werde abschreiben » : *pere-pisyvaju* « ich schreibe ab »), findet sich eine präsentische Neubildung in Fällen, bei denen das alte Präsens unkomponiert zum Futurum geworden ist : *viķitxulob* « ich lese » : *viķitxav*

<sup>11</sup> Vgl. weiter mit neusprachlichen Umschreibungen C. C. Fries, *Language* 3 (1927) 87 ff.

<sup>12</sup> P. L. Movsessian, *Armenische Grammatik* (Wien 1959) 262.

<sup>13</sup> L'apophonie en indo-européen (Breslau 1956) 26 ff.

<sup>14</sup> Das armenische Material wird aber von Kuryłowicz nicht berücksichtigt. Paul M. Jungmann machte mich erstmalig auf die armenische Parallele aufmerksam.

« ich werde lesen », *všcavlob* « ich lerne » : *višcavli* « ich werde lernen » (Verf., l.c. 114 f.)<sup>15</sup>. Die Differenzierung von Futurum und Konjunktiv kommt demnach neugeorgisch dadurch zustande, dass das neugeo. Konjunktivsystem aus dem altgeo. Bestand heraus entwickelt worden ist, während das Futurum in der neuen Sprache ganz anderen Prinzipien folgt als im Altgeorgischen. Ein schematisierter temporaler und modaler Ausbau zeigt sich in Formen wie dem des Konj. Fut., einer Kombination aus präsentischem Konjunktiv (*včerde* « dass ich schreibe »)<sup>16</sup> und neugebildetem Futurum (*da-včer*) : Fut. Konj. *da-včerde*.

Die Verschiedenheit von Futurum und Konjunktiv ist ein typischer Zug der idg. Sprachen. Der Prozess einer Differenzierung beider Verbalkategorien lässt sich für das Lateinische vermuten. Futura wie *erit* und *dicet* gehen auf kurzvokalische Konjunktive zu athematischen (*est*) bzw. auf langvokalische Konjunktive zu thematischen Verben (*dicit*) zurück. Die Funktion des Konjunktivs wird vom älteren Optativ (altlat. *siet* > *sit*) bzw. vom *ā*-Konjunktiv (*dicat*) übernommen, dessen Ursprung umstritten ist<sup>17</sup>. Es ist anzunehmen, dass vorhistorisch die späteren Futura *erit* und *dicet* zu einem bestimmten Zeitpunkt konjunktivische mit futurischer Sinngebung vereint haben. Später übernahmen die Formen des Optativs bzw. des, *ā*-Konj. s die Funktion des « Konjunktivs », d.h. des nichtindikativischen Modus. Die modale Sinngebung trat in den alten « Konjunktiven » der temporalen Funktion gegenüber zurück. Die Bildungen wurden zum Futurum.

Zusammenfassend ergibt sich :

1. Sowohl im Georgischen als auch in idg. Sprachen ist der prospektive Konjunktiv eine wichtige Quelle für das Futurum.
2. Der Ausbau des Tempussystems führt zu einer Differenzierung beider Verbalkategorien, bei der entweder (wie im Neugeo.) das Futurum oder (wie im Neuarmen.) Konjunktiv und Futurum oder (wie bei den gegebenen lat. Beispielen) der Konjunktiv prinzipiell umgestaltet werden kann.

Karl Horst SCHMIDT

<sup>15</sup> Das Reflexivfutur des Altgeo. mit Charaktervokal *i* ist wohl semasiologisch ähnlich zu deuten wie die medialen Futura im Griechischen, über die letztlich Schmid, l.c. 45 im Zusammenhang mit dem altindischen Futurum gehandelt hat.

<sup>16</sup> Vgl. K. Tschenkéli, Einführung in die georgische Sprache I (Zürich 1958) 105. Die Bildung entspricht formal dem « Konj. Imperf. » des Altgeo.

<sup>17</sup> Vgl. die Thesen von R. Thurneysen, BB 8 (Göttingen 1884) 269 ff. (Erklärung aus Injunktiv), N. Trubetzkoy, Festschrift P. Kretschmer (1926) 267 ff. und E. Benveniste, BSL 47 (1951) 11 ff. (Erklärung aus *ā*-Optativ), G. S. Lane, Language 35 (1959) 157 ff. (Erklärung aus *ā*-Präsens).

## ARABISCHE LEHNWÖRTER IN DER GEORGISCHEN SPRACHE

Verwendete Abkürzungen :

a.	arabisch
g.	georgisch
id.	dasselbe
kgl	kartuli enis ganmarṭebiti leksikoni, prop. arn. čikobavas saerto redakciit. tbilisi.

Meckelein Meckelein, Richard : Georgisch-Deutsches Wörterbuch, Berlin und Leipzig 1928.

Alle Sprachen haben in ihrem Wortschatz einen Bestandteil an entlehnten Wörtern. In der georgischen Sprache finden sich vor allem persische, türkische, arabische, griechische, lateinische französische und russische Lehnwörter. Das Georgische und die anderen Kartvelsprachen sind wie die Dagestan-Sprachen sehr reich an Arabismen. Viele dieser arabischen Lehnwörter drangen nicht direkt, sondern über Mittlersprachen in das Georgische ein. Vermittler des arabischen Wortgutes waren hauptsächlich die persische und die türkische Sprache. So nahm beispielsweise das Wort 'askar — Heer, Armee, dem die lateinische Abkunft in der arabischen Formung nicht mehr anzusehen ist, seinen Weg über das Türkische und findet sich im Georgischen lautlich und bedeutungsmässig verändert als askeri — Soldat.

Nicht alle Lehnwörter aus dem Arabischen haben sich im Georgischen erhalten. Viele fanden nur zeitweilig Aufnahme. Betrachtet man das Georgische über einen längeren Zeitraum, so lassen sich drei Gruppen von Arabismen feststellen. Die erste Gruppe umfasst Lehnwörter, die eine bestimmte Zeit hindurch Eingang in die Schriftsprache fanden, inzwischen aber wieder ausgestossen wurden. Im Meckelein findet sich eine ansehnliche Zahl solcher Fremdwörter, die im kgl nicht mehr verzeichnet sind : aḏabi - Wunder (a. 'aḡab - id.), maḡribi - Westen (a. maḡrib - id.), mašriqi - Osten (a. mašriq - id.), maj'ni - formlos, geradeheraus (a. māḡin - unverschämt, frech), nazla - Schleim (a. nazlat - Schnupfen), nisbaṭi - Reihe (a. nisbat - Übereinstimmung, Verhältnis) und andere.

Die zweite Gruppe ist zwar noch im kgl verzeichnet, hat aber bereits einen Vermerk bekommen, der sie als veraltet kennzeichnet. Diese Arabismen sind im Begriff, aus der georgischen Sprache zu verschwinden. Beispiele für die zweite Gruppe sind : axar! - los!, bazazi - Händler, dunia - Welt,



kamali - Fähigkeit, kapari - Nichtmohammedaner, γadari - treulos, qapila - Reisekarawane.

Die dritte Gruppe umfasst arabische Lehnwörter, die zum modernen Wortschatz der georgischen Sprache gehören. Teilweise sind sie in feststehenden Redewendungen anzutreffen, teils sind andere Wörter von ihnen abgeleitet. Diese Gruppe von ehemaligen Fremdwörtern hat sich der georgischen Phonetik und Silbenstruktur so angeglichen, dass diese Wörter oft nicht mehr als Entlehnungen verstanden, sondern als gleichberechtigte Wörter neben den ursprünglich georgischen dem System der Sprache einverleibt werden.

Die lautlichen Veränderungen arabischer Wörter im Georgischen sind sehr verschiedenartig. In der Hauptsache handelt es sich um Lautersatz, Lautaustausch und Dissimilation.

Die langen und kurzen Vokale des Arabischen werden g. einheitlich als Kurzvokale behandelt. Dabei entsprechen sich gewöhnlich a, i, u in beiden Sprachen : adati - Brauch (a. ādat - id.), zanduki - Koffer (a. šandūq - id.), tuta - Maulbeerbaum (a. tūt - id.), qaribi - Pilger (a. ġarib - fremd).

Selten ist der Wechsel von a. u zu g. o nach x (a. ḫ) : amilaxori - Oberstallmeister (a. amīr aḫūr - id.), xoṭba - Lob (a. ḫuṭbat - Rede, Predigt).

Häufiger wird a. a zu g. e : derviši - Derwisch (a. darwīš - id.), ereqani - Gelbsucht (a. yaraqān - id.), eǰ'ibi - Kammerdiener (a. ḥāǰīb - Kammerherr), veziri - Wesir (a. wazīr - id.), vekili - Anwalt (a. wakīl - Bevollmächtigter), meliki - Herrscher (a. malik - id.), pareši - Diener (a. farrāš - id.), γazeli - eine Versform (a. ġazal - Liebespoesie). Dieser Wechsel von a. a zu g. e hat, wie Vergleiche derselben Lehnwörter in anderen Sprachen ergeben, bereits im Arabischen stattgefunden, ist aber in der Schreibung nicht ausgedrückt worden. Zugleich kommt er Tendenzen in der georgischen Umgangssprache entgegen, das a zum e hinüberzusprechen : exla neben der Ausgangsform axla.

Andere Vokaländerungen tragen sporadischen Charakter : ešxi - Liebe (a. 'išq - id.).

Von den Diphthongen bleibt a. ai im Georgischen erhalten : aiari - Freund (a. 'ayyār - Lump, Landstreicher), maimuni - Affe (a. maimūn - id.), qaida - Ordnung, Reihenfolge (a. qaid - Fessel, Kette, Festlegung). Nur a. maidān - Platz wird g. meidani, was sicher mit dem Wechsel a zu e zusammenhängt. Schliesslich wird sogar moedani daraus.

Der Diphthong au des Arabischen erfährt eine Veränderung zu g. av : avzi - Viehhof (a. ḥauz - eingefriedeter Platz, Besitz), zavti - Geschrei, Stimme (a. šaut - Laut), qavli - Frist, Termin (a. qaul - Wort, Aussage).

Von den Konsonanten entsprechen sich im allgemeinen b, d, z, t, l, m, n, r, s, k, š. Dafür einige Beispiele.

- b : abi - Pille (a. ḥabb - Körner, Pillen), batili - wertlos (a. bāṭil - id.).  
d : dunia - Welt (a. dunyā - id.), qadri - Preis, Wert (a. qadr - Wert)  
z : zaradi - Helm (a. zarad - Ringpanzer), bazazi - Händler (a. bazzāz - Stoffhändler).  
t : tamami - frei (a. tamām - selbständig), katani - Leinen (a. kattān - id.).  
l : lali - Rubin (a. la'l - Granat), alqa - Ring (a. ḥalqat - id.).  
m : marj'ani - Koralle (a. marġān - Korallen), kama - Champignon (a. kam' - Pilz).  
n : nišani - Zeichen (a. nišān - id.), qapani - Marktwaage (a. qabbān - Schnellwaage).  
r : qurbani - Opfer (a. qurbān - id.), arami - verboten (a. ḥaram - id.)  
s : supra - Tisch (a. sufrat - id.), asasi - Wache (a. 'asas - Patrouille).  
k : kapuri - Kampfver (a. kāfūr - id.), baraka - Überfluss (a. barakat - Segen).  
š : šabi - Alaun (a. šabb - id.), ašiqi - Verehrer (a. 'ašiq - id.).

Ausnahmen hiervon sind selten : bei muxambazi - Pentameter (a. muḥammas - id.) wird das a. s im Georgischen stimmhaft, bei qapani - Marktwaage (a. qabbān - Schnellwaage) a. b im Georgischen stimmlos und bei azapi - Jungfrau (a. 'azab - ledig) a. b sogar zum Abruptivlaut p.

Das a. ġ wird im Georgischen durch j' wiedergegeben : aj'ali - Todeszeit (a. aġal - id.), taj'i - Krone (a. tāġ - id.), ij'ara - Pacht (a. iġārat - Vepachtung), xarj'i - Kosten (a. ḥarġ - id.).

Arabisches ḥ erscheint g. als x : nusxa - Liste (a. nuṣḥat - Abschrift), xalasi - rein (a. ḥalaṣa - id.), xasiati - Charakter (a. ḥaṣṣiyat - Besonderheit, Charakteristikum).

Der arabische Konsonant ġ wird g. bald als γ, bald als q geschrieben : γazli - Wollfaden (a. ġazl - Faden), γadari - treulos (a. ġaddār - id.), šuyli - Feindschaft (a. šuġl - Besetzung), qamiri - Neuland (a. ġāmir - öde, wüst), qazali - eine Versart (a. ġazal - Liebespoesie), qilipi - Waffentasche (a. gilāf - Hülle, Futteral).

Arabisches f ersetzt die georgische Sprache durch p : pikri - Gedanke (a. fikr - id.), kapari - Nichtmohammedaner (a. kaffār - Ungläubiger).

Konsonantisches w des Arabischen entspricht dem g. v : varami - Leid (a. waram - Geschwulst), varaqi - Metallfolie (a. waraq - Blatt, Metallblättchen), qasavati - Sparsamkeit (a. qasāwat - Strenge).

Das emphatische ṭ des Arabischen kann g. entweder durch t oder durch ṭ zum Ausdruck gebracht werden : tabaxi - Blatt, Bogen (a. ṭabaq - Deckel, Teller), puta - Knoten (a. fūṭat - Schürze), aṭlasi - Atlasstoff (a. aṭlas - id.), yalaṭi - Verrat (a. ġalaṭ - Fehler).

Ebenso wie ṭ wird das emphatische ṣ im Georgischen auf zweierlei Art

geschrieben, als s oder als z : surati - Bild (a. *ṣūrat* - id.), qasida - ein Lyrikgenre (a. *qaṣīdat* - alt-arabische Gedichtform), zandukī - Koffer (a. *ṣandūq* - id.), qapazi - Wandregale (a. *qafaṣ* - Käfig).

Das a. emphatische *ẓ* erscheint g. als z : naziri - Beamter (a. *nāẓir* - Aufseher).

In der Mehrzahl der Fälle entsprechen sich arabisches und georgisches q : araqi - Schnaps (a. *'araq* - id.), baqali - Grünzeughändler (a. *baqqāl* - id.), qalibi - Form (a. *qālib* - id.).

Zuweilen tritt auch g. *ḳ* ein : ḳabala - Leibeigenschaft (a. *qabālat* - Bürgerschaft, Verantwortlichkeit), ḳumaši - Seidenstoff (a. *qumāš* - Kleiderstoff), paḳiri - Fakir (a. *faḳīr* - arm, Armer). Die Formen qalami und ḳalami - Schreibfeder (a. *qalam* - id.) zeigen anschaulich, wie die georgische Rechtschreibung bei der Wiedergabe des arabischen q schwankte. Beide Formen sind im kgl verzeichnet und gelten als richtig.

Seltener treten x und g im Georgischen für arabisches q ein : eṣxi - Liebe (a. *'iṣq* - id.), tabaxi - Blatt, Bogen (a. *ṭabaq* - Deckel, Teller) und iagundi - Edelstein (a. *yāqūt* - Hyazinth, Saphir). Im kgl ist eine Stelle aus Šalva Dadiani mit der Variante iaquṭi angeführt. Die Möglichkeit von g. q, ḳ, x, g verdeutlicht, dass sich die Lautwerte von a. q und g. q nicht voll entsprechen.

Hamza und 'Ain werden nicht berücksichtigt, da sich im Georgischen keine gleichwertigen Laute finden : bala - Unglück (a. *balā'* - id.), qaimi - Unentschieden (a. *qā'im* - aufrecht, standhaft), qurani - Kuran (a. *qur'ān* - id.), alami - Fahne (a. *'alam* - id.), vada - Frist (a. *wa'd* - Versprechen), tabuni - Schar (a. *tābi'* - Gefolgsmann).

Obwohl die georgische Sprache den Laut h kennt, was aus einer ganzen Anzahl von Wörtern (ho - ja, hidroelektrოსადგური - Wasserkraftwerk, humanizmi - Humanismus) hervorgeht, so ist doch in der Zeit, als der grösste Teil der arabischen Lehnwörter aufgenommen wurde, das h meist ausgefallen.

Arabisches ḥ fällt stets aus : ekimi - Arzt (a. *ḥakīm* - id.), zuali - Saturn (a. *zuḥal* - id.).

Auch h schwindet oft : arisa - Grütze mit Fleisch (a. *harīsat* - id.), qava - Kaffee (a. *qahwat* - id.). Ausnahmen von dieser Regel sind : alahi - Gott (a. *allāh* - id.) und hava - Klima (a. *hawā'* - id.).

Die Konsonantenverdoppelungen des Arabischen ersetzt das Georgische durch Einfachschreibung : baqali - Grünwarenhändler (a. *baqqāl* - id.), qazazi - Bortenweber (a. *qazzāz* - Seidenhändler), katani - Leinen (a. *kattān* - id.). Nur im Fall muxambazi - Pentameter (a. *muḥammas* - id.) wird Doppel-m in mb umgewandelt.

Eine Sonderstellung nimmt das Wort  $\gamma$ dini ein, das heute vor allem noch in Redewendungen lebendig ist. Meckelein gibt dafür noch die Form dini - Glaube, Religion (a. dīn - id.) an. Der  $\gamma$ -Zusatz bei diesem Wort hat keine Parallele bei anderen Lehnwörtern.

Ebensolchen Einzelcharakter trägt der Ausfall des n bei vali - Provinzstatthalter (a. wālin - Herrscher, Gouverneur). Der Wegfall des konsonantischen y bei ereqani - Gelbsucht (a. yaraqān - id.) ist wohl durch den Wechsel des Vokals a zu e zu erklären.

Die Endung u(n) des Arabischen fällt gewöhnlich weg. Da ein georgisches Substantiv im Nominativ nicht konsonantisch auslauten darf, wird meist i, seltener a angehängt. Beispiele für i : amiri - Emir (a. amir - id.), tarj'īmani - Dolmetscher (a. turğumān - id.), nali - Hufeisen (a. na'l - id.). Beispiele für a : tuta - Maulbeerbaum (a. tūt - id.), kura - Herd (a. kūr - Schmiedeherd, Schmelzofen).

Bei einigen Substantiven ist sowohl i als auch a möglich :  $\gamma$ azli oder yazla - Wollfaden, qapazi oder qapaza - Wandregale.

Bereits im Arabischen vokalisch endende Substantive behalten ihren Auslaut bei : dunia - Welt (a. dunyā - id.), kursi - beheizter Sitz (a. kursī - Stuhl). Bei amilaxori kann sogar die arabische Genitivendung i bleiben und im Georgischen als Nominativendung fungieren.

In einigen wenigen Fällen bleibt die arabische Endung samt Nunation erhalten und wird g. nur durch den Endvokal des Nominativs ergänzt : tabuni - Schar (a. tābi' - Gefolgsmann), ainuni (a. 'ain - Auge). Der Arabismus ainuni ist nur noch in einer Redewendung erhalten : ainunšic ar mosdis — er schenkt dem keine Beachtung.

Von der weiblichen Deklinationsendung -atun des Arabischen bleibt g. meist nur a übrig : zapra, supra, qava, alqa, baraka, xoṭba.

Manchmal bleibt -at erhalten : surati - Bild, šariati - islamisches Recht, adati - Brauch, xasiati - Charakter, wobei die beiden letzten Beispiele nicht erkennen lassen, ob der arabische Singular oder der Plural die Ausgangsform war. Sicher ist die pluralische Herkunft des Lehnworts nur bei  $\gamma$ azavati - Glaubenskrieg (a. Plural : ġazawāt - Kriegszüge, Angriffe) und buasili - Hämorrhoiden (a. bawāsir - id.).

Als Erscheinungen der Vokalharmonie sind wohl die folgenden Veränderungen anzusprechen : tilisma - Talisman (a. ṭilasm - id.), qilipi - Waffentasche (a. ġilāf - Hülle, Futteral), nisia - Kredit (a. nasī'a - id.), pitila - Lunte, Docht (a. fatilat - id.). Die arabische Vokalfolge i-a wird georgisch zu i-i, während die arabische Vokalfolge a-i-a im Georgischen zu i-i-a wird.

Eine andere Ursache hat der Vokalaustausch bei nišaduri - Ammoniak (a. nušādir - id.). Das georgische Vorbild ist die Endung -uri, nach der analog

die Vokale umgestellt werden. Auch bei buasili - Hämorrhoiden ist der Wechsel von r zu l auf analoge Nachbildung des georgischen -ili zurückzuführen.

Eine Erscheinung, die im modernen Georgisch wirksam ist, ist die Dissimilation von r zu l, wenn im Wort bereits ein r vorhanden ist. So heisst es zwar leninuri und kiziquri, aber kartuli, pranguli, turkuli. Die gleichen Dissimilationserscheinungen lassen sich bei den arabischen Lehnwörtern feststellen : amilaxori - Oberstallmeister, früher noch amiraxori (a. amir aḥūr), piri - Räuber (a. firār).

Um Dissimilation handelt es sich auch bei šandali - Leuchter. Das arabische šam‘adān liegt zugrunde. Das a nach dem ‘Ain fiel aus, m wurde vor d zu n assimiliert und von den zwei n das letzte zu l dissimiliert.

Typisch georgisch ist die Synkope, der Ausfall des Stammvokals. Das arabische qalaq - Unruhe, Sorge wurde g. zu qalq synkopiert. Es ist nur in Phrasen anzutreffen : qalqze dgoma - sich bäumen, tma qalqze daudgeba - das Haar steht ihm zu Berge. Ebenso wird nišani - Zeichen synkopiert : nišniš, nišnit, marj‘ani - roter Stein zu marj‘niš usw.

Die Veränderungen der Lehnwörter gehen nicht zufällig und unregelmässig, sondern gezezmässig vor sich, und zwar nach den Gesetzen, die der georgischen Sprache innewohnen. Die Lehnwörter werden dem neuen Sprachsystem angepasst.

Ausser den lautlichen Veränderungen arabischer Lehnwörter treten häufig auch semantische Veränderungen hinzu. Sie sind ihrer Natur nach sehr verschiedenartig und reichen von feinen Bedeutungsabweichungen über wichtige Änderungen begrifflicher Art bis zu funktionalen Unterschieden in der Grammatik. Einige Lehnwörter sind bereits so gebräuchlich, dass sie zu festen Redewendungen gehören. Gerade von diesen in die Phrasen eingegangenen Arabismen haben etliche keine eigene Bedeutung mehr, sondern sind nur noch mit der ganzen Redewendung zu fassen.

Völlige Gleichheit in der Bedeutung liegt bei adati - Brauch, Sitte, Gewohnheit (a. ‘adat), arisa - Grütze mit Fleisch (a. harisat), baqali - Grünzeughändler (a. baqqāl) und anderen vor.

Bereits beachtliche semantische Unterschiede zeigen die Wörter baraka - Überfluss, Fülle (a. barakat - Segen, Segnung), arakati - Kraft, Stärke (a. ḥarakat - Bewegung), qavli - bestimmte Zeit (a. qaul - Wort, Aussage), qaimi - Unentschieden (a. qā‘im - aufrecht, standhaft).

Arabische Mehrzahl wird georgisch als Einzahl verstanden : γazavati - Glaubenskrieg (a. Plural : ḡazawāt - Kriegszüge, Angriffe). Ebenso bei Wörtern, die im Arabischen Kollektivbegriffe beinhalten : abi - Pille (a. ḥabb - Körner, Pillen), marj‘ani - Koralle (a. marġān - kleine Perlen, Korallen).



Wechsel der grammatischen Funktion liegt bei badri und aj'ami vor. Beide Wörter sind aus der Kategorie eines arabischen Substantivs in die Adjektivsphäre des Georgischen eingedrungen : aj'ami - eigensinnig, unsinnig (a. 'ağam - Barbaren, Nichtaraber, Perser), badri - voll (a. badr - Vollmond). Will man im Georgischen Vollmond ausdrücken, so muss man mtvare - Mond hinzusetzen : badri mtvare.

Sogar aus dem Verbalbereich stammt das arabische maşhara - lächerlich machen, verspotten, was sich im Georgischen in masxara - Spassmacher wiederfindet.

Vielfach sind Arabismen in stehenden Redewendungen anzutreffen, wobei die Lehnwörter noch eine selbständige Bedeutung haben : alahma uęqis! - wer weiss! (g. alahi - Allah), ij'arit ayeba - pachten (g. ij'ara - Pacht).

Andere Lehnwörter bestehen nur noch in Phrasen und haben ihre selbständige Bedeutung eingebüsst : qalqze dgoma - sich bäumen (a. qalaq - Unruhe, Sorge), qabuli akvs - er stimmt zu (a. qabul - Aufnahme, Empfang, Zustimmung), ainunšic ar mosdis - er schenkt ihm keine Beachtung (a. 'ain - Auge).

Eine gewisse Zahl arabischer Lehnwörter wird mit den der georgischen Sprache zur Verfügung stehenden Mitteln weitergebildet und zu neuen Wörtern abgeleitet. In erster Linie sind die sehr produktiven Affixe -ob, -ur, sa-o, na- und -iani zu nennen.

Von šairi - Vers, Gedicht (a. si'r - Dichtung) wird mit -ob ein Verb abgeleitet : šairobs, das auch im Aorist išaira und im Perfekt ušairnia vorkommt. Verbalnomen ist šairoba. Suffix -ur, zu -ul dissimiliert, schafft das zugehörige Eigenschaftswort : šairuli. Und schliesslich kann man noch das Kompositum šairsiṭqva bilden.

Das Lehnwort pikri - Gedanke (a. fikr - id.) gelangt mit den Suffixen -ob und -eb zu Verbalbegriffen : pikrobs, ipikrebs, die genau wie andere georgische Verben mit Personalzeichen (vpikrob), Zahlzeichen (pikrobt), Charaktervokal (ipikra), Passivformantien und Präverben (čapikrdeba, dapikrdeba) versehen werden. Mit -iani entsteht ein Adjektiv : pikriani, während ausserdem eine Reihe von Komposita möglich ist : pikgadaxdili, pikrebašlili, pikrmicemuli und andere. Daneben gibt es die partizipartigen na-Konstruktionen napikri und napikrali. Auch in Phrasen ist das Lehnwort pikri enthalten : pikrit čemi - meiner Meinung nach, pikrši aris - er ist in Gedanken vertieft.

Neben den Komposita, die in einem einzigen Wort geschrieben werden, gibt es auch solche, die mit zwei Wörtern wiedergegeben werden, aber einen einzigen Begriff beinhalten : sapošto nišani - Briefmarke, pulis nišani - Geldschein, sasḳolo nišani - Zensur.



Man wird sich auch die Frage stellen, welche Bedeutungsbereiche das arabische Lehngut umfasst. In der Hauptsache sind Recht und Staatswesen, Religion, Medizin, Kultur und Kunst, das tägliche Leben und Abstrakta zu nennen.

Recht und Staatswesen : adati, šariati, ḳabala, ij'ara, nisia, xarj'i, kira, vali, veziri, vekili, tabuni, taj'i, meliki, naziri, naibi, amiri, amilaxori.

Religion : ḡazavati, aj'ali, derviši, alahi, qaribi, qismati, qurani, ḡdini, kapari.

Medizin : abi, buasili, ekimi, šaḳiḳi, ereḡani, kapuri.

Kultur und Kunst : qapazi, varaḡi, tarj'imani, aḡlasi, šandali, kura, kursi, katani; qasida, ḳalami, qazali, muxambazi, šairi.

Tägliches Leben : qilipi, puta, baḡali, pitila, salami, supra, nali, nadimi, meidani, ḳumaši, tasi, tabaxi, zavti, zandūḳi, avzi, qadri, ḡazli, qasabi, qapani.

Speisekarte : kababi, arisa, kama, šarbati, qava, araḡi.

Abstrakta : pikri, qaida, qasavati, xasiati, kamali, bala, sababi, paida, vada.

Chemie : šabi, nišaduri.

Juwelen : alḡa, marj'ani, lali, iagundi.

Oft haben die arabischen Lehnwörter einheimische georgische Entsprechungen, besonders, was die Bereiche Kultur, tägliches Leben und auch andere Gebiete betrifft. Es taucht die Frage auf, warum dann diese Wörter überhaupt entlehnt wurden, wenn die georgische Sprache bereits über eigene Mittel verfügte. Überlegen wir einmal, wann wir im Deutschen die Wörter Emir, Sultan, Kalif, Beduine und Scheich gebrauchen. Wir sprechen vom Adat in den arabischen Ländern, obwohl es im Deutschen die Wörter Recht, Gesetz, Herkunft, Brauch, Sitte, Übereinkunft und Gewohnheit gibt, die dasselbe mit den Mitteln unserer Muttersprache ausdrücken. Es handelt sich bei all diesen Entlehnungen um den Drang, das Fremde fremdartig zu umschreiben. Das Georgische macht dabei keine Ausnahme. Das wird auch daraus ersichtlich, dass von den zahlreichen Arabismen nur wenige wie šairi und pikri, mit georgischen Bildungselementen versehen, in den Wortschatz des Georgischen Aufnahme fanden. Diese Lehnwörter haben nichts am System der georgischen Sprache geändert, sondern die georgische Sprache hat ihnen ihren eigenen Systemcharakter aufgezwungen, was zu bedeutenden Veränderungen der Lehnwörter führte.

Aus dem Arabischen wurden vor allem Substantive entlehnt, in weit geringerem Masse Adjektive, in ganz seltenen Fällen auch Verben, die aber dann im Georgischen substantivische Bedeutung erlangten. Es lässt sich infolgedessen sagen, dass die Gruppe der Substantive besonders reich an Entlehnungen ist. Von diesen können durch Affigierung oder Zusammen-

setzung wiederum Adjektive, Verben und Substantive abgeleitet werden. Besonders lehnwortabweisend gegen direkte Entlehnungen aus dem Arabischen sind im Georgischen Verben, Konjunktionen und Partikel.

Eine wichtige Hilfe bei der Sichtung der Arabismen im modernen Georgisch leistet das kgl. Man kann die grosse Bestandsaufnahme der georgischen Sprache im kgl nicht hoch genug einschätzen. Zur leichteren Auffindung der Lehnwörter sind in Klammern die Herkunft sowie ursprüngliches Lautbild und ursprüngliche Bedeutung des Wortes angegeben. Es ist verständlich, dass ein solches Riesenwerk auch einige kleine Mängel aufweist. So sind einige Arabismen nicht als solche gekennzeichnet, zum Beispiel : baraka - Überfluss, Fülle (a. barakat - Segen, Segnung), maimuni - Affe (a. maimün - id.), marj'ani - roter Stein, Koralle (a. marġān - kleine Perlen, Korallen), masxara - Spassmacher (a. maṣḥara - lächerlich machen, verspotten), meidani - Platz (a. maidān - id.), nadimi - Festmahl (a. nadima - trinken, zechen), nišani - Zeichen (a. nišān - id.), nusxa - Liste, Handschrift (a. nuṣḥat - Abschrift, Kopie).

Eine Reihe anderer Lehnwörter ist auf fehlerhafte arabische Formen zurückgeführt. zaradi - Helm kommt nicht von a. zarānd, sondern von a. zarad - Ringpanzer. kapari - Nichtmohammedaner ist nicht auf a. kāfir, sondern auf a. kaffār - Ungläubiger zurückzuführen. Und schliesslich ist bei ḡababi - Doppelkinn nicht auf a. ġabġab, sondern auf a. ġabab - Wamme, fleischiger Kehllappen des Rindes zu verweisen.

Die aufgezeigten Mängel verdeutlichen, wie dringlich es heute ist, bei allen Forschungen die Zusammenarbeit zu fördern. Gerade die Bearbeitung der arabischen Lehnwörter im Georgischen fordert die wissenschaftliche Gemeinschaftsarbeit von Kaukasiologen und Arabisten.

Heinz FAEHRICH

Iena, Friedrich-Schiller-Universität

## TRIVIA HISTORIAE IBERICAE, 2-4

by W. E. D. ALLEN.

(Note : This and some earlier papers which have appeared in *Bedi Kartlisa*, including TRIVIA 1, (1961), are extracted from the Commentaries which will be included in the author's two volumes on *Russian Embassies to the Georgian Kings* which are in preparation for the Hakluyt Society of London).

### 2. « ARISTOP SONSKI ».

In the documents on the Russian embassies to the Kings of Kakheti and Kartli, summarised by Brosset in his 'Examen Critique' in *Bulletin de la classe historico-philologique de l'Académie Impériale des Sciences de St. Pétersbourg* (= ECIBHP) 1844-45. and published in part by Belokurov in his *Snosheniya Rossii s Kavkazom*, Moscow, 1889, there are frequent references to *Sonskaya zemlya* and *Aristop* or *Aristov sonski*. The land and title is unknown in these forms in the Georgian sources and identification has led to some controversy among historians. Some have assumed *Aristov sonski* to be the equivalent of *Ksinis-eristavi* — the Eristavi of the Ksani; while the editor of F. Elchin's mission to Mingrelia in 1650 identified *Sonskaya zemlya* with Svaneti — 100 miles to the west of the Daryal pass.

*Aristop/Aristov* clearly corresponds to the Georgian administrative title *eristavi* (which later became transformed into the family name of the Eristovs). The word is a compound formed from *eris* (gen. of *eri*, people, later army, c.f. Germanic Heer) and *tavi*, head, hence « head of the army »; it is the equivalent of the Greek *strategos* in which sense it is used by mediaeval Georgian translators (c.f. Allen, *History of the Georgian People*, pp. 237 ff. for this and other Georgian administrative terms). The Prince Aristov of the Russian records is the commandant or governor of 'Soni-land'.

*Eristavoba* was originally a personal office like an earldom or county in Anglo-Norman England; although in view of the antiquity of these Georgian institutions and their mixed tribal and feudal background, it may, perhaps be compared more aptly to the Scottish *mor-tuath*, c.f. W.F. Skene, *Celtic Scotland*, III, pp. 215-6. It was only in the process of time that *eristavoba* became *sagwareulo* or hereditary; and the *eristav-n-i* ranked

as *tavad-n-i* = peers enjoying extensive lordships (*sa-tavad-o*). The greatest of these *tavadni* also held the rank of *didebuli* which corresponds literally to magnate or grandee. In the old united kingdom of Georgia, the historian of Queen Tamara mentions one *eristavi* and eight *eristavi'* - *eristavni*, (*eristavis* of *eristavis*) — who were, in fact, governors-general (« holders of kings' seats ») of the nine principal divisions of the kingdom. Although *dux* may be equated with *strategos*, « Duke » for *eristavi*, adopted by Toumanoff and Lang, is to me hardly appropriate to a title which combined administrative functions with feudal and clan leadership. In England and Scotland, the titles of duke and marquis were introduced comparatively late (14th century) and, at first, granted only to members of the blood royal. According to *Dzegli Eristavta* ('The Monument of the Eristavis (of the Ksani)', the duties of an *eristavi* included « the administration of churches, service of the King and government of the province ». In the crises of the Georgian monarchy the administrative officials who had gradually become territorial magnates naturally pretended to extend their power and possessions at the expense of the central authority. During the fifteenth century, following the devastations of the Timurid wars, when the ancient Georgian kingdom disintegrated into seven independent territorial units, more — and smaller — *eristavates* came into being. In Kakheti, during the sixteenth century, the centralising policies of Av Giorgi, Levan and Alexander, checked this tendency; but in Kartli the *eristavates* of the Ksani and the Aragvi became more or less autonomous of the kings in Tiflis. The same process was seen in the neighbouring kingdom of Imereti in the growth of the *eristavate* of Radeha. This was no coincidence since the rich mountain valleys on the southern slopes of Mount Caucasus were less accessible to invaders (although both Tamerlane at the end of the fourteenth, and the troops of Shah Abbas in the first quarter of the sixteenth century, penetrated them). Nobles, merchants and peasants from the harried regions of Tiflis and Lower Kartli took refuge in the mountain districts which (like Kakheti) attained a degree of relative prosperity in comparison with the valley of the middle Kura — once the core of the united Georgian kingdom and now exposed to recurrent invasion by Persian and Turkish armies.

Of the northern lordships, that of the Ksani (*Ksinis-eristavoba*) was the most important and its rulers increased their power between the sixteenth and eighteenth centuries. Its boundaries extended from the main ridge of the Caucasus in the north to the left bank of the Kura in the south, and from the river Lyakhvi in the west to the mountains of Alevi and Gremi in the east — which formed the watershed between the valleys of the Ksani

and the Aragvi. South of the Kura were the domains of the Baratashvili or Baratiani clan (*Sa-baratian-o*) and between the Kura and the Aragvi the fief of the Mukhranian princes (*Sa-mukhranbaton-o*), a cadet branch of the Kartlian royal house. Sometimes these lordships supported the crown against the *Eristavni*. Along the middle Kura, west of Mtskheta, were, again, the domains of the Amilakhoris — hereditary Grand Falconers, as the name implies, of the Kartlian Kings — a clan who were an important factor in the balance of feudal politics and who often inclined towards the *Eristavni* of the Ksani to whom they were bound by generations of marriage ties.

The ruling family of the Ksani, the Bibiluri, claimed to trace their descent from the kings of Oseti (Alania) of the time of Justinian in the sixth century. The *eristavate* of the Aragvi was rather less important and the families that had ruled there were more obscure. According to D. Gvirtsishvili, *Iz Istorii Sotsialnikh Otnoshenii Poznefeodalnoy Gruzii*, p. 49, an *eristavi* of the Aragvi, Mihai Shaburidze, is first mentioned in a document of 1380. This family was still flourishing in 1474 when another document refers to the *eristavt' eristavi* Vamek Shaburidze who, amongst other sons, had one named Nugzar — a name which recurs in the later Sidamoni family. Platon Ioseliani, *Opisanie Goroda Dusheti*, p. 35, traced the descent of the Shaburidzes from the Persian Sasanid dynasty of the third century A.D.. Shapur is a Sasanian royal name, and the hypothesis cannot be excluded in view of the very ancient descent of the Bagratians, Artsrunis, Malkhazunis, Khorkhuniants, Gamrakelis and other Caucasian royal or feudal families. Other names appear in the *eristavate* — Tek Turmanidze and Dcharmeuli — but these may have been branches of the Shaburidze stock, taking their names, as in the first case from a younger son or, in the second, from a personal estate. Gvirtsishvili, p. 51, believes that the country watered by the three streams of the Aragvi may have constituted more than one *eristavate* and that a reference to the *eristavate* « of the lower part » (Bazaleti — with a capital at Dusheti or Ananuri) implies an *eristavate* « of the upper part » (in Mtiuleti, Gudamakari and the Khevi).

Some time after 1558, an obscure *aznauri* had, on the order of King Simon I, taken the castle of Vanati where the commandant was in rebellion. Vanati was in the district of Ziri on the left bank of the Little Lyakhvi, in the domain of Savakhtango — a part of the *eristavate* of the Ksani. The *aznauri* belonged to the Sidamoni family — one of the several noble Os clans who had penetrated and settled on lands south of the main chain of the Caucasus after the final destruction of the Alanic kingdom by the Mongols in the second quarter of the thirteenth century. This Sida-

moni was rewarded by King Simon with Vanati and some other lands. In 1569, the king was taken prisoner by the Persians, and Kartli placed under the rule of his unpopular brother David (Da'ud Khan). There followed many conflicts between the partisans of the royal brothers — including an attack by the *Eristavi* of the Ksani and the Amilakhoris on Simon's queen in her retreat at Kavtis-khevi. With the aid of the *Eristavi* of the Ksani, the new lord of Vanati attacked and killed Tek Turmanidze and Dcharmeuli and overran Bazaleti along the western bank of the Aragvi. After the Sidamoni's death, a nephew Nugzar, became his successor and forced Mtiuleti also into submission, c.f. Brosset, *Histoire de la Géorgie*, II/i, p. 48. In Wakhush't's *History of Kartli*, the account of the Sidamoni's conquest of Vanati and, later of Bazaleti and Mtiuleti, is interpolated into the story of the alliance between Nugzar and « the great *Mo'uravi* », Giorgi Saakadze, about the year 1610. Nugzar was only a boy at the time of his uncle's death; and he was still a youth when he got control from his illegitimate cousins, c.f. Brosset, HG, II/i, p. 48; and *ibid.*, Genealogical Tables : *Eristavis* of the Ksani and the Aragvi, pp. 630-32, who dates his accession to the *eristavate* at 1578. This was the year in which Lala Mustafa Pasha invaded Georgia; and Simon I was set at liberty by the mother of the ailing Shah Khudabanda — herself a Shaliqashvili from Samtzhké — to defend Kartli against the Turks. During the winter, Simon took vengeance on the *eristavi* of the Ksani and the Amilakhoris — friends of the young *Eristavi* Nugzar. In 1580, Simon defeated Alexander of Kakheti at Dchotori. But Nugzar, who — from Belokurov's account — was a dependent of Alexander, seems to have escaped Simon's attentions. Simon, in the following years was fighting the Turks and prosecuting campaigns in Samtzhké and Imereti with the object of restoring the unity of the old Georgian kingdom. In 1586, he became reconciled with Alexander of Kakheti through the intervention of their sons — both Giorgis, and first cousins bound by « a mutual affection », c. f. Brosset, *ibid.*, p. 40. In 1589, it would seem, therefore, that the *Eristavi* Nugzar, still a young man probably under thirty, was in peaceful possession of Soni-land (*Sonskaya zemlya*) which represented certainly the northern part of the *eristavate* of the Aragvi. In 1604, during the brief usurpation of David, son of Alexander II of Kakheti, Nugzar fell foul of this arrogant prince, and in the following year he seems to have transferred his allegiance to Giorgi IX of Kartli who promised him a daughter in marriage to his eldest son Baadur. Nugzar was now master of all the country between the three Aragvi streams — since, in 1610, he received his son-in-law, Giorgi Saakadze, in Dusheti. He last appears in the annals in 1611 — after which date his sons, Baadur (Bahadur) and Zurab, played



a leading role in the anarchic politics of Georgia during the invasions of Shah Abbas. In 1619, supported by the Persians and by Simon II, their puppet king in Tiflis, Zurab drove his elder brother Bahadur out of Bazaleti, «began to make raids against the inhabitants of Mtiuleti and the Khevi, submitted these countries and became extremely powerful», Brosset, *ibid.*, p. 52. Wakhusht observes that «in effect, Mtiuleti and the Khevi belonged to the king (of Kartli), and until then had not depended in the Eristavis, but the Mtiulni only rendered slight obedience». Zurab had married in the same year Darejan, a daughter of Taymuraz I of Kakheti. During the reign of Simon II (1619-29), when Zurab Sidamoni and Giorgi Saakadze set themselves at the head of a national resistance to Shah Abbas, there was much fighting in Bazaleti and Mtiuleti, Brosset, *ibid.*, pp. 53, ff. In one campaign, from Dusheti, the Persians crossed Mtiuleti and, penetrating the Khevi, reached Arshi, a castle overlooking the Terek at the southern approach to the Daryal gorge — after which they returned down the valley of the Ksani where they were ambushed by the levies of «the great *Mo'uravi*». These operations form the background to the legends about the campaigns of Shah Abbas in the central Caucasus, c.f. Baddeley, *Rugged Flanks of Caucasus*, I, pp. 156-9. Zurab met his death in 1629; his younger brother and successor as *eristavi*, was killed in Dusheti in 1635 on the orders of the Kartlian king Rostom. From all this it will be seen that the Eristavate of the Aragvi was a unit of varying extent and allegiance during the half century between 1578 and 1635; and that the name *Sonskaya Zemlya* — was applied by the Russians and Kabardans to the north-eastern part — the upper valley of the Terek, called by the Georgians *Khevi* — «the valley» *par excellence*. For this region the name SONTI is still preserved in the Russian Atlas of 1745.

### 3. SONSKAYA ZEMLYA

The name SONI as applied to the region and people south and east of the Daryal gorge has always puzzled historians, c.f. Lur'e & Miller in *Puteshestviya Russkikh Poslov*, 1954, pp. 207, 420, n. 9, where in the context, the reference is to Svaneti. In 1845, Brosset discussed the name in EC/BHP, II, Nos. 14/15, cols 223-4 & n. 30, and remarked that the Georgian pronunciation of Swanni, Swanéthi, is *Soni*, Sonéthi — conforming with the Russian transcription SONI. Four years later, in his *Histoire de la Géorgie*, I/ii, pp. 44 & n. 3, he records the tradition that the second (legendary) king Saurmag (237-162 B.C.) — because of the over-population of the mountains of north-eastern Caucasus (Durdzuket) — removed half the people and settled them «in Mtiuleti from Didoeti as far as Egrisi (Mingrelia), that

is to say in Svaneti ». Wakhusht, *ibid.*, n. 4, has the variant « Didoeti and Svaneti ». Brosset observes that « anyhow it is remarkable that the country of the Kists and Khevsurs and the Khevi of the Georgians bears the name of *SONI* in the journals of the Russian embassies which traversed it from the end of the sixteenth century ». He concludes that « perhaps at an ancient epoch the name Svaneti was common to all that part of the inhabited valleys of the Cacausus later indicated in our text ».

Baddeley, *Rugged Flanks of Caucasus*, II, p. 14, recalls that Gärber (Gerber, Herber, 1728 — a German in the Russian service) divided the inhabitants of « Tavlistan (= Os. *Tau-li-stan* = Turk. Daghestan) amidst four high mountains bordering on Georgia » into *Sonti* and *Tavlintsi*. Baddeley observes that « to the former belonged the community of Tsounta-Akhvakh, which up to 1873, when Komaroff wrote his account of the population of Daghestan, was still according to him one of the rudest in all that country. 'Even now they prefer raw meat to cooked'. Tradition says that they allowed no strangers to pass through their country and that they devoured enemies slain in battle. Why these people should differ so greatly from their neighbours on all sides does not appear. But they speak their own dialect, and, possibly, may derive from some wild and unknown ancestry, though, as the Deedos, a better-known tribe, were also called Tsounta, meaning 'Eagles' an Avar translation of their own name for themselves 'Tsesi', it may be that Gärber referred to them ». (In passing, it may be noted that the name *Akhvakh* seems to denote a survival of the ancient Aghvan'k — the classical Albanians whose independent kingdom came to an end in the seventh century A.D., c.f. *The History of the Caucasian Albanians by Moses Daszuranci*, translated by C. J. F. Dowsett, Oxford, 1961; also K. V. Trever, *Ocherki po Istorii i Kulture Kavkazskoy Albanii*, Moscow, 1959).

The Didos have been connected with the *Diduri* of Pliny and Ptolemy, by Janashvili in his edition of Wakhusht, p. 131, n. 421; most recently by Trever, p. 48. According to Wakhusht, Brosset ed., p. 325, they had migrated at a remote epoch from *Sa-rkin-eti*, literally 'the country of iron', a troglodyctic settlement to the west of Mtzkheta, *ibid.*, p. 213. As the Georgia root *rkin-o* implies, the settlement may originally have been the site of iron-mining; and the name Did-ur-i, cited by classical authors, is really a Georgian form « great », « big » which can have been derived from Tzihe-didi or Skhal-didi or Did-Gor — all toponyms in the neighbourhood of Sarkineti, c. f. Brosset Wakhust p. 195. The Tsounta/Akhvakh of Baddeley seem to correspond rather closely with the Sodi/Albani of the classical period. The association of the eagle — an obvious totem of mountaineers —

sarcastically altered by their neighbours and enemies, the Os/Alans, to a kite (*maeqqael*) has been discussed by Genko in *Zap. Koll. Vostokovedov*, V, 1936, 'Iz Kulturnogo proshlogo Ingushii', p. 707 ff. (In this context, it is of interest to recall that Marco Polo, in writing of «Georgiana and the Kings thereof» records that «in old times all the kings were born with the figure of an eagle upon the right shoulder», c. f. Sir Henry Yule, *The Book of Ser Marco Polo*, 1929 ed., I, p. 50 *bis*).

Neighbours of the Didos to the north-west were the *Sodi* of Pliny, VI, 10 — whom Trever equates with the *Tsvadi*, p. 202, n. 3. There is a reference to the Tsavdi in the fifth century A. D. when they are bracketed with the *Lipni* or *Lbini*, p. 202 — who are none other than the Lupeni of the classical authors, Trever, p. 48, a people, perhaps to be identified with a wolf totem (c. f. the cult of a black dog «without spots» surviving among the Didos, in Janashvili 'Izvestiya Gruzinskykh letopisei ... o Didoeti etc.' in *Sbor. Mat. dlya opisaniie — Kavkaza*, XVI/i, 1899, p. 95; also Allen *Bedi Kartlisa*, 1959, 'Dog's Heads and Wolves' Heads').

The name *Tsavdi* corresponds to the Tsova of Wakhusht, Brosset ed. p. 327. It is possible to pinpoint the Tsavdi/Sodi from Wakhusht's account of Tusheti at the beginning of the eighteenth century, see Brosset ed. pp. 327-9 & map 4 — 'Kakheth'. Tusheti is placed north of Mount Lopeti and the Lopotis-tsqali — clearly toponymic fossils of the old Lupeni, i. e. Lup-eti = the country of the Lup-en-i. The district lies on the flanks of the main chain where it forms the watershed of the Argun flowing north to the Terek and the Andi-koyusu flowing north-east to the Sulak and into the Caspian. «Tusheti is divided into two valleys running from north-west to south-east. It has its own river (Tchanti-Argun on Baddeley's *Rugged Flanks of Caucasus*, Map II, where the placename 'Shoundee' still survives) which goes to join the *Sona* (here Argun) which crosses Tchatchan (Chechnia) and at Baraghan falls into the Terg (Terek). Tsova is beyond the Caucasus (i. e. south of the main ridge) in the direction of Pankisi; below Tsova is Gomet-sari, and lower down Tchagma; from this last place the route leads to the valleys of T'orga and Lopoti: there are situated the principal villages of Tusheti but there are thirty-seven others». Of the remnants of the 'Tsoff' at the beginning of the twentieth century, Baddeley, *Rugged Flanks of Caucasus*, I, p. 90, observes that «amongst the 'Tousheens' there is a whole community, known formerly by the name of Tsoff.... which speaks a dialect of the Kist (Ingush) language and is presumably of Kist origin, though cut off from them as far back as history goes».

Genko, p. 698, recalls that Tsiskarov, in his 'Notes on Tusheti' published in 1849 in the Tiflis journal *Kavkaz*, gives 'Vabua' as a second and ancient

name of the original homeland of the Tsov who were then inhabiting the enclave among the Tush. He comments that «there can be no doubt that the ancient Tsov name for Tsovata, Vabua, is identical with the tribal appellation of the *Veppintsy* (contemporary form *fappij*) who were grouped around their ancient centre *Erzi aul* (Arzee on Baddeley's *Rugged Flanks of Caucasus*, Map II — on the river Arm-khi (Kistinka) which enters the Terek some versts below Old Lars. According to the same author, p. 707, *erziy* (ärziy) is the Ingush word for 'eagle' — «in all probability an old Iranian loan-word». This may be compared with the totemic implications of 'Tsounta' and 'Tsesi', see p. 179 above. In the present writer's view, the *Veppintsy* (*fappij*) can be a remnant of the classical Bessi of Macedonia and the Pessoi of the Cimmerian Bosphorus — a widespread ethnic group of very ancient origins, for refs. see *Bedi Kartlisa*, Nos. 30-31, art. by Allen, 'Ex Ponto : Heni-Veneti and Os-Alans', *passim*. To the same remote background belong the Soni who can be identified with the varying forms of the name *Heni* in classical sources.

In the 'Conversion of Georgia', a record compiled in the tenth century and relating to events of the sixth century, the Daryal gorge is named the 'Tsanar ravine', c. f. Genko, 711. The identity of Tsanar (in Georgia *Ts'anar* with ejaculative *ts'*) with Ptolemy's *Zanarioi* has been accepted by Minorsky, *Hudūd al 'Alam*, pp. 400 ff. *Zan-ari-oi*, in fact represents the root ZAN > SON with the duplication of the Svanian plural in *-ar* and the Greek plural in *oi*. «In the ninth to tenth century A. D. the Tsanar are often identified with the Kakhs. Finally, the Georgian-speaking peoples entirely absorbed the Tsanar... As regards the nucleus of the Tsanar tribe, N. Y. Marr, *Izv. Akad. Nauk*, 1916, pp. 1397-8, hinted at its common origin with the present day Chechen. Such is also the opinion of A. N. Genko, the undisputed authority on that part of the Caucasus», Minorsky, *ibid.* and Genko, 711.

The region occupied by Ptolemy's *Zanarioi* and by the mediaeval Tsanar corresponds to the country round the Caucasian Gates where Pliny places the Suani and 'the numerous tribes of Heniochi'. *Heni-och-i* is, in fact, another example of the duplicated plural — with Armenian *kh'* and Latin *i* added to the original Caucasic *HENI*. Again, *He-n-i* with the enclosed Georgia plural form *-n-*, recovers an original singular *He-i*, c. f. Armenian *Hai* plur. *Hai'k*. This name-form, representing perhaps a breath articulation occurs in many languages and can signify 'man' or 'self'. In *Vestnik Drevnei Istorii*, 1950, 4, p. 31, Melikishvili gives the Hurrian word for 'brother' as *seni*, with variants found in personal names, *-sina, zana*. This seems to correspond closely with the concept of *heni* as a collective name for men, brothers, *combrogues* in the Celtic sense. *Soni* is a variant of forms widespread

through the Ponto-Mediterranean world — where often the Georgian locative termination *-eti* is retained, as in *Chan-eti* (G. name for Lazistan), *Eneti*, *Heneti*, *Veneti*, here see Strabo, index. In Caucasia, the variations may be noted in *Svan-n-i*, the Svans, Strabo's *Soanes*, inhabiting *Svan-eti*; in the name of the Armenian principality of *Siunik*; and possibly *Honi* (Arm. Hon'k) which has often been taken to signify 'Huns', see Trever, p. 193 & n. 4; and further Allen, *Bedi Kartlisa*, No. 33, 1959, pp. 10-11, particularly notes 55 & 65.

To conclude, *Sonskaya zemlya* should not be confused with Svaneti, the region round the upper Ingur, more than a hundred miles to the west of Daryal — which is also named *Sonskaya zemlya* or *Soni* in the reports of F. Elchin's mission to Mingrelia in 1650, *Put. Russ. Poslov*, pp. 207, 226, 420. In our context, it is the country south of the Daryal and round the sources of the Aragvi; the land of the mediaeval Tsanar and of 'the numerous tribes of the Heniochi' of the classical writers.

There is an ancient settlement of Sioni on the upper Terek, described by Dubois de Montpéroux, *Voyage autour du Caucase*, IV, p. 64 in picturesque terms. In his recent work, D. V. Gvirtshvili, *Iz istorii sotsialnykh otnoshenii v pozdnefeodalnoi Gruzii*, Tbilisi, 1961, pp. 53-4, has accepted the view that Sioni was the seat of Aristop Sonski — the Eristavi of Sioni when *Khevi* ('the Valley') existed as an autonomous political unit, see pp. 3-4 above. Gvirtshvili observes that Sioni was situated on the right bank of the Terek in the present Kazbek *raion* — where there are many remains of ancient buildings, the walls of a fortress and monumental structures. On the walls of some churches are the fragments of ancient Georgian inscriptions. The favourable situation of the settlement indicates that just here must have been the seat of the ruler of 'the Valley'. It was the centre of routes converging from Daryal, from Truso (the upper valley of the Terek SW by W of Kazbek) and from Sno on the way from Khevsureti. Not far away was the powerful castle of Arshi (? 'the eagle', see pp. 6-8 above), mentioned by Wakhusht, which could afford a refuge in times of stress to the people of the district.

#### 4. THE DARYAL GORGE

On 25th September, 1901 Baddeley stayed at the post-station at Kazbek — marked as Dariel Fort on the right bank of the Terek on his Map I. « Just above the fort, on the left bank, looking down upon road and river, were the ruins of Tamara's Castle, so called, which in its day must have commanded impregnably the southern entrance of the defile. This latter has commonly been identified with the 'Gates', to which Classical, Byzantine

and Eastern authors applied at one time or another such epithets as Caucasian, Iberian, Alan, Sarmatian, Dariel and even Caspian... Queen Tamara, of course, had possession here, and may well have built or rebuilt the castle », Baddeley, *Rugged Flanks of Caucasus*, I, 191-2. Reineggs described the castle at the end of the eighteenth century : « We still see, besides its much injured walls, a handsome aqueduct, hewn out of the hardest rocks, to introduce a sufficient quantity of water into the fortress. But as the collection of water from the mountains was probably not always adequate, the builders smoothed this difficulty by a covered passage, arched with bricks, that was carried at the back of the rocks down to the banks of the Terek, which flows close by the fortress, at the depth of 680 feet., Reineggs/Wilkinson, *Description of Mount Caucasus*, 1807, I, p. 252. (The present writer has observed similar engineering at the ancient castle of Tortomi in the ravine of the Tortomidsqali, a castle which suffered destruction by a column sent by Tamerlane in 1402, c.f. Allen, *History of the Georgian People*, p. 125).

In the tenth century A. D., when the Georgian kingdom was still weakened by the Arab hold on Tiflis, the exit from the Daryal gorge was in the hands of the Alans who, sometimes, in alliance with the Georgians, operated both through the Daryal and over some of the more difficult passes into Daghestan. According to Ibn-Rusta (c. 902-912 A. D.); « Travelling to the left (to the west) of the kingdom of the Sarir (Avaria) you journey among mountains and meadows for three days and arrive in the kingdom of al-Lan (Alan)... Then you travel for ten days among rivers and trees before reaching the castle called 'The Gate of the Alans'. It stands on the top of a mountain and under the mountain runs a road. The castle is surrounded by high mountains and its walls are guarded every day by 1,000 men from among its inhabitants posted by day and by night », cited from Minorsky, *History of Sharvān and Darband*, 1958, p. 169.

Genko cites the work known as *The Conversion of Georgia* that soon after the fall of the Iberian Kingdom « the Persians grew strong and siezed the province of Erov (? Hereti) and Armenia, but especially they made themselves masters of Georgia and built themselves the Osetian Gates (*Karni ovsetisani*) namely one set of great gates in Osetia itself (at Daryal), two sets of gates in Dvalia (Dvaleti) — covering the passes west of the Daryal leading south to the valleys of the Ksani and the Lyakhvi and one set of gates in Durdzuketi-Parachvan (for Durdzuketi, 'The land of ravines' see Genko, p. 704. He believes this name to have signified originally all N. E. Caucasus). They established local mountain people as a frontier guard (*gumartad* from Iran. *gumard*) and then appointed one man in the Tsanar ravine (for Tsanar



see p. 180 above Genko, p. 711-2 & footnotes). Genko believes that the gates in Durdzuketi may be the so-called Assa Gates, *ibid.*, p. 712, n. 3, where, in 1781, Steder observed ruined walls and a tower, *Tagebuch*, pp. 33-4, which Baddeley, *Rugged Flanks of Caucasus*, I, Map II, identifies as « Split Rock », NE of the village of Barkin. The most extensive section of the so-called Caucasian Wall — which was in fact a series of fortifications covering different passages over the main chain was at Derbent (Darband) the headquarters of the command for the north-west frontier of the Sasanian dominions; for details and plan see the learned observations of Minorsky, *History of Sharvān and Darband*, pp. 86 ff; particularly p. 87, n. 2: « Negotiations between the Romans and the Persians about the fortifying of the passes, for which purpose the former were willing to pay subventions to the latter, are known already under Theodosius (379-95) ».

Janashia (Janashvili), in his edition of Wakhusht, p. 77, n<sup>o</sup>. 297, follows Brosset, Wakhusht, Index, p. 506, in indicating the possible derivation of Daryal from *dar-alant'-kari* — « the long gate (or passage) of the Alans ». For *darg*, Os. long, c. f. neighbouring Dargavs on Baddeley's, *Rugged Flanks of Caucasus*, Map I. Brosset prefers to leave the matter undecided between this and the traditional interpretation: *Dar* (P. gate) *-i-Alan* (of the Alans). But Janashvili has an ingenious alternative. He recalls the following passage of Pliny, *Natural History*, Book VI, cap. 12: « On leaving these (i. e. the *Diduri* (= Didos) and *Sodi* (= ? Soni) one comes to the Caucasian Gates ... an enormous work of Nature, who has here suddenly rent the mountains asunder. Here gates have been placed, with iron-covered beams, under the centre of which flows a river emitting a horrible odour (? sulphur); and on this side of it on a rock stands the fortress called Cumania, erected for the purpose of barring the passage of innumerable tribes. At this spot therefore the world is divided by gates into two portions; it is just opposite (i. e. on the same line of latitude as) the Hiberian town of Hermastus (i. e. Armazis-tsikhe, overlooking Mtzkheta from the east). Beyond the Gates of the Caucasus (i. e. going west) among the Gurdinian Mountains are the Valli (G. *Dval* or *Tual*) and the Suani (G. *Svanni*), races never yet quelled, who nevertheless work goldmines. After these, right on to the Black Sea, are a large number of tribes of Heniochi and then of Achaei. Such is the present state of one of the most famous regions in the world ».

Janashia/Janashvili compares Pliny's « iron-covered beams » with Georgian *dire* (Mingrelian, *dvire*, Svanian *dvir*), a square beam, a long rough-hewn log; hence G. *diruli*, *dereli*, a place fortified with logs (« stockade ») (Moreover *Kumani* (Cumania) is a Georgian name and means a narrow compressed place, from *kuma*, to compress, shut. Compare, here, John Garstang and

O. Gurney, *The Geography of the Hittite Empire*, p. 38, where the name of the fortress of *Kumaha* in Hayasa is said to equate «fairly easily» with *Kemakh* at the head of the great gorge of the western Euphrates; also *Kummanni* which Garstang/Gurney identify with classical Comana of Cataonia (T. Shahr); see also art. by Allen in B. K., N° 34/5, 1960, «Ex Ponto V : Heniochi-Aea-Hayasa», *passim*. Recent excavations at Mtzkheta have revealed the sophisticated architectural techniques of the Iberians of the Classical period and there is little reason to doubt that Pliny's Cumania as an Iberian fortress preceeded the Sasanian and Bagratid fortifications on the same site overlooking the Terek, c. f. *Mtzkheta*, I, Tbilisi, 1958. cap. 6, *passim*.

The direct route from Daryal to Mtzkheta and Tiflis went up the valley of the Terek (the *Khevi*, G. valley, of Wakhusht) past Sioni and Kobi and crossed the *col*, named *Krestovaya* (Cross Pass) by the Russians when they built a road at the beginning of the nineteenth century. This route debouched southward to the village of Mleti at the head of the valley of the Black Aragvi. (For Mleti — not mentioned in the older sources, see Baddeley, *Rugged Flanks of Caucasus*, Map III). It is the way described by Wakhusht (Brosset ed., p. 225, Janashia, p. 75) — who, from the south, directs the traveller from the country west of Khada across the *col* (Wakhusht's *qeli*, G. pass) to the ravine of the small Sht'asqwali feeder of the Terek. The track over the *col* is described by Wakhusht as «not high» (Janashia *nevysok*, Brosset *basse*) and without woods : «in winter the depth of the snow prevents passage by horseback — but in summer there is plenty of flowering pasture» (? clover). The *col* seems to equate with the name Kumlis-Zighe («castle of Kumli or Kumuli») of Reineggs/Wilkinson, I, pp. 391, 393 : «To the NE we see the habitations of the Ghesur (Khevsurs), to the SW the numerous Tiuletian (Mtiuletian) vales covered with houses; and to the north the dwellings of the Ossi, with the accumulated craggy points of Caucasus». Reineggs, II, p. 393, continues : «Seven versts north of Kumulis-Zighe rises the Terek. It winds through narrow valleys to the eastward, but as soon as it reaches the *Patknis-klde* ('lime rocks') receives the rapid Tetristskali ('white water') and directs its course due north. The Tetri stream seems to correspond to the Sht'asqwali of Wakhusht's text. It is notable that Wakhusht makes no reference to Kobi : his landmark after the infall of the Sht'asqwali is Arshis-tzikhe — «a citadel not built by the hand of man, on a high cliff, surrounded by rocks, inaccessible, on the slope of Mqinvare (Mount Kazbek)», c. f. pp. 5, 8, 9, above. But Kobi is marked on Italian maps of the fifteenth century. And Wakhusht (Brosset ed., 227) mentions Gergeti — which Reineggs/Wilkinson, I, 394, clearly identifies

as belonging to the community of Kobi : « An Ossic heathen tribe, called Gobi, lives at the junction of the Tetri-tskali with the Terek. They have extended their numerous miserable villages as far as Thiulet to the south; and to the north, at Stepan-Zminda (Holy Stephen), a considerable village on both banks of the Terek. It is inhabited only by Ossic Christians, who hold the same faith with the Georgians. An old stone church, called Gergeta, on a high hill beyond the Terek, belongs to the village ».

Reineggs/Wilkinson, I, pp. 252/4, gives very interesting details of the system of organised portorage and tolls (or 'hold-ups') along the Daryal route — which doubtless existed long before the Russian ambassadors came along with their formidable escorts. « There are certainly other roads, to come from Russia over the Caucasus to Georgia; but this through the *Porta Caucasica*, along the Terek, as neck-breaking as it is, is always reckoned the most convenient; because the porters who are accustomed to carry the goods of the merchant or of the traveller over the mountains, live in the neighbourhood, and are to be had in sufficient numbers ».

« Whoever wishes to travel from Georgia to Russia, must deposit his packages or bales at the last Georgian village, Stepan-Zminda; and have them carried by the Ossi over the mountains as far as Schimmitt (Tchmee of Baddeley, RFC, Map I), a distance of thirty versts. A bale must not weight more than 200 to 240 lbs<sup>1</sup>; and generally three men are appointed to each, partly to carry alternately, and partly to assist and support the bearer, if he should happen to make a false step over those dangerous rocks. The expense of portorage for each bale must be paid with six shirts; or, what is the same thing, with six coarse pieces of linen, nine ells long, which are worth about four roubles. When the merchant or traveller is arrived at Schimmitt, he must pay the Tahaur (Tagauri) tribes assembled there other six pieces of linen as bridge-toll; and, not to expose himself to any danger, must besides satisfy all remaining demands.... But even then the traveller is not at the end of his troubles, for some versts below Schimmitt, the road is guarded by a small watch-tower, with two lurking Ossi, where, high steep rocks to the left, and a deep precipice on the right, scarcely allow a narrow footpath. Here also two pieces of linen must be deposited, and then everyone may continue his journey in peace, if other nations, the Kisti (Ingush) etc. do not attack him ».

Wakhusht (Brosset ed., p. 229, Janashia, p. 77) gives the difficult lateral by-passes east of the Terek. « Below Gveleti, a valley (G. *khevi*) falls to the

<sup>1</sup> A pack of 112 lb. was considered a good load for a trecker in the Yukon fifty years ago; 200 lbs evenly balanced for a mule in the Sudan Defence Force, 1941.

Aragvi (=Terek) running from the SE, from Gudamakari and Durdzuketi and going NW. The valley is uninhabited (see un-named stream on Wak/Brosset, Map 3). By this valley a difficult and perilous road crosses into Durdzuketi and Kisteti (c. f. Baddeley, *RFC*, Map II, Kistinka river and pass); another road crosses into Gudamakari (the Djouti river and pass at 10, 269 ft. of Baddeley's Map II, Atchkhotidsqali of Wak/Brosset, Map 4).

Wakhusht gives an attractive description of the region which merits quotation : « The valley (*khevi*) is fertile in corn, barley, linseed and oats. From Sht'asqwali to Gveleti there are no other fruits but mountain berries, barberries (G.*Kotsakhuri*), (wild) currants myrtle, mountain strawberries... In the forests are a mass of many-petalled red roses and quantities of other mountain flowers. There are as many beasts as the land can hold ; sheep without fat tails ; great numbers of mountain goats (R. *tur*, G. *mdjikhvi*), and chamois (G. *artchvi*). Birds abound : the mountain turkey (*shurtkhi*), the grey partridge (*glon*) and in summer countless quail. There are said to be deposits of gold and silver. The climate is healthy ; the men are warlike, strong, brave, of good carriage, like those of Mtiuleti, but excelling them in all qualities. They follow the Georgian faith — without understanding it ». (Utilizing renderings of Brosset and Janashia — with Janashia's translation of Georgian names for animals, birds and plants left untranslated by Brosset).

The first passage by an organised military force — four regiments with cannon — was made in 1769 by General Todleben — a German adventurer in the Russian service who had captured Berlin in 1760. The passage was unopposed and Todleben was met by the Georgian King Irakli II at Kobi. « He had nothing but the beds of those two rivers (Terek and Aragvi) for road and to have got his artillery over them was an astonishing feat », Baddeley, *RFC*, I, p. 31, citing the Marquis Paulucci, *Akty*, Vol. V. For Baddeley's cautious views on the practicability of the Daryal Gorge and the Krestovaya col as an invasion route before the road was built, see *ibid.*, I, p. 191 & II, p. 241. Despite the diagrammatic maps of some historians, (including the writer's own in HGP) indicating Cimmerian and/or Scythian invasion routes through the central Caucasus, it would seem that the wagons of the nomads could not have traversed the Daryal gorge and crossed the Krestovaya col. Small parties of raiders or mercenaries might have made the passage, but larger groups with their characteristic wheeled transport, could only have come by the foreshore of the Caspian.

## OMAINIANI

a Georgian romance of the early seventeenth century

The identity of the author of *Omainiani*<sup>1</sup> is a matter for conjecture. From its prologue we learn that the work was composed while Persia was under the sway of Shāh 'Abbās I (1586-1629)<sup>2</sup> and from the informative verse of the royal polymath Archil that it was composed by one 'K'aikhosro'<sup>3</sup>. Kekelidze in his consideration of the romance brings forward no less than four 'K'aikhosros' of the period, but decides with confidence that our author was he who bore the names of Omanishvili-Choloqashvili, a member of a distinguished Kakhet'ian family who was put to death by T'eimuraz I about the year 1614<sup>4</sup>. Baramidze makes the same identification<sup>5</sup>. Jakobia, the editor of *Omainiani*, is more cautious, stating that while if he had to choose between Kekelidze's four 'K'aikhosros' he would opt for him who bore the surname of Mukhranbaton (an associate of the 'Great Mourav' Giorgi Saakadze and his companion in exile and on the scaffold) it is best to call the author simply 'K'aikhosro'<sup>6</sup>. This practice will be followed in the present article.

An elaborate piece of argumentation based on the movements of various personages brings Kekelidze to the conclusion that the composition of the romance is to be referred to the years 1609-13<sup>7</sup>; to the last few years, in fact, of his elected author's lifetime. Jakobia for his part, feeling as he does no

<sup>1</sup> The only edition is that of G. Jakobia, Tbilisi, 1937. In these notes it is referred to as *O*; numbers in brackets relate to its quatrains.

<sup>2</sup> *O* [19].

<sup>3</sup> *Archiliani*, ed. A. Baramidze and N. Berdzenishvili, 2, verse 28; see also K. Kekelidze, *K'art'uli literaturis istoria*, 2, Tbilisi, 1958, p. 371, and A. Baramidze, *K'art'uli literaturis istoria* (a different work), 1, Tbilisi, 1954, p. 327.

<sup>4</sup> Kekelidze, pp. 371-74, lays a good deal of stress on the presence in the text of a number of references to Rome, things Roman, and the Holy Roman Empire (*O*, pp. 69, 70, 75, 83), and contends that these reflect the lengthy period spent in Western Europe by the brother of his candidate, Nikip'ore-Nikoloz Choloqashvili. The argument does not seem a very strong one, since the passing references in *Omainiani* to things European are not such as would appear to have been beyond the capacity of any cultivated Georgian of the period. If however we must suppose them to have their origin in the reports of some traveller, the latter could be at least equally easily thought of as one whose acquaintance was with the lands of Eastern Europe.

<sup>5</sup> Baramidze, loc. cit.

<sup>6</sup> *O*, p. XXII.

<sup>7</sup> Kekelidze, loc. cit.; the return of Nikip'ore-Nikoloz Choloqashvili (see Note 3 above) to Georgia in 1608 plays an important part in this dating.

assurance as to the identity of the writer, can do no more in the matter of dating than, utilising the *terminus ad quem* provided by the death of Shāh 'Abbās in 1629, decide that his work belongs to the first quarter of the seventeenth century<sup>8</sup>.

*Omaïniani* is written in part in the Rust'avelian quatrains<sup>9</sup> so much favoured by the Georgian poets of the seventeenth and eighteenth centuries, in part in prose. There are two lengthy sequences of 170 and 252 quatrains, while eighteen more are interspersed, for the most part in twos and threes, in the prose sections. The first of the two main sequences stands at the beginning; the last of the scattered quatrains forms an epilogue. Together the two main sequences cover approximately 55 of the 120 pages of text in Jakobia's edition; the half-way mark in the latter is reached some few pages before the end of the second of these sequences.

The story K'aikhosro tells is that of the adventures of Omaïn<sup>10</sup>, son of the king of India; of his wooing of the daughter of the king of Egypt, of the obstacles which he has to overcome and the battles which he has to fight before he wins her; of his wedding a second wife, the daughter of the king of Balkh and Bukhara<sup>11</sup>; of the coming of Anushrevan<sup>12</sup>, the king of the Persians, and the Emperor of the Rūmis<sup>13</sup> to India to see him, and of the manner in which the three of them, together with Omaïn's father and the king of Balkh and Bukhara, pass time together in feasting and diversion.

<sup>8</sup> *O*, p. XX.

<sup>9</sup> Each line in these contains sixteen syllables; the rhyme runs *aaaa*, and the metre is broadly trochaic and dactylic in character.

<sup>10</sup> 'Omaïn' appears in the twelfth-century *Visramiani* as the name of a sea (chapters 41 and 48; text in *Čveni saunje*, 2, Tbilisi, 1960, pp. 169, 187): it is also the name of a character (like K'aikhosro's hero, incidentally, the son of a king of India) in Nodar Tsitsishvili's *Baramguriani*, an adaptation from Persian sources dating from the middle of the seventeenth century.

<sup>11</sup> This monarch is also referred to variously as the king of China (p. 108), the Chinese Khan (*khaqančini*; pp. 108, 111, etc.), the king of T'uran (p. 109), and the king of the Turks (p. 111).

<sup>12</sup> Persian *Anūshīrvān*. The famous Sasanid monarch Khusrau I, Anūshīrvān (531-79) pursued a forward policy in the Caucasus and figures as 'Anusharvan' in the Georgian Chronicle (edition published in Tbilisi in 1955, I, p. 59, etc.). He receives mention in medieval Georgian literature and appears prominently in *Rostomiani*.

<sup>13</sup> *keisari urum't'a*. We find *urumi* used to designate the land of Rūm and *urumelni* for its inhabitants in *Rusudaniani*, a cycle of tales dating from the second half of the seventeenth century (edition published by I. Abuladze and I. Gigineishvili, Tbilisi, 1957, pp. 322, 356, etc.), and the expressions *urum't'a k'vegana* ('the land of the Rūmis') and *urumel'i* ('Rūm') in *Baramgulandamiani*, a romance translated from Persian in the eighteenth century. The political identity of the 'Rūmis' must always depend, of course, on the period under consideration: Iese Tlashadze, a poet of the eighteenth century, refers to the Turks as *urumni* (Baramidze, p. 432), and in the present case Kekelidze is doubtless right in taking *keisari urum't'a* to signify the Ottoman Sultan (op. cit., p. 371, Note 1; see also p. 224, text and Note 4). Historical harmony, however, for what it may be worth in a work of this sort, would be better served by identifying the counterpart of 'Anushrevan' with the Byzantine Emperor Justinian I (527-65).



It will be clear from even such a brief summary as this that the paths along which the reader of *Omaïni* is conducted are sufficiently well trodden. Three major influences stand out<sup>14</sup>; the *Shāhnāma*, probably mediated through *Rostomiani*, a collection of sixteenth-century Georgian adaptations of old Persian stories, the greater part of which is based on Firdausi; Khoneli's twelfth-century cycle of tales *Amiran-Darejaniani*; and Rust'aveli's romantic epic, written perhaps *circa* 1200, *Vep'khistaqosani*<sup>15</sup>. The first of these influences is apparent in references to Firdausi himself and various of his characters<sup>16</sup>, as also in certain themes such as Omaï's slaying of the White Devi, a being who is, so we are explicitly told, descended from the creature of the same name killed by Rustam<sup>17</sup>; the second shows itself in the descriptions of combat<sup>18</sup>; the third is almost omnipresent.

No Georgian poet of any period could write a romantic tale in Rust'aveli's verse-form without having the master's poem constantly in his mind or without being aware that his readers would have it constantly in theirs. Not only, however, does K'aikhosro do his best to compose his quatrains in the Rust'avelian manner, tricking them out, for example, with aphorisms<sup>19</sup> and furnishing his work with a prologue and an epilogue that are openly imitative; he actually offers his story to us in the guise of a sequel to *Vep'khistaqosani*. Towards the close of the latter Avt'andil, one of the two leading paladins, marries T'inat'in, the queen of Arabia<sup>20</sup>, while Tariel, the other principal hero, marries Nestan, heiress to the throne of India<sup>21</sup>. K'aikhosro tells us that his hero is the issue of a union between Saridan<sup>22</sup>, the son of Tariel and Nestan, and the daughter of Avt'andil and T'inat'in<sup>23</sup>.

Having been seized of this information in the opening quatrains of the narrative, the reader can feel little surprise at the number of Rust'avelian echoes that sound through the pages that follow. Here only some of the more striking can receive mention.

The figure of Burne-Melik', the Egyptian princess whom Omaï weds,

<sup>14</sup> Minor borrowings from other sources, e.g. that of the flying horse from the *Arabian Nights* (*O* [243]-[53]), may be noticed.

<sup>15</sup> In these notes this work is designated R; accompanying numbers relate to the quatrains in the edition published by the Rust'aveli Institute (Georgian Academy of Sciences) in 1957.

<sup>16</sup> E.g. *O* [17], [440]; *ibid.*, pp. 67, 94-95.

<sup>17</sup> *O*, p. 95; *devi* represents the Persian *div*.

<sup>18</sup> *O*, pp. 29-32, 80-82, 107, 116-17.

<sup>19</sup> Forty of these are listed by Jakobia (*O*, p. 123).

<sup>20</sup> R 1542-45.

<sup>21</sup> R 1634; an earlier ceremony is described in 1463-64.

<sup>22</sup> Saridan was the name of Tariel's father (R 312).

<sup>23</sup> *O*, [26]-[48].

recalls that of T'inat'in. Each is the only child of a king; each is proclaimed queen at the instance of a father who is beginning to feel the weight of his years, and the words in which the notables of the realm give their assent to the plan are almost identical<sup>24</sup>. The friendship of Omaīn with the son of the King of the Seas<sup>25</sup> has a good deal of resemblance to that between Tariel and Avt'andil<sup>26</sup>. In passing himself off as a merchant on his arrival in Egypt Omaīn is following in the footsteps of Avt'andil<sup>27</sup>. There is a lady to reproduce the passion which the disguised Avt'andil arouses in the breast of the wife of the chief merchant of Gulansharo<sup>28</sup>. The manner in which the five royal personages feast and exchange gifts in the concluding pages of *Omaīniani* is very reminiscent of the pictures of the comradely relations subsisting between the three heroes Avt'andil, Tariel, and P'ridon when their trials and exertions are over<sup>29</sup>. As has been already observed, K'aikhosro's prologue and epilogue are modelled on those of Rust'aveli. Finally, it may be said that in the composition of his quatrains the seventeenth-century writer helps himself to the favourite tropes and turns of phrase of the medieval poet to an extent that in the context of modern literature would be judged rank plagiarism.

From the number of manuscripts that have survived — Jakobia knew of the existence of fifteen<sup>30</sup> — it seems reasonable to conclude that the popularity of *Omaīniani* must once have been considerable. The fact that it has so far appeared in print only once — and that appearance, it would seem, was only achieved thanks to certain celebrations in commemoration of Rust'aveli<sup>31</sup> — suggests that its place in the regard of modern readers on the other hand is small. Even its painstaking editor thinks it necessary to observe in a tone almost of apology that it is not a literary production of the first order<sup>32</sup>. Other scholars comment with acerbity on the clumsiness of its pastiche<sup>33</sup>, and would seem to hold it in something not unlike contempt.

Such rigour in the maintenance of critical standards must command our

<sup>24</sup> *O*, pp. 71-72; R 37-39.

<sup>25</sup> This title itself carries echoes of *Vep'khistqaosani* (R 1065, 1428, 1437, etc.), but as it is also to be found in the earlier *Amiran-Darejaniani* (text in *Čveni saunje*, 2 [see Note 10], pp. 291, 297 et seq.) it may best be regarded here simply as a reminiscence of medieval literature in general.

<sup>26</sup> *O* [130], etc.; R 668, etc.

<sup>27</sup> *O* [256] et seq.; R 1062 et seq.

<sup>28</sup> *O* [263] et seq.; R 1076 et seq.

<sup>29</sup> *O*, pp. 113-20; R 1654, 1663.

<sup>30</sup> He used nine of them in the preparation of his edition (*O*, pp. VII-VIII).

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. VII.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. XVI.

<sup>33</sup> E.g. Kekelidze, p. 375; Baramidze, p. 328.

admiration, but it may perhaps be permissible to suspect that some of the harshness of these judgements may arise from an as it were unrecognised feeling of outrage at the *lèse-majesté* perpetrated by the author in endowing Omain with an ancestry containing all four of Rust'aveli's leading heroes and heroines and, yet more scandalously, in averring through the mouths of what might be termed a chorus of magnates that he was a figure more splendid than Tariel himself<sup>34</sup>.

A reaction of this kind to *Omaïniani* on the part of lovers of Georgian classical literature is surely mistaken. It may readily be conceded that K'aikhosro is in no way an original writer; that he has no notion of how to maintain the momentum of a story; that even if he had, as he has not, any sense of form, the eccentric manner in which he oscillates between verse and prose would deny his work any chance of artistic unity; that in his rather desperate searchings for rhymes he does not flinch from some sad distortions of language. All this is true; none the less it may be suggested that the most exacting canons of literary criticism are not appropriate at all times and in all seasons. The lower slopes of Parnassus have charms which we may appreciate on occasions when we do not feel equal to the more difficult going further up, and *Omaïniani* has, it may be submitted, its own pleasures to offer.

K'aikhosro's work is one of the early fruits of the renaissance that terminated the long period of blankness in the history of Georgian letters that followed the Mongol conquest in the thirteenth century. He may stand as the representative of a generation of Georgians whose new creative impulses were intimately associated with, were indeed in part the result of, a quickened appreciation of both the old Persian stories now conveniently to hand in the new *Rostomiani*<sup>35</sup> and their own national heritage of legend and romance. *Omaïniani* is surely to be looked on as on the one hand a recognition of the debt owed to *Rostomiani* and on the other a joyous salute to the two works in which the national heritage is chiefly embodied. Above all else it is an expression of gratitude to *Amiran-Darejaniani* and *Vep'khistqaosani* for endless hours of delight and an invitation to other lovers of those old monuments of an age of chivalry to attend an evocation of memories. Here lies the secret of the charm which *Omaïniani* is capable of exerting. For the reader who is steeped in the older works its effect can be like that of a delightful conversation with some friendly stranger about two figures who are quickly discovered to be dear friends of both parties, filled with reminis-

<sup>34</sup> O [58].

<sup>35</sup> An earlier *Rostomiani* seems to have been extant in the twelfth century. It had however disappeared long before K'aikhosro's time.

cences of their characteristic attitudes of mind and favourite turns of phrase. This is surely not a negligible achievement.

R. H. STEVENSON

### TO THE EDITOR OF BEDI KARTLISA

Sir — While I am grateful for the kindly words on my translation of the twelfth-century cycle of Georgian tales *Amiran-Darejaniani* in the article in your 1963 issue, I feel it necessary to make some comment on the criticism it makes that I have failed to take account of the researches of folklorists and archaeologists into the connexion between the Amiran of popular tradition and Prometheus.

In my introduction I wrote that the original Amiran was none other than the primeval Caucasian titan whose most renowned embodiment was to be found in Prometheus, and went on :

This 'Promethean' Amiran is the hero of numerous Georgian and Ossetian tales, wherein his fetters punish the impiety which provoked him to a trial of strength with Christ. There also exists, however, among these peoples another cycle of 'Amiran' legends which seems to lack any kind of organic connexion with the Promethean stories. It may be surmised that at some period which we cannot hope to determine the popular imagination in these communities laid hold of a familiar name as a focus for an impulse towards story-telling of an order quite foreign to the original character of its bearer.

It is with this 'second' Amiran alone that the hero of our *Amiran-Darejaniani* has any real connexion. (p. XVI.)

The labours of folklorists and archaeologists were in fact of concern to me only in so far as they might throw light on the work of *literature* that is *Amiran-Darejaniani*. (For the guidance of those who might care to pursue further the study of the 'Promethean' Amiran and other figures of the same type I cited, incidentally, more than thirty books and articles from the older literature of the subject and for more recent work referred to the article 'Amirani' in the second edition of the *Bolshaya Sovietskaya Entsiklopedia*.)

I may perhaps take this occasion to remark that I have always been puzzled by what seems to be the general assumption that the chief significance of *Amiran-Darejaniani* lies in its usefulness to the folklorist. In my introduction (p. XXXII) I have tried to give some indication of its intrinsic qualities; its importance as an influence on the whole body of Georgian romance, from Rust'aveli's *Vep'khistqaosani* onward, is without equal. I would submit that to regard these tales of medieval chivalry as important mainly for what they can tell the expert in folklore is like assessing the stories of Arthur as being primarily material for the study of Celtic mythology.

I am, Sir, your obedient servant,

R. H. STEVENSON

MICHEL MOUSKHÉLY (Mouskhélichvili)  
(1905-1964)

Le 16 juillet 1964 disparaissait tragiquement en Italie, victime de la montagne qu'il aimait tant, notre ami et collaborateur Michel Mouskhély, professeur à la Faculté de droit et des sciences politiques de l'Université de Strasbourg. C'est, pour le monde universitaire, pour le mouvement européen et pour nous-mêmes une perte cruelle que nous ressentons profondément.

Il nous a été donné de constater, lors des obsèques célébrées par l'Université de Strasbourg, quelle estime et quelle affection même avait su conquérir notre compatriote, tant parmi ses collègues que parmi ses étudiants.

D'émouvants éloges funèbres furent prononcés par Monsieur J. F. Angeloz, recteur de l'Université, par Monsieur A. Weill, doyen de la Faculté de droit et par le professeur M. Royer.

Après avoir rendu hommage à Madame Mouskhély, le Doyen A. Weill devait dire :

Notre amitié se refuse à déjà « se souvenir », mais notre pensée cherche aujourd'hui avec une intensité douloureuse à rassembler les impressions qui nous permettraient de mieux saisir la personnalité de celui que nous avons côtoyé il y a si peu de temps encore et dont cependant nous avons la sensation, en évoquant des traits si vivants et si proches pour nous, de forcer indiscrètement le mystère.

Le courage physique pouvait hélas aller jusqu'à la témérité; avec cela une faculté étonnante d'enthousiasme, servie il est vrai par une volonté très forte et une énergie de stoïcien, une intelligence atteignant à la fois très directement et très profondément le but, la parfaite rectitude intellectuelle et franchise de l'expression que traduit le physique très droit, presque raide, et avec cela la faculté de renoncer très vite à une opinion et d'accueillir l'opinion d'autrui si celle-ci paraît meilleure.

Tels sont quelques traits de cette personnalité très riche dont je ne peux parler qu'au présent. S'il me fallait pourtant le caractériser, je choisirais sans hésiter la sincérité et l'élégance, et aussi le goût de la perfection.

Notre ami Michel Mouskhély était un homme engagé, il a été un des pionniers de l'idée européenne, il a travaillé obstinément, passionnément dans cette voie pendant ses 18 années strasbourgeoises. La sincérité de ses convictions ainsi que l'élégance, la loyauté de ses procédés ont forcé le respect de tous, même de ceux qui ne partageaient pas sa foi politique.

L'enthousiasme, le souci de l'élégance, le goût de la perfection, on retrouve ces traits chez le professeur — et ils sont décuplés car le professeur est au contact de cette jeunesse qui l'attire.

Michel Mouskhély a fait partie des premières équipes d'agrégés appelés à enseigner à notre Faculté après 1945. Sa bonté et sa simplicité ont séduit ses étudiants et les ont immédiatement mis en confiance; la noblesse d'âme qu'il respirait, son intelligence les impressionnaient, et comment ne pouvaient-ils pas être subjugués par sa vitalité, son enthousiasme? D'instinct ils sen-

tirent son affection — je puis dire qu'ils la lui rendirent — aussi bien parmi les premiers messages qui ont afflué à la Faculté sous forme de télégrammes et de lettres exprès, il y en avait d'émouvantes provenant de ses étudiants et anciens étudiants.

Sa réputation de professeur de droit public, et spécialement de droit international, s'est affirmée dans la chaire de Droit international public qui lui fut attribuée en 1954.

Son activité d'enseignant et sa participation, par ailleurs, au mouvement politique, n'ont d'ailleurs en rien entravé l'activité scientifique de notre collègue. La notice que chaque professeur remplit annuellement porte mention chez notre collègue d'une série considérable de travaux de toutes sortes : ouvrages et articles. Ce n'est pas sans émotion, je puis le dire, que j'ai compulsé ces jours-ci tous les livres et les tirages à part que Michel Mouskhély ne manquait jamais de me dédicacer, avec chaque fois une pensée affectueuse.

Mais toutes les activités que j'ai rappelées jusqu'ici étaient loin d'absorber toute la vie d'un travailleur infatigable. Michel Mouskhély aime sa Faculté, il lui est profondément attaché — dès lors il ne cesse d'animer la vie de la Faculté par des initiatives incessantes : je pense aux deux colloques consacrés aux Droits de l'homme, ainsi qu'à la table ronde sur la politique étrangère des États Unis ; je songe aussi à l'introduction des enseignements des droits de l'homme, et de ceux concernant le droit et l'économie des États-Unis.

Je pense surtout au Centre de Recherches sur l'URSS et les pays de l'Est pour deux sortes de raisons : c'est à l'occasion de la création et du fonctionnement de ce Centre que j'ai fréquemment travaillé avec Michel Mouskhély — et j'ai pu alors, de plus près, apprécier toutes ses qualités en même temps que de nouveau apparaissaient ses traits typiques : l'enthousiasme, le goût de la perfection, et aussi la pratique du risque : combien de fois ne m'a-t-il pas fait frémir en engageant des collaborateurs alors qu'un poste n'était pas encore créé, en lançant des publications alors que le financement n'était pas assuré.

Une deuxième raison qui me conduit à donner une place à part au Centre c'est que celui-ci est intimement lié à Michel Mouskhély au point que, lorsque dans certaines commissions du Centre National de la Recherche Scientifique, il est question du Centre de Recherches sur l'URSS, on parle du « Centre Mouskhély ». Ce Centre a fait connaître notre Faculté dans les Universités du monde entier — il est notre orgueil — et l'orgueil aussi, M. le Recteur me permettra de le dire, de notre Université : lorsqu'une personnalité importante vient visiter notre nouvelle Faculté, on ne manque jamais de la conduire dans les locaux du Centre. Nous nous devons de le maintenir, nous le devons à Michel Mouskhély — j'en prends ici l'engagement.

Puis-je dire encore que la reconnaissance et l'admiration de ses collègues se sont traduits l'année dernière par une promotion au grand choix qui lui a été accordée au Comité consultatif par un vote unanime, ce qui est absolument exceptionnel.

Une certaine pudeur m'empêche d'exprimer enfin ma peine personnelle — je mesure trop tout ce qui s'en est allé — c'est pour moi toutefois une consolation que d'avoir été admis à exprimer l'hommage public de la Faculté et d'avoir aussi pu venir déposer avant-hier sur ce cercueil la robe de Michel Mouskhély, une robe qu'il aimait tant porter.



Michel Mouskhély restera toujours présent dans sa Faculté. Que Madame Mouskhély et tous les siens veuillent bien trouver dans cette assurance un apaisement à une douleur dont nous mesurons toute l'intensité car elle est aussi la nôtre.

A. WEILL,

Doyen de la Faculté de Droit  
et des Sciences politiques et économiques de Strasbourg.

### ARTCHIL ZOURABICHVILI

La revue *Bedi Kartlisa* déplore également une grande perte en la personne d'Artchil Zourabichvili, décédé à Paris, le 19 janvier 1964.

Homme de vaste culture et de devoir, il nous rendait de grands services, ne ménageant pas ses efforts.

Nous lui conservons une profonde gratitude.

Son souvenir demeurera toujours vivant parmi nous.

### AYTEK NAMITOK

Die Nachricht, dass A. A. NAMITOK nicht mehr unter uns weilt, hat jeden Kaukasiologen und einen jeden, der ihn persönlich kannte, tief berührt und mit Schmerz erfüllt. Am 27. Juli 1963 starb er in Istanbul, ohne das 72. Jahr seines Lebens erreicht zu haben.

Der Geburt nach Tscherkess, hat ihn bereits in seinen frühen Jahren alles, was sein Volk betraf, interessiert, in erster Linie der Werdegang seines Volkes, dann aber auch seine Gegenwart und seine Zukunft. Sein höchstes Ziel beim Studium der Rechtswissenschaften an der Petersburger Universität, welches er 1916 abschloss, war, sich in den Dienst seines tscherkessischen Volkes zu stellen. Es waren einige Monate seit dem Abschluss seines Studiums vergangen, als im Frühjahr 1917 die russische Revolution ausbrach, und den jungen Juristen NAMITOK sieht man zuerst in Petersburg, dann aber in seiner Heimat mit viel Erfolg auf hohen politischen Posten wirkend. Diese Tätigkeit führte ihn 1918 nach Paris, um als Mitglied der Delegation seines Landes an den Friedensverhandlungen teilzunehmen. Umsonst. Seine Heimat wurde durch die Sowjets bald eingenommen. NAMITOK blieb in Paris, liess sich an der Sorbonne immatrikulieren und absolvierte sein dortiges Studium 1921.

Mit dem Abschluss des Studiums in Paris begann für NAMITOK eine neue Epoche seines Lebens; er betrat ein neues Betätigungsfeld: die For-

schung auf dem Gebiete der Kaukasiologie und in diesem Rahmen speziell der Tscherkesologie. Er untersucht die Frage der Abstammung des tscherkessischen Volkes, seine Ethnologie, Folklore und Sprache. 1936 tritt er der *Société de Linguistique de Paris* als Mitglied bei. Später wirkt er auch als Gründungsmitglied der *Société d'Etude Méditerranéenne* und als Mitarbeiter des *Bulletin de la Société de Linguistique* und der *Revue de l'Histoire des Religions*. Als Resultat seiner langjährigen Forschungstätigkeit veröffentlicht NAMITOK gemeinsam mit dem grossen französischen Forscher und Gelehrten G. DUMESIL das Buch «*Fables de Tsey Ibrahim*». Neben diesem Werk erscheint 1939 ein weiteres: «*Origines des Circassiens*» im Verlag Paul Geuthner, Paris.

Mit diesen seinen Forschungsarbeiten in Frankreich hat NAMITOK tiefe Spuren in der kaukasiologischen Wissenschaft hinterlassen. Bald danach wurde er als wissenschaftlicher Mitarbeiter des Institutes für Kontinentaleuropäische Forschung zu Berlin herangezogen, wo er auf dem Gebiete der tscherkessischen Geschichte arbeitet. Die Kriegsjahre waren nicht dazu angehtan, die erforderlichen Quellen und Abhandlungen zu bekommen, sie einer kritischen Sichtung zu unterziehen und sich in aller Ruhe in das erarbeitete Material zu vertiefen und den grossen Wurf zu wagen. Aber viele Fragen der tscherkessischen Geschichte haben wir in gemeinsamen Kolloquien zur Aussprache gebracht und durchdacht und auf diesem Wege manches Interessante reifen lassen.

Seine Übersiedlung nach Istanbul machte unseren gemeinsamen Bemühungen ein Ende. Hoffentlich widerfuhr ihm das Glück, dieses mit so viel Liebe und Hingabe in Angriff genommene Werk zu vollenden.

NAMITOK's unerwarteter Abschied vom Leben erfüllt uns alle, die mit ihm eine langjährige gemeinsame Forschungsarbeit verband und die ihn als Freund, Forscher und Gelehrten hoch schätzten, mit tiefem Schmerz. Dieser Abschied ist aber vor allem für seine Heimat Kaukasien und Tscherkesien ein unersätzlicher Verlust. Wir alle werden ihm ein ehrendes Angedenken bis übers Grab hinaus bewahren.

AI. NIKURADSE

### PIERRE KITA TSCHENKELI

Am 22. Oktober 1963 verstarb in Zürich nach längerer Krankheit Dr. rer. pol., Dr. phil. h. c. Pierre Kita Tschenkéli, der durch seine «Einführung in die georgische Sprache» und sein noch unvollendetes «Georgisch-Deutsches Wörterbuch» weiten Kreisen bekannt geworden ist<sup>1</sup>.

Die Heimat Kita Tschenkélis war die westgeorgische Stadt Kutaissi, wo er am 8. Oktober 1895 zur Welt kam und bei der Taufe den Namen Petre erhielt, während Kita sein Kosename war. Sein Vater Ivane Tschenkéli war Geistlicher der georgischen Kirche und auch die Familie seiner Mutter Irine, geb. Giorgadze, zählte mehrere Geistliche unter ihren Mitgliedern. Die gediegene Atmosphäre des Elternhauses wurde bestimmend für Tschenkélis weiteres Leben. Sein Vater, der schon bald nach Okumi (Westgeorgien) versetzt wurde, liess sich nicht nur die geistliche Betreuung seiner Gemeinde angelegen sein, sondern bemühte sich auch um die Pflege der georgischen Sprache und die Förderung der bodenständigen Kultur in diesem Gebiete. Aus den Erzählungen seiner Mutter aber lernte der aufgeweckte Knabe die Geschichte, Sagen und Lieder seiner Heimat kennen und lieben. So verbrachte der kleine Kita als jüngstes von neun Geschwistern eine glückliche Jugend und wuchs in einer geistig regsamen, in georgischer Art verwurzelten Familie zum jungen Mann heran.

1912 verliess er die Mittelschule von Kutaissi mit dem Reifezeugnis und bezog 1913 die Staatsuniversität in Moskau. In bewegter Zeit beendete er hier 1917 sein Rechtsstudium mit dem Staatsexamen. Da im Zuge der politischen Entwicklung seine Heimkehr nach Georgien zunächst nicht möglich war, benützte er die erzwungene Musse zu ausgedehnter Lektüre in den Werken der Weltliteratur. Nachdem aber Georgien 1918 seine Unabhängigkeit erlangt hatte, finden wir den jungen Juristen bald in verschiedenen Staatsstellungen am Wiederaufbau des georgischen Staates beteiligt. Mit einem Stipendium der georgischen Regierung verliess er 1920 seine Heimat, um zunächst in Deutschland seine Studien fortzusetzen. Er wusste nicht, dass es ein Abschied für immer sein sollte; denn die politische Entwicklung des Jahres 1921 machte seine Rückkehr nach Georgien unmöglich.

Da er auch keine finanzielle Unterstützung aus Georgien mehr erhielt, musste er schon 1921 nach drei Semestern seine philosophischen und landwirtschaftlichen Studien an der Universität Halle abbrechen und sich in verschiedenen Berufen mühsam seinen Lebensunterhalt verdienen. Schliesslich konnte er sich in Hamburg eine bescheidene Existenz aufbauen und an der dortigen Universität Volkswirtschaft studieren. 1936 promovierte er mit einer Dissertation: «Grundzüge der Agrarentwicklung in Georgien»

<sup>1</sup>An Unterlagen standen mir zur Verfügung: ein von P. K. Tschenkéli 1962 selbst geschriebener Lebenslauf und weitere Unterlagen, die mir seine langjährigen Mitarbeiterinnen im Amirani-Verlag, Fr. L. Flury und Fr. Y. Marchev, freundlich zur Verfügung gestellt haben, wofür ihnen auch an dieser Stelle herzlich gedankt sei. — Ausserdem die autobiographischen Bemerkungen Tschenkélis in seiner «Einführung» Band I, S. XXXVII ff.

zum Dr. rer. pol.<sup>2</sup> Kurz darauf erhielt er an der Universität Hamburg einen Lehrauftrag für russische Sprache und ein Jahr später auch für Georgisch. Kurse in diesen beiden Sprachen hielt er auch am dortigen Kolonialinstitut und an der Volkshochschule.

In diesen Jahren fasste er den Entschluss, ein georgisches Lehrbuch und ein georgisch-deutsches Wörterbuch zu verfassen. Leider fiel das inzwischen gesammelte Material im Sommer 1943 einem Bombenangriff auf Hamburg zum Opfer. Glücklicherweise konnte Tschenkéli noch kurz vor Kriegsende in die Schweiz gelangen, wo er nach anfänglichen Schwierigkeiten eine neue Heimat fand. Hier musste er im Alter von 50 Jahren noch einmal ganz von vorne beginnen und sich zunächst eine Existenzgrundlage, hauptsächlich durch Erteilen von Privatstunden, schaffen. Dazu kam dann aber 1946 noch ein Lehrauftrag für Georgisch an der Zürcher Universität, anschliessend ein Lehrauftrag für Russisch am Schweizerischen Institut für Auslandsforschung, und ab 1960 ein Lehrauftrag für Russisch an der Eidgenössischen Technischen Hochschule zu Zürich.

Aber in der verbleibenden Freizeit widmete er sich weiterhin mit ganzer Kraft den georgischen Studien. So erschien 1957 aus seiner Feder mit Hilfe von Ruth Neukomm die deutsche Bearbeitung des georgischen Romans « Wisramiani »<sup>3</sup>. Sein Hauptaugenmerk galt aber doch der Schaffung eines georgischen Lehrbuches und Wörterbuches. Ein eindrucksvolles Zeugnis seiner zielstrebigsten und unermüdeten Arbeitskraft sind die beiden gewichtigen Bände seiner « Einführung in die georgische Sprache », die 1958 erschienen und einen weiten Widerhall in der westlichen wissenschaftlichen Welt gefunden haben, was in zahlreichen, meist sehr positiven Besprechungen zum Ausdruck kam<sup>4</sup>. Dieser Erfolg liess Tschenkéli mit neuer Kraft an die Ausführung seines 2. grossen Planes gehen, der Schaffung eines georgisch-deutschen Wörterbuches, von dem seit 1960 mit grosser Regelmässigkeit sechs Lieferungen in halbjährlichem Abstand erschienen sind, womit etwa die Hälfte des Werkes vorliegt<sup>5</sup>.

Die steigende Wertschätzung, deren sich Tschenkéli durch seine Arbeiten erfreute, fand ihren schönsten Ausdruck in der Verleihung des Dr. phil. h.c. durch die Universität Zürich am 28. April 1961 « in Anerkennung seiner umfassenden Darstellung der georgischen Sprache und der unermüdeten Hingabe, mit welcher er die Muttersprache seiner kaukasischen Heimat mit ihrer reichen bis in frühchristliche Zeit zurückgehenden Literatur der übrigen Welt zugänglich gemacht und damit ein leuchtendes Beispiel eines unter jahrelangen Opfern und Entbehrungen vollbrachten wissenschaft-

<sup>2</sup> Auszüge aus dieser Arbeit erschienen in der « Vierteljahrsschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte » 31 (1938).

<sup>3</sup> Wisramiani oder die Geschichte der Liebe von Wis und Ramin. Übertragung aus dem Georgischen und Nachwort von Ruth Neukomm und Kita Tschenkéli, Zürich 1957, Manesse Verlag.

<sup>4</sup> Zu einigen Einwänden der Kritik nahm Tschenkéli Stellung in dem Aufsatz: « Remarques sur le problème de la représentation et de la description du géorgien », in Orbis, Bulletin international de Documentation linguistique 11 (1962) 524-543.

<sup>5</sup> Es besteht die begründete Hoffnung, dass es dem Amirani-Verlag gelingt, das Wörterbuch auch nach dem Tode Tschenkélis zu einem glücklichen Ende zu führen.

lichen Werkes gegeben hat»<sup>6</sup>. Im März 1963 erkrankte er an einer hartnäckigen Bronchopneumonie, die ihn zwang seine Lehrtätigkeit aufzugeben. Doch am Wörterbuch arbeitete er unverdrossen weiter. Nachdem er sich in den Sommermonaten wieder etwas erholt hatte, setzte im Herbst ein unverkennbarer, stetiger Kräfteverfall ein, dem er sich bis zuletzt mit aller Willenskraft entgegenstemmte. Noch am Tage vor seinem Tod arbeitete er an der 7. Lieferung seines Wörterbuches. Aber seine Kräfte waren endgültig erschöpft. Am 22. Oktober 1963 erlag er in friedlichem Schlaf einer Herzschwäche. Am 25. Oktober fand in der Friedhofskapelle Enzenbühl die Abdankung statt, bei der Professor E. Risch, Zürich, die Trauerrede hielt, und anschliessend wurde P. K. Tschenkéli im Friedhof Rehalp, Zürich, zur letzten Ruhe gebettet.

Ein bewegtes, tapferes Leben war zu Ende, ein Leben fern seiner geliebten Heimat Georgien, die er bei all seinen Arbeiten immer im Auge hatte. Ein bleibendes Ehrenmal aber hat er sich selber gesetzt in seinen Werken, die das Interesse an der georgischen Sprache in weiten Kreisen geweckt und den georgischen Studien im Westen neuen Auftrieb gegeben haben.

Julius ASSFALG

<sup>6</sup> Wortlaut der Ernennungsurkunde.

## LE PROBLÈME D'AMIRAN - DAREDJANIANI \*

Une traduction anglaise d'un roman de chevalerie géorgien « Amiran-Daredjaniani », de Mose Xoneli (XII<sup>e</sup> siècle) fut publiée à Londres en 1958. Dans l'avant-propos de l'ouvrage le traducteur, R.H. Stevenson, met brièvement en lumière quelques problèmes liés soit directement au roman lui-même, soit à son principal personnage, le héros bien connu des plus anciennes légendes populaires géorgiennes, l'athée militant Amirani, sosie de Prométhée.

Peu de temps après la parution de cette traduction, des savants anglais, D. M. Lang et G. M. Meredith-Owens, publièrent dans la revue de l'Université de Londres « Bulletin de l'école des recherches orientales et africaines » un compte rendu dans lequel ils critiquaient, avec une violence à notre avis injuste, la traduction et son auteur. Les savants anglais ont tenté de mettre en doute l'archaïsme de l'image d'Amirani, athée militant, héros populaire géorgien des temps immémoriaux, devenu jadis le symbole de la Géorgie martyre. Les auteurs du compte rendu ont tenté en outre de résoudre la question des relations mutuelles entre Amirani et Prométhée, l'un des plus compliqués et des plus intéressants problèmes de folklore et de mythologie comparés.

D'éminents savants géorgiens soviétiques répondirent de façon convaincante aux savants anglais (articles du Professeur Ch. Nutsubidzé, dans la « Gazette littéraire »; du Professeur A. Baramidzé dans le Bulletin de l'Académie des Sciences de Géorgie, du Professeur M. Tchikovani dans la revue « Mnatobi »).

Dans leur réponses, les savants soviétiques soulignent très justement l'importance du Caucase et de sa mythologie pour l'étude des mythes grecs anciens. Il fut indiqué que l'étymologie du nom d'« Amiran-Daredjan » proposée par N. Marr, à laquelle se réfèrent Lang et Meredith-Owens, ne suffit pas à prouver l'origine récente de ce nom. De nombreux autres faits sont mentionnés, qui confirment la profonde antiquité du mythe d'Amirani : les écrivains grecs des V - IV<sup>es</sup> siècles avant notre ère parlaient déjà de l'existence en Colchide de légendes relatives à un héros enchaîné, analogue à Prométhée. L'Amaranta (montagne où fut enchaîné Prométhée), mentionnée par Apollonius de Rhodes, représente peut-être une translittération de la dénomination géographique « amiranis-mta » (montagne Amirani).

On ne peut pas non plus méconnaître les légendes arméniennes de haute antiquité relatives à Mguere et Artavadzé, qui contiennent certains motifs, caractéristiques aussi de la légende d'Amirani enchaîné. Ceci indique la haute antiquité des motifs généraux indiqués, qui remontent à l'époque éloignée où, cela est parfaitement possible, quelque part dans la partie septentrionale ou centrale de l'Asie Mineure naquirent des légendes qui servirent d'origine commune tant au mythe d'Amirani qu'à celui de Prométhée.

\* Extrait du « Zarya Vostoka » du 8 mai 1964, Tbilisi.



Les réponses publiées par les savants soviétiques ont éclairé toutes ces questions. On peut donc considérer comme parfaitement régulière la parution dans la publication française « Revue de Kartvélogie » d'un article intitulé « Autour d'une traduction anglaise d'Amiran-Daredjaniani ».

Il convient de remarquer que cette revue groupe des kartvélogues et des caucasologues aussi éminents que MM. Lafon, Garitte, Molitor, Assfalg etc... L'article qu'elle a publié témoigne du fait que, dans les milieux scientifiques de l'occident, l'intérêt porté à ce problème ne diminue pas et que les points de vue de Lang et de Meredith-Owens sur le problème d'Amirani-Prométhée ne sont pas partagés par la grande majorité des chercheurs compétents...

S. B. SEREBRYAKOV.

N. I. MARR - *Sur les sources de la création de Roustaveli et de son poème*. Edition de l'Académie des Sciences de Géorgie, Tbilisi, 1964.

Ce recueil contient un avant-propos de l'Académicien A. G. Baramidzé, de l'Académie des Sciences de la RSS de Géorgie, ainsi que des commentaires et des remarques du Docteur ès-sciences philologiques I. V. Megreliadzé.

#### *Avant-propos.*

Le célèbre savant soviétique, l'académicien N. I. Marr, a rendu de grands services en ce qui concerne l'étude scientifique de la très riche culture géorgienne ancienne. C'était un spécialiste de grande envergure des questions caucasiennes et en premier lieu des questions se rapportant à la Géorgie et à l'Arménie. Dans la première période de son activité scientifique, il étudia avec le même enthousiasme les problèmes posés par la linguistique et par l'histoire littéraire. N. I. Marr est le fondateur de toute une discipline scientifique : la philologie arméno-géorgienne. Il a créé les séries scientifiques bien connues : « Textes et recherches sur la philologie arméno-géorgienne », et « Bibliotheca Armeno-Georgica ».

Brillant commentateur de textes, il publia de façon exemplaire une série de remarquables monuments de l'ancienne littérature classique géorgienne, dont certains furent découverts par lui. Il n'est pas de secteur ni de question plus ou moins importante de la littérature géorgienne ancienne qui n'ait fait l'objet de son attention particulière.

N. I. Marr avait la profonde conviction que la culture géorgienne, et la littérature en particulier, s'étaient développées en étroite liaison avec la culture des peuples voisins (byzantins, syriens, arméniens, anciens albanais, persans, arabes, etc.). La question des relations mutuelles, culturelles et littéraires, occupa toujours une place importante dans son activité de recherche scientifique.

Il faut bien dire cependant, en toute franchise, que dans ses œuvres N. I. Marr commet dès le début des fautes de principe et de méthodologie. C'est ainsi qu'il exagéra l'importance des forces créatrices extérieu-

res, lors de l'apparition et du développement de la littérature ancienne géorgienne profane, ignorant ce faisant l'importance du fonds national local. Bien qu'il ait déclaré au cours de la dernière période de son activité que la théorie des emprunts s'était effondrée, il ne réussit pas cependant à se libérer de son influence. On le perçoit nettement par l'exemple de ses travaux roustavéliens.

N. I. Marr est considéré à juste titre comme le plus grand roustavélien. Bien que sa première esquisse roustavélienne ait un caractère très net de précipitation, il en va tout autrement de sa grande œuvre de 1910 : « Strophes de préambule et de conclusion du Preux à la Peau de Tigre de Chota de Roustavi, avec une étude sur le culte des dames et la chevalerie dans le poème ».

Pendant toute sa vie, N. I. Marr s'occupa du problème roustavélien. Il fit beaucoup pour éclairer les questions idéologiques contenues dans le poème, pour expliquer la conception du monde et la pensée artistique de Roustaveli. Ses déclarations concernant l'importance nationale et mondiale du « Preux à la Peau de Tigre » présentent une grande valeur. La conception de sa deuxième importante étude roustavélienne « Le poème géorgien : le Preux à la Peau de Tigre, de Chota de Roustavi, et le nouveau problème historico-culturel » fut cependant tout à fait inattendue et faussée à la base. D'après cette « nouvelle conception historico-culturelle », « Le Preux à la Peau de Tigre » fut soi-disant créé à Meskhi quand s'y implanta la religion mahométane, c'est-à-dire au XIV<sup>e</sup> siècle (pas plus tard qu'à la fin de ce siècle). Dans le poème de Roustaveli « règne une atmosphère mahométane » affirmait Marr, en concluant que l'auteur avait été un Géorgien mahométan.

Dans ses travaux de linguistique ultérieurs, N. I. Marr s'efforça de relier la question roustavélienne à sa propre théorie, appelée japhétique. L'analyse paléontologique du « Preux à la Peau de Tigre » faite par Marr ne résiste pas à la critique.

N. I. Marr était parti de positions fausses en ce qui concerne les sources du sujet du poème de Roustaveli. Ses pensées et ses remarques ont très souvent un caractère contradictoire.

Malgré des erreurs sérieuses, les travaux philologiques de N. I. Marr, et parmi eux ses recherches roustavéliennes, n'ont pas perdu leur importance. A condition d'aborder ces travaux avec un esprit critique, ils peuvent encore être utiles actuellement. De nombreux travaux de Marr ne furent pas édités, en particulier les esquisses roustavéliennes. Des brouillons de ses conférences, des remarques sur la conception du monde, la langue et le style de Roustaveli, des observations textologiques, des parallèles au « Preux à la Peau de Tigre » de sources géorgiennes et étrangères, des remarques critiques concernant les éditions et traductions du poème, des analyses de la littérature roustavélienne, etc. sont conservés dans les archives du savant. Les nouveaux matériaux sont de valeur irrégulière; la majorité des matériaux inédits se présente sous l'aspect de notes au brouillon; une partie n'est pas terminée et présente un caractère fragmentaire.

L'importance des archives roustavéliennes de N. I. Marr ne fait pas de doute, pas plus que la nécessité de les publier. Prenant tout ceci en considération, la Section Roustavélienne de l'Institut Littéraire géorgien Roustaveli commence à éditer les matériaux roustavéliens de N. I. Marr qui n'ont pas encore été publiés.

A. G. BARAMIDZÉ.

*Note de l'éditeur.*

Les problèmes posés par la culture séculaire des peuples du Caucase et en particulier les questions se rapportant à la littérature géorgienne et arménienne furent toujours au centre de l'activité de recherche scientifique, variée et exceptionnellement féconde, du plus grand spécialiste du Caucase, l'académicien Nicolas Marr (1864-1934), fondateur incontesté de la philologie arméno-géorgienne. Les travaux du savant sont empreints de l'idée générale que les peuples et peuplades du Caucase, bien que s'exprimant dans des langages différents, n'ont pas vécu isolés les uns des autres, mais qu'ils étaient en étroite liaison, qu'ils collaboraient, combattaient ensemble contre les ennemis extérieurs et que chacun d'eux, en créant sa culture originale, apportait, dans la mesure de ses forces, son obole à la culture caucasienne commune.

En constituant le présent recueil nous sommes naturellement partis des points de vue fondamentaux de N. I. Marr, et nous avons classé ses travaux dans un ordre tel que le lecteur puisse passer des questions plus générales aux questions particulières, car ces dernières se découvrent mieux et s'assimilent plus facilement sur le fond général, permettant de montrer d'une façon encore plus éclatante la grandeur de Roustaveli, et de comprendre plus profondément les sources de son œuvre remarquable. C'est pour cette raison que le recueil débute par une série de conférences sur la littérature ancienne de deux peuples, les Arméniens et les Géorgiens, tandis que les travaux de caractère spécial, plus étroit, mettant en lumière les aspects particuliers de la biographie et de l'œuvre de Roustaveli, ne figurent qu'après.

Tous les renseignements relatifs aux travaux contenus dans le présent recueil figurent à la fin du livre (« Commentaires et Remarques »).

Dans ces ouvrages, et en particulier dans les œuvres posthumes, il peut y avoir des inexactitudes, des ébauches et des lacunes, car il s'agit bien souvent simplement de notes. Le lecteur doit tenir compte du fait que les documents publiés n'étaient pas prêts pour l'impression; ce sont des matériaux d'archives d'un savant, ses diverses recherches et notes de brouillon, et ces documents auraient certainement été complétés, corrigés et modifiés par leur auteur, s'il avait été encore en vie. Mais il va sans dire que nous n'avons pas, quant à nous, le droit de faire cela après sa mort, bien qu'il ait répudié lui-même certaines de ses précédentes attitudes. Il avait fait des réserves à leur sujet dans des travaux ultérieurs, mais lors de la réédition de ses premières œuvres il ne les avait pas modifiées, pour ne pas rompre la continuité du développement de ses points de vue. C'est pour ces raisons que nous laissons, par exemple, ses termes conventionnels « langues japhétiques », « théorie japhétique », qui ont eu des significations différentes à différentes périodes, ainsi que son hypothèse, qui se révéla fausse, sur la parenté génétique et typologique des langues caucasiennes locales (de ce qu'il appelle « langues japhétiques ») avec les langues sémitiques.

Nous avons également conservé, dans son étude précoce (1899) ses déclarations relatives à l'emprunt du sujet du poème de Roustaveli au persan, bien que Marr ait lui-même répudié par la suite de telles suppositions erronées et soit venu à la conclusion que les liens entre l'œuvre de Roustaveli « et le fonds de la culture géorgienne étaient non seulement formels, linguis-

tiques, mais aussi idéologiques », c'est-à-dire que le poème « Vepkhis-Tkaossani » était une œuvre originale du génie géorgien.

N. I. Marr laissa après lui un héritage considérable. Il fut le premier à mettre à la disposition de la science de nombreux monuments, parmi les plus importants de la littérature géorgienne, le premier à étudier une série de problèmes cruciaux et d'importantes questions de l'histoire de la culture des peuples géorgien et arménien, ainsi que d'autres peuples et tribus du Caucase.

Il existe un proverbe géorgien qui dit : — « d'un grand arbre s'envolent de grands copeaux » — et bien qu'il y ait des présomptions erronées et discutables dans les travaux de N. I. Marr, il y reste beaucoup de choses utiles, nécessaires, instructives.

I. MEGRELIDZÉ

## LE CENTENAIRE DE LA NAISSANCE DE NICOLAS MARR\*

### PRINCIPALES ÉTAPES DE SA VIE

Homme de grand talent, de grande envergure et aux vastes horizons, N. Marr s'est manifesté dans presque tous les domaines de la philologie, de l'histoire et de la connaissance de l'art. Célèbre spécialiste des questions caucasiennes, c'était un homme doué d'une rare capacité de travail.

D'après les données officielles, N. Marr naquit le 25 décembre 1864 (ancien style), d'après un autre renseignement, le 4 juin 1864, dans la ville de Koutaïsi, en Géorgie. Il mourut le 20 décembre 1934, à Léninegrad.

Après avoir terminé les trois années de l'école d'Ozurgueti (1874), le lycée classique de Koutaïsi (1884) et l'université de Saint Pétersbourg (1888), N. Marr resta dans cette ville afin de préparer le professorat (1888-1890). De 1891 à 1900 il fut chargé de cours à l'Université, puis professeur en titre (1900-1934), correspondant de l'Académie des Sciences (6 mars 1909), académicien extraordinaire (14 janvier 1912) et enfin académicien en titre (1er juin 1912).

Marr fut en même temps successivement recteur de la Faculté des langues orientales de l'Université de St Pétersbourg (1911-1918), directeur de l'Institut des recherches japhétiques (1921-1922), de l'Institut japhétique (1922-1931), de l'Institut du langage et de la pensée qui portait son nom, à l'Académie des Sciences de l'URSS (1932-1934), président, directeur de section et membre de l'Académie nationale d'histoire de la culture matérielle qui portait son nom (1919-1934), directeur de la Bibliothèque publique nationale de Léninegrad (1924-1929), de l'Institut des langues orientales vivantes de Léninegrad (1920-1929) et vice-président de l'Académie des sciences de l'URSS (1930-1934).

\* A l'occasion du centenaire de la naissance de N. Marr, nous publions quelques renseignements concernant la vie de ce grand savant.

D'après les documents retrouvés dans ses archives particulières, N. Marr fut l'un des organisateurs des travaux scientifiques et le collaborateur de la Société archéologique russe (1889-1917), de la Société archéologique de Moscou (1896-1913), de la Société géographique russe (1904-1913), de la Société russe-palestinienne (1917-1934), de la Commission nationale d'archéologie russe (1892-1919), de l'Institut Lazarew des langues orientales (Moscou, 1916-1919), du Bureau central des études locales (1924-1933), de l'Institut de l'étude comparative des littératures et des langues occidentales et orientales (1923-1927), de l'Académie de la langue et de la littérature abkhazes, qu'il avait créée (Soukhoumi 1925-1928), de la commission d'études de la Composition tribale de l'URSS à l'Académie des sciences (1929-1930), du Comité central de l'Union des républiques pour le nouvel alphabet (Comité central de l'Union des républiques de l'Académie des sciences, Moscou 1932-1934), de l'Institut scientifique d'étude des peuples de l'Orient soviétique (auparavant : Comité d'étude des langues et de la civilisation ethnique des peuples d'orient de l'URSS, 1926-1924).

Sans parler du travail systématique de N. Marr dans les bibliothèques, archives et musées de St Pétersbourg - Pétrograd - Léningrad, il travaillait périodiquement dans les établissements analogues de Moscou, Tbilisi, Koutaisi, Soukhoumi, Erivan, Bakou, du Daghestan, de la région de la Volga et de la Kama (Tcheboksary, Perm, Iochkar-Ola, Ijevsk ...) de même que dans les établissements scientifiques étrangers; par exemple, de 1894 à 1896 il travailla à l'université de Strasbourg (il y suivait en même temps les conférences de Vindelband sur l'histoire de la philosophie antique, et en 1904 les conférences du professeur Noldecke au sujet de « Chakh-Name »), dans les archives du Mont Athos (Grèce 1898), du Sinaï et de Jérusalem (Palestine 1902), etc. A différentes périodes, il fit des communications et des conférences en France, en Allemagne, en Espagne, en Italie et en Turquie, et des cours scientifiques dans les universités de Paris, Berlin, Bonn et Leipzig.

N. Marr fonda et rédigea les remarquables séries scientifiques suivantes : 1) Textes et recherches sur la philologie arméno-géorgienne (12 livres furent édités entre 1900 et 1910 qui, à l'exception des livres VIII et XI, contiennent les travaux de N. Marr; 2) Matériaux de linguistique japhétique (de 1910 à 1925, 12 livres furent édités, parmi lesquels les livres II, V, X, XI et XII sont de la plume de N. Marr); 3) l'Orient Chrétien (de 1912 à 1917 parurent 6 tomes, comprenant chacun trois livres; le 3<sup>e</sup> livre du tome VI, 1918-1920, parut en 1922); 4) la Bibliotheca armeno-georgica (1911 à 1915, 5 livres); 5) la Série des antiquités d'Ani (de 1906 à 1916, 8 livres); 6) les Informations de l'Institut historico-archéologique caucasien de l'Académie des sciences de l'URSS (de 1923 à 1927, 6 livres et 1 album); 7) le Bulletin de l'Institut historico-archéologique caucasien de l'Académie des sciences de l'URSS (de 1928 à 1931, 1 à 6, 8 tirages); 8) le Recueil japhétique (de 1922 à 1932, 7 tomes); 9) les Informations de l'Académie nationale d'histoire de la culture matérielle N. Marr; 10) les Communications de l'Académie nationale d'histoire de la culture matérielle N. Marr; 11) Problèmes de l'histoire des sociétés anté-capitalistes, de l'Académie nationale d'histoire de la culture matérielle N. Marr; 12) les Textes et recherches concernant



la philologie caucasienne (1 livre en 1923); 13) le recueil « Le langage et la pensée » (organe de l'Institut linguistique du langage et de la pensée N. Marr de l'Académie des Sciences de l'URSS, un tome édité en 1933 du vivant de N. Marr, onze tome plus tard, en 1948).

Au cours de son incessante activité pédagogique, N. Marr forma de célèbres savants, spécialistes des questions arménienne et géorgienne, tels que I. A. Djavakhchvili, N. G. Adontz, I. A. Kipchidzé, A. G. Chanidzé, I. A. Orbéli, le R. P. Blake, etc...

Participant activement à la vie publique et politique de l'URSS, N. Marr fut élu en 1932, par le premier congrès des chercheurs scientifiques de l'Union des républiques, président du soviet central des travailleurs scientifiques de la section des chercheurs, qui venait d'être constitué près le soviet de l'Union des travailleurs pour le développement de l'instruction; il fut réélu par les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> congrès de l'Union des républiques. Il fut également élu membre du Comité central de l'Union des travailleurs pour le développement de l'instruction.

Lauréat du prix Lénine (1929), élevé à la dignité d'Artisan de la science (1933), il fut décoré de l'ordre de Lénine (1933).

J. MEGRELIDZÉ

*Dictionnaire de la langue oubykh avec phonologie, index français-oubykh, textes oubykhs*, par Hans VOGT. Universitetforlaget. Oslo 1963, 264 S. — Besprochen von Jaromir Jedlička.

Das Ubychische verschwand zwar aus seiner kaukasischen Heimat, aber seine Reste, die in Anatolien entdeckt und erforscht wurden, sind noch recht beachtenswert. Das vorliegende Wörterbuch enthält 2551 Wörter mit französischer Übersetzung und Quellenangaben, ferner einen Index der Personennamen und der nicht-kaukasischen lexikalischen Elemente. Es bringt ausserdem eine phonologische Übersicht mit einer Phonementafel und eine Reihe von wichtigen und endgültig entscheidenden phonologisch-phonetischen Betrachtungen — die den Feststellungen von G. Dumézil stellenweise korrigierend entgegengestellt werden — über Labialisierung, Pharyngalisierung und Akzent, ferner eine Aufzählung von Konsonantengruppen, Erwägungen über die Struktur der Wortwurzeln und eine Frequenztafel. Wesentlich bereichert wird das Buch durch einige Texte mit grammatikalischen Anmerkungen und französischer Übersetzung. Auch die biographischen Angaben über die Gewährsleute der Ubychologen wurden nicht vergessen und eine erschöpfende Bibliographie der ubychologischen Literatur beschliesst das inhaltsreiche Werk.

So ist das Buch Thesaurus, Codex und Grabmal einer sterbenden Sprache zugleich.

*Georgische Handschriften*, beschrieben von Julius ASSFALG, Wiesbaden. Franz Steiner Verlag GMBH, 1963, XIX + 88 S., 1 Farbtafel, 12 Lichtdrucktafeln. — Verzeichnis der orientalischen Handschriften in Deutschland. Bd. III. — Besprochen von Jaromir Jedlička.



Mit diesem Katalog sind erstmals alle in deutschen Bibliotheken liegenden georgischen Handschriften in einer allen wissenschaftlichen Ansprüchen genügenden Weise beschrieben und der weiteren Erforschung erschlossen.

In der Einleitung, die eine Übersicht über die georgischen Handschriften gibt, wird auch das im Jahre 1959 entdeckte Prager Fragment der Jakobsliturgie erwähnt.

Es werden insgesamt 15 georgische Handschriften aus fünf deutschen Bibliotheken — Göttingen, Halle, Leipzig, Marburg und Tübingen — beschrieben. Die ältesten sind die Göttinger Palimpsestfragmente mit einem christlich-palästinischen Grundtext. Der darüber geschriebene Text in *nuscha-chucuri* — Schreiber Ioane Zosime? — wurde mit Hilfe des Tbiliser Handschrifteninstituts als georgische Übersetzung einer griechischen Abhandlung über das heilige Kreuz — 6. Jh. — identifiziert. Aus etwas späterer Zeit stammen die Blätter eines *mravalthavi* — Sammlung von Heiligenleben — in den Leipziger Beständen. Die neuere Zeit ist unter anderem durch die Abschrift des bekannten georgischen Lexikons von Sulchan-Saba Orbeliani vertreten sowie durch die Geschichte des georgischen Königs Irakli II und eine Totenklage auf denselben, beide von Soloman Usadžulis Leonisdze verfasst und von Soloman Konstantinisdze abgeschrieben.

Es folgt Literatur- und Abkürzungsverzeichnis, Verzeichnis der Verfasser und Schreiber, der Werke, geographischer Angaben, der datierten Handschriften, Bibliotheken, Signaturen und Katalognummern und eine Konkordanz der laufenden Nummern, der Signaturen und Akzessionsnummern und der chronologischen Reihenfolge der Abbildungen.

Besonders dankenswert ist die Beigabe von 1 Farbtafel und 12 Lichtdrucktafeln mit Specimina der ältesten im Katalog beschriebenen Handschriften.

Gerhard DEETERS : *Die Kaukasischen Sprachen*. Leiden-Köln, E. J. Brill, 1963. Gr. 8°, 99 S. (= Handbuch der Orientalistik, 1. Abteilung : Der Nahe und der Mittlere Osten. 7. Band. S. 1-79).

Das Erscheinen des 7. Bandes der 1. Abteilung des Handbuches der Orientalistik ist für die Kaukasistik von beträchtlichem Interesse. Unser Band enthält 4 Beiträge : G. Deeters, Die kaukasischen Sprachen (1-79), G. R. Solta, Die armenische Sprache (80-128), G. Deeters, Georgische Literatur (129-155), V. Inglisian, Die armenische Literatur (156-250). Die praktische Benutzung dieser Arbeiten wird durch die dazu angefertigten Register (251-272) erleichtert.

Die Veröffentlichung des Bandes hat sich solange verzögert, dass die hier ausgedruckten letzten Arbeiten von Deeters der Öffentlichkeit erst 2 1/2 Jahre nach dem Tode ihres Verfassers zugänglich gemacht wurden. «Die kaukasischen Sprachen» sind dadurch zum geistigen Vermächtnis eines bedeutenden Gelehrten geworden, in dem dieser uns zeigt, bis zu welchem Grade man souveräne Beherrschung des vielfältigen Sprachenmaterials mit kritischem Blick und mit Kenntnis der linguistischen Methoden vereinen kann. Dazu kommt der Arbeit als Informationsquelle über den Kaukasus auch in allgemeinerer Hinsicht Bedeutung zu. Der Leser kann sich hier

z.B. über die geographische Lage der verschiedenen Sprachgemeinschaften und die Zahl ihrer Sprecher oder über Fragen der Schrift unterrichten. Er hört von den wichtigsten literarischen Erscheinungen und bekommt eine Interpretation der verschiedenen Sprachennamen geboten. Eine Fülle bibliographischer Angaben, auch über im Westen schwer zugängliche sowjetische Literatur, macht die Arbeit zu einem gewichtigen Nachschlagewerk für alle linguistisch arbeitenden Kaukasisten.

Deeters gibt eingangs einen Überblick über « Bestand und Bibliographie » der kaukasischen Sprachen (3-19), die er traditionell in südkaukasisch (4-8), westkaukasisch (8-11) und ostkaukasisch mit seinen vielfältigen Untergruppen (11-19) unterteilt. Daran schliesst sich das Kapitel über « Phonologie » (19-33). Mit modernen linguistischen Methoden werden die wichtigsten Konsonantensysteme (19-25) aufgezeichnet und beschrieben. Für die Konsonantensysteme aller kaukasischen Sprachen typisch ist eine dreifache Artikulationsart bei den Verschlusslauten, zu denen aus systematischen Gründen auch die *c-* und *č-*Affrikaten zu zählen sind : 1. stimmlos mit Aspiration, 2. stimmlos mit Kehlkopfverschluss. 3. stimmhaft (19). Den Vokalismus der Kaukasussprachen (25-30) kennzeichnet im allgemeinen Armut an Vokalen gegenüber einem reich entwickelten Konsonantensystem. Am konsequentesten ist dieses Verhältnis in den westkaukasischen Sprachen mit ihrem zweistufigen Vokalsystem ausgebildet (26). Fragen des Akzentes (30-32) und der Pharyngalisation (32-33) beschliessen den phonologischen Teil der Arbeit, dem das Kapitel über den « Wortschatz » (33-46) folgt.

Grundlegend sind an dieser Stelle die Bemerkungen über « Fremde Bestandteile » (33-37) und über « Lehnbeziehungen der kaukasischen Sprachen untereinander » (37-38), Fragenkomplexe, die im einzelnen noch genauerer Durchforschung harren. Der Abschnitt über « Erbwörter » (38-42) ist für den Indogermanisten von Interesse. Der Leser erkennt, dass die in der Indogermanistik ausgebildeten und bewährten Methoden auch auf die Kaukasussprachen anwendbar sind. Allerdings ist die Rekonstruktion im Kaukasus schwieriger, « da infolge der jahrtausendelangen gegenseitigen Lehnbeziehungen die lautgesetzlichen Verhältnisse häufig verdunkelt sind » (41). « Wortarten und Wortbildung » (42-45) sind gerade in den hier beschriebenen Sprachen von den idg. Verhältnissen z.T. so verschieden, dass die Lektüre der von Deeters zu diesem Gegenstand gemachten Bemerkungen den linguistischen Horizont des Lesers nicht unwesentlich zu weiten vermag. Mit « Lautsymbolik » (45-46) wird das Kapitel « Wortschatz » abgeschlossen.

Der umfangreichste Teil der Arbeit ist der « Grammatik » (46-76) gewidmet. Den « Nominalklassen » (46-51) der ostkaukasischen Sprachen stellt Deeters die Kategorie der Person (51-55) als kennzeichnend für den Satzbau der westkaukasischen und — in geringerem Masse — südkaukasischen Sprachen gegenüber. Die für alle kaukasischen Sprachen typische 'passivische Verbalkonstruktion' (55-57) leitet zu Fragen des Verbums über, das ausserdem unter den Gesichtspunkten von « Transitivum und Intransitivum » (57-60), « Transitivum und Passivum » (60-61), « Empfindungsverba » (61-62) und « finiten und infiniten Verbalformen » (62-65) erörtert wird. Mehr nominalen Charakter haben die folgenden Abschnitte : « Determination und Deklination » (65-67), « Einheit und Vielheit » (67-69), « Ort und Richtung » (69-

72), « Attribution und Prädikation » (72-74), denen sich die Bemerkungen über « Satzgefüge » (74-76) anschließen. Wie bereits die Überschriften zeigen, ist es dem Verf. in diesen Teilen der Arbeit z.T. gelungen, die Schablone einer durch das antike Vorbild normierten grammatischen Terminologie zu überwinden. So werden unter 'Ort und Richtung' im wesentlichen die Fragen von Postpositionen und Präverbien behandelt, ohne dass bereits durch diese Bezeichnungen im Leser eine bestimmte Vorstellung präjudiziert wird.

Das letzte Kapitel ist « Die Stellung der KS innerhalb der Sprachen der Erde » (76-79) überschrieben. Deeters entwickelt hier auch methodologisch bedeutsame Grundsätze, die in ihm durch jahrzehntelange Erfahrung gewachsen sind. Die wichtige Frage der unterschiedlichen Beweiskraft von sprachtypologischen Übereinstimmungen und Wortgleichungen wird diskutiert. Deeters kommt zu dem Schluss, dass « nur Wortgleichungen mit gesetzlichen Lautentsprechungen » (genetische) Sprachverwandtschaft begründen können, und dass « vor jeder Vergleichung nach aussen die kaum begonnene innerkaukasische Sprachvergleiche noch genug Aufgaben zu lösen hat » (79).

Räumlich werden die KS eingeordnet « in jenen sich von den Pyrenäen bis zum Himalaya erstreckenden Gebirgsgürtel und seine südlichen Vorlande, der vor dem 2. Jahrtausend v. Chr. nur von nicht-indogermanischen und nicht-semitischhamitischen Sprachen eingenommen wurde » (76). Von der Forschung in der Praxis viel zu wenig berücksichtigt wird das Faktum, dass die Sprache ständigem Wandel unterworfen ist. Den daraus auf S. 78 gezogenen kritischen Schlussfolgerungen kommt deshalb erhöhte Bedeutung zu.

So wäre noch auf vieles Wichtige hinzuweisen. Doch alle Bemerkungen vermögen nicht die Lektüre dieser wohl durchdachten und ausgereiften Ausführungen eines leider viel zu früh verstorbenen Meisters seines Faches zu ersetzen, die hiermit allen Freunden des Kaukasus wärmstens anempfohlen sei.

Karl Horst SCHMIDT

N. T. TOPURIA. — *Etat de l'étude des dialectes des langues kartvéliennes et problèmes que pose cette étude.* (Résumé). \*

1. L'étude, sous leurs divers aspects, des dialectes des langues kartvéliennes permet de poser et de résoudre les questions cruciales de dialectologie telles que : la genèse des dialectes et leur développement, les rapports mutuels entre la langue littéraire et les dialectes, les actions réciproques entre les divers dialectes et l'influence qu'ont eue sur eux les langues voisines ; le substrat, l'apparition dans les dialectes de phénomènes similaires au point de vue phonétique et grammatical, etc.

2. Parmi les langues kartvéliennes, la langue géorgienne, répandue sur un grand territoire, comprend 17 dialectes, la langue svan — quatre, avec de nombreux patois ; le dialecte megrélien de la langue zan, — deux sous-dialectes et le dialecte tchan, occupant par comparaison avec le megrélien

\* Extrait de *Question de structure des langues kartvéliennes*, III-1963, Tbilisi.

un territoire bien moindre, comprend trois sous-dialectes. Du point de vue historique, les dialectes géorgiens peuvent être ramenés à quelques grosses unités dialectiques. Les dialectes des langues kartvéliennes sont, en général, répandus dans la RSS de Géorgie, mais quelques-uns se trouvent hors des limites de la Géorgie, notamment en Iran, en Turquie, ainsi que dans la RSS d'Azerbaïdjan, etc. Les dialectes de la langue géorgienne (à quelques exceptions près) ne se distinguent pas d'une façon tranchée, alors que dans la langue svan on observe une grande différenciation. La grande ressemblance entre les dialectes géorgiens s'explique en partie par l'influence qu'a eue sur eux la langue littéraire géorgienne.

3. L'étude des dialectes géorgiens indiqués et l'histoire de leurs représentants explique que l'aire de diffusion de ces dialectes correspond plus ou moins avec les territoires occupés par les tribus géorgiennes et plus tard avec les terres féodales. Il faut prendre en considération le fait que par suite des incursions incessantes de conquérants (romains, perses, arabes, turcs, etc.) il se produisit un déplacement de population, ou bien que cette population se trouva pendant une longue période encerclée par l'ennemi, ou encore qu'elle fut déportée de force, en Iran et en d'autres pays. Il s'ensuit que la formation et la modification ultérieure des dialectes furent conditionnées, en même temps que par d'autres raisons, par cette circonstance historique.

4. La base d'une étude scientifique des dialectes des langues kartvéliennes a été posée au début de notre siècle, bien qu'on ait possédé, depuis le début du XVIII<sup>e</sup>, des renseignements les concernant et des échantillons écrits. Une étude systématique et harmonieuse de ces dialectes s'est développée au cours des dernières quarante années; elle est actuellement menée intensivement. On étudie non seulement les dialectes contemporains mais les données de la dialectologie historique, pour laquelle on peut extraire un très riche matériau des monuments de la littérature sacrée et profane géorgienne, des sources historiques et des inscriptions.

5. Les dialectes de la langue géorgienne sont étudiés par les méthodes monographique et cartographique; la préférence est donnée à la méthode monographique. Pour réunir les matériaux on emploie l'observation directe et la méthode collective de notation. On a étudié monographiquement les principaux dialectes aussi bien au point de vue grammatico-phonétique qu'au point de vue vocabulaire. Quelques recherches ont été publiées, on a édité et aussi préparé à l'édition des dictionnaires dialectiques. On rassemble d'une façon intensive les matériaux destinées à un atlas dont la composition est déjà commencée. On a fait beaucoup de choses dans le domaine de la phonétique comparative et de la grammaire. On a établi les lois régissant les phénomènes phonétiques et grammaticaux.

6. D'après les recherches effectuées sur les dialectes, les faits suivants ont été déterminés : a) la forte influence réciproque des dialectes dont le résultat est la formation d'une zone de dialecte de transition qui comprend les particularités des dialectes voisins (on a ainsi obtenu les dialectes kartalino-imer, meskho-adjar, ratcha-imer, de la langue géorgienne, les patois latal et tskhumar de la langue svan); b) pendant la colonisation et le brassage des populations le dialecte des nouveaux venus s'assimile au dialecte des autochtones en perdant ses traits fondamentaux, ou bien, avec le temps, il est

complètement remplacé par ce dernier (sous ce rapport le patois tianeti, le dialecte mtiul-gudamakar en Kartlie, etc. attirent particulièrement l'attention); c) les dialectes sont soumis à l'influence, bienfaisante ou imposée par la force, de la langue voisine dans le domaine du vocabulaire et en partie de la phonétique et de la grammaire (par exemple le tchan subit l'influence des langues turque et grecque, l'inguiloï celle de l'azerbaïdjanien et en partie de l'avar...); d) on découvre des traces de l'influence du substrat ethnique dans certains dialectes (par exemple des traces de la langue batsbi dans le khevsur et en particulier dans le thouche; des traces de la langue turque dans le dialecte klardj de la langue géorgienne), ces traces se découvrent non seulement dans le vocabulaire mais dans la grammaire et la prononciation; e) on observe deux tendances opposées : la conservation des archaïsmes et l'apparition de formes nouvelles. Les deux processus se produisent dans le même dialecte, ou l'un d'eux apparaît dans une série de dialectes.

7. A la base de la classification des dialectes des langues kartvéliennes on a posé divers principes. Pour la langue géorgienne on utilise le principe linguistique du complexe des signes spécifiques et pour la langue svan, le principe phonétique.

8. Les problèmes à l'ordre du jour pour la dialectologie géorgienne sont les suivants : la réalisation et la publication de recherches monographiques pour une série de dialectes, la mise au point des questions de phonétique et de grammaire comparées et la généralisation des résultats obtenus, l'établissement d'un atlas des dialectes, la constitution d'un dictionnaire dialectique général parallèlement avec des dictionnaires particuliers de chaque dialecte, etc. Pour résoudre ces problèmes, il faut prendre les mesures suivantes : poursuivre la sélection des matériaux pour l'atlas et la cartographie, fonder deux périodiques (pour publier les recherches et les matériaux dialectiques), créer près l'Institut de Linguistique un réseau de correspondants, parmi le personnel enseignant et les travailleurs locaux, envoyer aux correspondants des instructions concernant le recueil des matériaux, inclure dans les plans scientifiques des chaires de langue géorgienne l'organisation d'expéditions dialectologiques et l'élaboration de thèmes, une fois tous les deux ans provoquer des conférences dialectologiques réunissant les chaires de langue géorgienne, etc.

Denis Cecil HILLS : *My Travels in Turkey*, 252 p. avec 25 planches hors-texte et 4 cartes. Londres, Allen & Unwin, 1964. 35 sh.

M. Hills se présente à nous, en toute modestie, comme un professeur itinérant, venu d'une université de Rhénanie pour enseigner l'anglais classique à la jeunesse turque. Pendant huit ans, sans interruption, il a vécu en Turquie, résidant habituellement dans un cottage entouré de bois et de champs d'où il découvrait les rivages de la Mer Noire. Il profita de ce séjour pour explorer le pays de bout en bout, voyageant très simplement, généralement à pied et hors des sentiers battus, se mêlant aux bergers, aux nomades et aux paysans et vivant des ressources qu'il trouvait sur place. Il lui est arrivé souvent, malgré ses efforts pour se concilier l'amitié des indigènes, d'être assailli par eux à coups de pierres, de crachats et d'injures.



Nous laisserons à d'autres le soin d'apprécier la contribution apportée par M. Hills à notre connaissance de l'Anatolie contemporaine, des contrées riveraines de la Mer Egée et du Kurdistan et de donner leur opinion sur ce qu'il dit au sujet de l'influence des méthodes occidentales sur la mentalité turque. Ce qui intéressera particulièrement les lecteurs de cette revue est ce qui, dans ce livre, se rapporte au Caucase : les trois ascensions par l'auteur du Mont Ararat, sa traversée des Massifs Pontiques en direction d'Artvin, de Kars et du Plateau Arménien, ses observations démographiques et ethnographiques sur les Lazes et les Géorgiens, habitants des régions limitrophes de la frontière soviétique aux environs de Batoum, et, par-dessus tout, son scrupuleux inventaire des anciennes églises géorgiennes le long des vallées du Tortum et du Chorokh, dans les anciennes provinces chrétiennes de Tao-Klardjeti et de Chavcheti, au nord d'Erzeroum.

Pour déjouer les mesures de surveillance excessives auxquelles sont sujets, en Turquie orientale, les voyageurs, alors même qu'il s'agit de ressortissants de pays alliés, membres de l'OTAN, M. Hills a dû faire preuve d'une patience et d'une astuce presque surhumaines. Finalement, il fut autorisé à pénétrer, escorté d'un compagnon turc, dans le Lazistan par la route côtière joignant Samsun à Rize par Trébizonde. Il nous en décrit la jungle touffue qui tapisse les parois des vallées, et où les hêtraies, les aulnaies et les pinèdes sont enfouies dans d'impraticables taillis de ronces, de fougères géantes et de rhododendrons. A İlica, village situé à une quarantaine de kilomètres de la Mer Noire, Hills se trouva en présence d'indigènes lazes, âgés et invalides, coiffés, en guise de turbans, de leurs serviettes de bain. Certains d'entre eux s'exprimaient couramment, outre le laze, en russe, en polonais et évoquaient avec enthousiasme le temps de leur jeunesse à Varsovie ou à Tbilisi, où ils avaient travaillé comme boulangers ou pâtisseries, métiers traditionnellement en honneur chez les Lazes. La jeune génération a, du reste, hérité de sa devancière le goût des voyages et s'est répandue dans les hôtels, les restaurants, les boulangeries et les pâtisseries de toute la Turquie. D'İlica, Hills entreprit l'ascension d'un sommet peu connu, le Kaçkar Dağ (3.937 m.). Le chemin qui y accède traverse des forêts où l'on trouve le « miel vénéneux » dont ont parlé Xénophon et d'autres qui ont parcouru la contrée. La toxicité de ce miel est due, notons le au passage, aux effluves du *rhododendron odorant* des grandes altitudes. L'auteur rapporte à cette occasion d'intéressants détails sur la vie des Lazes et des Géorgiens qui peuplent les hameaux de ces lieux retirés. Bien qu'appartenant les uns et les autres à la même souche ibéro-caucasienne, ils vivent, selon M. Hills, en mauvaise intelligence. Le guide laze de M. Hills refusa de passer la nuit dans une *aylla* géorgienne, déclarant qu'il n'entendait pas dormir avec les Gürcüler qui étaient les ennemis des siens. Sans doute ne faut-il cependant pas faire trop de cas de ces quelques exemples isolés.

Redescendant du Kaçkar Dağ, Hills se dirigea par Parhal et Sarigöl vers la vieille cité géorgienne d'Artvin qui est aujourd'hui un important centre administratif turc. Probablement à cause de l'inconfort et des cahots du chariot qui l'avait amené de Yusufeli, il ne fut pas d'humeur à goûter les charmes de cette ville qu'il trouva, dit-il, « hérissée d'obstacles ». « Pour la première fois depuis qu'elle existait » ajoute-t-il, « la ville allait être pourvue



d'un réseau d'égouts, et ses ruelles, éventrées par les ouvriers, étaient transformées en un labyrinthe de tranchées. Il nous fallut passer la nuit dans une misérable petite auberge dont les fondations étaient secouées par le vacarme des perceuses ». Il est curieux de rapprocher de l'impression de Hills, celle, toute différente, que ressentirent deux voyageurs français, M. et N. Thierry, qui parcoururent cette « jolie ville » en 1959. « Elle apparaît » racontent-ils, « au sein d'une végétation abondante de forêts et de vergers. Les jolies maisons turques peintes à la chaux sont, en haut, groupées autour d'une grande mosquée et, en bas, jusqu'au fleuve, dispersées dans des jardins derrière des haies de peupliers. L'ensemble est frais, riant et propre. La ville semble prospère, l'hôtel est plaisant et la nourriture excellente : on nous sert des laitages, des œufs, des légumes et des fruits, toutes choses inappréciables après les dures journées en montagne. — Les gens sont fort aimables. Une grande partie d'entre eux sont de haute stature, de visage ouvert, à large front, yeux bleus et cheveux blond cendré. Sans nul doute, ce sont là des Géorgiens ». (*Bedi Kartlisa*, N° 34-35, Paris, 1960, pp. 26-27). Quittant Artvin, Hills poursuivit son voyage vers l'est, par Şavşat (la Chavcheti géorgienne) jusqu'à Ardahan puis jusqu'à Kars, dont il donne une description détaillée. Toute cette partie de l'ouvrage est illustrée de remarquables photographies.

Les spécialistes de l'art et de l'architecture géorgiens et byzantins sauront gré à M. Hills de la peine qu'il a prise de visiter et de photographier de nombreux monuments et églises peu connus lors de son parcours à travers la Turquie orientale. Il faut signaler, en particulier, les églises géorgiennes des vallées du Chorokh et du Tortum dont certaines datent de plus d'un millénaire. Quand on sait que ce territoire a été soumis pendant quatre siècles à la domination musulmane et qu'il fut le théâtre des guerres farouches qui opposèrent les empires russe et ottoman, on ne peut qu'être surpris de trouver ces reliques encore debout, quoiqu'il est vrai en piteux état. Beaucoup d'entre elles doivent d'avoir survécu à ce qu'elles furent utilisées comme mosquées ou comme granges, bien que les habitants des villages aient essayé parfois de s'approprier leurs matériaux (de la bonne pierre de taille) afin d'en bâtir leurs maisons. En 1963, la Fondation Wardrop, constituée à l'Université d'Oxford en vue d'encourager les études sur la Géorgie, envisagea de confier à un jeune spécialiste de la peinture et de l'architecture byzantines, M. David Winfield, la mission d'inventorier ces églises. Malheureusement, le gouvernement turc n'a pas, jusqu'à présent, accordé à M. Winfield les autorisations nécessaires à l'accomplissement de cette tâche.

Les principales églises géorgiennes qu'a visitées M. Hills sont celles de Parhal, de Dörtkilise (l'Ottxta Eklesia géorgienne), d'Öşk Vank (Ochki), de Haho (Xaxuli) et d'Ichkan. On trouve dans son livre une carte de la région ainsi que deux photographies de Xaxuli et une autre des ruines d'une église dans un endroit retiré appelé Nikoma. Il faut féliciter M. Hills d'avoir repéré ce dernier monument qui renferme des piliers ornés de très belles peintures et un tympan gravement endommagé ; ce monument avait, semble-t-il, échappé à l'attention de l'expédition russo-géorgienne de 1917 (E. Taqaichvili : *Arkheologicheskaya ekspeditsiya v yuzhnyye provintsii Gruzii*, Tbilisi, 1952) de même qu'à M. et N. Thierry (« Notes d'un voyage en Géorgie

turque» dans *Bedi Kartlisa*, N° 34-35, Paris, 1960, pp. 10-29), travaux que Hills a scrupuleusement étudiés. Nous apprenons ainsi une tragédie architecturale : la destruction par les Turcs de la vieille et gracieuse église d'Ekik ou Ekeki à peu de distance de Tortum (voir dans Taqaichvili, op. cit. pp. 76-78. Pl. 109-113). Un riche négociant d'Erzeroum, natif de ce village, a fait construire à sa place une nouvelle mosquée en témoignage de son pieux attachement au passé. Les travaux sont en cours, et cet édifice aura la forme d'un imposant cube de pierres de taille. Il faut dire que dans d'autres villages, les églises, converties pour la plupart en mosquées, sont convenablement entretenues. C'est le cas de celle de Haho (Xaxuli) dont l'imam raconte que la Commission russe venue en 1917 fit expédier à la population un chargement de blé transporté par cent chevaux moyennant la promesse qu'elle veillerait à la bonne conservation du monument. La promesse a été tenue ; l'église de Xaxuli est en bon état et, dans l'intervalle des heures de prière, l'imam la ferme au public.

Grâce à ses cartes, à ses illustrations et à sa bibliographie, le livre de M. Hills constitue un guide précieux tant pour les antiquités que pour la situation présente du Lazistan et des autres régions de la Turquie orientale limitrophes du Caucase soviétique.

David M. LANG

*Ars Georgica*, 6, 1963, Tbilisi. Edition de l'Académie des Sciences de Géorgie. Résumé des articles :

S. BARNAVELI : *Un Camée de Svanétie*.

L'on trouve au Musée d'État d'art géorgien un camée (N° 87 Sv.), représentant la tête de Silène, qui orne le couvercle en or, serti de pierres précieuses, d'un médaillon provenant de Svanétie. On ne connaît pas les circonstances de sa découverte. D. Djanelidzé en a fait mention à l'occasion de la question de l'origine du théâtre géorgien.

Le camée est taillé sur onyx — calcédoine ovale, à double couche, grise et blanche ; — longueur 16 mm., largeur 13 mm.

La tête de Silène, de type « socratien », est ornée de feuilles de lierre et de deux fleurs, attributs habituels des personnages mythologiques de l'entourage de Dionysos.

Le relief du camée est très peu accentué : 1 mm. Le graveur a souligné le volume de l'effigie par un procédé qui constitue la particularité de la pierre en question : on peut dire qu'elle est « peinte » de lumière et d'ombre. La lumière est rendue par la couche blanche, l'ombre par la couche grise inférieure, s'intensifiant au fur et à mesure en profondeur en nuances grises variées, allant parfois jusqu'au lilas.

L'effigie, en raccourci, est soulignée d'ombre. La partie du visage traitée en profondeur est taillée dans la couche sombre, c'est-à-dire que le graveur l'a travaillée en peintre. Le choix et l'utilisation d'une pierre « à ombre » révèlent un artiste raffiné.

On constate une ressemblance de détails avec certains camées : Berlin, Medjvrisevi, Gonzague, Vienne, le camée à tête de Méduse, qui joint à l'exécution picturale de la tête de Silène, indique l'art hellénistique.

Le médaillon d'or dont le camée est le couvercle est, par ses éléments décoratifs, proche des œuvres des II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècles que l'on trouve sur le territoire de la Géorgie, en particulier des objets d'or dits « armaziens ». La monture beaucoup plus récente, par sa gamme claire et vive, n'est pas en harmonie avec les tons sombres du camée. Les différentes couches des camées sont habituellement utilisées pour rendre un effet de coloris ou mettre en valeur une partie de l'effigie, occasionnellement pour le modelage — c'est là un cas très rare.

La question de l'utilisation des couleurs dans les camées n'est pas toujours suffisamment mise en lumière. On se limite, même dans les meilleures publications, à énumérer les couches, ce qui constitue une lacune, particulièrement en ce qui concerne les camées des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles de l'Europe occidentale.

Nico TCHUBINACHVILI : *L'ascension de la Croix*, Relief sculpté de la croix de pierre du village de Katchagani.

Katchagani est un village de la région de Marnéouli qui, avec la région de Bolnisi, faisait partie de la province historique de Basse-Kartlie. La croix de Katchagani, découverte par hasard en 1948, a été remise à l'Institut d'histoire de l'art géorgien. Les recherches effectuées sur place ne permirent pas de découvrir d'éléments complémentaires de cette croix, mais les matériaux archéologiques mis au jour dans les environs du village portent l'empreinte des temps anciens.

Dès la reconnaissance officielle du christianisme en Géorgie (IV<sup>e</sup> siècle), la croix devint le symbole chrétien par excellence. La croix de bois érigée par le roi Mirian sur la montagne qui fait face à Mtsxeta était l'objet d'une infinie ferveur, qui se répandit dans la Géorgie entière. Ainsi lit-on sur l'inscription de Tskisi (616-619) : « Cette croix... moi Co(n)stanti(n), ... érigée au nom de la croix de Mtsxeta... »

Il a été établi que la croix était non seulement objet de culte, mais également signe féodal du droit de possession, comme le prouvent de nombreuses croix de pierre érigées en plein air. Les chroniques Kartlis Tzxovreba, rapportant un fait de la première moitié du VII<sup>e</sup> siècle, ajoutent : « et il érigea une croix de pierre » ...

Le groupe important des croix anciennes qu'on peut éventuellement attribuer aux V<sup>e</sup>, VI<sup>e</sup>, et VII<sup>e</sup> siècles est constitué de fragments de croix provenant de Bolnisi. La composition se bornait à la création d'ornements cruciformes sur la surface de la croix. Un certain nombre de ces croix ont dû préparer la conception de la croix de Katchagani.

Les croix de Bolnisi et celle de Katchagani ont conservé la cale qui les fixait à leur base de pierre. Malheureusement, aucune n'existe aujourd'hui dans son aspect primitif. C'est pourquoi l'effigie de la basilique d'Edsani (deuxième moitié du VI<sup>e</sup> siècle) est d'une grande importance. Elle reproduit fidèlement l'ensemble du piédestal, dont seuls des éléments épars ont été

découverts dans diverses régions de la Géorgie. Sur un socle, parfois posé sur une large plateforme (comme à Guiorgui Tsminda, près de Vardzia) est posée la base sur laquelle est fixée la stèle. Entre la stèle et la croix sont disposés deux éléments indépendants : un bloc cubique et la base de la croix.

Il est évident qu'une œuvre artistique de la valeur de Katchagani ne devait pas comporter un piédestal modeste, comme c'est le cas à Khando. C'est pourquoi l'on peut affirmer que la croix de Katchagani, par son décor, avait atteint le même niveau artistique que le piédestal lui-même.

Le relief sculpté de la croix appartient, par son style, à la période ancienne de l'art géorgien. Il se caractérise par ce complet manque d'expression, propre aux VIII<sup>e</sup>, IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles, qu'on ne voit pas dans les œuvres de l'époque ancienne. A cette époque, l'art du relief n'était pas en Géorgie une branche d'art indépendante : il faisait partie intégrante de l'architecture, art de l'époque ancienne par excellence ; il n'était qu'un élément décoratif. Du V<sup>e</sup> siècle au milieu du VII<sup>e</sup>, le nombre des édifices s'accroît considérablement, mais le nombre de ceux qui sont ornés de figures en relief n'augmente pas en proportion. Les monuments suivants en sont des exemples : la basilique à trois nefs de Sion, à Bolnisi (478-493), la basilique à trois églises de Kvemo Bolnisi (Bolnisi Kapanaktchi) et l'église à nef unique de Tetri-Tzkaro (Tsalka), du milieu du VI<sup>e</sup> siècle, l'église à coupole de Djvari (586-90-604-5), Ateni, des quinze premières années du VII<sup>e</sup> siècle, et Martvili, des années 15 à 30 de ce même VII<sup>e</sup> siècle.

En général, les caractéristiques communes à Bolnisi, Djvari, Ateni et Martvili sont la façon de traiter les figures humaines dans la conception générale du décor et une réalisation relativement plastique, répercussion des traditions de l'art paléochrétien. A Kvemo-Bolnisi, Tetri Tzkaro et Edsani, la façon de traiter les figures, nettement linéaire, a une conception identique. Evaluant les mérites plastiques (et les détails de l'effigie) de la croix de Katchagani, nous l'attribuons à la première moitié du VII<sup>e</sup> siècle.

La croix de Katchagani est ornée d'une Ascension de la Croix à quatre anges. Le relief de Djvari a conservé l'interprétation à deux anges, répandue dans l'art paléochrétien. L'histoire de l'art géorgien a établi qu'il s'était formé, dans le Moyen-Age avancé géorgien, une composition de l'Ascension de la Croix à quatre anges (Nikortsminda, Katsi), qui était apparemment inconnue hors des frontières du pays. Cette composition s'est formée et développée sur place, elle est une création originale des maîtres géorgiens. La croix de Katchagani le confirme : quatre bras, quatre anges, c'est-à-dire que les éléments de la composition et la structure de la croix sont corrélatifs et indépendants.

Les effigies de la colonne d'Oussaneti, du chancel de Gveldesi et celles d'Opi-za ont une expression conventionnelle, en comparaison des œuvres des époques précédentes, qui les fait attribuer à l'art des VIII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles, c'est-à-dire au début du développement de la sculpture géorgienne proprement dite. La caractéristique essentielle des œuvres des VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles est qu'on n'y trouve pas trace des reproductions inconscientes des modèles de sculpture de l'art paléochrétien de l'étranger. La complète absence de conception décorative dans l'ornementation et l'absence d'expression dans le relief sculpté de la croix de Katchagani l'excluent des œuvres des VIII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles, et permettent de l'attribuer au VII<sup>e</sup> siècle.

Les monuments du XI<sup>e</sup> siècle se distinguent nettement de ceux des VIII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles. Tout d'abord l'on voit que l'art du relief, après une période présculpturale, a dépassé le stade du développement simplifié et archaïque du volume des figures humaines, s'est rapproché d'une conception artistique purement sculpturale aux éléments proportionnés et d'une relative aisance de mouvements. A Nikortsinda, sur le chancel de l'église de l'Assomption de Sapara, sur le chancel de Zedazeni, nous voyons des proportions et un modelage élaborés. La comparaison entre l'effigie de Katchagani et les œuvres du XI<sup>e</sup> siècle révèle une faible survivance des emprunts à l'art paléochrétien de l'étranger.

R. MEPISSACHVILI : *L'église semi-rupestre de Bieti* (IX<sup>e</sup> siècle).

Cette église est située au-dessus du village de Bieti. Elle fait corps avec le rocher qui s'avance en étrave dans une étroite vallée. Des ruines de constructions existant autrefois autour du monument et des cellules dans le roc confirment l'existence passée d'un monastère.

L'édifice est remarquable par son architecture complexe, particulièrement intéressante. C'est une assez grande église à nef unique, avec une partie à deux étages taillée dans le roc du côté nord. La partie basse est reliée à l'espace principal par de grands arcs hauts, et le corridor supérieur étroit est relié à la nef par une série de petites niches, dans l'angle nord-ouest de l'espace principal, s'ouvrant par des fenêtres en arceaux.

Dans la partie droite de l'abside, au-dessus de la petite pièce, il existe une cache accessible par un corridor (actuellement endommagé), ménagé dans l'épaisseur sud de la construction.

Sous l'édifice se trouve une crypte, avec une entrée en arceau du côté est.

Au sud, le monument a conservé deux dépendances. A l'est, une pièce étroite et longue, très endommagée, a conservé des fragments ornés de l'entrée en arceau. Les parties anciennes de cette pièce datent de la première époque de l'édifice. L'autre pièce, à l'ouest, a été refaite plusieurs fois. On peut l'attribuer à la fin du Moyen Age.

La seconde dépendance, à l'ouest, a subi des transformations successives. Dans son aspect primitif, elle devait conserver un portique.

Plusieurs inscriptions nous sont parvenues. L'une d'elles mentionne le fondateur de Bieti, l'aristocrate Ivané, fils de Bakour Kantchaéli. D'après les indices paléographiques, les inscriptions doivent dater de l'époque de la construction. Les spécialistes attribuent Bieti aux VII<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles. Les recherches ont permis de reconstituer les éléments épars de l'église et d'en fixer l'édification au IX<sup>e</sup> siècle. Il a été fait un relevé complet du bâtiment en 1950, mais ce n'est qu'en 1960-1961 qu'on a pu le dégager tout entier.

L'intérieur de l'église, étroit et élancé, la confrontation des puissantes voûtes et des niches décoratives en arcade, ainsi que toute une série de particularités soulignent le caractère pittoresque de l'architecture. Ceci, joint aux matériaux utilisés et aux procédés de construction, évoque les VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles. Les parties décoratives existantes de la façade, le cham-



brante de la fenêtre en colonnettes doubles, la rangée de rosettes plates non modelées du portail, indiquent le IX<sup>e</sup> siècle.

Les bandeaux décoratifs de la façade, que nous trouvons à Bieti, sont répandus en Géorgie. Le motif du bandeau central des fenêtres de la façade sud rappelle certains monuments de Syrie et de Mésopotamie.

Bieti, dans son ensemble, est un remarquable résultat de l'originalité créatrice de son architecte.

W. TSINTSADZÉ : *L'église de Zemo-Krizi.*

La province de Ratcha, constituée au Moyen Age, a occupé une place importante dans l'histoire de la Géorgie. L'église des Archanges du village de Zemo-Krizi est un monument extrêmement caractéristique de l'architecture médiévale de cette région. En même temps, elle reflète l'individualité de son constructeur.

L'étude de ce monument permet d'en dater la construction du dernier quart du X<sup>e</sup> siècle. Le plan n'est pas habituel. La nef unique, terminée par une abside munie d'une bema profonde, est extrêmement courte, — elle est étirée en largeur, alors que c'est habituellement l'orientation est-ouest qui régit le plan des églises à nef unique.

La décoration des trumeaux séparant le sanctuaire des murs nord et sud est constituée de telle sorte qu'elle dirige le regard comme par degrés vers la profondeur de l'église. Dans les années 80-90 du XIX<sup>e</sup> siècle, on a agrandi l'église en démolissant le mur ouest et en prolongeant la nef dans cette direction.

Le porche du côté sud-ouest (sorte de gynécée « sakalabo » d'après la tradition locale) a été édifié dans la première moitié du XI<sup>e</sup> siècle.

Les formes extérieures de l'église reflètent sa structure interne. L'ornementation sculptée joue un rôle important dans le décor de l'édifice, non seulement à l'intérieur, mais également sur la façade. Le choix des motifs ornementaux et leur exécution donnent à penser qu'ils ont été exécutés par deux maîtres-maçons. Le modelage plus plastique, le relief plus haut, une plus large utilisation des effets de lumière, soulignant le caractère sculptural de ce groupe d'ornements, distinguent l'œuvre du premier maître de celle de son collègue. Les ornements exécutés par ce dernier révèlent une technique différente : le fond et l'ornement forment deux plans parallèles et l'ornement est tout à fait plat, sa surface étant travaillée d'une manière graphique.

Les motifs décoratifs de l'église de Zemo-Krizi comportent des analogies avec ceux des monuments d'architecture de la deuxième moitié du X<sup>e</sup> siècle et du premier quart du XI<sup>e</sup>.

T. VIRSALADZÉ : *La peinture murale de Zemo-Krizi.*

Au XIX<sup>e</sup> siècle, lors de l'agrandissement de l'église, la destruction du mur ouest a anéanti la peinture qui le décorait. La pluie a d'autre part causé certains dommages. L'intérieur, comme celui de certaines anciennes églises de Géorgie, n'était pas destiné à être entièrement peint. Nous n'avons pas



d'indications précises sur la date des fresques. Toutefois, l'analyse des portraits des donateurs et la paléographie des inscriptions nous autorisent à penser que la peinture murale a été exécutée lors de la construction du porche (deuxième quart du XI<sup>e</sup> siècle) et qu'elle a subi aux XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles une restauration partielle. L'analyse du style et de l'iconographie confirme entièrement cette hypothèse.

Les traits caractéristiques de l'iconographie de cette peinture murale revêtent dans l'ensemble une analogie avec la peinture monumentale géorgienne du XI<sup>e</sup> siècle et du début du XII<sup>e</sup>, en partie aussi avec certaines œuvres byzantines provinciales et celle de l'Occident chrétien de la même époque.

Les particularités du schéma s'expliquent par le fait que l'église était consacrée aux archanges Michel et Gabriel. Dans l'abside figurent le Deisis, les Archanges, les Saints Pères, les Diacres et les Stylites; sur la voûte et les murs se trouvent le cycle des douze grandes fêtes de l'année, les images des saints et les portraits des donateurs. Les figures des archanges et des anges de l'autel se distinguent des scènes du cycle par leurs grandes dimensions et leur disposition symétrique. Les donateurs sont placés auprès des archanges.

L'ensemble de la peinture murale, le système de répartition des scènes, la composition des scènes isolées, le coloris de la peinture, la manière dont les visages et les personnages sont peints, ainsi que la richesse ornementale du décor, présentent des analogies très nettes avec les peintures murales du XI<sup>e</sup> siècle. L'analogie du style — son aspect décoratif accentué — est particulièrement frappante avec la peinture murale de la province voisine de Svanétie, située aussi dans les montagnes. Ceci témoigne de l'existence d'une parenté des écoles artistiques de ces régions.

Sur le pilier de l'arc de triomphe de l'abside, l'on a mis au jour — sous la peinture du XI<sup>e</sup> siècle — un fragment plus ancien, de style graphique représentant une croix et plusieurs paons. Ce fragment met en évidence le fait que, primitivement, seules les parois du sanctuaire avaient dû être décorées, car il est peu probable que l'église ait été repeinte après un aussi bref laps de temps. Ceci confirmerait la thèse de l'académicien G. N. Tchoubinachvili, selon laquelle la décoration intégrale de l'intérieur des églises ne date en Géorgie que de la fin du X<sup>e</sup> siècle et du début du XI<sup>e</sup>.

Nous pouvons ainsi reconstituer l'histoire de la peinture murale de Kixi :

a) après la construction (dernier quart du X<sup>e</sup> siècle) seules les parois du sanctuaire avaient été décorées par le peintre.

b) dans le deuxième quart du XI<sup>e</sup> siècle, l'intérieur fut entièrement peint, sur l'ordre du seigneur de la région, par un artiste raffiné appartenant à l'école locale.

c) aux XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles, des restaurations furent effectuées par un peintre médiocre, Tchoubinidzé.

*Questions d'Histoire du Proche Orient.* Edition de l'Institut d'Etudes Orientales de l'Académie des Sciences de Géorgie, Tbilisi, 1963.

Cet important recueil contient les articles de :

*Sh. N. Kurdgelashvili.* Condition of the peasantry and the agrarian relations in Egypt in the 2nd quarter of the 20th century.

*A. M. Menteshashvili.* The Kurdish national liberation movement in Iraq, in 1930 — 1932

*O. I. Gigineishvili.* On the internal situation in the Ottoman Empire upon the conclusion of the Treaty of Kuchuk Kaynarji (1774 — 1777).

*K. K. Kutsia.* The Caucasian element on the Safawi political scene

*D. V. Katsitadze.* Identification of some geographical names in the "History" of Parsadan Gorgijanidze

*K. Kh. Svamidze.* Administrative structure and system of government of the provinces of the Ottoman Empire in the 16th century

*T. A. Topuria.* Materials on the history of the Georgian-descended dynasty of the Beshkenids

*O. V. Tskitishvili.* On the origin of feudal towns in the Near East

*G. Sh. Amiranashvili.* The "Letter of Tansar" — A Source of socio-economic history of Sassanid Iran

*E. T. Sikharulidze.* Route ways of Transcaucasia according to the data of Arabic sources of IX — X centuries

*V. N. Gabashvili.* The Problem of the Genesis of Oriental Feudalism

*Claude Cahen.* Mouvements populaires et autonomisme urbain dans l'Asie musulmane du Moyen Age, Leiden 1959. V. Gabachvili.

**K. K. KUTSIA.** — *The Caucasian element on the Safawi political scene.* (Summary)

Drawing on primary sources and the literature on the subject, this paper shows that the reforms of Shah Abbas I (1587—1629), and especially the reorganization of his army — all these changes having been effected with a view to strengthening the authority of the central government and curbing the power of the Kizilbash, Kurdish and other nomad tribal chiefs — brought about a marked enhancement of the role and significance on the Safawi political scene of the Caucasian element that now came to the fore side by side with the Shah's Iranian-born subjects.

The influence of the recalcitrant Kizilbash emirs, champions of the country's political decentralization (whose strength lay in their feudal levies recruited from among their nomad tribesmen *kurchis*), was, to a considerable extent, restrained by the formation of a 44,000-strong regular force, for the most part composed of natives of Caucasia — Georgians, Armenians, Circassians. One of the main components of the newly raised army was the 10,000-strong corps of the *qullar*, composed of islamized Georgian youths, whom the then usual vicissitudes of fortune had brought to Iran in their various characters of war prisoners, gift offerings to the Shah, purchased slaves, etc.

The office of corps commander of the *qullar* (*qullaraghassi*) was, as a rule, assigned to a Georgian.

In implementing his political plans, Shah Abbas, to a considerable degree, relied on the so-called "new aristocracy."

The "new aristocracy" was mainly drafted from among Georgians, Armenians, Circassians and other Caucasian peoples. Particularly gifted prospective "aristocrats" were, from early boyhood, brought up at the Shah's court and then appointed to important offices, such as senior commanders in the army, governors of Provinces—beglerbegs. Severed from their native land and having neither connections nor property in Iran, these persons, whose material well-being and political career depended wholly on the Shah's favour, were, not without success, set against the centrifugal tendencies of the Kizilbash nobility. A not insignificant quota was contributed to the "new aristocracy" by those of the Georgian, Armenian, and Circassian feudal lords and gentry who, as a result of acute internal intra-class strife, ever rife in the principalities of Caucasia, had been forced to seek refuge in the Safawi Iran, and who, not infrequently, were entrusted by the central government with important state posts.

It should be noted that some Caucasians attained vast influence in the affairs of the state. Of these, foremost to be mentioned are : the first corps commander of the *qullar* (*qullaraghassi*) and governor of Fars, Allaverdi Khan Undiladze, a Georgian by birth, whose energetic exertions were so instrumental in bringing to a successful end Shah Abbas' military reform; sons of Allaverdi Khan : Iman Kuli Khan, the beglerbeg of Fars, and Daud Khan, the beglerbeg of Karabagh; and also the son of David X, King of Kartli, Khosrov Mirza — the first Georgian taruga of Isfahan and *qullaraghassi*, who later became King of Kartli and ruled that country under the name of King Rostom (1632—1658).

Considerable influence was also enjoyed by the commander-in-chief of the Persian army, Karchiga Khan, an Armenian; Georgian generals Rostom Khan Saakadze and Giorgi Saakadze; the beglerbeg of Hamadan Sefi Kuli Khan, a Georgian; the beglerbeg of Shirvan Zulfakar, and others. This infiltration of the Caucasian element and its growing political and military ascendancy in the Safawi State led to a certain restructuring of forces within Iran's ruling class at the close of the 16th century and in the first half of the 17th.

This process is reflected in seventeenth-century Persian historiography. Iskander Munshi, in his account of Shah Abbas' reign ("Tarih-i alem ara-i Abbasi" — "The World-Resplending History of Abbas"), narrating the events of Iran's history under the Safawid Shahs to the end of the reign of Shah Abbas I, gives a list, under the year 1629, of persons who "from early youth had been brought up under the aegis of His Majesty" and subsequently appointed to high posts. As attested by primary sources, the majority of those who figure in the list were Georgians, Armenians and Circassians. For some of the characters listed, attempts to trace their national origin proved fruitless.

The Persian text of the list, with Georgian translation and extensive notes, is given in the paper.

In tracing the descent and determining the ethnic filiation of the worthies listed, as well as in clarifying some aspects of their activity, the following sources were consulted : Persian—*Tarih-i alem ara-i Abbasi*; Georgia—*Kartlis-Tskhovreba*, Prince Vakhushti's *History of Georgia*, the *History of Parsadan Gorgijanidze*, etc.; Armenian—Arakel Davrizhetsi, Zakaria Sarkavag; European—Pietro della Valle, Chardin, etc. Recent works in the field were also consulted (V. Minorsky, I. Petrushevsky, V. Gabashvili).

P. A. TOPURIA. — *Materials on the history of the Georgian-descended dynasty of the Beshkenids. (Summary)*

Within the domain of oriental studies, the history of the Georgian dynasty of the Beshkenids has mainly been dealt with in the historical works of V. Minorsky and I. Petrushevsky (chiefly on the basis of Arabic and Persian sources).

With a view to clarifying some questions of the history of the Beshkenid dynasty, this paper draws not only on oriental sources, but also on materials—both narrative and documentary—which are extant in the Georgian language.

From the narrative sources (*The Chronicle of Georgia* (Matiane Kartlisai), the anonymous chronicler of David the Restorer, etc.) all such information has been gleaned as could be of use in assessing the state of things in Georgia consequent on the incursions of the Seljuks, with which the emergence in north-western Iran of a Georgian-descended dynasty—and the Beshkenids were such—was closely bound.

Evidence from documentary sources (charters, synodica, inscriptions, etc.) makes it possible to fix the particular area in Georgia in which the name "Beshken" was, and still is, current; another pertinent fact enlarged upon in the paper is the occurrence in Georgia, as evidenced by the *Geography of Vakhushti Bagrationi* and by folklore material, of a number of geographical names which are derivatives of the proper name "Beshken" (the village of Beshkenasheni in Trialeti, and the gorge Beshkenashenis Khevi).

One circumstance deserving of special attention is that the village of Beshkenasheni is situated in the very part of the country which, according to Georgian narrative sources, was the scene of hostilities between Georgians and the invading Seljuks, and where many of the Georgian nobility were taken prisoner by the troops of the Sultan Alp-Arslan (1063-1072). One of these captives may later well have become the founder of the Beshkenid dynasty. The evidence of Georgian sources makes it possible to maintain that "Beshken" is an autochthonous Georgian name and not a local variant of the Turkish 'Pishkin', as is affirmed in special literature on this subject.

Special attention is given in the paper to numismatic data (Beshkenid coinage of various dates). An analysis of this material makes it possible, firstly, to fix the approximate chronological limits of the dynasty's continuance in power, and, secondly, to define the form of their political

dependence on the Atabegs of Azerbaijan, the Ildigizids. It appears that the Beshkenids were only formally considered feudatories of the Atabegs, while actually they pursued their own independent policy (e. g., in their dealings with Jalal ad-Din). One representative of this dynasty, Nusrat ad-Din ibn Bishkin, was a very influential personage in northern Iran in the first quarter of the 13th century.

Mir. DZVELAJA. — *Rôle de la Megrélie en géologie stratigraphique.*

1. — Le territoire de la Megrélie est coupé de nombreuses rivières aux eaux abondantes, dans les vallées desquelles affleurent des roches d'espèces variées, soit volcaniques, soit sédimentaires. Se basant sur la connaissance de ces couches, on a actuellement étudié de façon assez satisfaisante la structure géologique de la Megrélie, ainsi que l'histoire de son développement. Les particularités géographiques et géologiques de la Megrélie furent un des éléments qui en firent, dès l'Antiquité, une région stratégique. Les forteresses très anciennes qu'on y rencontre, — véritables citadelles, — les villages et les villes, sont disposés dans des secteurs caractérisés par leur originalité géologique. Par exemple :

a) La célèbre « Ruxichi djixa », située dans une vallée, sur une colline qui émerge, telle une île, est constituée par des calcaires blancs stratifiés d'origine crayeuse datant de l'époque paléocène. Les couches de ces calcaires s'étendent au nord-ouest et se rattachent, sur la rive droite de l'Enguri, aux calcaires qui constituent la montagne Satandjo. La bande Ruxi-Satandjo forme une seule grande structure en coupole appelée l'anticlinal Satandjodichi. La rivière Enguri coupe cet anticlinal presque en son centre, et par suite de la longue action de l'érosion cet endroit est complètement nivelé.

b) La rivière Enguri joua un grand rôle dans la formation du relief actuel du territoire de la partie occidentale de la Megrélie, et en particulier du secteur de Zugdidi. Sur les deux rives de son lit, l'Enguri a laissé plusieurs vieilles terrasses. Sur l'une d'elles, que l'Enguri abandonna il y a environ 150.000 ans, se trouve la ville de Zugdidi.

c) La chaîne Tsaïchi, que l'on appelle à tort Urta, se compose également de couches crayeuses d'époque tertiaire (calcaires, sables, argiles, marnes). Elles forment un énorme pli anticlinal, dont le plus haut sommet atteint actuellement 428 mètres d'altitude. Sur les flancs occidentaux de la chaîne, les sources minérales créèrent les conditions essentielles pour que le village de Tsaïchi figure dans la série des stations thermales d'importance nationale.

d) De même, aux environs du village de Teklati, les phénomènes géologiques provoquèrent l'apparition des sources bien connues de Mendji, en raison desquelles s'est construite actuellement la station thermale de Mendji. La construction et l'agrandissement de la ville même de Tsxakaja sont liés à la structure géologique de la montagne Eki.

\* Thèses des rapports de la Session Scientifique du Musée d'état historico-etnographique de Zugdidi - 1963.

e) Sur une colline d'une hauteur qui atteint 280 mètres, qui se trouve à proximité de Gueguetchkori, est construit le monastère de Martvili. La petite ville de Gueguetchkori elle-même est disposée dans la plaine d'alluvions de la rivière Abacha et sur ses terrasses.

f) L'origine et le développement de la dépression de Colchide est principalement l'œuvre du Paleorioni.

2. — Plusieurs géologues (S. Simonovitch, N. Kipiani, B. Mefert, I. Katcharava, Mir. Dzvelaja, etc.) travaillèrent en Megrélie pour accomplir des missions confiées tant par les organisations de la République que par les organisations alliées. Des recherches géographiques furent effectuées en Megrélie par Dubois de Montpéroux, G. Radès, D. Tsereteli, L. Maruachvili, G. Devdariani, etc.

3. — On découvrit en 1934 au village de Djgali, dans la vallée de la rivière Tchanitskali, une coupe stratigraphique idéale de dépôts du miocène moyen et inférieur et de couches de l'oligocène. Cette coupe servit de repère pour l'étude des dépôts oligo-miocénies dans plusieurs secteurs de la Géorgie et du Caucase en général. Les dépôts particuliers du bassin maritime appelés couches de Djgali, découverts en Megrélie, sont devenus l'un des meilleurs documents permettant de résoudre positivement la vieille querelle au sujet des rapports entre les horizons particuliers du miocène inférieur et du moyen miocène. Près du village de Napitchxou, dans la vallée de la rivière Otchkomuri, les couches synchrones d'horizons de Kartvélo-koni, qu'on découvrit pour la première fois en 1936, permirent aux géologues de préciser les questions paléographiques relatives à l'une des périodes du moyen miocène.

Dans de nombreux secteurs de la Géorgie occidentale, les podzoliques sont largement répandus; les espèces rouges furent décrites dans les publications géologiques sous le nom de série de Colchide. La mise en évidence de la série de Colchide donna la possibilité aux géologues de mieux résoudre les questions paléographiques de l'époque du pliocène pour toute la région de la Géorgie occidentale.

#### A. MIKAVA. — *L'ensemble architectural de Tsalendjixa.*

1. — A deux kilomètres de la localité de Tsalendjixa se trouve l'église à coupole du même nom, édiflée sur une haute colline. Ce monument est l'un des plus remarquables échantillons de l'architecture géorgienne. Sa construction fut terminée à l'aube du XIV<sup>e</sup> siècle.

2. — Les façades de l'église sont richement ornées. Les murs de la nef sont recouverts de fresques représentant des personnages religieux, des saints, et les constructeurs de l'église. Sur les fenêtres, les murs des chapelles latérales, les colonnes de la nef, il y a de nombreuses inscriptions géorgiennes et grecques remarquables, en majorité détériorées. D'après les inscriptions qui restent on voit que, sur commande du Prince d'Odichi Vamek Dadiani



(1386-1396) l'église fut décorée par l'artiste byzantin Kir-Manul Evguenikos, et par les peintres géorgiens Andronic Gabisulava et Makharobel Kvabalia.

3. — La décoration initiale et les inscriptions grecques sont du style artistique de l'école de Constantinople (Byzance); la majeure partie de ces peintures sont abîmées, mais au XVII<sup>e</sup> siècle l'évêque de Tsalendjixa, Evdemon Djaiani, sur la commande du Prince d'Odichi Levan II Dadiani, les restaura et décora richement. Au sud des portes d'entrée dans la nef, on construisit une chapelle latérale. Ses murs furent ornés de fresques peintes correspondant aux autres. Ce remarquable ouvrage artistique fut exécuté par Evdemon Djaiani.

4. — Aux XIV<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles, l'église de Tsalendjixa servait de résidence à l'évêque. Là se trouvait la chaire épiscopale. Les églises comprises dans la partie nord-ouest de la Megrélie faisaient partie du diocèse épiscopal (Djgali, Obudji, Djvari, Otsindal, Tchoga, etc.). Au cours de la période féodale plus tardive, l'église de Tsalendjixa fut le centre culturel religieux de la partie nord-ouest de la Megrélie. Au XIX<sup>e</sup> siècle, il existait près de l'église une école ecclésiastique à deux classes où étudiaient les enfants des ecclésiastiques et de la noblesse.

5. — Au nord de l'église s'élève, aux portes de l'enceinte, un clocher à deux étages de l'époque médiévale tardive. Sous la voûte du premier étage du clocher se trouvait, jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, le portail d'entrée. Le deuxième étage a l'aspect d'une tonnelle à arcades.

A l'ouest de l'église s'est conservé un bâtiment rond de quatre pièces, bâti en cailloux roulés de torrent. Sa longueur est de 28-30 mètres et sa hauteur de 3-4 mètres. On suppose que c'était l'édifice de l'école ecclésiastique. Dans les années de guerre et de malheurs, ce bâtiment était utilisé pour la défense.

6. — A l'origine, l'ensemble architectural de Tsalendjixa était entouré d'une haute enceinte de cailloux roulés, qui s'écroula au cours des temps. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, on construisit sur ses ruines une enceinte de pierre ordinaire.

*Le Bulletin de la Section des sciences sociales de l'Académie des Sciences de la R.S.S. de Géorgie*, a publié dans le n<sup>o</sup> 5 de 1963, une étude de l'historien géorgien M. Doumbadzé sur la lutte du peuple géorgien contre la politique colonialiste tzariste.

Cette étude comporte une précieuse documentation relative à l'époque précédant l'annexion de la Géorgie par la Russie en 1801. Elle contient des documents inédits, extrait des archives du Conseil d'Etat, St Pétersbourg, 1878.

Nous en donnerons un résumé dans le prochain numéro.

S. Kauktchichvili. — *Histoire de la littérature byzantine*, tome III Tbilisi 1963 (en géorgien).

Cette œuvre constitue une nouvelle rédaction, complétée et augmentée du tome II, publié en 1949, de l'histoire de la littérature grecque, où sont traitées deux périodes : hellénistique et byzantine.

Il convient de noter particulièrement que le byzantiniste géorgien apporte dans cet ouvrage une solide argumentation à l'appui de la rédaction grecque du roman *Barlaam et Ioasaph* par Euthyme Mtatsmideli. Il développe en outre la thèse des académiciens E. Honigmann et Ch. Nutsbidzé, ainsi que d'autres savants relative à l'identification de Denys l'Aréopagite avec Pierre l'Îbère.

Dans le chapitre consacré à ce problème, S.K. cite un passage de *Plérophories* de Jean Rufus<sup>1</sup>, éditées par F. Nau<sup>2</sup>, qui comporte après les mots : « Notre père et évêque, le vénérable abba Pierre l'Îbère, nous racontait... » la note suivante : *D. ajoute la présente anecdote à la suite du chapitre correspondant de Socrate : « Au sujet de l'homélie que Nestorius prononça dans l'église de Constantinople, Saint Pierre l'Îbère qui fut témoin de cette affaire, comme il en témoigna devant nous, dit : Ce Pierre l'Îbère était fils du roi des Ibères. Théodose, roi des Romains, le reçut comme gage que (son père) ne machinerait rien contre lui. L'empereur Théodose l'éleva comme son fils et Pulchérie, sœur de l'empereur, (l'éleva de même). Quand il eut grandi, il aima la conduite pure du monachisme et abandonna la cour. A la fin, il fut évêque d'Apamée (lire : de Maïouma). — Celui-là donc témoigna et dit... ».*

L'éditeur de *Plérophories*, F. Nau, explique ainsi l'abréviation :

D : pseudo-Denys, ms. syriaque de Paris, n° 284. Nous avons consulté ce manuscrit à la Bibliothèque Nationale, qui est une copie du ms. syriaque CLXII de la Bibliothèque du Vatican<sup>3</sup> et contient les livres II et III de la Chronique<sup>4</sup>, attribuée à Denys de Tell-Mahré<sup>5</sup>, patriarche jacobite, mort en 845. Feuillet 45-46 de ce manuscrit contient, en effet, le texte cité plus haut, dont nous publions ici la photocopie.

K.S.

<sup>1</sup> Les *Plérophories* furent rédigées par l'un des disciples de Saint Pierre l'Îbère, nommé le prêtre Jean de Beit-Rufin, d'Antioche, évêque de Maïouma de Gaza et éditées par F. Nau, *Patrologia Orientalis*, t. VIII, fasc. 1, p. 11, note 2.

<sup>2</sup> F. Nau a publié également dans *l'Orient Chrétien*, 1897, l'Étude sur les parties inédites de la chronique ecclésiastique attribuée à Denys de Tell-Mahré † 845. En page 66 de cette étude nous trouvons le Récit de Pierre l'Îbère sur Nestorius.

<sup>3</sup> Le ms. 284 comporte 253 feuillets et a été copié en 1867 par l'abbé Martin.

<sup>4</sup> On la retrouve dans « Chronique anonyme jusqu'en 1234 », éditée par Chabot, CSCO, t. 81, 1916.

<sup>5</sup> Ainsi D : pseudo-Denys dans l'abréviation de Nau est Denys de Tell-Mahré.





*Georgica*, tome I - 1963, (en géorgien).

Relations des écrivains byzantins concernant la Géorgie. Textes et traductions géorgiennes, commentés par A. Gamkrelidzé et S. Kautkchivili contenu de l'ouvrage :

- 1 *Premier Concile de Nicée* (325). Les évêques de Pitsunda (Abkhasie) Stratophilos et Dominus de Trebizonde.
- 2 *Liber Generationis*, Chronicon a 334.
- 3 *Hippolyte de Rome* (III siècle).
- 4 *Eusèbe de Césarée* (260-340).
- 5 *César de Nazianze* (IV siècle).
- 6 *Epiphane de Cypre* (314-403).
- 7 *Themistius* (317-388). A noter - Oratio XVI - Les Ibères dans l'armée byzantine; Oratio XXVII - Ecole rhétorique de Colchide - III - IV siècles.
- 8 *Libanius* (314-393).
- 9 *Agathange* (IV siècle).
- 10 *Ammianus Marcellinus* (IV siècle). *Res Gestae*.
- 11 *Eunapius de Sardes* (345-420).
- 12 *Notitia dignitarum...* Les Abazgues, Ibères et Lazes dans l'armée byzantine, V<sup>e</sup> siècle.
- 13 *Gélase de Césarée* (IV<sup>e</sup> siècle). Conversion de la Géorgie.
- 14 *Turranius Rufinus* (IV<sup>e</sup> siècle) *Historia Ecclesiastica*.
- 15 *Théodoret de Cyr* (397-457). Conversion de la Géorgie.
- 16 *Socrate Scholasticus* (380-440).
- 17 *Hermias Sozomenus* (IV<sup>e</sup> siècle). *Historia Ecclesiastica*. Argonautes.
- 18 *Priscus de Panion* (V<sup>e</sup> siècle). Le roi de Lazes Goubat.
- 19 *Zosimus* (V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles). Bakour, grand chef militaire géorgien.
- 20 *Josephus Flavius* (390-449). Les Ibères au I<sup>er</sup> siècle.
- 21 *Hydatius* (V<sup>e</sup> siècle). *Chronica*.

*Travaux de l'Université d'Etat de Tbilisi*, N<sup>o</sup> 96, Tbilisi 1963. Série sciences philologiques (en géorgien). Contenu de l'ouvrage :

1. — Chanidzé A., Remarques étymologiques. Un mot arabe dans la langue de Georges du Mont Athos.
2. — Abesadzé H., La conjonction რამ (rom) « que » dans les langues kartvéliennes.
3. — Babunachvili E., La théorie des trois styles en Géorgie.
4. — Guiguineichvili B., Les questions de consonnantisme de la langue lakh.
5. — Ertelichvili P., Le ჳ (w) nonsyllabique dans le vieux géorgien.
6. — Vechapidze I., Relations mutuelles entre le préfixe verbal, la postposition et l'adverbe.
7. — Imnaïchvili I., Un cas particulier d'ulisation des doubles « n » dans le verbe du vieux géorgien.
8. — Matchavariani G., Contribution à la caractéristique du système des voyelles dans la langue svane.

9. — Tchrelachvili K., Au sujet d'un suffixe géorgien dans la langue batsbi.
10. — Zandukeli M., Vaja-Pchavela — un grand poète-humaniste.
11. — Menabdé L., De l'histoire des centres de culture et de civilisation (La colonie géorgienne à Moscou).
12. — Tabidzé N., Vaja-Pchavela en tant que publiciste.
13. — Ourouchadzé A., Des génies.
14. — Kavtaradzé I., Contribution à l'histoire de l'étude des formes itératives (fréquentatives) du verbe, dans la langue géorgienne.
15. — Topuria A., Pour la pureté de la pensée méthodique.

Joseph NONECHNILI, *Poète géorgien. Oeuvres et opinions*, revue mensuelle éditée par l'Union des Ecrivains de l'U.R.S.S., a publié, dans son n° 1 de 1960, un article consacré au poète géorgien Joseph Nonechvili, rédacteur en chef de « Literatourouli Sakartvelo » de Tbilisi, organe officiel des écrivains géorgiens.

De ce poète, très populaire dans son pays, l'auteur de l'article Youri Barabache a pu dire à juste titre : « Nonechvili est un lyrique non seulement par la qualité de l'âme, mais aussi par le fond même de sa nature, cela est hors de doute. N'importe quel fait, n'importe quelle situation vécue est surtout pour lui prétexte à des généralisations lyriques et philosophiques ainsi qu'à des digressions poétiques ; c'est comme la « clef » d'un thème musical.

Analysant son recueil intitulé « Vers », Barabache dit encore : « C'est avec un vif intérêt que, dans des « Vers d'amour », le lecteur découvre les meilleurs aspects du talent de Nonechvili. Presque tous ces vers sont « traditionnels » dans le bon sens du terme : doués d'un pittoresque hardi, grandiose, ayant fréquemment recours à la légende et à la parabole, ils évoquent les meilleurs modèles du lyrisme amoureux de la littérature géorgienne, populaire et classique... »

Il convient de noter que la Géorgie compte actuellement nombre de poètes de grand talent. Citons, parmi eux : J. Grichachvili, Ir. Abachidzé, G. Leonidzé, Gr. Abachidzé, K. Kaladzé, Ch. Apxaïdzé, Al. Mirtsxoulava, X. Beroulava, etc.

Nous sont parvenus les ouvrages suivants (en géorgien) du professeur Chota Dzidzigouri :

*Contes populaires géorgiens*, édition Sablitgami, Tbilisi.

*Recherches sur la dialectologie géorgienne*, édition du Ministère de l'instruction publique, Tbilisi.

*La lexique, la phonétique et morphologie*, édition du Ministère de l'instruction publique, Tbilisi.

*Sur l'histoire de la langue littéraire géorgienne*, éditoin d'Etat, Tbilisi.

*Akaki Chanidzé* (série : Nos illustres contemporains) Tbilisi.

*L'Origine et le développement de l'écriture*, édition d'Etat, Tbilisi.



R. A. HUSEYNOV, *Les sources syriaques des XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles concernant l'Azerbaïdjan*. Edition de l'académie des Sciences de la R.S.S. d'Azerbaïdjan, Bakou, 1960.

L'ouvrage contient de très intéressantes études sur : *Michel le Syrien et sa Chronique; Bar-Hebraeus et son Histoire universelle; Les Turcs des IV<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles et leur pénétration en Azerbaïdjan; La Conquête de l'Azerbaïdjan par les Seldjucides; Les Questions sociales, économiques et politiques; Les Eldequezides et le Christianisme en Azerbaïdjan*.

D'autres publications du professeur R. A. Huseynov :

*Chronique de Michel le Syrien*, in *Palestinskii Sbornik* 5 (68). Moscou-Leningrad, 1960.

*Le rôle et l'importance des sources syriaques pour l'étude de l'histoire des peuples du Caucase*, in *Rapports de l'Académie des Sciences de la R.S.S. d'Azerbaïdjan*, t. XVIII, 7-1962.

*Chapitre onze du Liber Scholiorum-Theodorus Bar Koni*, in *Palestinskii Sbornik*, 11 (74) 1964.

*Bar-Hebraeus et l'Azerbaïdjan*, (de l'histoire des relations syro-caucasien-nes), édition de l'Ac. des Sciences, Bakou-1963.

Publications récentes :

Gérard Garitte. — *La version géorgienne du « Pré Spirituel »*. Mélanges

Eugène Tisserant, vol. II. Studi e Testi 232. Città del Vaticano, 1964.

Gérard Garitte. — *Bibliographie de K. Kekelidzé*, Le Muséon, LXXVI, 1963.

Jaromir Jedlička. — Schmidt Karl Horst. *Studien zur Rekonstruktion des Lautstandes der südkaukasischen Grundsprache*. Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1962, XVI, 160 S. in *Indogermanische Forschungen*, 69. Band 2 Heft, 1964, Berlin.

D. M. Lang. — *A Georgian embroidery Panel in Hull* in BSOAS, London 1964.

K. Salia. — *The Georgian Cultural Centres in the East created by Georgian monks* in Summaries of papers-26<sup>th</sup> International Congress of Orientalists, New-Delhi 1964.

*Revue des études arméniennes*.

Vient de paraître le n° 1, nouvelle serie de la Revue des études arméniennes.

Nous avons relevé dans ce numéro d'importantes études de :

E. BENVENISTE. — *Éléments parthes en arménien*; L. W. THOMSON. — *Some philosophical terms in the Teaching of Gregory*; P. JUNGSMANN. — *L'emploi de l'article défini avec le substantif en arménien classique*; J. MUYLDERMANS. — *Note sur le Parisianus arménien 110*; Sirarpie DER NERSESIAN. — *Le reliquaire de Skevra et l'orfèvrerie cilicienne aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup>*

siècles; T. A. IZMAILOVA. — L'iconographie du manuscrit du Maténadaran No 2877; H. BERBÉRIAN. — Autobiographie d'Anania Sirakac'i; PAUL LEMERLE. — Note sur les données historiques de l'autobiographie d'Anania de Shirak; G. ABGARIAN. — Remarques sur l'*Histoire* de Sébéos; Denys GUILLAUME. — L'Église arménienne et les théologiens protestants du XVI<sup>e</sup> siècle; B. L. TCHUKASIZIAN. — Échos de légendes épiques iraniennes dans les « Lettres » de Grigor Magistros; M. MOKRI. — L'Arménie dans le folklore kurde; Robert H. HEWSEN. — On the alphabet of the Caucasian Albanians, etc.

La direction de la revue est assurée par le Professeur *Emile Benveniste*, dont il nous est agréable de souligner qu'il porte aux études caucasiennes une attention toute particulière.

Secrétaire de la Rédaction — H. Berbérian, 10, Bd Delessert, Paris 16<sup>e</sup>.  
(Imprimerie Orientaliste - Louvain-Belgique).

ROYAL ASIATIC SOCIETY OF GREAT BRITAIN AND IRELAND, London.

The Council of the Royal Asiatic Society has elected Professor GIORGI VASILIS-DSE TSERETELI (Corresponding Member of the Academy of Sciences of the USSR and Director of the Institute of Oriental Studies, Tbilisi), to be an *HONORARY FELLOW OF THE ROYAL ASIATIC SOCIETY*.

This election was made in consideration of Professor Tsereteli's outstanding work in Semitic and Iranian studies, his authoritative work on the Arabic dialects of Central Asia and his decypherment of the Armazi inscriptions from Mtskheta, and also his eminent contribution to the promotion and organization of Oriental studies on an international level.

Professor Tsereteli has confirmed his willingness to accept the honour conferred on him.

Professor D. M. Lang  
Hon. Secretary, Royal Asiatic Society  
March 4, 1964.

DR. JAROMIR JEDLIČKA

Für die Redaktion *Bedi Kartlisa* ist es eine Genugtuung, folgende Mitteilung zur Auszeichnung unseres Mitarbeiters Dr. Jaromir Jedlička, den Lesern zur Kenntnis bringen zu können :

« Der Zentrallausschuss des *Verbandes der tschechoslowakisch-sowjetischen Freundschaft*, das Ministerium für Schulwesen und Kultur und die tschechoslowakische Zentralstelle für Buchkultur, verleihen Dr. Jaromir JEDLIČKA

den Preis für literarhistorische und linguistische Mitarbeit an der Übersetzung des *Frohlichen Lenzes* von David Guramišvili. Dank seiner philologischen Zusammenarbeit mit Jaroslav Seifert hat sich Dr. Jaromir Jedlička das Verdienst erworben, dass ein bedeutendes Werk des georgischen Dichters in lebendiger und eindrucksvoller Übersetzung in die Hände unserer Leser gelangen konnte. Gleichzeitig begründen wir unsere Bewertung auch auf die bisherigen Verdienste Dr. Jaromir Jedlička's, die er sich durch die Verbreitung der georgischen Literatur bei uns erworben hat ».

N.D.L.R. La suite de l'article : *Versuch einer Deutung der Parallelen der romanischen Baukunst West-Europas und Georgiens* von Alexander Nikuradse paraîtra dans notre prochain numéro.

#### Droits d'auteur sur les œuvres de Grigol Robakidzé.

Nous portons à la connaissance des éditeurs que d'après le pouvoir légué par les héritiers directs de Grigol Robakidzé, décédé à Genève le 19 novembre 1962, nous sommes habilités pour réaliser les droits d'auteur sur l'édition des manuscrits du défunt, existant en différentes langues, ainsi que sur la réédition des ouvrages déjà publiés par lui.

K. Salia.